LE

JOURNAL D'UNE FEMME

DERNIÈRE PARTIE (1)

1878.

Les circonstances extraordinaires où je me trouve m'engagent à reprendre après cinq années accomplies la suite de mon journal. Je traverse une épreuve terrible; mais il ne m'a été plus nécessaire de mettre de l'ordre dans mes pensées et dans ma conscience. Je veux d'abord rappeler à mon souvenir les principaux événemens qui ont amené la situation présente, et tâcher d'en faire sortir la lumière et les conseils dont j'ai tant besoin. Je commence d'ailleurs à pressentir que ces pages pourront être lues un jour par une autre que moi, et à cause de cela aussi je n'y veux pas laisser d'obscurité.

Mon mariage, ainsi que je l'avais prévu, eut lieu en même temps que celui de Cécile, dans la petite église de Louvercy. M. et Mme d'Éblis partirent dès le lendemain pour l'Italie, où ils devaient voyager pendant quelques mois. Cinq ou six semaines après, je partais moi-même pour Nice avec mon mari et ma belle-mère. — La santé de mon mari me causa les seuls soucis graves que j'aie connus pendant près de quatre ans que nous avons passés sous ce beau climat. Je ne puis dire que mon cœur fût toujours sans regrets, sans ressouvenirs mélancoliques; mais je puis dire pourtant que Dieu avait béni en effet la folie de mon mariage, et qu'elle me tenait tout ce que je m'en étais promis. — Il n'est pas vrai que les voluptés de la passion n'aient qu'une seule forme, comme nous le

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

croyons trop; il y a du bonheur dans la passion sous la forme du devoir, du dévoûment, du sacrifice; il y en a, dit-on, dans le martyre même. — Quant au martyre, il n'en a pas été question pour moi, bien entendu; cependant une tâche comme celle que je m'étais donnée ne va pas sans quelques difficultés, sans quelques résistances; ce n'est pas en un jour que la main la plus tendre et la plus aimée peut dompter et guérir une âme naturellement violente que le malheur a ulcérée; mais aussi quelle joie presque divine que de disputer cette âme à la révolte et au doute, de la retrouver peu à peu tout entière et toute pure sous les ruines du corps où elle était comme ensevelie, de la faire renaître à la lumière et revivre à toutes les espérances! Pour quelques larmes découragées que j'ai pu verser en secret, que de larmes douces, heureuses, reconnaissantes, à mesure que je sentais mes efforts mieux récompensés! — Enfin une heure arriva où il me suffisait de lever un doigt en souriant pour voir s'apaiser aussitôt ces effrayantes colères auxquelles mon pauvre Roger avait pris l'habitude de s'abandonner.

Je dois dire aussi, pour ne pas trop me vanter, que l'honneur de ce miracle ne revint pas à moi seule, car ce fut à dater de la naissance de ma fille que son père pardonna décidément au bon Dieu.

J'étais souffrante de ma grossesse quand Cécile et son mari, à leur retour de Rome, vinrent passer quelques jours avec nous à la villa des Palmes, où nous étions installés. J'avais secrètement appréhendé le moment où je reverrais M. d'Éblis; mais le grand événement qui se préparait alors pour moi me rendit presque indifférente à sa présence, ou du moins je crus l'être. Je le trouvai d'ailleurs à mon égard d'un cérémonial si glacé que je me tourmentai de l'idée qu'il avait contre moi quelque grief; était-il mécontent de Cécile, et me reprochait-il d'avoir fait d'elle, quand il m'avait consultée, un portrait trop flatté? — Certaines nuances nouvelles dans sa manière d'être avec sa femme m'étonnaient: il ne semblait plus être au même point sous le charme; toujours extrêmement courtois, il avait cependant avec elle des tons d'une ironie un peu sèche, il paraissait subir quelquefois avec ennui les récits fantaisistes qu'elle nous faisait de ses voyages, ses confusions souvent volontaires de noms, de choses, et d'époques, son érudition à la diable, son joli babillage d'oiseau bleu. — Mais M. de Louvercy, à qui j'avais dit deux mots de mes inquiétudes, m'assura que le commandant d'Éblis était au contraire plus épris que jamais de sa femme, qu'il s'alarmait peut-être un peu de la voir si brillante, si étincelante et si admirée, mais que c'était tout. Je n'y pensai donc plus. J'étais d'ailleurs trop heureuse alors et trop

occupée de ma maternité prochaine pour m'occuper beaucoup d'autre chose.

Il était entré dans nos projets de quitter Nice à la fin du printemps et de retourner passer l'été à Louvercy, — mon mari écartant absolument l'idée d'une installation à Paris. Mais les médecins craignirent pour lui le séjour de la campagne et le climat humide de la Normandie; sur leurs conseils nous nous décidâmes à rester dans le Midi jusqu'à ce que sa santé fût mieux affermie. Les deux années qui suivirent furent pour moi d'une sérénité presque parfaite. Ma chère grand'mère vint nous voir à deux ou trois reprises; ma belle-mère m'entourait d'une tendresse passionnée; enfin, j'avais ma fille, et sa naissance, comme je l'ai dit, avait achevé de réconcilier mon mari avec la vie et de l'attacher à moi. Il s'était remis avec ardeur à son travail dans lequel je le secondais humblement en qualité de secrétaire, classant de mon mieux les documens dont M. d'Éblis ne nous laissait pas manquer, faisant des extraits et copiant de ma plus belle écriture ses illisibles pattes de mouche. La vive et profonde amitié qu'il avait inspirée à M. d'Éblis n'était plus pour moi un mystère, comme j'avoue qu'elle l'avait été autrefois, quand il ne laissait guère voir que ses défauts; mais depuis qu'il avait cessé de se croire condamné à une existence isolée, sans affections et sans avenir, ses grandes qualités de cœur et d'intelligence avaient reparu avec tout leur éclat et tout leur charme captivant. Il avait même repris une gaîté que j'avais été loin de lui supposer dans les premiers temps de nos relations. Il m'était doux de penser que je n'étais pas étrangère à toutes ces métamorphoses.

Mais ce qui me touchait plus que tout le reste, c'était l'absolue confiance qu'il avait en moi. Je m'étais dit, en l'épousant, que la vie mondaine était finie pour moi, et je m'étais franchement résolue à y renoncer; il ne pouvait me convenir de rechercher des plaisirs que mon mari ne pouvait partager. Mais il voulut bien exiger que j'accompagnasse sa mère dans quelques-unes des réunions de la colonie française et étrangère qui tourbillonnait autour de nous. Je n'abusai pas de la permission ; mais je fus heureuse d'en profiter pour recevoir quelquefois chez moi. Je fus naturellement exposée, de la part de quelques-uns de nos hôtes et voisins, à ces manèges de galanterie qui s'adressent à toute femme douée d'un extérieur passable ou d'une couturière habile. Un mari infirme et malade pouvait paraître un encouragement à ces empressemens. J'y opposai cette réserve tranquille par laquelle il est toujours facile à une femme de faire entendre aux gens qu'elle n'est pas du jeu. Mon mari, très fin et très clairvoyant, me parlait, en riant, de ces

misères; il se piquait, je crois, de me montrer par sa souveraine indifférence combien j'étais placée dans son estime au-dessus de l'ombre même du soupçon. Je lui en savais gré; mais il arriva pourtant que sa confiance me parut excessive, parce qu'elle me jeta dans d'assez sérieux embarras, qui malheureusement se relient au plus grand chagrin de ma vie.

Il y avait alors comme toujours à Nice un mélange social dans lequel il fallait choisir. Je suis de mon naturel assez exclusive, et je ne me prête pas volontiers à certains accommodemens qui sont un peu trop à la mode aujourd'hui. M. de Louvercy, de même que tout son sexe je pense, était plus tolérant et plus libéral que moi en ces matières : il prétendait que mon salon était une bergerie où je n'admettais que des agneaux sans tache et des brebis incapables d'égarement; que cela était ennuyeux, que cela manquait de vif, et que de plus cela manquait de charité, car c'était décourager les pécheurs ainsi que les pécheresses, et les réduire à l'impénitence finale en leur fermant une maison honnête où ils auraient pu s'amender par le bon air et le bon exemple. J'étais fort insensible à ses argumens : je lui répondais gaîment que je n'avais pas mission de régénérer la société; que du reste, après l'avoir amendé, lui, j'avais assez fait pour l'édification de ma vie et que je n'en demandais pas davantage.

Au printemps de la troisième année de notre séjour à Nice, le jeune prince de Viviane vint s'installer dans une villa voisine de la nôtre avec un grand train de chevaux, et une dame, qu'on disait Anglaise et qui devait l'être, si l'on en jugeait par l'éclat prismatique de ses toilettes. Quoique ma grand'mère fût liée avec la princesse douairière, je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu son fils, qui menait une vie peu recommandable, tantôt à Paris, le plus souvent dans les différentes stations d'eaux. A peine arrivé, il fit scandale dans notre colonie par son désordre élégant, son jeu effréné et son ménage plus qu'équivoque. Mon mari, qui avait été son camarade de collège et qui lui conservait une sorte d'affection d'enfance, fut contrarié de son arrivée et surtout du voisinage. Cependant le hasard avait fait que nous ne l'avions pas rencontré pendant les premiers temps de son séjour à Nice.

Je me promenais un matin avec ma fille et sa nourrice dans le jardin de notre villa, qui avait plusieurs étages de terrasses se communiquant entre elles par de longs escaliers de marbre. La plus basse de ces terrasses donnait sur le chemin public, et y accédait par un dernier escalier d'une dizaine de marches, dont la grille de clôture restait ouverte dans la journée. Nous étions accoudées sur la balustrade, et nous regardions les voiles blanches passer sur la

mer bleue, ce qui paraissait enchanter ma fille. Un bruit de chevaux attira notre attention sur la route, et nous vîmes approcher au petit pas un cavalier accompagné d'une dame en costume d'amazone très somptueux et très laid. Elle portait, entre autres fâcheux agrémens, une magnifique plume blanche roulée autour d'un chapeau d'écuyère. Elle me sembla d'ailleurs d'une extrême beauté. Au moment où ce couple passait sous notre jardin, ma fille fut prise d'une grande agitation qui ne tarda pas à dégénérer en fureur : elle étendait les mains en criant de tout son cœur, pendant que la nourrice, qui était Italienne, lui chantait son répertoire le plus calmant. Ce concert fit lever les yeux au cavalier, qui m'aperçut, me regarda fixement et souleva son chapeau; puis s'arrêtant sur place : — Qu'est-ce qu'il a donc votre bébé, nourrice? cria-t-il en riant. — Fort surprise de cette familiarité, je me retirai un peu en arrière en disant à la nourrice de ne pas répondre. Cette femme ne me comprit pas, et engagea tranquillement par-dessus le mur un dialogue avec le cavalier : — Je crois, finit-elle par dire, que la petite veut la plume blanche de Madame... — Donnez-lui votre plume, Sarah, dit le jeune homme en se tournant vers sa compagne. — Celle-ci défit aussitôt la plume de son chapeau et la lança dans la direction de la terrasse. Mais la plume trop légère retomba. Le jeune homme la saisit au vol et la lança de nouveau avec plus de force, mais sans plus de succès. — Eh bien, dit-il alors très haut, je vais la lui porter, à cette enfant! — Au même instant, son cheval commença de piétiner sur le marbre de l'escalier : la bête se défendait, glissait, reculait, s'ébrouait; j'entendais tout cela du fond du massif d'orangers où je m'étais réfugiée, et je me demandais, non sans une véritable frayeur, quel était ce fou, quand brusquement je le vis apparaître comme une statue équestre sur le terre-plein de la terrasse et s'avancer vers nous triomphalement. Il me salua de nouveau, mais profondément cette fois, se pencha pour remettre la plume entre les mains de l'enfant, que cette soudaine vision avait déjà apaisée, me salua de nouveau, et fit redescendre l'escalier à son cheval, je ne sais comment.

Quand je contai quelques minutes après cette aventure à mon mari : — Ça doit être Viviane! dit-il. — C'est tout à fait sa manière!

C'était lui en effet. Le soir même, il se présenta chez nous en se recommandant de ses anciennes relations avec M. de Louvercy. Je vis un grand jeune homme blond, très mince, à l'œil hardi, avec de beaux traits fins et fatigués, — une figure de la cour des Valois. Il était rieur et très spirituel. Mon mari l'accueillit avec beaucoup de cordialité. Je fus plus froide, et je le remerciai à peine de sa plume, ne sachant pas exactement s'il avait adressé sa politesse à ma fille, à la nourrice ou à moi.

Cette visite fut suivie de plusieurs autres à des intervalles rap-

prochés. Je sentais que sa verve et sa belle humeur un peu folles amusaient mon mari, et cependant je ne pouvais prendre sur moi de l'attirer ou de le retenir. Le prince avait beaucoup trop d'esprit et d'usage pour ne pas s'apercevoir de la réserve glaciale que je lui témoignais, et, malgré son parfait aplomb, il en paraissait quelquefois décontenancé. Mon mari s'en aperçut aussi, et même s'en inquiéta. — Ma chère enfant, me dit-il un jour, comme le prince nous quittait, voilà Viviane qui s'en va tout effaré... Vous avez réellement, quand cela vous convient, des façons qui pétrifient les gens... Ah çà, voyons, que vous a-t-il fait, ce pauvre garçon?

— Rien, mon ami.

— Non... mais est-ce qu'il vous gêne... est-ce qu'il est trop aimable?.. J'en rirais, vous savez:.. seulement je le recevrais moins amicalement, afin de vous épargner ces ennuis.

— Je vous assure, répondis-je, qu'il n'y a absolument rien. Je n'ai jamais rencontré le prince hors de mon salon, et vous voyez qu'il y est fort convenable.

— Eh bien alors, ma chère amie, permettez-moi de vous dire que c'est vous qui ne l'êtes pas... Vous le traitez avec une sécheresse vraiment blessante.

— Mais, mon ami, si je l'encourageais tant soit peu, il nous amènerait au premier jour la jeune personne qui est chez lui.

— Allons... ce n'est pas sérieux.

— Soit!.. mais que voulez-vous? j'ai la haine du désordre sous toutes ses formes. Vous savez que je ne puis souffrir un meuble hors de sa place; de même je ne puis pas souffrir un homme hors de la règle et de l'honneur... Je n'éprouve pas du tout pour mon compte, — plaignez-vous-en, je vous en prie, — le faible qu'on prête à mon sexe pour les mauvais sujets, et celui-ci d'ailleurs a des titres tout particuliers à l'antipathie que je ne puis m'empêcher de lui marquer. Vous n'ignorez pas la liaison de sa mère avec ma grand-mère; j'ai été plus d'une fois témoin des larmes et du désespoir de la pauvre princesse au sujet de son fils... et il a dès longtemps pris dans mon imagination et dans mon estime une place que sa conduite actuelle, vous me l'avouerez, n'est pas de nature à lui faire perdre.

— A la bonne heure, ma chère... mais quant à la pauvre princesse je me dispense de la plaindre... c'est elle qui a perdu son fils en l'idolâtrant à deux genoux et en lui persuadant que le ciel et la terre avaient été créés pour son amusement particulier... Je me rappelle qu'elle lui acheta un jour la voiture aux chèvres des Champs-Élysées... Il en résulte qu'il va épouser, dit-on, cette figurante de Drury-Lane... Eh bien! c'est très logique!

— C'est très logique, mon ami, mais c'est déplaisant.

Nous fûmes une semaine sans revoir le prince chez nous. Il revint enfin un matin et s'enferma avec M. de Louvercy. Ils eurent ensemble un assez long entretien dont mon mari me rendit compte aussitôt après. M. de Viviane, à ce qu'il paraît, s'excusa d'avoir ralenti le cours de ses visites, en alléguant avec une sorte de tristesse qu'il avait senti qu'elles ne m'étaient pas agréables. Mon mari, touché de son accent sérieux et mortifié, lui répondit en camarade qu'il ne devait pas s'étonner que sa vie un peu excentrique effarouchât légèrement une jeune femme élevée dans des principes très corrects ; que du reste il dépendait toujours de lui de dissiper les préventions dont il voulait bien s'affecter, et que ses amis des deux sexes lui sauraient gré de tout ce qu'il ferait pour rendre leurs rapports avec lui plus faciles et plus étroits. — Je suis en général fort indifférent à l'opinion du monde, dit alors le prince, mais j'avoue que le mépris de Mme de Louvercy me paraît difficile à supporter. — Il ne s'agit pas de mépris, mon cher enfant, dit mon mari : ce n'est que de l'embarras. — Ils se séparèrent là-dessus, le prince fort pensif.

Deux jours après, comme je rentrais de la promenade, mon mari me dit que M. de Viviane sortait de chez lui : — Je l'ai invité à dîner pour demain, ajouta-t-il. — J'ouvrais de grands yeux ; il se mit à rire et reprit : — Il a renvoyé son Anglaise et il fait venir sa mère... cela mérite bien une récompense ! — J'en convins, et quand le prince arriva le lendemain je lui tendis la main avec plus de franchise que de coutume. Nous devînmes meilleurs amis à dater de ce jour, et il fut décidément admis dans mon intimité.

Cependant, pour se dédommager apparemment, il s'était rejeté sur le jeu avec fureur ; il perdait le plus souvent, ce qui lui faisait honneur ; toutefois il me dit lui-même, un soir, qu'il venait de gagner une trentaine de mille francs au baccarat. — Vous êtes vraiment un homme terrible, lui répondis-je en haussant les épaules : quand on vous relève d'un côté, vous retombez de l'autre ! — Il tira aussitôt de sa poche une grosse liasse de billets de banque, et me la présenta : — Pour vos pauvres ! me dit-il. — J'accepte, dis-je, à une condition, — c'est que vous me donnerez votre parole de ne plus toucher une carte. — Je vous la donne. — Et c'est ainsi que je pus envoyer trente mille francs à ma grand'mère pour son œuvre des jeunes apprenties.

Enfin, comme il avait un assortiment de vices très complet, il se présentait quelquefois chez nous un peu monté, pour ne pas dire gris. Rien ne me fait plus horreur au monde qu'un homme en cet état, et j'admire les femmes, — en fort grand nombre, hélas ! — qui jugent la chose plaisante, ou qui ne la remarquent même pas. Le prince ne put douter des sentimens qu'il m'inspirait dans ces sortes

de conjonctures; il voulut bien en tenir compte; il devint raisonnablement sobre. Il couronna ainsi cette série de réformes accomplies sous mon invocation et qui semblaient m'être dédiées. — Ces petits triomphes, qui divertissaient mon mari (il riait beaucoup de voir le prince dévider modestement de la laine à mes pieds), ne laissaient pas de m'intéresser et de me flatter moi-même ; mais en même temps ils m'alarmaient un peu. Je me défiais de tous ces sacrifices, me demandant s'il ne s'en promettait pas quelques compensations. Ces vagues appréhensions continuaient de me tenir avec lui sur une défensive qui ne lui échappait pas. — Nous nous promenions un soir en tête-à-tête sur une de nos terrasses; la beauté de la nuit, l'odeur presque étourdissante d'orangers et de violettes dont l'air était chargé, eurent pour effet d'élever ses discours à des hauteurs poétiques et sentimentales plus qu'ordinaires. Comme je le rappelais sur la terre assez sèchement : — Mon Dieu! madame, me dit-il, je ne sais vraiment plus que faire pour désarmer vos préjugés contre moi; pour vous complaire, j'ai jeté tous mes défauts à la mer l'un après l'autre... je me prive de tout... je ne joue plus, je ne bois plus et cœtera... qu'est-ce que vous voulez encore? Voulez-vous que je me fasse moine? dites-le ! — Je ne veux plus qu'une chose, répondis-je simplement, c'est que vous ne me fassiez jamais douter de votre amitié pour mon mari. — Il s'inclina très respectueusement, et dès ce moment toute nuance équivoque disparut de son langage.

Ce fut vers cette époque que Cécile et son mari vinrent nous voir à Nice pour la seconde fois. Ma correspondance avec Cécile n'avait pas cessé d'être très fréquente. A en juger par ses lettres, elle était heureuse, quoiqu'elle me semblât chercher ses principaux plaisirs dans le mouvement de la vie mondaine. Je la trouvai embellie et ravissante, mais nullement modifiée par le mariage et toujours très en l'air. Il y avait dans son attitude à l'égard de son mari une sorte de gêne craintive qui me frappa. Quant à lui, il se montrait avec elle doux, mais contraint. Je fus étonnée et presque effrayée cette seconde fois de sentir combien, malgré le temps écoulé, il avait conservé d'empire sur moi : je ne pouvais entendre le son de sa voix sans un trouble profond. — Il n'était pas depuis vingt-quatre heures auprès de nous que je cherchais quelque moyen de l'écarter, d'abréger son séjour. Il me le fournit lui-même par une indiscrétion assez malavisée que je me suis expliquée depuis, mais qui me parut alors tout à fait incompréhensible.

Mon mari avait-il trouvé dans son cœur quelque avertissement secret de ce qui se passait dans le mien, — ou ressentait-il les premières atteintes du mal cruel qui le menaçait? Je ne sais; mais dès les premiers jours qui suivirent l'arrivée de M. et de Mme d'Éblis,

son humeur s'assombrit visiblement. — M. d'Éblis me demanda un matin sur un ton de confidence et d'embarras si j'avais remarqué cette altération du caractère de Roger. Sur ma réponse affirmative, il se permit, moitié en riant, moitié sérieusement, de faire allusion aux assiduités du prince de Viviane chez moi, laissant entendre qu'elles pouvaient éveiller les susceptibilités de mon mari. — Je savais que M. de Louvercy était aussi tranquille que possible, et qu'il l'était même trop, au sujet du prince : je fus donc certaine que le commandant d'Éblis n'était pas en cette circonstance son interprète, et qu'il parlait pour son propre compte. Cela me choqua au dernier point. Je ne suis pas une sainte : je lui avais pardonné tant bien que mal de m'avoir préféré Cécile et de l'avoir épousée après m'avoir fait la cour; mais qu'il prétendît après cela s'arroger sur moi un droit de surveillance conjugale, c'était un peu trop. — Mon cher monsieur, lui dis-je, puisque vous avez la bonté de vous intéresser aux secrets de mon intérieur et à la paix de mon ménage, je vous dirai que vous avez à la fois raison et tort dans vos suppositions : vous avez raison, je crois, d'attribuer la tristesse de mon mari à un léger sentiment de jalousie... mais vous vous méprenez absolument sur celui qui en est l'objet. — Sur ces paroles, il devint très pâle, me salua et me quitta. — Deux jours après, il nous annonçait qu'il était rappelé à Paris, et il partit le soir même, nous laissant sa femme.

Je me rappelle que le lendemain de son départ, Cécile me posa brusquement une question singulière : — Crois-tu, me dit-elle, que mon mari soit heureux? — Mais, ma chérie, tu dois le savoir mieux que moi. — Je crains, reprit-elle en secouant sa jolie tête, je crains qu'il ne le soit pas... je suis trop frivole, trop mondaine, trop emportée dans le plaisir... je le traîne après moi comme un martyr... pauvre homme!.. Je me le reproche... et je continue... Toujours le diable qui est en moi, tu sais?.. Il ne s'est pas plaint?.. Il ne t'a pas dit qu'il fût malheureux, vrai? — Je lui répondis avec vérité que je n'avais reçu de M. d'Éblis aucune confidence, et elle reprit là-dessus toute sa belle humeur. Elle nous resta encore une quinzaine de jours, et, bien que mon amitié pour elle fût toujours aussi vive et aussi tendre, je ne la vis point partir sans soulagement. Si parfaitement honnête femme qu'elle fût, elle avait trop de brillant pour être d'une garde très facile. Les cinq parties du monde, qui avaient leurs représentans à Nice, bourdonnaient autour d'elle comme un essaim, et mon mari prétendait qu'il eût fallu la tenir jour et nuit sous une moustiquaire. Très blasée sur ces sortes d'hommages, elle les aimait pourtant et savait mauvais gré à ceux qui les lui refusaient. Ce fut ainsi qu'elle se piqua de l'indifférence marquée du prince de Viviane à son égard. Elle disait que j'en avais

fait un hébété, et que j'aurais dû le mener en laisse avec un ruban rose...

Hélas ! toute gaîté s'en alla avec elle. — Quelques semaines après son départ, la santé de mon mari, qui semblait s'être remise, s'altéra de nouveau profondément : les symptômes les plus effrayans se succédèrent en s'aggravant. Le reste de sa pauvre vie ne fut plus pour lui et pour moi qu'une agonie, et vers la fin de l'hiver suivant j'eus l'affreuse douleur de le perdre. Après tant de souffrances aiguës, il mourut presque doucement, en me remerciant de lui avoir donné quelques années heureuses. — M. d'Éblis, qui était venu l'assister dans ces angoisses suprêmes, le pleura avec des transports désespérés. — Je passe brièvement sur ces amers souvenirs : Dieu sait que l'expression de mon chagrin, si vive qu'elle pût être, ne manquerait pas de sincérité ! mais à l'heure où j'écris, elle manquerait de bienséance.

Je passai les premiers mois de mon deuil à Louvercy auprès de ma belle-mère, et je revins ensuite m'installer chez ma grand'mère à Paris, comptant désormais partager mon existence entre ces deux chères parentes.

Les grandes secousses morales, comme celle qui m'avait frappée, semblent d'abord suspendre la vie et en arrêter le mouvement pour jamais : nos goûts, nos sentimens, nos passions se taisent comme stupéfiés par l'ébranlement, et on les croit morts. Peu à peu le cœur se remet à battre, l'esprit à penser, et c'est d'abord presque une douleur de plus que cette persistance importune de la vie. Puis on s'y fait, car Dieu l'a voulu.

Dans mon existence nouvelle, c'était naturellement ma fille qui tenait la première place; mais cet intérêt, si grand qu'il fût, n'absorbait pas tout mon cœur. J'avais retrouvé à Paris de chères amitiés, et parmi les plus chères et les plus fidèles celle de Cécile et de son mari. Je voyais Cécile presque tous les jours : elle me contait avec sa verve étincelante les histoires courantes de la ville et du monde; elle animait ma solitude, elle me prodiguait les plus tendres attentions, et mon affection pour elle s'était réveillée dans toute sa force. Je voyais plus rarement son mari; mais il ne négligeait pourtant aucune occasion de m'être utile ou agréable. Dans les douloureuses circonstances que j'avais traversées, au milieu des tristes détails qui compliquent toujours de tels événemens, et des pénibles questions d'affaires qui s'y mêlent, il avait été pour moi d'un dévoûment et d'un secours vraiment fraternels. Il était, par la volonté de M. de Louvercy, tuteur de ma fille, et il semblait avoir

reporté sur elle le seul sentiment passionné de sa vie, l'amitié héroïque qu'il avait eue pour son père. Il est inutile de dire que je lui avais bien complétement pardonné l'étrange indiscrétion qu'il s'était permise un jour avec moi relativement au prince de Viviane. Il ne s'en souvenait lui-même que pour la réparer en affectant de traiter le prince avec une bonne grâce particulière toutes les fois qu'il le rencontrait, et surtout chez moi. Car M. de Viviane demeurait alors à Paris, et je le recevais souvent et familièrement, n'ayant eu qu'à me louer de lui pendant les derniers mois de mon séjour à Nice.

Le seul chagrin que me causât M. d'Éblis, il me le causait sans le vouloir et sans le savoir. Je ne pouvais reprocher qu'à moi l'espèce de plaisir inquiet avec lequel j'attendais ses visites, et l'émotion secrète dont je me sentais toujours agitée en sa présence. Mais j'espérais sincèrement que ce malheureux reste de mon ancien attachement s'effacerait peu à peu et s'userait enfin dans l'habitude. Je l'espérais d'autant plus que sa courtoisie respectueuse, froide et grave envers moi était plutôt faite pour calmer le cœur que pour le troubler.

Cependant je me préoccupais avec une sollicitude extrême, et que je croyais alors purement affectueuse, de sa façon d'être avec Cécile, de l'état de leurs relations, du tour qu'avait pris leur mariage. Rien ne me paraissait plus singulier et plus mystérieux que leur attitude et leurs allures mutuelles. Ainsi que je l'avais entrevu à Nice par quelques éclaircies, c'était Cécile, contrairement à toute logique, qui semblait avoir usurpé l'empire dans ce ménage. Elle s'était dérobée à la maîtrise que la supériorité intellectuelle et morale de son mari devait si naturellement exercer sur elle, et M. d'Éblis, suivant toute apparence, n'en souffrait pas. Il subissait les goûts mondains et dissipés de sa jeune femme avec une indifférence ou une résignation inconcevables. Après l'avoir longtemps accompagnée dans le monde, qu'il n'aimait pas, il commençait à l'y laisser aller seule. Tout cela me surprenait beaucoup. Je me demandais ce qui se passait entre eux dans l'intimité, s'ils s'aimaient, s'ils étaient heureux. Ne pouvant les questionner ni l'un ni l'autre sur des points si délicats, j'étudiais curieusement, presque avidement, leur langage, leur conduite, l'air de leur visage, leurs procédés réciproques, pour en tirer quelque éclaircissement. Mais M. d'Éblis, dans sa grâce sévère, avait l'impassibilité tantôt grave, tantôt souriante d'un sphinx, et Cécile, par sa légèreté même, était également insaisissable.

Le monde s'étonnait comme moi des singularités qu'offrait ce ménage, et commençait même à en médire. — Un jour, le commandant d'Éblis se trouvait chez moi quand le prince de Viviane y arriva : M. d'Éblis, suivant sa coutume un peu trop polie, se retira

presque aussitôt, après avoir échangé avec lui quelques paroles amicales. Dès qu'il fut sorti : — Vous avez là, me dit le prince, un cousin qui me plaît infiniment, mais qui est pour moi une énigme véritable.

— Pourquoi une énigme?

— Parce qu'avec tout le mérite et tout l'honneur du monde, il semble avoir juré de perdre sa charmante femme.

— Je ne vous comprends absolument pas.

— Comment! ne voyez-vous pas qu'il l'abandonne de plus en plus?.. Il fait même pis que de l'abandonner, puisqu'il lui laisse prendre Mme Godfrey pour chaperon.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette Mme Godfrey?

— Mme Godfrey, madame, était jadis une femme fort belle et fort courtisée, pour ne pas dire plus : c'est aujourd'hui un de ces astres à leur déclin qui, ne pouvant plus prétendre à des hommages directs, s'arrangent pour en recevoir par des voies obliques en s'entourant de jeunes satellites et en profitant de leurs reflets.

— Je vous remercie de l'information, dis-je, et si Mme Godfrey est en effet d'une compagnie dangereuse, soyez sûr que Cécile rompra ses relations avec elle... Du reste, je vais vous expliquer d'un mot ce qui vous paraît si inexplicable dans la conduite de M. d'Éblis : M. d'Éblis a confiance en sa femme, et permettez-moi de vous affirmer que jamais confiance n'a été mieux placée : je connais Cécile depuis l'enfance, et sous ses apparences évaporées, avec ou sans Mme Godfrey, je vous atteste qu'elle est incapable même d'une pensée mauvaise.

— Oh! mon Dieu! oui, jusqu'ici, certainement! reprit le prince. Toutes les femmes commencent par être honnêtes;.. mais, quand elles mènent cette vie-là, les pensées mauvaises arrivent vite, et les actions mauvaises plus vite encore. Cela est bizarre, mais cela est vrai.

— Ce sont là, mon prince, des souvenirs du vieil homme, des souvenirs du temps où vous ne vous doutiez pas qu'il y eût d'honnêtes femmes dans le monde.

— Ma foi! à présent comme autrefois, je pense qu'il n'y en a guère... Pardon,.. permettez! Je ne parle que des mondaines déchaînées, furieuses, qui ne respirent pas... Eh bien! madame, veuillez en croire mon expérience, qui est très grande pour son âge... Vous avez une fille... Étant née de vous et élevée par vous, elle ne pourra être qu'une femme de bien... Croyez-moi cependant, n'ayez jamais la faiblesse de lui laisser prendre le grand train du monde, surtout avec suite... Je vais vous dire des choses horribles;.. mais nous professons, entre hommes, une maxime passée à l'état d'axiome : .. c'est qu'une femme, si honnête soit-elle, cesse de

l'être après un carnaval un peu chaud, ou même, — vous allez frémir, — après un cotillon de trois ou quatre heures... Il y a là un phénomène physiologique que je me borne à vous indiquer;.. mais enfin ce n'est plus alors une femme que nous tenons dans son bras, — c'est une négresse,.. ce n'est plus même une créature humaine,.. un être pensant et conscient, ce n'est plus,.. comment dirai-je? — qu'une sensitive toute prête à se pâmer et à se flétrir au moindre contact... Il suffit alors d'une simple occasion pour que la mauvaise action, comme j'avais l'honneur de vous le dire, précède la pensée;.. c'est toujours une honnête femme, — seulement elle tombe!.. Inutile d'ajouter, bien entendu, madame, qu'il y en a qui en réchappent, — et pour en revenir à Mme votre cousine, quoiqu'elle se lance beaucoup, je veux croire, sur votre garantie, qu'elle sera de celles-là;.. mais ce sera un événement, — et on en parlera dans l'histoire.

Je n'attachai pas à ces impertinentes théories plus d'importance qu'elles n'en avaient; mais le langage du prince, sans laisser dans mon esprit aucune ombre sur Cécile, n'en confirma pas moins mes observations personnelles sur le caractère mystérieux et brouillé de son ménage.

Une circonstance qui suivit de près mon entretien avec M. de Viviane devait achever de m'éclairer. — Cécile et son mari dînaient chez moi; Cécile, qui était fort en beauté et dans une toilette éblouissante, allait au bal le soir avec Mme Godfrey, qui vint la prendre dès neuf heures et demie. Ma grand'mère, étant un peu indisposée, gardait sa chambre, de sorte que nous demeurâmes seules, ma fille et moi, avec M. d'Éblis. Ma fille aurait dû être couchée; mais, comme tous les enfans, elle se faisait toujours beaucoup prier pour accomplir cette cérémonie, et, sur les instances de son tuteur, je lui avais accordé un sursis. Aussitôt Cécile partie, me sentant un peu embarrassée de cette espèce de tête-à-tête avec M. d'Éblis, je me mis à mon piano : M. d'Éblis était assis sur un canapé à l'autre extrémité du salon, et, tout en jouant je ne sais quelle mélodie de Chopin, je l'entendais causer à demi voix avec ma fille, qu'il choyait beaucoup et dont il était le grand ami. Au bout d'un instant, ils se turent tous deux; j'avais une glace devant moi, j'y jetai les yeux, et je vis M. d'Éblis accoudé sur la table, le front dans sa main. La minute d'après, ma fille, qui s'était approchée de moi à petits pas discrets, me tira doucement par la manche; je me penchai un peu de son côté sans m'interrompre, et l'enfant me dit à l'oreille : — Mère,.. il pleure!

Sur cette confidence de la pauvre petite, une sorte de langueur et d'ivresse se répandit dans mes veines et dans tout mon être. — Ce sont là, dans la vie d'une femme, des minutes redoutables.

La porte s'ouvrit : on venait chercher ma fille. Je l'embrassai; elle alla embrasser M. d'Éblis, et se retira.

Je continuais de jouer sans oser lever les yeux sur la glace, et j'essayais de rassembler mes pensées et de voir clair dans ce qui se passait. L'attendrissement soudain de M. d'Éblis entre ma fille et moi, après le départ de sa femme, ne me laissait plus douter qu'il ne fût profondément malheureux. Pour le reste, je ne l'entrevoyais même pas. Mais si je ne pouvais lire dans son cœur, je lisais nettement dans le mien, et ce que j'y découvris m'épouvanta. Je ne pouvais plus me faire illusion sur le genre d'intérêt qui me poussait à étudier si curieusement les secrets de l'intérieur de Cécile. J'aimais son mari, et je l'aimais assez pour désirer la désunion de son ménage et pour en être heureuse.

Dans mille occasions de ma vie, j'ai reconnu qu'il ne dépendait pas de nous d'éprouver ou de n'éprouver pas des sentimens coupables, mais qu'il dépendait toujours de nous de ne pas les traduire en actes. J'ai reconnu de plus que le meilleur et peut-être l'unique moyen de combattre et de vaincre les passions mauvaises n'est pas de leur opposer les argumens abstraits de la raison, de la conscience ou de l'honneur, mais d'agir contre elles effectivement, et de forcer en quelque sorte la main à faire le bien quand le cœur veut le mal.

Ma résolution prise, je voulus commencer de l'exécuter sans délai.

Elle exigeait préalablement une explication franche et complète avec M. d'Éblis. C'était une épreuve dont je ne me dissimulais pas les dangers, quoique je fusse loin d'en prévoir toute la gravité. Mais il me parut nécessaire de les braver, et dans l'élan de mon enthousiasme je me crus certaine de les vaincre.

Je quittai tout à coup le piano et je m'avançai vers M. d'Éblis, qui feignait de lire attentivement : — J'ai à vous parler, lui dis-je; venons dans le jardin, je vous prie.

Il me regarda d'un air d'extrême étonnement, se leva sans répondre et me suivit.

Notre hôtel de la rue Saint-Dominique a conservé par une rare bonne fortune son jardin séculaire auquel un encadrement de hautes murailles, des groupes de platanes gigantesques, une fontaine jaillissante et une serre en arcades, prêtent l'aspect doux et solennel d'un préau de cloître espagnol. Le salon du rez-de-chaussée y accède par deux ou trois marches. Quoiqu'on fût alors au milieu de novembre, la soirée était exceptionnellement belle et tiède. — Nous fîmes quelques pas en silence... j'entends encore, et j'entendrai toute ma vie, ce silence uniquement troublé par le bruit des feuilles sèches sous nos pieds, et le murmure du petit jet d'eau.

Enfin rassemblant tout mon courage : — Monsieur, lui dis-je, vous savez à quel point je pousse l'amour de l'ordre et l'horreur du désordre... c'est une passion, une manie sur laquelle vous me plaisantez souvent, mais que vous me pardonnez, n'est-ce pas?.. Eh bien, voulez-vous me permettre d'essayer de rétablir l'ordre dans un ménage... auquel je m'intéresse beaucoup?

— Dans quel ménage, madame? me dit-il assez sévèrement, en prenant place près de moi sur le banc où je m'étais assise.

— Mais dans le vôtre, naturellement... Je sens, n'en doutez pas, toute la portée de mon indiscrétion... mais, si mon amitié pour Cécile et pour vous ne suffit pas pour l'excuser à vos yeux, rappelez-vous que vous avez bien voulu me demander mon avis avant d'épouser Cécile, que je vous ai conseillé cette union, et laissez-moi dégager ma responsabilité.

— Mais, madame, je ne vous reproche rien.

— Et vous avez raison... cela serait fort injuste, car, si vous aviez suivi les conseils que je m'étais permis de vous donner, — sur vos instances d'ailleurs, — vous seriez heureux tous deux,.. et vous ne l'êtes ni l'un ni l'autre.

— Pardon, madame... mais il me semble que Cécile du moins, à qui je laisse la plus entière liberté, doit être parfaitement heureuse.

— Cécile ne se plaint pas, dis-je avec quelque vivacité; mais supposer qu'elle puisse être parfaitement heureuse quand vous vivez de votre côté et elle du sien, quand vous l'abandonnez, quand vous la confiez à la première venue,.. quand vous lui prouvez de plus en plus que vous ne vous souciez ni de son affection, ni même de sa réputation... c'est supposer qu'elle n'a ni intelligence, ni cœur, ni honneur,.. et je sais qu'elle a tout cela!

— Mon Dieu! madame, répondit-il d'une voix contenue, mais émue et vibrante, je n'ai pas non plus l'habitude de me plaindre... mais en vérité vous m'y forcez... Avez-vous jamais réfléchi, dites-moi, à la destinée d'un homme préoccupé de pensées sérieuses, ami du travail, ambitieux de l'honneur qu'il donne, qui a rêvé les joies de l'étude dans le charme et dans le recueillement du foyer... et que sa femme traîne après elle jour et nuit dans le vide bruyant et dans l'affolement perpétuel de la vie mondaine?.. Il a beau sentir que le devoir et la prudence même lui commandent de la suivre,.. quand il comprend enfin que son existence y passe tout entière... que cette enfant, cette folle à laquelle il est lié, lui prend, lui dégrade, lui détruit son intelligence, son avenir, sa dignité, sa vie,.. alors que voulez-vous? le cœur lui manque... il s'arrête... découragé de tout et résigné à tout!

Surprise et presque épouvantée de cette expansion violente d'une

âme habituellement si maîtresse d'elle-même, je lui dis plus doucement : — Mais, voyons, monsieur, de bonne foi, avez-vous fait sincèrement tous vos efforts pour réformer les goûts de Cécile?

Après une pause assez longue : — Je n'en ai fait aucun, me dit-il froidement.

— Mais alors vous êtes très coupable... Je vous l'ai dit autrefois et je vous le répète aujourd'hui avec la même conviction, avec la même certitude : Cécile était un enfant gâté, mais elle n'avait que des défauts de surface : elle vous aimait et vous respectait; vous aviez tout empire sur elle, et il n'y a pas de sacrifices que vous n'en eussiez obtenu !

— Et de quel droit lui en aurais-je demandé? reprit M. d'Éblis. Ma conscience me le défendait... Qu'avais-je à lui donner en échange des plaisirs qu'elle m'eût sacrifiés ?.. On ne demande de tels sacrifices qu'à une femme qu'on aime !

— A une femme qu'on aime, grand Dieu !.. Parlez-vous de Cécile?.. Comment! quand vous avez épousé Cécile,.. vous ne l'aimiez pas !

— Jamais ! dit-il avec force. — Puis il ajouta plus bas, très rapidement : — Ah ! je ne l'ai pas trompée... Dieu m'en est témoin !.. Je n'ai trompé que moi... et vous !

A ce mot, la vérité m'apparut tout entière; je me soulevai tout éperdue,.. un cri m'échappa : — Ah ! malheureux, qu'avez-vous fait !

— J'ai fait, me dit-il, ce que vous comprendrez, vous, mieux que personne,.. je me suis dévoué ! — Ah ! madame, je n'ai pas cherché cet entretien ; je l'aurais fui plutôt, car il va sans doute nous séparer à jamais... soit ! Mais, puisque nous en sommes venus là,.. il faut que mon cœur s'ouvre enfin !.. il faut que vous sachiez tout... Ah ! laissez-moi achever... Je vous parle, vous le voyez, avec un profond respect... Eh bien ! veuillez rappeler vos souvenirs... Quand Roger me révéla sa fatale passion pour vous, quand je compris qu'il fallait choisir entre vous et lui, que je ne pouvais plus vous aimer sans le condamner au désespoir,.. au suicide peut-être,.. je me sacrifiai... Et alors, par un effort de courage... que je crus possible, que je crus sincère,.. j'essayai de reporter mon amour sur cette enfant, que vous aimiez, qui était tout enveloppée de votre reflet, de votre charme, de votre tendresse... Oui, je crus l'aimer; mais c'était encore vous que j'aimais en elle... Et quand cette parole devrait être la dernière que je prononcerai devant vous,.. aujourd'hui comme alors, c'est vous seule, vous seule que j'aime au monde !..

J'écoutais tout cela avec stupeur, les yeux fixes dans la nuit; tout à coup, à la pensée poignante de ce bonheur perdu, mes larmes coulèrent malgré moi. — Il se pencha un peu et vit mon

émotion : — Vous pleurez ! reprit-il ; est-ce donc vrai,.. est-ce possible ?.. Vous aussi,.. vous m'aimiez !.. Vous avez souffert comme moi !.. Ah ! Dieu,.. ne me le dites pas, ne me le laissez pas penser, si vous ne voulez pas me faire perdre tout ce qui me reste de raison et d'honneur !

Ma main se posa doucement sur son bras, et je lui dis : — Ce n'est pas moi, monsieur, j'espère, qui vous ferai perdre jamais la raison ni l'honneur ; mais je vous ai beaucoup aimé,.. je vous aime encore. — Si vous êtes digne d'entendre un tel aveu des lèvres d'une honnête femme, — je vais le savoir : — Je ne puis étouffer les sentimens de mon cœur ; mais je puis du moins, — et je compte que vous le pourrez aussi, — les élever assez haut pour les purifier... Ne nous séparons pas, comme deux êtres faibles qui craignent d'être le misérable jouet de leurs passions : gardons bravement notre affection mutuelle, et donnons-lui un caractère nouveau, un lien presque sacré en nous unissant tous deux pour le bien dans une complicité généreuse... Vous savez déjà quelle tâche je m'étais proposée avant de connaître toute la vérité... Je me la propose maintenant plus que jamais... Aidez-moi loyalement à l'accomplir, aidez-moi à vous reconquérir le cœur de votre femme ; je vous promets de l'aider, elle, à conquérir le vôtre... Voulez-vous ?.. Si vous me dites oui, je vous estime tant que je mettrai ma main dans la vôtre avec une absolue confiance... Autrement, — adieu !

Il réfléchit quelques secondes, puis sans parler il me tendit la main. Je me levai aussitôt, et nous rentrâmes dans le salon : — Vous m'enverrez Cécile demain, lui dis-je ; je veux commencer à la prêcher tout doucement... Pour vous, je ne vous dirai pas d'être bon pour elle, vous l'êtes trop... Grondez-la au contraire ; elle sera charmée, j'en suis sûre, d'être grondée par vous : c'est l'indifférence qui nous affole !..

Il me salua, fit quelques pas et, se retournant : — Mon Dieu ! j'oubliais, dit-il : vous savez que je pars demain avec mon général pour un mois ou six semaines... une inspection en province. Cela est ennuyeux.

— Peut-être non, dis-je ; car pendant son veuvage Cécile sera nécessairement plus sédentaire : ce sera un acheminement... De votre côté, vous aurez le temps de la réflexion, et à votre retour vous saurez mieux si vous êtes vraiment capable de tenir l'engagement que vous venez de prendre un peu vite, il me semble, un peu légèrement...

— Non, me dit-il de sa voix douce et ferme, pas légèrement. Je

vous ai comprise tout de suite... Ma vie était perdue, votre amitié la relève et la sauve... Ce que vous me proposez est bien haut, bien héroïque,.. mais vous m'emporterez jusque-là sur vos ailes... A revoir, madame. Comptez sur moi. — Et il me laissa.

Je passai une nuit sans sommeil, mais heureuse. J'étais contente de moi. J'avais surmonté une grande épreuve... Si jamais une femme lit ceci et si jamais elle a rencontré dans sa vie un homme qu'elle eût voulu presser une fois sur son cœur, dût-elle en mourir, — elle me comprendra.

Cécile m'arriva le lendemain dans l'après-midi et m'apprit que son mari était parti le matin pour la Bretagne. — Ma chère, me dit-elle, cet homme froid m'a étonnée... Il m'a priée de lui écrire tous les jours... Conçois-tu une idée pareille?.. Je pense au reste que c'était par distraction et qu'il n'y tient pas autrement,.. et il fait bien, — car certainement je ne lui écrirai pas tous les jours...

— Pourquoi donc?

— Est-ce que j'ai le temps?.. Mais c'est insensé!.. Je lui enverrai des dépêches : « Ça va bien? Moi aussi! Mille baisers... Cécile! » C'est très suffisant.

— Mais dis-moi, Cécile, est-ce que tu ne vas pas rester un peu chez toi pendant l'absence de ton mari?

— Rester chez moi?.. Qu'est-ce que tu veux que je fasse chez moi?.. Et puis qu'est-ce que cela signifie?.. Que mon mari soit présent ou absent, ça se ressemble beaucoup... pour ce que j'en fais!

— Je t'en prie, Cécile, sois sérieuse une minute, et causons toutes deux.

— Oui, mon ange!

— Est-ce que tu ne te fatigues pas un peu de cette vie-là!

— Non, mon trésor!

— Eh bien! moi, je commence à moins t'aimer!

Elle me sauta au cou : — Ce n'est pas vrai!

J'essayai quelque temps encore de l'amener sur le terrain d'une conversation intime et confidentielle; elle ne résistait pas directement, mais elle fuyait sans cesse et se dérobait par quelque folie. Je reconnus que ma tâche serait plus difficile que je ne l'avais supposé, et que la chère enfant avait pris terriblement goût à son existence déracinée. Mais je restai persuadée que je saurais, avec un peu de persévérance, ressaisir ce brave cœur, dont je connaissais les vertus essentielles.

Elle commençait déjà à se défendre avec plus d'embarras quand on nous annonça le prince de Viviane. Elle fut évidemment bien aise d'avoir ce prétexte pour m'échapper ce jour-là. Elle se leva, lança quelques sarcasmes au prince, — car elle lui gardait tou-

jours rancune de ce qu'elle appelait son hébétement, c'est-à-dire de son indifférence envers elle, — puis elle sortit. Comme je l'accompagnais dans l'antichambre :

— Ma belle prêcheuse, me dit-elle en riant, je vais prendre ma revanche... Tu me reproches ou tu voudrais me reprocher ma vie, — qui est un peu en l'air, j'en conviens ; — mais, si tu consultais mon mari, je me figure qu'il préférerait me laisser dans mon tourbillon que de me voir assise au coin de mon feu quatre ou cinq fois par semaine avec un monsieur comme celui qui est là... Qu'en penses-tu?

— Comment! Est-ce que M. d'Éblis me blâme de recevoir le prince?

— Pas précisément... mais je crois vraiment qu'il est encore jaloux, même maintenant, pour le compte de son pauvre ami Roger, car il ne peut pas le souffrir, ton prince... et le fait est, ma chère, qu'il vient bien souvent... je t'assure qu'on en parle.

— Eh bien! ma chère, lui dis-je, je te prouverai que je sais profiter d'un bon conseil, et j'espère que tu imiteras mon exemple.

— Oui, mon amour; je t'adore! — Et elle se sauva.

Je rejoignis le prince en méditant sur cette malicieuse insinuation de Cécile. Elle ne fit d'ailleurs que hâter une résolution déjà arrêtée dans mon esprit. Les assiduités du prince étaient devenues effectivement très fréquentes depuis quelque temps, et elles commençaient à me gêner. Toutefois son esprit m'amusait, son langage avec moi ne s'écartait jamais du respect; enfin l'amendement de sa vie ne s'était pas démenti depuis son retour à Paris, et comme cet amendement était un peu mon ouvrage, j'y tenais. Il ne pouvait donc m'entrer dans la pensée de lui signifier un congé blessant; je désirais simplement ôter à nos relations le caractère trop intime qu'il affectait de leur donner de plus en plus.

Dans le cours de notre entretien, il me fournit lui-même l'occasion que je cherchais en me demandant si je serais chez moi dans la soirée. — Oui, lui dis-je en riant, j'y serai... mais pas pour vous!

— Pourquoi pas pour moi?

— Parce que votre temps est trop précieux, mon prince, pour que j'en abuse à ce point-là.

— Vous avez assez de moi?

— Je n'ai pas assez de vous... mais je n'en veux pas trop, repris-je du même ton... Voyons, vous ne tenez pas à me compromettre, n'est-ce pas?

— Je vous demande pardon! dit-il gaîment.

— Ah! raison de plus, alors!.. J'ai de l'amitié pour vous, mais enfin je vous serai obligée de vous faire plus rare.

Je fus surprise de l'impression sérieuse que ses traits revêtirent subitement.

— Il faut donc s'expliquer, dit-il. Je voulais attendre encore un peu de temps; mais je vois que le moment en est venu. Il est vrai que je multipliais mes visites sans scrupule parce que mes sentimens pour vous en justifiaient à mes yeux l'indiscrétion... Je vous aime, madame, et ce n'est pas d'aujourd'hui... Pardon! je sais parfaitement à qui je parle... je sais qu'un pareil aveu adressé à une femme comme vous n'a pas deux interprétations possibles... vous offrir son cœur, c'est vous offrir son nom... Vous vous êtes rendue maîtresse de ma vie... vous avez fait de moi par votre grâce un homme nouveau... un homme meilleur... Serez-vous assez bonne, assez charitable pour achever votre œuvre?.. Puis-je espérer qu'un jour vous daignerez être ma femme?

Cette proposition inattendue me causa plus de surprise et d'ennui que de trouble. — Voulant épargner au prince la mortification d'un refus trop brusque et trop absolu, je lui dis en hésitant un peu que j'étais sincèrement reconnaissante d'un témoignage d'estime si marqué, mais qu'il me prenait bien au dépourvu, que je ne pouvais me plaindre d'une proposition si imprévue puisque je l'avais en quelque sorte provoquée malgré moi, mais que mon deuil était encore trop récent pour qu'il me fût permis même de la discuter. Je le priai donc de ne m'en plus parler.

Tout en acceptant les délais les plus étendus que je voudrais lui imposer, il insista vivement pour obtenir une réponse moins vague, une parole d'espérance. L'honnêteté me défendant de lui donner cette satisfaction, je me trouvai dans la nécessité d'accentuer mon refus. Je lui dis nettement, quoique avec des ménagemens polis, que j'avais pris la ferme résolution de me consacrer à ma fille, et de ne pas me remarier.

Il y eut sans doute du chagrin, mais il y eut surtout, à ce qu'il me sembla, du dépit, de l'irritation et de l'orgueil blessé dans la contenance et dans l'accent du prince, après que je lui eus fait cette formelle déclaration. Je retrouvai là, sous les formes raffinées de l'homme du monde, l'enfant gâté dont les caprices avaient toujours été des lois et qui avait dû briser autrefois les jouets qu'on lui refusait. — Son visage pâle et presque blême s'était péniblement contracté : ses paupières se levaient et s'abaissaient par de rapides convulsions, et son œil me lançait de méchans éclairs. — « J'allais faire de lui,— me disait-il en paroles entrecoupées, — un désespéré... un garnement... j'allais le replonger dans le bourbier d'où il était sorti pour me plaire... je ne pouvais avoir sérieusement la pensée de rester veuve à mon âge... j'attendais sans doute un parti meilleur... je le regretterais peut-être un jour... je me repentirais de lui avoir retiré ma main... On devenait mauvais quand on était malheureux... » et beaucoup de choses de ce genre qui me semblèrent d'un goût déplo-

rable. — Je reconnus avec tristesse qu'où le vice a passé il reste toujours un fond de fange. Je devais le reconnaître bientôt plus amplement.

Il finit par sentir qu'il me manquait, ou plutôt qu'il se manquait à lui-même. Il se remit, s'excusa, essaya de tourner ses fureurs en plaisanterie, et me quitta dans d'assez bons termes en me priant de lui réserver malgré tout mon amitié. Je le lui promis, mais en me promettant à moi-même le contraire. Car je n'avais jamais eu beaucoup de confiance en lui, et je n'en avais plus du tout.

Cinq ou six jours se passèrent. Étonnée de ne pas revoir Cécile qui n'avait pas coutume de mettre tant d'intervalle entre ses visites, je me décidai à aller chez elle, sans grand espoir de l'y rencontrer, car elle *lunchait* tout le jour chez l'une ou chez l'autre. Je la trouvai pourtant, mais en compagnie du prince de Viviane, qui était installé en face d'elle au coin du feu. En le voyant là, je ne pus me défendre d'une impression pénible, d'un serrement de cœur; je savais que jusqu'à cette époque le prince n'avait jamais mis les pieds chez Cécile, et qu'elle s'en plaignait même amèrement. Ce changement d'habitudes m'ennuya, et mon ennui ne diminua pas quand je compris à quelques allusions qui leur échappèrent que cette visite avait été précédée d'une autre peu de jours auparavant, et que de plus ils devaient se rencontrer le soir même chez Mme Godfrey où ils dînaient tous les deux. — Il me fut impossible de ne pas établir un rapport dans ma pensée entre ces étranges circonstances et les paroles équivoques, presque menaçantes que le prince m'avait laissées pour adieux. Il connaissait ma tendresse de sœur pour Cécile; avait-il formé le projet de m'inquiéter, tout au moins, en reportant sur ma meilleure amie les attentions dont je ne voulais plus, d'atteindre mon cœur dans le sien, et de se venger enfin de moi sur elle? Si indigne et si détestable que fût un tel dessein, je n'étais plus assez neuve dans la vie pour ignorer que l'âme aigrie d'un libertin était capable de le concevoir... Cet homme, il est vrai, en m'offrant de m'épouser avait paru faire preuve de quelques sentimens honnêtes et sérieux: mais c'est qu'il m'avait trouvée belle et qu'il n'avait pas vu d'autre moyen de se rendre maître de ma personne.

J'attendis impatiemment qu'il fût parti; à peine seule avec Cécile, je m'agenouillai devant elle, et lui baisant les mains : — Laisse-moi te parler... veux-tu ?

— Parle, bouche d'or !.. mais parle vite... car il faut que je m'habille... tu sais que je ne dîne pas chez moi.

— Veux-tu me faire un immense plaisir, ma chère ?.. Ne t'habille pas... envoie un mot d'excuse à cette Mme Godfrey, dont on ne dit pas grand bien... et viens dîner avec ta vieille, vieille amie !

— Ah! nous y voilà encore! dit Cécile en riant, mais avec peu de franchise. Eh bien! épuisons la question; — je veux bien! Qu'est-ce que tu me reproches décidément?.. Est-ce que je me conduis mal, voyons, le crois-tu?.. Non, tu ne le crois pas! tu sais que je suis simplement ce que j'ai toujours été — une petite créature qui a du vif-argent dans les veines, qui aime le mouvement, l'entrain, la gaîté, les complimens, la danse... tout le *tra la la* de la vie... mais une honnête petite créature enfin qui ne fait rien de mal... qui est dévouée à ses amis et fidèle à son mari!.. qu'est-ce qu'il te faut de plus?

— Ma chère petite, je ne te blâme pas d'aimer le plaisir, je te blâme de n'aimer que cela... Tu avais autrefois, permets-moi de te le rappeler, une conception plus sérieuse et plus vraie de la vie,.. dans nos causeries de jeunes filles, nous imaginions quelque chose de mieux que cette dissipation sans trêve et cette sorte d'ivresse où tu te complais uniquement... nous donnions une place, une grande place dans notre existence future à des bonheurs plus intimes, plus recueillis, plus dignes... Mon Dieu! tu ne fais rien de mal, c'est vrai... mais... tu ne fais rien de bien... tu ne fais rien par exemple pour élever tes goûts, tes sentimens, tes idées... tu ne te développes que dans le sens de tes défauts... et puis, crois-moi, cette légèreté continuelle d'allures, de tenue, de langage n'est pas sans danger à la longue. car tout ce qui est sérieux s'enchaîne et se tient dans le monde... l'honnêteté, la vertu sont des choses graves qui ont besoin de s'appuyer sur un fond sérieux d'existence... Elles se dissipent dans le vague et dans la frivolité d'une vie tout extérieure... Elles y perdent peu à peu la consistance et la solidité qui leur sont essentielles, et sans lesquelles elles n'ont plus de force pour dominer nos passions ; c'est ainsi qu'une femme se trouve tout à coup désarmée devant la moindre tentation, le moindre entraînement... Enfin, je te supplie, mon enfant chérie, de t'arrêter sur cette pente... et laisse-moi ajouter que l'absence de ton mari t'en fournit l'occasion toute naturelle, et qu'elle t'en impose même le devoir!

Elle m'écoutait, hélas! avec une sorte de distraction impatiente, en battant le tapis de son petit pied : — Eh bien, soit! me répondit-elle, — c'est possible; il y a peut-être du vrai dans ton sermon, j'y penserai... mais quant à ce soir, j'ai promis formellement à Mme Godfrey — et j'irai!

— Non, je t'en prie!

— Mais enfin pourquoi cette insistance? Pourquoi tiens-tu si spécialement à ce que je n'aille pas ce soir chez Mme Godfrey?.. Allons! sois franche!.. c'est à cause du prince de Viviane... que tu as été contrariée de trouver chez moi!

— Mon Dieu! peut-être... lui dis-je.

— Ah! c'est plaisant par exemple!.. tu te le réserves exclusivement, à ce qu'il paraît!

— Je me le réserve si peu que j'ai refusé son cœur et sa main qu'il voulait bien m'offrir, l'un portant l'autre, il y a cinq jours... Si je trahis ce secret, c'est que je m'y sens presque obligée pour te mettre en garde contre un homme que je crois infiniment dangereux... Je serai tranquille maintenant, car en supposant qu'il s'avise de te faire la cour, — comme il semble y être disposé, — tu seras édifiée sur la sincérité des sentimens qu'il t'exprimera... Je connais ta délicatesse et ta fierté, et je sais quel accueil peut espérer près de toi un amoureux rebuté qui ose te demander des consolations.

Elle se dressa devant moi, l'œil en feu: — Je ne te crois pas! s'écria-t-elle, je ne crois pas un mot de ce que tu viens de dire!.. Avoue la vérité : tu es jalouse... voilà!

— Cécile... est-ce toi qui parles?

— Oui, c'est moi... et je te dis que tu es jalouse!.. Comment!.. voilà deux ans bientôt que tu vois le prince en tête-à-tête tous les jours ou à peu près... et cela est tout simple... et cela est parfait!.. et dès qu'il vient deux fois chez moi par hasard, tout est perdu!.. Allons! tu es jalouse, mon Dieu !.. eh bien, calme-toi... je te le renverrai, ton prince! je n'y tiens pas autrement!

— Ah! ma pauvre enfant, où as-tu pris ce ton-là ?.. tu m'offenses, tu sais ?

— Mais c'est toi qui m'offenses depuis une heure... et toujours, en me traitant comme une enfant sans raison et comme une femme sans honneur!.. Allons, bonsoir!.. laisse-moi m'habiller!

Mes yeux, à demi égarés de surprise et de douleur, cherchèrent les siens, mais en vain; elle fuyait mon regard. Je fis quelques pas vers la porte.

— Charlotte! dit-elle; voyons... ta main!

— Non! lui dis-je; tu ne la mérites pas. — Et je sortis.

Je rentrai chez moi l'âme navrée. Dans le premier trouble qui suivit cette scène, il me sembla que tout m'échappait, que tout s'écroulait. Je perdais la plus chère amitié de ma vie : en même temps je perdais l'immense intérêt qui s'y rattachait et sur lequel j'avais compté pour occuper et pacifier mon cœur. Je me voyais, par l'égarement obstiné de Cécile, hors d'état de tenir l'engagement que j'avais pris avec son mari... Comment lui demander à lui-même désormais sa bonne volonté et son concours pour un rapprochement auquel sa femme refusait de se prêter? Comment lui apprendre cette triste vérité? Comment même le revoir?

A la réflexion cependant mon agitation se calma un peu. Je me

dis qu'il était impossible que Cécile fût transformée et endurcie au point d'être devenue une personne absolument différente d'elle-même; je me rappelai qu'elle avait eu autrefois avec moi de ces accès de mauvaise humeur et d'emportement, qu'elle les avait toujours regrettés, et que son excellent cœur avait vite repris le dessus. J'espérai qu'il en serait de même cette fois et qu'elle m'arriverait le lendemain confuse et repentante.

Mais je ne devais pas passer ce lendemain à Paris. Je reçus de fort bonne heure dans la matinée une lettre de Mme Hémery, la femme de charge de Mme de Louvercy : elle m'annonçait que ma belle-mère était gravement malade; elle désirait me voir et voir aussi sa petite-fille. J'oubliai toute autre inquiétude, et je partis aussitôt pour Louvercy avec ma fille.

Ma belle-mère était atteinte d'une violente bronchite qui avait présenté au début des symptômes dont son médecin s'était alarmé. Mais le mal s'apaisa vite, et huit jours après notre arrivée elle était hors de tout danger. J'avais grande envie de retourner à Paris; mais cela me fut impossible, nous étions déjà en décembre; il était convenu que je devais amener chaque année ma fille chez sa grand'-mère pour les fêtes de Noël et du jour de l'an, et, comme nous n'en étions plus séparés que par un court intervalle, je n'avais aucun prétexte pour ne pas prolonger mon séjour jusque-là.

Il m'était venu sur ces entrefaites une lettre de Cécile qui m'ôta une partie de mes soucis, mais qui m'en laissa beaucoup et de fort graves. Voici cette lettre, qui devait jouer plus tard un grand rôle dans une circonstance bien douloureuse :

« Cécile d'Éblis à Charlotte de Louvercy.

« Ma bien-aimée Charlotte, j'ai couru chez toi dès lundi comme une pauvre folle... La nouvelle de ton départ m'a consternée. Il a fallu rentrer chez moi avec cette montagne que j'avais sur le cœur... O ma chérie, nous ne sommes pas brouillées, dis? Quand tu m'as refusé ta main l'autre soir, il m'a semblé que mon bon ange m'abandonnait et que je tombais je ne sais où... O ma chère Charlotte, je ne pensais pas un mot des choses indignes que je t'ai dites... je t'en demande pardon à deux genoux... Tu as cent mille fois raison de blâmer mon misérable train de vie;... mais, vois-tu, le fond de tout, c'est que je suis malheureuse, affreusement malheureuse!.. Mon mari est excellent, plein de mérite et d'honneur; mais il a un défaut terrible, — il ne m'aime pas!.. Je le sens depuis longtemps, — presque depuis le premier jour, et cela me tue!.. Il ne me maltraite pas, grand Dieu! Il est bon pour moi, mais d'une bonté qui me glace... il ne m'aime pas!.. Eh bien! que veux-tu que fasse une femme qui s'aperçoit de cela? — Il n'y a qu'un remède... ne pas

penser, ne pas réfléchir, se mettre des grelots aux pieds et à la tête, et s'étourdir au bruit! — Et encore cela ne suffit pas toujours... Il y a des momens où le cœur me manque, où ma tête se perd tout à fait, où je me sens tout près d'un coup de désespoir... d'une dernière et irréparable folie!.. Tu vois si j'ai besoin que tu m'aimes! — Moi, je t'adore. CÉCILE. »

Cette lettre m'effraya non-seulement par le désordre d'esprit dont elle était empreinte, mais surtout par l'insistance étrange avec laquelle Cécile se plaignait pour la première fois des torts de son mari auxquels elle avait paru jusque-là si peu sensible. On eût dit qu'elle venait de les découvrir subitement, comme si elle se fût ingéniée à se chercher des griefs pour se créer ou se préparer des excuses.

Je lui répondis le même jour très longuement. J'essayai de calmer son exaltation en l'assurant d'abord que ma tendre amitié pour elle, un instant froissée, n'en restait pas moins entière et inaltérable : je m'attachai ensuite à lui prouver que son mari n'avait péché envers elle que par excès de complaisance; qu'elle ne pouvait sérieusement lui reprocher de ne pas avoir abandonné ses travaux, sa carrière et son avenir pour prendre part à tous les plaisirs de sa femme; qu'elle eût été la première à l'en blâmer et à en souffrir dans sa fierté; qu'en bonne justice il serait mieux fondé qu'elle à s'affliger d'un manque d'affection, puisqu'il lui avait fait beaucoup de sacrifices et qu'elle ne lui en faisait aucun; que peut-être, — que certainement même dans le secret de son cœur, M. d'Éblis lui adressait les reproches qu'elle lui adressait elle-même; qu'il dépendait absolument d'elle de fondre cette glace qui s'était mise entre eux, et que j'avais des raisons de croire que le moindre effort de sa part pour se rapprocher de son mari serait accueilli avec reconnaissance, avec effusion; qu'au reste, je m'étais promis de faire cesser entre eux ce triste malentendu, et que, si elle voulait seulement m'aider un peu, l'année nouvelle qui allait commencer verrait le bonheur s'asseoir à son foyer en même temps qu'elle s'y assoirait elle-même. — Je lui rappelais en terminant que son mari l'avait priée avant son départ de lui écrire presque chaque jour, et je la suppliais de répondre moins légèrement qu'elle ne l'avait fait d'abord à cette recommandation qui n'était certes pas une marque d'indifférence.

Un peu rassurée après avoir envoyé cette lettre, je le fus encore davantage en recevant peu de jours plus tard de Cécile un billet assez bref, mais où elle semblait montrer beaucoup de calme et de sagesse. Elle me remerciait très tendrement. Elle me disait que j'avais raison, que c'était elle qui avait gâté son bonheur : mais elle

était décidée à réparer ses torts : elle attendait le retour de son mari avec impatience pour commencer tout de suite ses réformes; mais elle l'attendait pourtant, ajoutait-elle, avec un petit tremblement parce que son attachement profond pour lui avait toujours été mêlé d'un peu de terreur.

Ce langage, quoiqu'en contradiction singulière avec le ton de sa lettre précédente, me parut naturel et vrai, et, sachant que M. d'Éblis devait rentrer à Paris la semaine suivante, je me sentis délivrée de toutes les pénibles appréhensions que j'avais apportées à Louvercy.

Le 17 décembre, dans la soirée, nous finissions de dîner, Mme de Louvercy, ma fille et moi, quand nous crûmes entendre un son de grelots et quelques claquemens de fouet du côté de l'avenue. Nous prêtâmes toutes trois l'oreille avec surprise, car nous vivions très retirées; à l'exception du curé et du médecin, qui étaient venus dans la journée, nous ne recevions personne, et nous étions d'autant plus éloignées d'attendre la visite d'un étranger que le temps était extrêmement rigoureux. Il faisait une forte gelée, et il était tombé depuis la veille une grande quantité de neige qui nous ensevelissait dans nos bois, et qui nous séparait du reste du monde. — On est facilement curieux à la campagne. Ma fille courut à une fenêtre : — C'est une voiture, dit-elle ; je vois les lanternes qui viennent... qui viennent ! — Je m'étais levée aussi; je passai mon mouchoir sur une vitre pour en effacer le givre, et j'aperçus en effet la forme noire d'une voiture se détachant sur le fond de neige et s'avançant lentement vers le château, en côtoyant l'étang glacé. Sauf le faible tintement des grelots, on n'entendait aucun bruit, les roues glissant plutôt qu'elles ne roulaient sur l'épais tapis blanc qui couvrait le sol.

Nous nous interrogions, ma belle-mère et moi, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et nous ne pûmes retenir un cri d'étonnement en voyant entrer Cécile. Elle vint à nous de son allure brusque et rapide, embrassa sa tante, puis moi, et riant d'un rire nerveux: — J'ai voulu vous faire une surprise, nous dit-elle... Mon mari m'a écrit qu'il ne pouvait revenir avant huit jours; j'ai eu l'idée de passer ces huit jours avec vous, et me voilà!.. Seulement j'ai failli rester en chemin dans cette neige... nous avons mis plus de trois heures à venir de la gare... je suis transie... je grelotte ! — Elle frissonnait en effet de tous ses membres; je fus frappée en même temps de la pâleur et de l'altération de ses traits que j'attribuai au froid qu'elle avait ressenti et au malaise qui en était la suite.

Pendant que sa tante la grondait doucement de sa folie, tout en la remerciant de son attention, je la fis asseoir devant le feu ; puis

je donnai des ordres pour qu'on lui servît à dîner. Mais elle ne voulut rien prendre : — elle avait dîné à Mantes, nous dit-elle. Elle se mit alors à nous conter avec une volubilité fiévreuse les incidens de son voyage, la peine qu'elle avait eue à trouver une voiture à la gare, l'effroi de sa femme de chambre au milieu des bois pleins de neige. — Elle s'interrompait par instans et restait les yeux fixes devant elle. Puis elle reprenait comme à la hâte ses récits et ses rires d'enfant. — Vers neuf heures, Mme de Louvercy, qui était encore souffrante, la pria de l'excuser, et monta chez elle. — Tu ferais bien, dis-je à Cécile, d'aller te reposer aussi... tu as l'air très fatiguée... nous causerons demain tout à notre aise. — Non, non ! me dit-elle ; je suis remise... allons dans ta chambre... nous serons mieux que dans le salon pour babiller.

Ma chambre était celle que j'avais occupée six ans auparavant pendant mon premier séjour à Louvercy, dans la tour d'angle du château. Je l'avais préférée à tout autre à cause des souvenirs qu'elle me rappelait; elle touchait d'ailleurs à celle qu'avait habitée ma grand'mère, et où j'avais installé ma fille. — Nous nous y rendîmes, Cécile et moi, précédées par Mme Hémery, la femme de charge, qui portait un flambeau. Elle rajusta le feu, et nous laissa. — A peine fut-elle sortie que Cécile jeta son chapeau sur le lit, et alla vivement fermer la double porte restée entr'ouverte; puis, revenant à moi d'un pas automatique, elle attacha ses yeux sur les miens avec une effrayante expression d'égarement, me posa ses deux mains sur les épaules, et me dit avec un accent bas et sourd que je n'oublierai jamais :

— Charlotte... je suis perdue !

Un froid de mort me passa dans les veines.

— Mon Dieu ! m'écriai-je à demi-voix, que me dis-tu là?

— La vérité, — reprit-elle du même ton : — je suis perdue !

Je restai quelques secondes atterrée, sans un mouvement, sans une parole; puis l'interrogeant du regard :

— Le prince?.. lui dis-je.

Elle fit de la tête un triste signe d'affirmation.

— Tu es sa maîtresse? repris-je plus bas encore.

— J'ai été sa maîtresse... oui... hier... en sortant du bal... Comment? pourquoi?.. Je ne sais pas!.. Je me suis donnée... sans raison... sans passion... sans goût... sans excuse... comme une misérable fille !

Je vis qu'elle chancelait; je la soutins, et je l'aidai à gagner un canapé sur lequel elle s'affaissa. — Je tombai sur mes deux genoux devant elle, et, la tête dans mes mains, je pleurai.

Au bout d'un instant, je sentis ses doigts effleurer mes cheveux : — Bonne Charlotte ! murmura-t-elle, tu me pleures!.. Ah! j'avais

été honnête femme jusque-là, je t'assure!.. et penser que je ne puis plus l'être jamais... jamais... que j'ai cette tache au front, cette honte au cœur pour le reste de ma vie !.. Est-ce donc vrai? est-ce possible!.. quel réveil, grand Dieu!.. Ah! si on savait... si on savait!..

— Oh! ma pauvre enfant! lui dis-je en lui baisant les mains.

Elle me les retira : — Non! non! me dit-elle, je t'en prie!.. Je ne suis plus digne... je me fais horreur!.. Ah! mon Dieu! ayez pitié! Faites que je devienne folle, je vous en prie!.. Et elle joignait convulsivement ses mains suppliantes.

— Et puis, s'écria-t-elle en se dressant tout à coup, qu'est-ce que je vais faire? Car j'ai menti tout à l'heure en vous disant que mon mari revenait seulement dans huit jours... il revient demain! — demain, tu entends? Voilà pourquoi je me suis sauvée... voilà pourquoi je suis venue me jeter à toi... pour te demander ce qu'il faut faire... Je ne peux pas le revoir, je ne le peux pas!.. Il était si bon pour moi... si bon!.. et il est si honnête, lui!

— Ma chérie, il faut bien le revoir, lui dis-je à travers mes larmes.

— Comment veux-tu?.. c'est impossible... à moins que je ne lui avoue tout!.. oui, j'ai envie de tout lui avouer; quoi qu'il arrive ensuite... qu'il me tue ou qu'il me pardonne... je serai délivrée... N'est-ce pas? Il faut avouer... tu me le conseilles?

Je ne répondais rien : — Alors, dit-elle en se levant tout debout, il ne me reste qu'à me tuer!

Je la forçai doucement à se rasseoir, et je m'assis près d'elle : — Calme-toi, calmons-nous, ma Cécile, je t'en supplie... laisse-moi penser, réfléchir... Tout cela est si soudain, si troublant... Voyons, tu me demandes si tu dois avouer ta faute à ton mari... Mon Dieu! j'ose à peine t'en détourner,.. car après tout c'est un bon mouvement... et pourtant je ne crois vraiment pas que cela soit sage... D'abord ce sont là des offenses que les hommes ne pardonnent guère... et puis il voudra se venger, ton mari... tu ne nommeras personne, je le sais bien; mais il s'informera... il est bien difficile qu'il n'arrive pas à la vérité... et tu prévois ce qui se passera alors... Enfin, ma chérie, même en écartant ce danger, même en supposant le pardon, je crois qu'avouer ta faute ce serait hasarder et même perdre sûrement le peu de bonheur que vous pouvez espérer encore tous les deux.

— Et quel bonheur, grand Dieu! veux-tu que j'espère ou que je lui donne... avec le secret de cette faute entre nous?

— Cette faute du moins, repris-je, tu la connaîtras seule et tu en souffriras seule... Il me semble que c'est presque l'aggraver que d'en faire partager les douleurs et les hontes à ton mari... et que

c'est déjà l'expier un peu que d'en garder pour toi seule toute l'amertume.

— Je ne pourrai pas! dit-elle à demi-voix en secouant la tête avec accablement.

Ses beaux cheveux tout défaits inondaient ses épaules, et couvraient à demi son front et son visage; ses bras inertes pendaient à ses côtés; ses yeux secs regardaient le vide avec une affreuse fixité. C'était une image si navrante de l'absolu désespoir que tout me parut bon pour relever un peu son courage : — Ma chérie, lui dis-je en la serrant contre mon cœur, tu as cru que tu n'étais pas aimée... c'est ce qui t'a perdue... Je ne voudrais pas trop atténuer ta faute qui est bien grande... mais tu n'es pas pourtant sans excuses... tu as cru du moins en avoir.

— Des excuses! dit-elle amèrement. Je n'en ai pas l'ombre!

— Rappelle-toi... Tu m'écrivais, il n'y a pas longtemps, que c'était l'indifférence, l'abandon de ton mari qui te poussait à cette vie d'étourdissement et de désordre... Rappelle-toi!

— Je mentais! dit-elle d'une voix sombre. — Tu le sais bien! — C'est moi qui ai découragé mon mari,.. c'est moi qui l'ai abandonné,.. qui ai préféré mes stupides plaisirs à son affection et au bonheur, et à l'honneur! Voilà la vérité!.. Tu m'avais prédit toi-même où cela me menait... Non! je n'ai pas une excuse,.. pas une!

— Eh bien! malgré tout,.. rien n'est désespéré, va... Voyons, veux-tu que je te dise ce que je ferais, moi, si j'étais à la fois coupable et repentante comme tu l'es;.. veux-tu que je te dise à quoi je me rattacherais, à quel sentiment, à quelle espérance?

— Dis!

— Écoute : je voudrais passer le reste de ma vie à réparer ma faute par une conduite tout opposée à celle qui m'aurait rendue si coupable et si misérable... Je voudrais m'enfermer dans mon devoir comme dans un cloître, me faire aimer et bénir de celui que j'aurais eu la malheur d'outrager dans une minute d'égarement, m'imposer toutes les privations pour lui plaire,.. ne plus exister que pour lui, me consacrer et me dévouer à lui,.. faire pour lui enfin ce qu'une religieuse fait pour Dieu!.. Et alors, je t'assure qu'un jour viendrait où je me sentirais presque consolée et pardonnée!

Ses yeux s'étaient éclairés; elle m'embrassa : — Je crois que tu me sauves, me dit-elle. — Oui, il me semble que cela est possible... Seulement je ne peux plus penser,.. ma pauvre tête n'y est plus... Alors, tu crois vraiment que je peux le revoir?

— Sans aucun doute. Tu le peux et tu le dois.

Elle me regarda de l'air d'un enfant effrayé, en ajoutant : — Et l'embrasser?

Je fis signe que oui.

— Il faut donc, reprit-elle, que je reparte pour Paris demain matin,.. car il arrive à quatre heures.

— Oui, il le faut, ma chérie. Il est impossible que tu ne sois pas là au moment de son retour. Je te conduirai moi-même à la gare pour le train de neuf heures.

Cela fut convenu ainsi. Nous devions supposer une dépêche de M. d'Éblis pour expliquer ce brusque départ à Mme de Louvercy. — Je voulus conduire Cécile jusqu'à sa chambre; je l'aidai à se déshabiller, et je ne la quittai qu'après l'avoir vue au lit. Épuisée par une si longue exaltation, elle me paraissait plus calme et près de s'endormir. Je l'embrassai une dernière fois, et j'allai moi-même chercher quelques momens de repos, que je ne trouvai pas.

Le lendemain, un peu avant sept heures, — le jour se montrait à peine, — je me levai et je me dirigeai vers l'appartement de Cécile. Je frappai à la porte de sa chambre : on ne répondit pas. — J'entrai. — Deux bougies achevaient de brûler sur la cheminée... Je m'approchai du lit; il était vide. Très étonnée, je jetai un regard rapide autour de moi : toute sa toilette de la veille, sa robe, son manteau de fourrure, son chapeau, étaient épars sur les meubles où nous les avions déposés. Dans un coin de la chambre, la caisse de voyage était ouverte et les tiroirs bouleversés. J'y avais remarqué la veille au soir, non sans quelque surprise, une légère toilette de bal, une robe en soie mauve, et Cécile m'avait dit que c'était Julie, sa femme de chambre, qui l'avait mise par étourderie dans la caisse. Cette robe n'y était plus. J'éprouvai une sorte de terreur vague, de demi-égarement. J'allais sonner, appeler, — quand mes yeux s'arrêtèrent sur une lettre placée en vedette sur le marbre de la cheminée, entre les deux bougies allumées. Je la saisis : la lettre m'était adressée, et je reconnus l'écriture de Cécile. Je l'ouvris, et voici ce que je lus :

« Ma bien-aimée Charlotte, décidément je ne puis pas le revoir... Malgré ma faute, je suis encore trop honnête femme pour cela... — Je vais mourir, ma pauvre chérie;.. pardon de la peine que je te fais... Je crois que Dieu, malgré tout, me recevra avec bonté, parce qu'il voit ce que je souffre... J'aimais tant la vie;.. mais il n'y a plus moyen, vois-tu !..

« Je pensais déjà à cela hier soir en venant de la gare au château... Tout le long du chemin, en voyant cette neige épaisse sur toute la campagne, je me disais que je voudrais y être couchée et endormie pour jamais... Voilà la mort que j'ai choisie... J'ai lu je ne sais où qu'on ne souffrait pas beaucoup, qu'une fois le premier saisissement passé, on s'endormait doucement... J'espère qu'il en sera ainsi pour moi...

« Tu sais où tu me trouveras, ma chérie... Tu te rappelles que je t'ai dit un jour que je voudrais être enterrée là?.. Je ne crois pas que cela soit possible; mais je veux au moins y mourir... C'est là qu'il m'a dit qu'il m'aimait,.. qu'il m'a demandé si je voulais être sa femme... Hélas! oui, je voulais bien,.. car je l'aimais bien et j'étais bien fière de son amour,.. que je n'ai pas su garder!

« Dis-lui tout... Je le désire,.. je t'en prie. — Dis-lui ma faute, mon infamie; mais aussi mon repentir, n'est-ce pas?

« C'est toi qu'il aurait dû aimer, c'est toi qu'il aurait dû choisir, je l'ai toujours pensé... Toi seule étais digne de lui.. Je voudrais qu'il ouvrît enfin les yeux,.. c'est mon dernier vœu... Vous voilà libres tous deux,.. et puis, si vous me deviez votre bonheur enfin, vous auriez plus de pitié,.. vous pardonneriez tous deux de meilleur cœur à votre pauvre petite morte!.. Ta CÉCILE. »

Cette lettre a été bien souvent mouillée de mes pleurs, mais elle ne le fut pas dans ce moment-là... J'étais folle; je n'avais plus ni pensée, ni voix, ni larmes... Tout à coup l'idée que toute minute perdue pouvait être irréparable me tira de ma stupeur. Je courus chez moi; j'appelai un de mes domestiques, Jean, l'ancien soldat de mon mari, qui était resté à mon service et qui avait toute ma confiance. — Je lui dis brièvement que j'avais une course à faire dans le parc et que je le priais de m'accompagner. Il fut évidemment saisi de l'altération de ma voix et du bouleversement de mes traits; mais il ne m'interrogea pas. Je m'apprêtai, il fut prêt lui-même en un instant, et nous sortîmes du château par la porte des écuries afin de ne pas éveiller l'attention.

Il fallait cependant confier à cet homme tout ce que je pouvais lui dire de l'affreuse vérité. Je commençai donc à lui donner tout en marchant l'explication que j'avais préparée à la hâte : — Mme d'Éblis, lui dis-je, s'était couchée la veille avec une grosse fièvre, suite de la fatigue de son voyage à travers les neiges; dans son agitation, elle m'avait dit comme en sommeillant des choses étranges... qu'elle avait la tête en feu, qu'elle voulait sortir, aller dans le parc, dormir dans la neige... malheureusement je n'avais pas attaché d'importance à ces paroles fiévreuses, surtout en la voyant s'endormir tout à fait; mais ce matin, en allant prendre de ses nouvelles, je ne l'avais pas trouvée dans sa chambre; je m'étais assurée qu'elle n'était pas dans le château... d'autres indices encore me donnaient à craindre que sa fièvre n'eût redoublé pendant la nuit, et que dans un accès de délire elle n'eût essayé de réaliser ses sinistres rêveries... Nous allions d'abord chercher ses traces en nous dirigeant vers la partie retirée du parc qu'on nommait l'Ermitage... Je supposais que dans son égarement elle avait dû comme

malgré elle aller de ce côté, parce que cet Ermitage avait toujours été son lieu de promenade favori... Enfin je n'avais prévenu personne que lui, parce que je voulais épargner mes anxiétés à Mme de Louvercy tant qu'il me resterait une lueur d'espoir.

Jean, après le premier cri, eut une idée qui ne m'était pas venue : il retourna vivement sur ses pas jusqu'au pavillon de la grille, et envoya le concierge chercher le médecin de la maison. Nous reprîmes alors notre marche, que l'épaisseur de la neige rendait bien difficile et bien lente à mon gré. — Plusieurs chemins, s'entre-croisant dans le parc, mènent du château à l'Ermitage. Nous avions pris le plus court. La neige y présentait une surface unie et intacte; personne n'y avait passé. Un peu d'espérance me rentra au cœur. Mais au détour de cette première avenue, Jean, qui me précédait, s'arrêta soudain en poussant une exclamation : j'accourus, et je vis, avec un sentiment d'angoisse inexprimable, les empreintes répétées de deux petits pieds, de deux chaussures étroites et fines, qui tachaient seules l'uniformité de la plaine blanche. — Nous nous regardâmes douloureusement : — Allons vite! dis-je tout bas, — et nous hâtâmes encore notre marche. — Nous suivîmes longtemps, hélas! ces empreintes, au milieu du silence effrayant des bois, sous le ciel gris, bas et morne de cette triste matinée d'hiver. — Elles nous conduisirent presque jusqu'à la sortie du parc; puis elles se détournèrent tout à coup et se perdirent dans le sentier qui traverse le taillis, et qui aboutit en quelques pas à l'Ermitage. — Madame a raison, me dit Jean à demi-voix; elle est là!

Il vit que je m'étais arrêtée et que je chancelais; il me pria de m'appuyer sur son bras. Mais cela ne se pouvait pas, le sentier étant trop resserré pour nous deux. Je passai devant lui et j'avançai... Oui, en effet, elle était là!..

J'ai dit autrefois dans ces pages ce qu'était cette clairière de l'Ermitage, son exceptionnelle et poétique solitude, ses groupes de très vieux arbres clair-semés, sa petite fontaine cintrée, son air de retraite profonde... elle était là. — A l'issue du sentier, mon premier regard l'aperçut. On la voyait cependant à peine. Elle était étendue dans sa robe pâle et dans ses dentelles, — la tête un peu relevée contre un des grands hêtres qui ombragent la fontaine. Il était tombé dans la nuit un peu de neige nouvelle qui l'avait couverte d'une sorte de gaze. Je me rappelle aussi que de temps à autre de légers flocons se détachaient des branches au-dessus de sa tête et venaient se poser doucement sur elle.

Je m'étais précipitée : — Cécile!.. Cécile! — J'étais à genoux, je tenais, je serrais sa main plus froide que la neige même... Rien... le cœur ne battait plus... le pauvre visage était bleuâtre... elle était morte!

Ah! pauvre chère enfant!.. c'est alors que je retrouvai mes larmes!

Et pourtant, je ne pouvais pas le croire; malgré les tristes affirmations de mon compagnon, j'espérais encore... Je me rappelai qu'il y avait à peu de distance, sur la limite du parc et du bois, des huttes de charbonniers. Je dis à Jean d'essayer de l'y porter... nous pourrions la réchauffer, la faire revivre. Le brave garçon, qui pleurait lui-même comme un enfant, l'enleva dans ses bras toute raidie, et nous nous dirigeâmes, moi le suivant, vers ces huttes. Quelle marche!.. quelle scène!.. cette nature désolée, cette morte charmante en toilette de fête! — Elle l'avait revêtue, je l'ai toujours pensé, par un sentiment d'étrange coquetterie, pour mettre sa mort en harmonie avec sa vie, et aussi sans doute pour que son image dernière nous restât plus touchante, plus gracieuse et plus digne de pitié.

Pendant que les gens de la hutte s'empressaient avec moi autour d'elle, je priai Jean de courir au château et d'en amener le médecin, qui devait alors y être arrivé... Mais à quoi bon insister sur ces détails navrans? Le médecin ne vint que pour me confirmer la terrible vérité.

Deux heures plus tard, on la rapportait au château.

Je répétai à ma belle-mère l'explication que j'avais donnée à Jean, en écartant toute idée de suicide volontaire : — Cécile avait eu un accès de fièvre et de délire : elle était sortie tout égarée au milieu de la nuit; le froid l'avait saisie et l'avait tuée. L'état fébrile où on l'avait vue dans la soirée précédente prêtait au reste à cette explication une grande apparence de vérité.

On envoya dès midi à M. d'Éblis une dépêche qui l'appelait en toute hâte : on lui disait que sa femme était gravement malade. Il arriva le soir : nous le reçûmes, Mme de Louvercy et moi, et aussitôt qu'il nous vit, il comprit que tout était fini. — Il voulut qu'on le laissât seul avec le pauvre corps, et nous l'entendîmes longtemps sangloter amèrement.

Le surlendemain, Cécile reposait à jamais dans le petit cimetière de Louvercy, tout près de cette fosse où elle s'était un jour ensevelie toute vivante.

M. d'Éblis demeura le reste de la semaine avec nous. Nous le voyions très peu. Il se tenait le plus souvent enfermé chez lui, ou faisait de longues excursions solitaires dans le parc. Il était très absorbé, très sombre, très silencieux. Il ne m'adressa aucune ques-

tion. Il avait paru accueillir sans hésitation, sans ombre d'incrédulité, le récit que j'avais imaginé pour expliquer la mort de sa femme, et que je lui avais renouvelé moi-même avec les détails les plus propres à le lui rendre vraisemblable.

Un mois plus tard, — quelques jours après mon retour à Paris, vers la mi-janvier, — il vint me voir pour la première fois depuis mon retour : après quelques mots de conversation indifférente et embarrassée, il se leva, s'approcha de moi, et posant un doigt sur ma main : — Voyons, madame, me dit-il, pourquoi s'est-elle tuée?

Ce coup me prit par surprise, et cependant je pus lui répondre sans me troubler : — Comment!.. mais Cécile ne s'est pas tuée.

— Vous me le cachez, me dit-il, vous le cachez à tout le monde; mais je suis sûr qu'elle s'est tuée!

— Vous seriez donc mieux informé que moi, dis-je, — et c'est impossible; — j'étais là, et vous n'y étiez pas.

— Pardon, reprit-il; mais je sais que tous les détails que vous m'avez donnés sur les circonstances qui ont précédé ce malheur sont imaginaires... Ainsi vous avez singulièrement exagéré l'état maladif où vous aviez laissé Cécile la veille... Julie, sa femme de chambre, est entrée une première fois chez elle après que vous en étiez sortie, — et l'a trouvée triste, préoccupée, mais très calme... Elle y est entrée une seconde fois, un peu après minuit, parce qu'elle avait entendu du bruit... Cécile était levée, elle avait passé sa robe de chambre; elle dit à cette fille qu'elle était bien, mais que, ne pouvant dormir, elle allait écrire pour tuer le temps en attendant que le sommeil vînt; — elle semblait avoir pleuré, elle était très pâle, mais tout à fait maîtresse de sa raison, de sa volonté et de ses paroles... aucune apparence de ce délire qui l'aurait poussée, suivant vous, à un acte de folie... Vous m'avez donc trompé... Oh! vous avez eu pour cela d'excellentes raisons, j'en suis sûr;... mais enfin elle s'est tuée... Pourquoi?.. Pouvez-vous me le dire?

— Encore une fois, répondis-je avec autant de fermeté que je le pus, je ne sais rien de pareil.

— Ainsi vous ne voulez pas,... vous ne pouvez pas me dire la cause de son suicide?

— S'il y a eu suicide, j'en ignore la cause.

— Vous n'êtes pas habituée à mentir, pauvre femme!.. C'est bien, — pardon encore... Je ne vous presse pas davantage... J'en sais assez d'ailleurs. Elle s'est tuée la veille de mon retour,.. avant de m'avoir revu... pour ne pas me revoir... S'il en est ainsi, elle a bien fait!

Ce qui se passait dans mon esprit, dans mon cœur, dans ma conscience, pendant ce terrible interrogatoire, comment le dire?

Je n'avais jamais eu la pensée d'abuser des dernières et fiévreuses

paroles de Cécile en trahissant le secret de sa faute; mais lorsque son mari le devinait, ce secret, malgré moi, malgré mes efforts les plus sincères pour le lui dérober, quelle conduite tenir?

Je ne pus absolument me décider à dénoncer, à flétrir moi-même celle qui s'était confiée à moi. — Je me dis aussi que je devais par tous les moyens possibles épargner à M. d'Éblis le ressentiment, l'amertume, la dégradation d'un de ces outrages si insupportables à l'honneur d'un homme. Je préférai déchirer son cœur d'une franche blessure que de l'humilier, y mettre encore plus de chagrin peut-être, mais du moins pas de honte. — Enfin, si je le laissais croire à la faute de Cécile, il ne pouvait manquer d'en rechercher activement le complice, de le découvrir, d'engager avec lui une querelle mortelle...

— Eh bien! monsieur, dis-je résolûment, vous le voulez?.. Oui, elle s'est tuée... Pourquoi?.. je crois le savoir en effet, — et vous allez le savoir aussi.

J'ouvris le petit bureau de mon boudoir, et j'y pris la lettre que Cécile m'avait adressée de Paris, après notre courte brouille, et bien peu de jours avant le fatal événement. Dans cette lettre, — que j'ai transcrite tout entière quelques pages plus haut, — elle essayait, on s'en souvient, d'excuser ses torts par ceux de son mari; elle se plaignait dans les termes les plus vifs de n'être pas aimée de lui. Avec une grande apparence de sincérité, — qui n'était pourtant qu'une apparence, comme elle me l'avoua ensuite, — elle se disait très malheureuse, lasse de sa vie, de son abandon, et elle terminait par cette phrase cruellement équivoque : — « Il y a des momens où le cœur me manque, où ma tête se perd tout à fait, où je me sens tout près d'un coup de désespoir, de quelque dernière et irréparable folie! »

Je tendis la lettre à M. d'Eblis; il en regarda la date, puis la lut, et pendant qu'il lisait, la contraction de son visage devint telle que je ne fus pas loin de regretter ce que j'avais fait. Quand il fut à la fin, ses bras s'affaissèrent à ses côtés, et levant sur moi ses yeux profondément creusés et troublés : — Mon Dieu! murmura-t-il, — est-ce possible?

J'essuyai, sans répondre, mes joues humides.

Il relut cette malheureuse lettre. Ne voulant pas laisser rentrer le doute dans son esprit, j'achevai de le convaincre en lui disant que Cécile avait passé la soirée qui avait précédé la catastrophe à me répéter qu'elle était à bout de forces, qu'elle s'était sauvée de Paris à la veille de son retour ne pouvant supporter la pensée de recommencer la vie près de lui sous le poids de sa désaffection et de son mépris. J'ajoutai que j'avais épuisé tous mes argumens et toutes mes tendresses pour calmer son désespoir, et que j'avais cru

trop légèrement y avoir réussi, puisqu'enfin le malheur était arrivé.

— Alors, s'écria-t-il d'une voix étouffée, — c'est moi qui l'ai tuée! — Il tomba sur un fauteuil, et resta longtemps la tête cachée dans ses mains entre lesquelles ses larmes coulaient.

Je souffrais horriblement de le voir ainsi; mais, n'ayant que le choix entre deux douleurs, je restai persuadée que je lui avais épargné la plus amère.

C'était le soir; il était tard. M. d'Éblis, un peu remis de son émotion première, se leva, me remercia d'un accent doux et affectueux de lui avoir dit la vérité, si accablante qu'elle fût pour lui, et me quitta.

Il y a aujourd'hui deux mois que cette scène s'est passée entre nous. Dans la nuit qui la suivit, — tous les jours et toutes les nuits depuis, — je me suis demandé avec de grandes anxiétés si elle n'aurait pas des conséquences que je n'avais nullement prévues, encore moins souhaitées, je l'avoue. Je vais m'expliquer ici avec une entière sincérité : — La première impression que me causa la mort de Cécile avait été pure de toute arrière-pensée personnelle; ce fut un coup qui m'atterra, qui me plongea dans une sorte de désespoir hébété. Mais on ne me croirait pas si j'osais dire que, lorsque le temps eut commencé sur moi son œuvre d'apaisement, il ne me vint jamais à la pensée que mon union avec M. d'Éblis était devenue possible. Le dernier billet de Cécile, son adieu suprême, eût suffi pour me le rappeler. — Nous étions libres tous les deux, et tous les deux bien innocens des causes douloureuses qui nous avaient rendus libres. Je ne sentais dans ma conscience, je ne concevais dans la sienne, aucun obstacle qui pût s'élever désormais entre nous, et séparer deux cœurs liés depuis si longtemps par une mutuelle et profonde affection.

Cependant depuis le jour où, pour écarter les soupçons de M. d'Éblis, je lui avais livré la lettre de Cécile, et où il se croyait à demi coupable de son suicide, je me demandais si je n'avais pas jeté moi-même dans la conscience de cet honnête homme des scrupules dont je pouvais être la victime. Son âme généreuse et délicate ne se croirait-elle pas, à la suite de ma révélation pieusement mensongère, des devoirs d'expiation, et en quelque sorte de réparation envers celle qui n'était plus?

Cela, je ne peux pourtant pas le désirer! — Malheureusement bien des symptômes me le feraient croire, — la réserve extrême de M. d'Éblis avec moi, ses visites rares, son accablement persistant et même croissant.

Voilà donc l'épreuve vraiment solennelle, vraiment redoutable que je subis, — ou qui me menace. C'est dans ces jours de crise que j'ai eu l'idée, que j'ai senti le besoin de me rappeler à moi-

même sans dissimulation et sans réticences tous les événemens de ma vie depuis le jour même de mon mariage. J'ai repris ce journal. Je lui ai tout dit, tout confié, pour y chercher ensuite l'inspiration de ma conduite... eh bien! en toute vérité, je n'y trouve rien, ni un acte, ni un sentiment, ni une pensée, qui puisse enchaîner la liberté que Dieu m'a rendue, rien qui puisse m'empêcher d'accepter le bonheur que j'avais rêvé autrefois, qui m'a été si longtemps refusé, et qui semble enfin m'être permis.

... Mais lui?.. Ah! j'espère encore que son attitude, son silence peuvent s'expliquer par le surcroît de chagrin que j'ai cru devoir lui infliger, par son deuil encore si récent, par la bienséance qu'il lui commande... Oui, je l'espère!.. mais si enfin je me trompais? Si le mensonge que j'ai hasardé pour sauver l'honneur de Cécile et ménager le sien se dressait entre nous, — et seul nous séparait? — Alors, que faire?.. Je n'ose y penser...

Huit jours plus tard, 20 mars 1878.

Rien ne manque plus à l'épreuve. Elle est entière, elle est impitoyable.

M. d'Éblis est arrivé ce soir, comme je venais de coucher ma fille. Il a désiré me voir seule. Je l'ai reçu dans mon boudoir. — A peine assis devant moi : — Madame, m'a-t-il dit, je vais vous quitter... je vais partir...

— Partir! me suis-je écriée.

— Oui : j'ai obtenu le poste de second attaché militaire en Russie... Je pars demain soir... Je vous demanderai la permission de revenir demain matin faire mes adieux à ma petite pupille, que je ne veux pas réveiller ce soir.

J'étais foudroyée. Pendant quelques minutes, je n'ai pu articuler une parole intelligible.

Il a repris très bas : — Nous nous sommes toujours si bien entendus tous deux que nous nous entendons encore en ce moment, j'en suis sûr... Quand vous m'avez révélé la véritable cause du suicide de Cécile, j'ai compris aussitôt, — vous connaissant bien, — quel devoir vous m'imposiez; j'ai compris que vous m'ordonniez d'aimer et de respecter dans la mort celle que j'avais méconnue vivante... C'est bien ce que vous voulez, n'est-ce pas? — Je vous obéis; mais pour en avoir la force, il faut que je parte, que je m'éloigne de vous.

— Je ne répondais pas. — Il s'est levé : — Adieu donc... Je vous ai bien aimée... Je puis dire que je vous ai aimée plus que mon honneur même... car, — vous allez me trouver lâche, — quand j'ai cru découvrir que Cécile avait été coupable envers moi... et qu'elle s'était tuée pour tuer ses remords, — si affreuse que fût

cette pensée, — mon misérable cœur l'admettait pourtant avec une joie secrète, — parce que cela me dégageait envers elle, — cela me rendait à vous!

Pendant qu'il prononçait ces paroles, le malheureux m'interrogeait encore du regard avec une expression de doute et d'angoisse.

Je me suis tue.

— Il m'a serré la main, et il est sorti.

... Mais enfin, — voyons... est-ce que je puis le laisser partir?.. Est-ce que c'est possible?.. Est-ce que je le dois,.. est-ce que je le peux? Oh! mon Dieu! dites-le-moi!.. Je l'ai tant aimé, mon Dieu!.. je l'aime tant!.. et le laisser partir pour l'exil... pour la mort peut-être... quand d'un seul mot je puis le retenir pour jamais à mes côtés!.. Il me croira, si je lui dis la vérité... d'ailleurs j'ai ce dernier billet de Cécile, — l'aveu de sa faute écrit de sa main... Elle-même m'a permis, m'a recommandé même de le livrer à son mari! — Ah! c'est justice, après tout, — et nous nous sommes assez longtemps sacrifiés tous deux! — Le bonheur est là... rien ne nous en sépare plus qu'un scrupule exagéré, maladif, vraiment fou! — Non! je ne le laisserai pas partir. J'y suis décidée.

J'ai passé toute la nuit debout, songeant à tout cela. — Toute la nuit, j'ai revu dans son lit de neige ma chère petite amie d'enfance, et je me suis juré de faire pour elle ce que j'aurais voulu qu'elle fît pour moi, — de protéger sa mémoire jusqu'au bout, même aux dépens de mon bonheur, même aux dépens de ma vie, de défendre son honneur à tout prix, — de la laisser, ma pauvre petite morte, pure et blanche dans le souvenir de tous... Dors en paix, ma chérie! Dieu seul et moi, nous connaîtrons ta faute!

Je viens de brûler son billet funèbre, — l'unique preuve.

J'ai écrit à M. d'Éblis que je le priais de m'épargner son dernier adieu. Je ne le verrai plus. — Me voilà seule, seule à jamais.

... Mais tu me restes, ma fille... J'écris ces dernières lignes auprès de ton berceau... J'espère mettre un jour ces pages dans ta corbeille de jeune femme, mon enfant : elles te feront peut-être aimer ta pauvre mère romanesque... tu apprendras peut-être d'elle que la passion et le roman sont bons quelquefois avec l'aide de Dieu, qu'ils élèvent les cœurs, qu'ils leur enseignent les devoirs supérieurs, les grands sacrifices, les hautes joies de la vie... — Je pleure, c'est vrai, en te le disant ; mais il y a, crois-moi, des larmes qui font envie aux anges!

OCTAVE FEUILLET.

LA

MARINE DE L'AVENIR

ET

LA MARINE DES ANCIENS

I.

LA BATAILLE DE SALAMINE.

La marine de l'avenir sera très probablement, pour peu que les progrès de la science continuent d'y aider, un retour assez étrange à la marine des anciens. A côté des colosses, il y aura place pour les infiniment petits. Les colosses se chargeront d'occuper la mer, d'en garder les chemins, d'en écarter les interventions hostiles; les flottilles opéreront sur le littoral ennemi. Ces flottilles auront deux façons d'opérer : par des incursions soudaines ou par des invasions en masse; à l'instar des pentécontores et des drakars, ou à la manière des trirèmes, des dromons, des galères et des galéasses. L'occupation de la mer a donné aux Anglais la richesse et leur a permis d'user peu à peu le grand empire; mais depuis que le continent s'est couvert de chemins de fer, depuis que la navigation neutre a su affirmer ses droits, la suprématie maritime demeure en quelque sorte désarmée. Elle le sera tant qu'elle ne pourra exercer sa domination que dans les eaux bleues. Voilà pourquoi des événemens récens ont pu faire mettre en doute l'efficacité de la marine appe-

lée à concourir directement et par ses seuls moyens à la défense nationale. Se figure-t-on au contraire le parti qu'un génie tel que celui de Napoléon Ier eût pu tirer d'une flottille semblable à la flottille de Boulogne, dans les diverses guerres qui ont occupé ce siècle, si les chaloupes canonnières construites sur les rives de la Manche avaient été munies d'appareils à vapeur, au lieu d'en être réduites, comme au temps de Sémiramis et d'Agamemnon, à se mouvoir sous l'action des propulseurs à bras? Le monde a été longtemps immobile; aujourd'hui la terre tourne vite, et, quoique des esprits chagrins puissent être tentés de croire qu'elle tourne à l'envers, nous n'en sommes pas moins obligés de nous conformer à son allure.

Il n'y a eu qu'une marine à rames, sauf de bien légères modifications; cette marine a duré quatre ou cinq mille ans. C'est que l'invention de la rame était à elle seule un grand pas dans l'art de la navigation. Après de pareils progrès, l'imagination humaine généralement se repose. Si quelque besoin nouveau ne vient pas la pousser impérieusement à un nouvel effort, elle s'endort complaisamment dans sa conquête. Les anciens ont eu, comme le moyen âge, leurs vaisseaux ronds et leurs vaisseaux longs, leurs navires à voiles et leurs bâtimens à rames. Pour le commerce, il a fallu quelque chose d'analogue à la jonque chinoise; pour la piraterie, pour la guerre, on a senti la nécessité d'être plus agile, moins esclave des caprices si souvent inopportuns du vent. L'instinct des peuples s'est rencontré sans s'être donné le mot. Les Pélasges ont construit leurs pentécontores, les Normands leurs drakars, les Polynésiens leurs pirogues. L'avantage est aux Polynésiens, quand il s'agit d'utiliser la brise. Leurs grands esquifs volent réellement sur l'eau; ils s'y balancent avec une sûreté, une aisance, que n'ont jamais connues les vaisseaux de l'antiquité; ils n'y sont pas maîtrisés, comme les dragons du nord, par le souffle qui les entraîne. Frappée obliquement, leur voile conserve son action et perd à peine quelque chose de sa puissance. Mais où le sauvage de l'Océanie se montre inférieur, c'est quand il essaie d'avancer à force de bras sur une mer immobile. La pagaie dont il se sert laboure l'onde à coups précipités; la rame prend la mer pour point d'appui et pousse l'embarcation en avant avec toute l'énergie d'un levier.

La navigation fluviale a dû précéder de plusieurs siècles la navigation maritime. Les pauvres créatures déshéritées qui errent sur les côtes de l'Australie et sur celles de la Terre-de-Feu n'ont pas encore été tentées d'affronter les colères de l'Océan. Elles se bornent à ramasser les coquillages jetés par la tempête sur la plage ou à les détacher des roches auxquelles le mollusque adhère. Les popula-

tions lacustres, les tribus établies sur les bords des fleuves ont, en revanche, trouvé dans le tronc d'arbre dérivant sur les flots un moyen de transport facile, dans la branche chargée de feuillage la première voile qui se soit ouverte à la brise. Ne voyons-nous pas en effet les esquifs de l'Océanie se glisser ainsi tous les jours entre les coraux? La forêt de Dunsinane s'est mise en marche, et une force invisible l'arrache au rivage. Les branches d'arbres, les nattes, les *tapas*, les peaux amincies ont probablement précédé de beaucoup les tissus plus maniables de lin et de chanvre. Le difficile n'était donc pas de déployer l'aile d'Icare, mais d'oser la déployer en haute mer.

Du tronc d'arbre au radeau, la distance est peu grande. Grossie par les pluies, la rivière charriait de rudes assemblages de troncs déracinés, de véritables îles bien capables de porter la tribu tout entière; rien de plus simple que de substituer aux racines, aux branches entrelacées le moindre lien qui s'est rencontré sous la main : des osiers ou des lianes, des joncs même. Cette plate-forme flottante, on la dirigera sans peine, tant qu'on se contentera de l'abandonner au fil du courant, tant qu'on pourra toucher, du bout d'une perche, une des deux rives ou le fond. Franchissez l'embouchure du fleuve, le problème devient à l'instant plus épineux. Supporté par des eaux profondes, le radeau devient à l'instant indocile. Comment le maintenir dans la direction qu'on voudrait lui faire suivre? Les naufragés de la *Méduse* y ont renoncé. Longtemps avant la découverte de Cabral, les sauvages riverains du Nouveau-Monde avaient tenté la chose avec plus de succès. Les catimarans de la côte du Brésil sont des radeaux affinés des deux bouts; un seul coup de pagaie les ramène en route, et nulle embarcation ne s'élance avec plus de grâce et de sécurité sur la plage. Sous bien des rapports, on pourrait préférer le catimaran à nos chalands de débarquement. Le radeau a sur le chaland, qui n'est après tout qu'un radeau creux, un grand avantage : les brisans ne lui font pas peur. Seulement il a fallu pour lancer le radeau en haute mer imaginer la pagaie, puisqu'on ne pouvait plus employer la perche et qu'on ignorait l'usage de la rame. La pagaie est une sorte de battoir au manche court qui se manie des deux mains. Elle ressemble à une pelle à four comme la rame d'Ulysse ressemblait à un fléau.

Le jour où le premier tronc d'arbre fut creusé se perd dans la nuit des temps, et cependant il est à présumer que la terre avait déjà reçu dans son sein bien des générations, quand ce progrès notable s'accomplit. Évider un tronc d'arbre avec des éclats de pierre n'est pas une mince besogne; l'airain et le fer ne s'en acquittent pas sans s'émousser. On sait avec quelle emphase Homère

prononce ce mot de « vaisseau creux. » Il y a là comme un retentissement lointain de l'émotion produite par l'apparition de la pirogue. Les corbeilles d'osier enveloppées de peaux, qui, au temps d'Hérodote, descendaient le cours de l'Euphrate, les radeaux de bambous par lesquels se virent assaillis sur l'Indus les vaisseaux de Sémiramis, n'auraient jamais ouvert aux peuples impatiens la grande navigation. Avec le tronc creusé, on peut se rendre des côtes de l'Hellade aux bords de la Phénicie, des rivages du Danemark aux sources de la Seine, des îles du Japon à la Nouvelle-Zélande. Que sera-ce le jour où la pirogue, formée de planches cousues ou rivées l'une à l'autre, aura doublé, triplé, quadruplé ses dimensions! Si ce jour-là le marin, assis sur son banc, n'est plus obligé de piocher l'eau comme un sol aride qu'on défonce, si, chaque fois que son corps se renverse en arrière, il voit la barque glisser et fuir sous l'effort de ses bras nerveux, il est impossible qu'il n'ait pas soudain le sentiment de la puissance qu'il possède. La race de Japhet est devenue la maîtresse du monde. « Plantez une rame sur ma tombe pour que les hommes à venir s'occupent de moi! » Voilà bien le vœu d'un matelot, d'un navigateur affranchi de la servitude du vent, qui sait qu'avec un bon aviron de frêne ou de hêtre il ne dépend plus que de la vigueur de ses muscles et de l'étendue de son courage. Aussi quel frémissement d'un bout du littoral à l'autre! Io piquée par le taon ne fut pas emportée par une plus folle ardeur. A travers le tumulte dédaigné des flots, de toutes parts s'élancent « ravisseurs, suppliantes (1). » Les uns vont à la poursuite du butin, les autres à la recherche d'un asile. Les rivages déserts se peuplent, les cités florissantes se reculent; le bord de la mer n'est plus sûr pour elles. La piraterie se promène en souveraine, elle étend son empire aussi loin que les océans connus prolongent leurs limites. Ces marins « à peau noire sous leurs tuniques blanches » qui fendent l'onde, jetant l'angoisse et l'épouvante devant eux, ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, les guerriers des Vitis venant faire irruption dans les eaux paisibles des Tongas; c'est la race brutale et maudite des fils d'Egyptos. « Sur leurs sombres vaisseaux, les voilà portés par la mer à leur vengeance. » Les Pélasges auront leur tour. Plus d'un combat sanglant se livrera aux bords de la Syrie avant que la flotte d'Agamemnon prenne le chemin de la Troade.

« Toute la Grèce alors portait le fer. On vaquait en armes à ses occupations, parce que les habitations étaient sans défense et les communications peu sûres. » Les Athéniens furent les premiers dont les mœurs s'adoucirent; la justice de Minos y fut pour quelque

(1) Nul n'a mieux rendu que le poète Eschyle, dans sa tragédie des *Suppliantes*, l'émotion de ces temps de troubles.

chose. Ils adoptèrent la tunique de lin et la cigale d'or dans les cheveux, déjà pareils à ces bons insulaires des Lou-Tchou dont la calme béatitude faisait, en 1820, pleurer le capitaine Basil Hall de tendresse. Les Locriens-Ozoles, les Étoliens, les Acarnaniens, continuèrent d'être les Monténégrins de l'époque. Ils ne déposèrent même pas leurs armes pour s'étendre sur leur couche ou pour prendre place à la table du festin. Le monde, à toute époque, nous offre des peuples dans l'enfance, des nations adultes et des civilisations qui périssent. Sans fouiller les tombeaux, sans déblayer les hypogées enfouis, nous pouvons demander à la Polynésie l'histoire des pirates hellènes, normands, scythes ou sarrasins; la Polynésie nous rendra tout cela sous une forme vivante. Les Sarrasins pourtant, au dire de l'empereur Léon, « se servaient de grands bâtimens, pesans et tardifs à la course; les Scythes en avaient de moindres et de plus légers avec lesquels ils descendaient les fleuves pour entrer dans le Pont-Euxin. » Là gît toute la différence. Gravée sur les rochers de la Norvège ou sur le granit égyptien « aux bouches sablonneuses du Nil, » recueillie par les historiens de Byzance ou conservée par les traditions polynésiennes, l'histoire de la piraterie est partout la même. Les champions que le Viking éprouve avant de les laisser monter sur son vaisseau et les guerriers d'Homère courbés sous le poids de la pierre qu'ils soulèvent, ce sont des héros contemporains. Prêtez l'oreille : vous entendrez encore le péan solennel, le chant de guerre qui s'entonne à l'heure du combat, le chant de mort où le vaincu brave dans les tourmens le vainqueur qui l'a fait prisonnier. La piraterie a donné des empereurs à la Chine, des rois aux îles Sandwich, des auxiliaires aux maîtres de l'Égypte, des oppresseurs à la Grande-Bretagne, des ducs à la France, des cheiks à toutes les villes de la Barbarie. Pour la dompter, il a fallu tour à tour Minos, Pompée, Alfred le Grand, Robert le Fort, don Jayme, Charles X.

Les barques des pirates étaient rapides; on en fabriqua de pontées. La couverte abrita le rameur contre les traits dont les parois du pentécontore le défendaient mal; la couverte offrit en même temps un champ de bataille plus libre à l'hoplite. Le dromon, et probablement aussi la trière, ne furent que des pentécontores à deux étages. Quel est le Dupuy de Lôme qui le premier fit descendre des chantiers ce vaisseau de ligne? Était-il d'Érythrée? Avait-il vu le jour à Corinthe? Peu importe. Ce qui est incontestable, c'est que le grand justicier des mers a paru. A dater de ce moment, il n'est pas bienséant de répondre aux gens qui vous interrogent : « Je suis pirate. » C'était bon au temps de Thésée et des Argonautes. Aujourd'hui que la puissance de Samos, de la

Crète, de Corcyre, de Corinthe, d'Athènes et d'Égine a grandi, aujourd'hui que les vaisseaux de Tyr et de Phocée ne s'arrêtent même plus aux colonnes d'Hercule, pareille réponse ne serait pas la réponse d'un demi-dieu, ce serait celle d'un brigand dont la tête est à prix et que l'opinion publique met au ban des nations. Au pirate traqué par la trière il ne reste de ressource que la fuite. La trière ne l'atteindrait pas aisément, mais dans les eaux de Délos, ni dans celles de la Cilicie, vous ne verrez jamais pentécontore s'attaquer au soldat de la loi, à ce monstre dont la proue d'airain crèverait d'un seul coup ses bordages et briserait infailliblement sa membrure. Les têtes de sanglier de Samos, les pataïques de la Phénicie, qui provoquaient par leur aspect bizarre le rire du roi Cambyse, ces bustes de trières qu'on prendrait pour des dieux chinois, se dressent maintenant partout, respectés des bandits de mer à l'égal de la peau de lion d'Hercule ou d'un baudrier de gendarme. Désormais le commerce a les coudées franches : aussi quel essor nous le voyons prendre! Pour trouver des flibustiers, il faudrait que les galions de Tyr les allassent chercher au milieu de ces îles de la côte illyrienne qui ont si longtemps abrité les Uscoques. La paix devrait donc régner enfin sur les flots, mais à peine les bandes de pirates se sont-elles évanouies que les flottes de guerre s'ébranlent.

Est-il vrai que les rois de la Grèce, rassemblés en Aulide, aient jamais conduit aux rives de la Troade 120,000 guerriers sur 1,100 vaisseaux? Le dénombrement d'Homère a beau présenter toute la précision d'un état d'effectif dressé par un chef d'état-major, il n'en existe pas moins des sceptiques qui voudraient révoquer en doute l'autorité d'un document dont on ne connaît pas exactement la date. Ce document, ne l'invoquons donc pas. Les âges héroïques seront bientôt passés; avec la guerre médique, nous allons entrer dans la certitude de l'histoire. « Construisez des trières! » répétait sans cesse Thémistocle à ses compatriotes. Un orage formidable menaçait en effet la Grèce; l'Asie s'apprêtait à fondre sur l'Europe. L'Asie avait une flotte; c'est de là surtout que venait le danger. La Carie, la Phénicie, l'Égypte, fournissaient aux successeurs de Cyrus des vaisseaux innombrables et « d'incomparables rameurs. » Quiconque a tenu dans les mains un aviron de chaloupe, — l'aile du navire, dit Eschyle, la plume de dix-huit pieds, disent nos matelots, — comprendra ce qu'il fallait de vigueur, d'habitude et d'adresse pour manier, pendant de longues heures, la rame de la trière. Les Romains, avant d'embarquer leurs légionnaires, les dressaient à cet exercice sur la plage. Le chef des Phocéens représentait aussi aux citoyens de Milet révoltés l'urgente nécessité d'ap-

prendre à voguer en cadence, à évoluer sans engager les rames. Que répondaient, après une semaine de cet apprentissage, les hommes de l'Ionie? « La servitude vaut encore mieux que le rude métier qu'on nous fait faire. » Les Milésiens battus retournèrent sous le joug. Sans Thémistocle, les Grecs auraient eu le même sort.

Tyr et Sidon n'avaient qu'à expédier au grand roi des vaisseaux bien équipés, les Perses se chargeaient de faire régner à bord de ces navires l'ordre et la discipline. Leur armée marchait sous le fouet, et le capitaine négligent, pas plus que le rameur, ne devait s'attendre à trouver grâce devant les argousins. Si les généraux perses ne le faisaient pas toujours frapper de verges, ils n'hésitaient pas, — l'île de Chios indignée en eut le spectacle, — à lui fourrer la tête dans un sabord de nage et à l'exposer ainsi à la risée des passans, le corps sur le tillac, le chef nu en dehors. Quelle position pour un capitaine de trière habitué à dominer son équipage du haut de la poupe! que d'amertume amassée au fond de ce cœur ionien! Car c'étaient, il faut bien le dire, les marins de l'Ionie qui donnaient généralement le plus de souci au membre de la famille royale investi du commandement de la flotte. Ces anciens colons d'Athènes n'avaient pris à l'Asie que sa mollesse; ils lui avaient laissé ses habitudes de soumission. Les Perses auraient eu tort de compter d'une façon absolue sur leur concours.

Darius cependant a fait reconnaître à l'avance les rivages de la Grèce. Il sait où il faut frapper; des transfuges lui ont indiqué le bon endroit. Maître de Samos, de Chios, de Lesbos, de Thasos, il ordonne à sa flotte de longer les côtes de Thrace. 300 navires et 20,000 hommes périssent en voulant doubler le mont Athos. Ce n'est qu'un printemps de perdu. Les grandes monarchies supportent aisément les grands désastres. Il n'y a pas de typhon qui n'enlève à l'empereur de Chine autant de sujets que la tempête maladroitement bravée par Mardonius en coûtait au souverain des Perses.

L'année suivante, 600 trières se trouvent rassemblées en Cilicie. On emporte tout, infanterie et chevaux. Cette fois on ne côtoiera pas les rivages du nord; on les sait constamment ravagés par l'aquilon. De Samos, la flotte se dirige en ligne droite vers l'Eubée. Quatre cent quatre-vingt-dix ans avant notre ère, aux premiers jours du mois d'août, les Perses ont débarqué dans l'Attique. On nous a, dès l'enfance, appris l'issue de ce débarquement. Vaincus par Miltiade dans les champs de Marathon, les Perses ont perdu 6,000 hommes; ils courent au rivage pour se rembarquer. On se dispute, on s'arrache les trières échouées sur la plage. Les Grecs en ont pris sept; les autres, — toute une flotte, — se dirigent à force de rames vers Athènes. Les soldats de Miltiade heureusement sont d'agiles

coureurs. Ils arrivent sous les murs que Datis et Artapherne espéraient surprendre, au moment même où la flotte ennemie venait, après avoir doublé le cap Sunium, mouiller devant Phalère. L'échec pour les Perses était complet. Leurs vaisseaux demeurèrent quelques jours sur leurs ancres, puis ils retournèrent en Asie.

C'était la première fois que les armes du grand roi étaient humiliées. Xerxès ne pouvait hériter du trône sans hériter en même temps des projets de vengeance de Darius. La plus vaste expédition qu'ait jamais conçue la puissance humaine se prépare. Ce jeune roi, si injustement décrié dans l'histoire, « qui fait tout par lui-même et voit tout par ses yeux, » Xerxès, en un mot, ne veut se mettre en marche qu'après avoir employé quatre années entières à disposer d'immenses dépôts de vivres sur le parcours qu'il se propose de suivre. Tout est prévu... excepté la malveillance du sort. Ce sont là, remarquons-le bien, les affaires des augures; les rois auraient tort de s'en mêler. Leur rôle est de mériter la victoire; ne leur en demandons pas davantage. Xerxès pousse devant lui 1,700,000 hommes et les fait côtoyer par 1,200 trières. Depuis que nous en sommes revenus, par une pente insensible, aux temps où l'humanité n'avait pas d'armées permanentes, mais où les peuples, prêts à se dévorer, se tenaient constamment debout, les chiffres mentionnés par Hérodote ne nous semblent plus invraisemblables. Avec de bien moindres territoires, l'Allemagne et la France, si jamais la fantaisie leur prenait de mettre toutes leurs forces sur pied, ne resteraient certainement pas au-dessous du roi des Perses. Nous n'avons cependant dénombré encore que l'armée qui traverse le continent asiatique et la flotte de guerre qui l'accompagne. Outre cette armée et cette flotte, il faut compter aussi le convoi. Navires non pontés à trente et à cinquante rames, chaloupes, barques destinées à recevoir les chevaux, il n'y a pas là moins de 3,000 embarcations. Chacun de ces bâtimens porte en moyenne près de 80 hommes. L'équipage des trières est de 230. Qu'il soit grec, ionien, carien ou phénicien, qu'il vienne de Cilicie ou d'Égypte, le vaisseau de combat a toujours cet effectif. Cela seul suffit à nous indiquer ses dimensions; la facilité avec laquelle on le tire à terre, l'éperon qui, d'un seul coup, le crève et le fait sombrer, nous apprennent également de quels fragiles matériaux on l'a construit. La trière n'est pas un de ces navires aux côtes de fer, au cœur de chêne ou de teck, que nous avons aujourd'hui sous les yeux; c'est un coffre de bois blanc qui doit son nom au chiffre de ses rameurs. *On y vogue à trois*; le pentécontore est un unirème. Ne nous étonnons pas si les flancs de la trière s'entr'ouvrent quand survient inopinément la tempête. Pareil malheur a plus d'une fois excité le cour-

roux de Colbert contre les maîtres de hache de Louis XIV. La solidité des liaisons est une des conquêtes les plus récentes de l'architecture navale, et cette solidité ne s'acquiert qu'au prix de l'augmentation du poids. Les galères elles-mêmes ne se tireront plus à la plage quand on aura fait entrer le chêne et le hêtre dans leur construction; 80 hommes par pentécontore et par vaisseau rond, 230 par trière, tout cela compose bien un ensemble de 516,000 hommes : on en peut faire aisément le calcul. 517,000 est le chiffre donné par Hérodote. Que sont à côté de ce gigantesque armement les « passages d'outre-mer » des croisés, les expéditions des Romains, les descentes des Normands, les entreprises auxquelles nous avons nous-mêmes assisté? Quatre cent quatre-vingt-dix-sept ans après la fondation de Rome, les Romains mettaient en mer 140,000 hommes sur 330 galères; les Carthaginois 150,000 sur 350 vaisseaux. Au XIe siècle de notre ère, Guillaume le Conquérant traversait la Manche avec 1,400 embarcations et 60,000 soldats; au XIIIe, saint Louis emmenait de Chypre à Damiette, sur 120 gros navires et plus de 1,500 barques, 2,800 chevaliers, avec un nombre proportionné de sergens d'armes, d'archers, d'arbalétriers et de piétons. Son armée comptait à ce moment plus de 70,000 combattans. Vingt-deux ans plus tard, le même souverain partait pour Tunis à la tête de 60,000 hommes. 36,000 soldats portés sur 324 navires suffirent à Bonaparte pour conquérir l'Égypte; l'expédition d'Alger n'employa que 675 bâtimens ou bateaux, et 37,000 hommes. Pour descendre en Crimée, trois grandes puissances : la France, l'Angleterre, la Turquie, crurent avoir beaucoup fait quand elles eurent réuni les moyens de transport de 62,000 hommes, d'un peu plus de 4,000 chevaux et de 235 canons de siège ou de campagne. Seul, parmi les modernes, « le Corse aux cheveux plats » songea, dès le principe, à faire grand. Mais aussi quel ennemi il se proposait d'attaquer! Pour forcer le léopard britannique dans son antre, — excusons-nous de ces expressions vieillies, — il voulut réunir 2,300 bateaux et leur donner à porter, outre 15,000 chevaux et 400 bouches à feu, l'élite de ses légions, 150,000 vétérans qui avaient déjà triomphé de l'Europe. Lui aussi rencontra, pour lui barrer la route, la fortune contraire; mais n'avait-il pas sujet d'espérer une meilleure issue? Entente plus merveilleuse présida-t-elle jamais aux plus infimes détails d'une immense entreprise? Qui comprit mieux que ce sublime esprit, dont l'inspiration atteignait toujours les sommets, la nécessité de répudier en fait de guerre les petits efforts et les petits moyens? Napoléon ambitionnait sans cesse de se grandir à la hauteur des anciens; comme l'aigle qui règle avec peine son vol, involontairement il les dépassait.

II.

Les populations étaient peut-être autrefois plus denses; leurs souverains, à coup sûr, les trouvaient plus dociles. Aussi ce que l'antiquité est venue à bout d'achever nous laisse-t-il parfois, en dépit des témoignages les plus irrécusables, incrédules. Jeter deux ponts de bateaux d'Abydos à Sestos, « mettre des entraves à l'Hellespont, contenir ce courant de foudre lancé par la main du ciel, » nous savons qu'on l'a fait; mais nous ne le comprenons pas. Notre premier mouvement serait de le nier. Comment les ancres ont-elles mordu le fond? Comment même, dans ce gouffre qu'on appelle aujourd'hui le passage des Dardanelles, ont-elles pu l'atteindre? A-t-il suffi, pour assujettir les barques rétives, de tresser des câbles « de deux cordes de lin et de quatre de byblus, » de les tendre et de les raidir, à l'aide de cabestans, d'une rive à l'autre? La largeur du détroit est de près de 1,800 mètres; quel fleuve débordé a jamais présenté entre ses deux rives un pareil intervalle? Après un long et persistant labeur, la nature est vaincue, les ponts sont achevés. Une tempête les emporte; on les rétablit. C'est l'ordre du maître.

A l'autre extrémité de la Thrace, le mont Athos, sapé depuis deux années à sa base, est devenu une île. On ne le doublera plus; on le tournera. La précaution, à notre avis, était sage, bien qu'Hérodote n'y veuille apercevoir que « l'ostentation d'un vain orgueil. » A-t-on assez abusé de cette vieille figure de rhétorique, l'orgueil des rois! Cet orgueil a fait bien souvent la grandeur et la sécurité des peuples. « Il eût été plus simple, nous dit l'historien d'Halicarnasse, de tirer la flotte à travers l'isthme. » Plus simple, peut-être! aussi sûr, nous ne le croyons pas. Les bâtimens souffrent à voyager ainsi sur un élément pour lequel ils n'ont pas été construits. C'eût été une très grosse affaire que d'avoir à calfeutrer à nouveau 4,000 barques, sans compter que, pour les traîner d'un golfe à l'autre, il eût fallu préalablement les décharger. Tout est grand, tout est gigantesque dans ce que commande Xerxès; rien n'est inutile, rien ne demeure au-dessus des forces de son empire.

On a brûlé sur les ponts des parfums, on a jonché les planches de branches de tamaris; le jeune souverain fait les libations, et le défilé commence. Ce défilé dure sans interruption sept jours et sept nuits; l'Asie est passée en Europe. La possession de Sestos eût de toute façon assuré aux barbares un débarquement facile. Sestos entre les mains des Perses, c'était Calais aux mains des Anglais. A la nouvelle du passage effectué, la terreur règne en Grèce. Les difficultés qui attendent l'armée d'invasion ne sont pas loin cependant

d'apparaître. Déjà la multitude qui s'avance a tari les fleuves; si la flotte qui l'accompagne la perdait un instant de vue, ce ne sont pas les sauvages contrées des Ciconiens, des Bistones, des Sapéens, des Derséens, des Édones et des Satres qui pourvoiraient à sa subsistance. Arrivé dans Acanthe, Xerxès congédia la flotte, et lui donna l'ordre de l'aller attendre à Therma, au fond du vaste golfe qui porte aujourd'hui le nom de golfe de Salonique. D'Acanthe à Therma, la côte était trop découpée, déchiquetée par trop d'échancrures, pour que les vaisseaux et l'armée pussent plus longtemps demeurer en contact. L'armée prit à travers la Thrace, la flotte franchit le canal de l'Athos et passa du golfe de Monte-Santo au golfe de Cassandre, — pour être mieux compris, employons les noms modernes, — du golfe de Cassandre au golfe de Salonique. Soldats et matelots se retrouvent enfin sur les bords du Vardar, à l'embouchure de l'antique Axios.

L'armée se repose; le roi veille. Examen fait des lieux, Xerxès se décide à prendre la route haute, par le territoire des Macédoniens. Une fois en Thessalie, il ne manquera pas d'herbe pour ses chevaux. A toutes les époques de l'histoire, des milliers d'escadrons se sont rassemblés, dès les premiers jours du printemps, sur les rives verdoyantes du Sperchius. Là ont campé les chevaliers francs, les soldats de la grande compagnie catalane, les kaïmakans de Mahomet II et les vizirs de Mahmoud. La mer, par ses apports, a élargi aujourd'hui le défilé des Thermopyles; en l'année 480 avant notre ère, ce défilé ne présentait entre les derniers contre-forts de l'Œta et le golfe Maliaque, devenu aujourd'hui la baie de Zeitoun, qu'une chaussée étroite, à peine aussi large que le Pas de Roland dans les Pyrénées. Deux chars de front n'y auraient pu trouver passage; une poignée d'hommes, un rempart de terre suffisaient pour en interdire l'accès. Les Grecs avaient renoncé à défendre la vallée de Tempé; ils résolurent de tenir ferme aux Thermopyles. L'armée de Xerxès se trouve arrêtée. Pas plus que l'armée, la flotte qui longe la côte ne peut passer outre. Ses éclaireurs viennent de lui apprendre que les vaisseaux grecs ont pris position à la pointe septentrionale de l'Eubée. Parties de l'embouchure du Vardar onze jours après Xerxès, les 1,200 trières ont navigué tout le jour. La nuit venue, au lieu de s'engager dans le canal qui sépare l'île de Skiathos du continent, elles abordent et vont jeter l'ancre non loin du cap Sépias. Jusqu'aux premières lueurs du matin, la mer fut tranquille. Avec le soleil, le vent de l'Hellespont s'élève. Heureux le capitaine qui, au premier souffle de ce vent redouté, se trouva en mesure de hâler son vaisseau à terre! La plage le sauvera de la tempête; mais la plage est peu étendue, et les trières avaient dû mouiller sur huit

rangs de profondeur. 400 navires sont jetés à la côte : *Fiat voluntas!* c'est le mot de Charles-Quint sur le rivage d'Alger. Germanicus, en pareille occasion, voulait se précipiter à la mer. Il avait grandement tort; les désespoirs des chefs ne remédient à rien. César, sur les rivages de la Grande-Bretagne, montra plus de sang-froid; Bonaparte, en Égypte, se hâta d'oublier l'anéantissement de sa flotte sur la rade d'Aboukir. Xerxès avait beaucoup fait pour prévenir ce cruel accident. C'était par ses ordres que l'isthme du mont Athos présentait une brèche là où les dieux avaient jeté un isthme; il ne dépendait pas du fils de Darius de supprimer tous les caps. La catastrophe survenue devait d'ailleurs être entrée dans ses prévisions, car ce n'était pas merveille qu'un naufrage au temps où les Perses envahissaient la Grèce. Confiance ou découragement, qu'importait au destin? Mieux valait donc ne pas être découragé. Rien ne semble indiquer dans le récit d'Hérodote que le roi des Perses ait songé un instant à l'être. Au bout de trois jours, — c'est généralement la coutume du vent de l'Hellespont, — la tourmente s'apaisa. Les Perses remirent à la mer les nombreux vaisseaux qu'ils étaient parvenus à sauver, puis ils longèrent à la rame le continent, doublèrent le cap Sépias et allèrent s'établir au mouillage des Aphètes, en regard de la rade foraine que les Grecs occupaient avec 233 trières et 9 pentécontores. Les Grecs gardaient ainsi le flanc des Thermopyles et se ménageaient une retraite entre la côte des Locriens et l'Eubée, par le canal de l'Euripe. Un intervalle de quelques milles à peine séparait les deux flottes ennemies.

Un Spartiate, un hoplite étranger au métier de la mer, Eurybiade, commande en chef l'armée navale des Grecs. Toujours, chez les alliés, la jalousie d'Athènes! La flotte athénienne a pour amiral Thémistocle, élevé récemment à la dignité de navarque et âgé, comme Dumouriez, de plus de cinquante ans. Quand la victoire a déployé son aile, il faut l'agilité des jeunes capitaines pour la suivre. Dans les débuts douteux, si l'esprit d'entreprise a sa place, l'expérience et la ténacité sont plus essentielles encore. L'Angleterre n'a pas eu à regretter que Nelson ne soit venu qu'après Howe et Jervis; Tourville et Dugay-Trouin ont marché plus sûrement dans le sillon qu'avait tracé Duquesne; les leçons de tactique de D'Orvilliers n'ont pas été inutiles à Suffren; De Grasse eût sagement fait de ne les pas oublier.

Les Perses ont déjà enlevé quelques trières isolées, et la côte septentrionale de l'Eubée en a reçu le nom de la reine Artémise. Les bords du Thermodon ne sont pas les seuls à nourrir des Amazones. Veuve et chargée de la tutelle de son fils, la reine d'Halicarnasse avait voulu commander elle-même les cinq vaisseaux fournis par

ses états, les vaisseaux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyre et de Calydné. Ces cinq vaisseaux étaient les meilleurs de la flotte, si l'on en excepte les navires sidoniens. Indignés qu'une femme osât les combattre, les Grecs mirent la tête de la reine à prix; aucun d'eux ne se montra de taille à mériter la récompense promise. Artémise était une colombe qui avait les serres d'un aigle. Les Perses, pendant que les deux flottes demeuraient en présence, eurent le loisir de compter leurs ennemis. Ils projetèrent de les envelopper et d'enlever ainsi d'un seul coup toute la marine grecque. Ce sont là les faiblesses et les illusions du nombre; une confiance exagérée conduit souvent à l'éparpillement des forces. 200 vaisseaux vont donc passer en dehors de Skiathos; les vigies d'Eurybiade ne les verront pas. Ce détachement fera le tour de l'Eubée et pénétrera dans l'Euripe, aussitôt qu'il aura doublé le cap Doro, — nous voulions dire la baie de Caryste. — Le gros de la flotte médique, le mouvement tournant effectué, attaquera de front.

Malgré les larges coupures pratiquées par la tempête dans leur flotte, les Perses pouvaient croire encore que le destin leur restait favorable. Ils avaient immolé la première victime, un jeune Grec qu'ils venaient de faire prisonnier sur un des navires de Trézène. Cette victime était d'une beauté remarquable; les Perses l'égorgèrent sur la proue de la trière conquise, tirant de sa beauté même un heureux augure; le sacrifice n'en pouvait être en effet, dans les idées du temps, que plus agréable aux dieux. Cependant l'heure est venue où les présages vont céder la parole aux événemens. Un peu avant le coucher du soleil, les Grecs ont levé l'ancre; la flotte perse se porte à leur rencontre. Les barbares, — c'est ainsi que les Grecs nommaient les étrangers, — ignorent que l'ennemi a été secrètement informé du désastre du cap Sépias et du détachement considérable fait au sud de l'Eubée. Ils s'étonnent de l'excès d'audace qui menace de déconcerter leurs plans. Sur la capitane d'Eurybiade, le porte-flambeau élève tout à coup en l'air le bouclier. Le porte-flambeau est le chef de timonerie de l'époque, le héraut de l'armée navale; ses fonctions l'investissent d'un caractère sacré. Le bouclier dressé est le signal du combat. Dans toutes les tactiques du monde, ce signal peut dispenser des autres. La vogue sur-le-champ s'accélère, les vaisseaux serrés à distance de rame, la proue vers l'ennemi, font bouillonner l'onde. Du premier choc, 30 vaisseaux perses sont fracassés. Les Grecs n'avaient voulu tenter qu'une reconnaissance; l'obscurité, comme ils l'avaient prévu, sépara les combattans. Chaque flotte alla reprendre son ancien poste.

On était au cœur de l'été. Toute la nuit l'orage gronda autour du Pélion; le vent venait de terre, et la mer heureusement était

calme, mais les éclairs ne cessaient de sillonner le ciel, et la pluie tombait sans relâche. Au milieu des éclats répétés de la foudre, les courans entraînèrent vers la rade des Aphètes, où stationnaient les Perses, des débris de navires et de nombreux cadavres. Les corps, rendus à la surface par les gouffres qui les avaient engloutis pendant la tempête du cap Sépias, s'agitaient sous les proues et allaient s'accrocher à l'extrémité des rames. Les champs de bataille n'avaient pas alors cette horreur que leur impriment aujourd'hui les ravages de notre artillerie. Des guerriers couchés sur leur bouclier, les Perses les auraient vus sans frémir; ces noyés accrochés à leurs rames, ces cadavres à la pâleur verdâtre, à la face bouffie, aux jambes et au corps enflés, les glacèrent de terreur. La flotte de Xerxès ne connaissait pas cependant toute l'étendue de ses pertes. L'orage qui lui jetait les funèbres épaves n'avait pas épargné la division qui devait prendre les Grecs à revers. La plupart des vaisseaux dont se composait cette escadre furent brisés sur les rochers de la côte orientale de Négrepont. Décidément la mauvaise fortune insiste trop. Quand les incidens de ce genre se répètent à intervalles aussi rapprochés, il est bon de réfléchir.

La flotte des Perses diminuait rapidement; celle des Grecs commençait à grossir. 53 vaisseaux partis de l'Attique vinrent cette nuit même renforcer Thémistocle. Quant aux Corcyréens, sur le concours desquels on croyait pouvoir compter, ils avaient, pour manquer à ce rendez-vous, une excuse toute prête. « Les vents étésiens empêchaient leurs 60 vaisseaux de doubler le cap Malée. » Les Grecs néanmoins se crurent assez forts pour renouveler l'attaque qui leur avait si bien réussi la veille. A la même heure, jugeant non sans raison le coucher du soleil singulièrement propice à leur dessein, ils quittèrent de nouveau la rade d'Artémisium. Cette fois c'est aux vaisseaux ciliciens qu'ils s'adressent. Ils fondent sur eux à l'improviste, et se retirent avant que les Perses aient eu le temps de se reconnaître. Le troisième jour, l'ennemi ne les attend pas; il se décide à prendre à son tour l'offensive. La flotte de Xerxès n'a pas seulement l'avantage du nombre; ses vaisseaux sont plus forts, mieux construits, munis d'une vogue plus exercée. A l'exception des Ioniens, dont l'attitude n'a jamais cessé d'être suspecte, les équipages continuent de se montrer remplis de la plus belliqueuse ardeur. On n'est pas sujet du grand roi, on n'est pas descendu des monts de l'Hyrcanie pour subjuguer le Mède à la chevelure flottante et pour asservir l'Asie, sans avoir gardé au fond du cœur le sentiment de sa supériorité sur les autres nations. Or sur chaque trière 30 Perses ont pris place. Xerxès recrute ses rameurs et ses pilotes partout; il ne confie la garde de ses vaisseaux qu'à ceux auxquels il remettrait sans crainte la garde de sa personne. Ce sont dans la

flotte des Phéniciens, des Égyptiens, des Ciliciens, des Paphlagoniens, des Cariens, des Ioniens, des Grecs même qui voguent et qui tiennent le timon : les Perses seuls combattent; les Perses seuls commandent. Dans cette troisième journée où la flotte de Xerxès poussa son attaque à fond, le succès fut chaudement et opiniâtrement disputé. Il resta indécis. La reine Artémise se multiplia en vain. Sa vaillance fit l'admiration de l'armée ; elle ne parvint pas à fixer la fortune.

Les Grecs demeurèrent en possession du champ de bataille. Épuisés cependant par un triple combat, ils renoncèrent à défendre plus longtemps le passage de l'Euripe et les abords des Thermopyles. Pourquoi d'ailleurs auraient-ils prolongé davantage leur résistance? Les Thermopyles venaient de tomber au pouvoir de l'ennemi. Un grand général a dit que la guerre n'était qu'une succession d'effets moraux. L'effet moral de cette première défaite était tout en faveur de la Grèce. 4,000 hommes avaient arrêté pendant plusieurs jours une armée. Au pied des retranchemens gisaient 300 Spartiates le visage encore tourné vers l'ennemi. « Je sais leurs noms! » s'écrie Hérodote. Il aurait dû nous les dire. C'étaient tous gens de cœur, pleins d'un sang généreux et criblés de blessures. Nul ami n'a pris soin de glisser dans leur main glacée l'obole indispensable. Ne sois pas trop exigeant, Charon; saisis au plus vite ta rame et hâte-toi de leur faire traverser le fleuve; Achille s'impatiente aux champs Élysées et se demande déjà pourquoi tu les retiens si longtemps sur la rive. Tu n'as pas souvent, vieux nocher des enfers, de semblables aubaines. Bien des siècles s'écouleront avant que tu puisses recevoir dans ta barque des passagers dignes d'aller rejoindre ceux qui se présentèrent ce jour-là sur les bords du Styx. Il faut que tu attendes deux mille trois cent trente-cinq ans les zouaves du pont de Traktir.

La nation grecque se trouva montée par l'exemple de Léonidas et de ses compagnons à un paroxysme d'énergie. Et pourtant les Perses aussi s'étaient bien battus. La garde impériale de Xerxès, les Immortels, avait assailli de front la position que d'autres tournaient. Leurs cadavres pressés auraient dit l'acharnement dont ils avaient fait preuve, si Xerxès ne se fût hâté de les faire inhumer. Le spectacle d'une pareille hécatombe donnait une trop haute idée des sacrificateurs. « Que pensez-vous, milord, de ces nobles cicatrices? demandait le régent de France à l'ambassadeur d'Angleterre, en lui montrant les vétérans abrités sous le dôme des Invalides. — Je pense, répondit lord Stairs avec son flegme hautain, à ceux qui les ont faites. » Un soldat mutilé assistait silencieux à cet entretien; ses lèvres frémissantes laissèrent échapper involontaire-

ment la réplique : « Ceux-là sont morts, » dit-il. Les enfans de Sparte aussi étaient morts, mais ils n'étaient que 300 et près d'un million d'hommes les avait assaillis.

Les vainqueurs trouvent toujours des alliés : la marche de Xerxès à travers la Doride, la Phocide et la Béotie fut une marche triomphale. Avides de pillage, irrités par de vieux griefs, les Thessaliens conduisaient l'invasion. Xerxès ne rencontrait plus que des gens du parti mède ; la cause d'Athènes était aussi abandonnée que le fut en 93 celle de la convention. Reculant partout sur terre et sur mer, les Grecs semblaient concentrer désormais leur espoir dans la défense du Péloponèse. L'armée navale s'était retirée dans la baie de Salamine, les habitans de l'Eubée avaient fui, les Athéniens fuyaient à leur tour. Pour beaucoup, Salamine ne paraissait pas un asile encore assez sûr ; les uns allaient chercher un refuge à Trézène, d'autres demandaient l'hospitalité à Égine. Par bonheur, la flotte n'avait fait de pertes que dans les combats ; la tempête, si cruelle aux Perses, l'avait épargnée. De toutes parts lui venaient en cette extrémité terrible des renforts. L'équilibre du nombre tendait insensiblement à se rétablir entre les deux adversaires qui s'étaient mesurés pendant trois jours sur la rade d'Artémisium. Au moment où les généraux se demandaient s'ils n'abandonneraient pas Athènes à son sort, on comptait devant Salamine 89 vaisseaux du Péloponèse, 180 d'Athènes, 97 de Mégare, d'Ambracie, de Leucade, d'Égine, de Chalcis, d'Érétrie, de Céos, de Naxos, de Styros, de Cythnos, de Crotone. — Serpho, Siphante et Milo n'avaient envoyé que des pentécontores. — 366 vaisseaux sérieusement résolus à combattre, s'appuyant à leur territoire, peuvent en braver 600 ébranlés par toutes les épreuves qui n'avaient cessé d'affliger les Perses. Le point important était de bien choisir le terrain sur lequel on résisterait. La côte était alors la base obligée de tout ordre de bataille. On se battait autant que possible à portée de trait du rivage. Si la trière était fracassée, les naufragés gagnaient le rocher le plus voisin, la grève la plus proche, à la nage. Vaincus en vue de Salamine, les Grecs n'avaient pour refuge qu'une île où il serait facile au vainqueur de les bloquer ; défaits près de l'isthme qui sépare le golfe de Corinthe de la mer d'Égine, ils avaient tout le Péloponèse derrière eux. C'était donc vers l'isthme qu'inclinaient généralement les projets de retraite ; les Athéniens seuls ne pouvaient se décider à s'éloigner de l'Attique. Mais l'Attique n'était-elle pas irrévocablement perdue? Ravagée tout entière par le fer et la flamme, elle ne présentait plus qu'un monceau de ruines. Athènes même, laissée sans défenseurs, venait d'être occupée. A quoi bon s'obstiner à rester sous ses murs? Déjà les généraux du Péloponèse avaient peine à

contenir leurs équipages. Sur ces navires où s'entassaient plus de 200 hommes, rameurs et hoplites, on devait, comme on peut aisément le supposer, se trouver fort à l'étroit. Aussi était-ce à terre que se passait le plus souvent la nuit, à terre que se prenaient les repas. Dès que les marins des vaisseaux confédérés ont appris que l'Acropole est aux mains des Perses, ils courent à la plage, remontent sur leurs navires et, pour mieux faire connaître à qui les commande leurs intentions, ils s'empressent, sans lever l'ancre encore, sans larguer les amarres qui attachent la trière au rivage, de déployer leurs voiles. C'est ainsi que les flottes chinoises délibèrent et se mettent en mesure de compter les suffrages. Toute jonque qui montre une voile hissée est d'avis de partir, tout bateau qui laisse ses antennes amenées opine pour que la flotte continue de rester au mouillage. Les Péloponésiens avaient beau multiplier ces manifestations séditieuses, Thémistocle insistait toujours pour qu'on n'en tînt pas compte. S'il eût été à la place de Morard de Galles, il ne se serait pas laissé si aisément ramener du mouillage de Quiberon. Rien ne l'ébranlait, ni les démonstrations en masse, ni les injures que ses collègues ne lui épargnaient pas. Les débats des Grecs ont toujours été orageux. Colocotroni, s'il en faut croire les chroniqueurs de la guerre de l'indépendance, jetait dans ces occasions des écorces de citron à la face de ses contradicteurs; le général des Corinthiens, Adimante, menaça, dit-on, du bâton Thémistocle. Mais l'amiral d'Athènes parlait au nom de 180 vaisseaux. Les Péloponésiens pouvaient faire route pour l'isthme, si bon leur semblait; les Athéniens ne les y suivraient pas. Tout restait en suspens, confus et agité, quand les Perses parurent. L'armée navale des Perses avait franchi l'Euripe que la flotte grecque ne défendait plus; trois jours après, elle se déployait dans la baie de Phalère.

Xerxès en personne descendit des montagnes à sa rencontre. Cinq millions d'hommes avaient quitté l'Asie; le plus beau de tous, celui que sa haute taille et la majesté de ses traits eussent suffi pour désigner comme le chef de tant de nations, c'était, de l'aveu d'Hérodote, le fils de Darius. Il prit siège sur la plage et fit comparaître devant lui les rois et les princes des vaisseaux. Chacun s'assit à la place d'honneur qui lui fut désignée. Là se rencontrèrent, tenant le premier rang, le roi de Tyr et le roi de Sidon; à leurs côtés, la reine d'Halicarnasse. Xerxès voulait savoir s'il convenait de livrer bataille. « Avant le jour du combat, dira près de quatorze cents ans plus tard dans ses *Institutions militaires* l'empereur Léon, assemblez vos préfets pour délibérer avec eux, et suivez ce qui sera jugé le meilleur à la pluralité des voix. » Tel n'était pas en 1571 l'avis du duc d'Albe. « Vous ne rencontrerez que trop de

gens, écrivait-il à don Juan d'Autriche, qui croiront se faire honneur en vous adressant des paroles magnifiques. Si votre excellence ne s'arme pas d'avance contre ces excitations, elle s'en trouvera très mal, je l'en préviens. Que votre excellence comprenne que les premiers ennemis contre lesquels il lui faudra lutter seront ses propres soldats, toujours prêts à lui conseiller de combattre hors de propos. Pour peu qu'elle hésite alors à suivre leur avis, elle doit se préparer à braver leurs murmures, à les entendre s'écrier avec amertume « qu'elle perd les occasions. » Puis la plupart s'en iront répétant : « J'étais d'avis qu'on livrât bataille, j'ai conseillé de ne pas laisser échapper une occasion qui ne se retrouvera peut-être plus. » J'avoue que votre excellence me paraît bien jeune pour résister à de pareils assauts. Nous-mêmes vétérans, nous en éprouvons souvent de grands embarras; mais que votre excellence se souvienne qu'elle descend d'un père qui lui a donné, avec la naissance, le cœur d'un soldat et le droit de s'élever au-dessus des calomnies. » Entre les préceptes de Léon le Philosophe et les conseils si différens du vieux duc de fer, on pourrait se trouver embarrassé. Les leçons de l'histoire ne seront pas de trop pour éclaircir la question.

Le cercle est formé dans l'ordre rigoureux des préséances. Mardonius va de l'un à l'autre, recueillant, selon qu'il lui a été enjoint, les opinions; il vient ensuite rapporter textuellement au roi ce qu'il a entendu. La dignité de Xerxès ne permettait pas qu'il interrogeât lui-même ses capitaines. L'assemblée s'est montrée à peu près unanime : « Il faut sans tarder aller attaquer les Grecs. » Artémise presque seule a le courage d'exprimer un avis contraire. « Pourquoi affronter les chances toujours incertaines d'un combat, quand il suffit d'attendre quelques jours pour voir la flotte confédérée se dissoudre? Ces vaisseaux, on les représente comme une proie toute prête sur laquelle, dès qu'on le voudra, il n'y a plus qu'à étendre la main : on devrait se souvenir qu'il n'a pas été déjà si facile d'en venir à bout dans les eaux de l'Eubée. Ne sait-on pas que les vivres des Grecs tenus à distance du continent s'épuisent, que leurs chefs, plus que jamais divisés, ne cherchent qu'un prétexte pour rompre le pacte qui unit leurs escadres? Le roi possède Athènes; il peut, dès ce moment, prendre ses quartiers d'hiver et remettre à une autre campagne la conquête du Péloponèse. » La sincérité courageuse dont Artémise, en cette occasion, faisait preuve, ne déplut pas, comme les ennemis de la reine l'avaient espéré, au jeune et puissant souverain des Perses. Charmé au contraire de trouver tant de sagesse unie à tant de vaillance, Xerxès déclara la reine d'Halicarnasse plus que jamais digne de son estime. Il la loua, et suivit

les avis des autres. « Les paroles magnifiques » dont parle le duc d'Albe entraînaient Xerxès à sa perte.

Qu'espérer de mieux d'un conseil de guerre, quand ce conseil n'a pas pour unique objet d'initier les sous-ordres à la pensée du chef et de leur communiquer ses ordres ? « Dieu, quand il eut créé l'homme, a dit saint Augustin, crut avoir assez fait en lui donnant la vie; il le remit ensuite aux mains de sa propre sagesse. » Mais la responsabilité est une si lourde charge que les cœurs les plus résolus ne savent pas toujours se défendre de la tentation qui les porte à vouloir en partager le poids. En agissant ainsi, ils cèdent à une illusion. « Les conseilleurs, a dit un vieux proverbe, ne sont pas les payeurs. » Rien de plus juste, quiconque a commandé en a fait l'épreuve.

III.

Xerxès a donné l'ordre de livrer bataille. Sans perdre un instant, ses 600 vaisseaux, — il est douteux qu'il lui en restât davantage, — évacuent la rade de Phalère et viennent jeter l'ancre à la pointe orientale de l'île dont le centre demeure occupé par les Grecs. L'îlot de Psytalie sert aux généraux perses de point d'appui. Sur cet îlot, ils ont jeté une troupe considérable qui doit, pendant le combat, tendre la main à leurs naufragés, achever, à coups de javelots et de harpons, les naufragés ennemis. La nuit vient; l'aile gauche de la flotte, — 200 vaisseaux au moins, — se glisse sans bruit le long du rivage extérieur de Salamine. Où vont ces navires? Ils vont, du côté d'Éleusis, fermer la retraite aux Grecs. Ici, comme aux Aphètes, on oublie que les Grecs ne sont pas encore vaincus. Cette manœuvre, excellente quand l'ennemi qu'on enveloppe n'est pas de force à rompre les mailles du filet, exige avant tout une grande ponctualité dans l'exécution. Pour le moment, elle n'a qu'un résultat: elle met un terme aux indécisions qui se prolongeaient encore à Salamine. Un Athénien jadis frappé d'ostracisme est accouru d'Égine à l'annonce du péril nouveau qui menaçait sa patrie. Il a, grâce à l'obscurité, pu traverser les rangs de cette portion de la flotte des Perses qui garde, depuis quelques heures, l'issue du détroit. « Rien ne sert à présent de discourir, dit-il à Thémistocle. Qu'on décide ce qu'on voudra au sujet du départ; la flotte ne peut plus partir, elle est cernée. J'ai vu de mes propres yeux ce que j'avance. » L'homme qui s'exprime ainsi n'est pas un témoin vulgaire; c'est Aristide, le fils de Lysimaque. Une sentence injuste l'a fait sans foyer; elle ne lui a rien enlevé de l'estime universelle qui s'attachait jadis à son nom. Le voilà redevenu citoyen le jour où la cité n'est plus, soldat quand les plus fermes ont perdu l'espoir de

la victoire et ne s'apprêtent, comme aux Thermopyles, qu'à bien mourir. On l'entoure, et soudain dans le camp tout est en émoi. Les vaisseaux se remplissent de rameurs et d'hoplites; « la rame est assujettie à son tolet; » le câble ne retient plus le navire au rivage, tout est prêt: Levez l'ancre, car voilà les Perses! Formée sur quatre rangs, la masse noire se dégage lentement de l'ombre de Psytalie; lentement aussi, elle se répand dans la rade. Les rameurs ménagent leurs forces. Pour aller attaquer les Grecs, la flotte de Xerxès a une double conversion à opérer. Elle pivote sur le vaisseau de gauche pendant que l'aile droite se hâte et décrit un circuit immense. Les quatre escadres rangées l'une derrière l'autre essaient en vain de combiner leurs mouvemens; la baie ne présente plus que le spectacle d'une cohue confuse; tout ordre régulier a disparu. Le flot des Perses continue cependant de s'épancher. Aux yeux des Grecs ce flot semble intarissable; c'est l'effet ordinaire sur ceux que l'inondation menace. On a peine à croire cependant, quoi qu'en dise Hérodote, que les contingens des Cyclades aient pu combler les vides produits par deux tempêtes et trois combats sanglans. Moins d'incertitude nous paraît règner sur le chiffre des vaisseaux grecs. Acceptons sans contestation celui qu'ont dû garder les tables d'airain des villes confédérées. Ainsi donc 76,000 hommes, montés sur 380 vaisseaux environ, attendent, le cœur battant à coups pressés dans la poitrine, le choc de cette armée dont leur émotion grossit probablement outre mesure les forces. Quelque large qu'il nous plaise de faire la part aux exagérations habituelles des Grecs, il n'en est pas moins vrai que plus de 140,000 hommes vont se trouver aux prises et s'égorger durant de longues heures dans un bassin qui n'est guère plus vaste que la rade de Toulon. Voit-on d'ici ces guerriers, debout sur la proue, la lance en arrêt, semblables aux jouteurs que nous montrent nos fêtes, ces hoplites balançant les longues javelines qu'on serait tenté de prendre pour des harpons de baleiniers, ces archers de Babylone, — les premiers archers du monde, — l'arc bandé, la flèche sur le nerf qui frémit, ces pilotes prêts à faire tourner la trière sur elle-même d'un seul coup de leur aviron de queue, ces rameurs courbés sur leurs bancs, les bras déjà tendus, les triérarques enfin guettant, du haut de la poupe, le moment propice pour aller frapper de l'éperon d'airain le flanc ennemi! Attendez quelques minutes encore, l'écho de Salamine va vous renvoyer la voix des céleustes et vous pourrez saisir le bruit lointain de près de 20,000 rames battant à la fois le tolet de chêne vert et retombant dans l'eau en cadence. L'eau jaillit de toutes parts; une bande de thons ou de marsouins ne se débattrait pas avec plus de furie dans la madrague. Quelle formidable clameur s'est soudain élevée? Les Grecs ont entonné leur péan de

guerre, et « le tonnerre de la langue perse » — on croirait entendre les Turcs de Prévésa ou de Lépante — roule en grondant au-devant des Hellènes. Voguez! voguez! généreux champions sur lesquels l'Europe et l'Asie ont les yeux, les proues aux trois dents vont bientôt s'enfoncer dans la chair vive des galères. Les Grecs tout à coup ont levé les rames, la vogue se retourne, et, d'un mouvement aussi rapide que celui qui les portait en avant, les trières, fendant l'onde par la poupe étonnée, se rapprochent à force de bras du rivage. « O Athéniens! jusqu'où ferez-vous reculer vos poupes? » C'est la voix de Minerve elle-même qui vous reproche une manœuvre bien faite pour encourager l'audace et pour favoriser l'élan de l'ennemi. Les dents serrées d'airain s'ouvrent, il est vrai, comme une mâchoire béante devant les Perses, le rivage se garnit d'une longue rangée de lances et de javelines, des monceaux de galets vont voler en l'air si l'ennemi fait mine de vouloir forcer ce double rempart. La position est forte. Minerve cependant attendait mieux des Grecs; il est évident que les Grecs ont résolu de se tenir jusqu'à nouvel ordre sur la défensive.

Les incidens jouent un grand rôle dans la guerre navale. L'amiral De Grasse a livré le combat de la Dominique pour préserver d'une capture imminente le vaisseau le *Zélé*. Les Grecs rompent involontairement leur front de bataille pour voler au secours d'Arminias de Pallène. Dans le mouvement de retraite, Arminias est resté en arrière, et un vaisseau perse vient de l'aborder. En un instant, la mêlée est devenue générale. Les Athéniens ont trouvé des adversaires dignes de leur courage, car ce sont les Phéniciens que le sort a placés devant eux. Les Phéniciens occupent l'aile occidentale, du côté d'Éleusis. Les Ioniens sont à l'aile opposée, du côté du Pirée; ils ont en face les Péloponésiens. On doutait de la fidélité des marins de l'Ionie, et le cœur de ces hommes de race hellénique devait en effet incliner en faveur de la Grèce; mais une fois l'action engagée, une fois les premiers coups reçus, les Ioniens, aussi bien que les Phéniciens, s'animèrent au jeu. Les mêlées ont cela de bon que les défections en masse y sont impossibles.

Où est la bataille à cette heure? Partout, d'un bout à l'autre du front des deux armées. Quelle en sera l'issue? Il est difficile de le pressentir. Assis sur son trône, au pied du mont Ægalée, en face de Salamine, Xerxès n'aperçoit plus dans la baie qu'un désordre affreux. La bataille est devenue une série de combats particuliers. Théomestor et Phylace, deux Samiens, prennent des vaisseaux grecs; Polycrite d'Égine coule un vaisseau de Sidon. Artémise se fait jour à travers les navires qui l'entourent. Dans la chaleur du combat, son éperon ne distingue plus les amis des ennemis. Le vaisseau que monte le roi des Calyndiens, Damasithyme, sombre

sous la proue de la trière qui porte la reine d'Halicarnasse. Il a le sort du vaisseau l'*Impérial*, démâté de ses trois mâts au combat de Santo-Domingo par la volée d'un autre vaisseau français l'*Alexandre*. Était-il donc si difficile d'éviter ces désastreuses méprises? L'*Impérial* combattait le pavillon haut, et d'ailleurs il était le seul vaisseau à trois ponts des deux flottes. D'un autre côté, Hérodote et Homère ne nous apprennent-ils pas que les Grecs couvraient d'une couche de vermillon les flancs de leurs navires? Les Grecs auraient-ils abandonné depuis peu cette coutume, ou faut-il croire avec Hérodote que la reine n'avait pas oublié une querelle qui datait pourtant du passage de l'Hellespont, et qu'en brisant ce vaisseau si malencontreusement placé par le sort sur sa route, elle frappait à dessein un ennemi personnel? Si Hérodote avait assisté, comme Eschyle, à un combat naval, il n'eût point adopté cette indigne hypothèse. Quand le tumulte de la mêlée confond les escadres, la couleur de la coque ou du drapeau n'y fait rien. Il faut se garder de tout vaisseau qui approche, et le rostre d'airain est encore plus à craindre dans ce cas que le canon. Combien d'événemens récens se sont chargés de justifier la bonne foi de la reine Artémise! Combien ont démontré la nécessité de multiplier, avant d'engager l'action, les signes de reconnaissance et les conventions de tout genre! On se coule souvent en temps de paix. Qu'arrivera-t-il au jour de la bataille si chacun reste libre de tourner dans le sens qui lui convient? Régler à l'avance ces détails délicats sera certainement dans les guerres futures la grande préoccupation des chefs.

Du haut de son observatoire, Xerxès n'avait vu que le coup foudroyant porté par la reine. Il ne douta pas un instant que ce ne fût un navire ennemi qui sombrait. « Est-ce bien Artémise, dit-il, qui vient de couler ce vaisseau grec? — Assurément, s'empressèrent de répondre les secrétaires qui l'entouraient et qui, par ses ordres, n'avaient pas cessé de noter tous les incidens du combat. Nous reconnaissons le vaisseau de la reine à sa marque distinctive. » Artémise, suivant la judicieuse remarque d'Hérodote, fut favorisée par la fortune jusqu'au bout : aucun des Calyndiens ne survécut pour venir porter plainte au tribunal du roi; l'enthousiasme de Xerxès n'eut donc pas à se raviser. Xerxès avait compté sur une prompte victoire, et la victoire le faisait attendre. Il eût voulu que tous ses vaisseaux eussent des capitaines aussi hardis et aussi heureux qu'Artémise. « Mes hommes, s'écriait-il dans sa fiévreuse impatience, sont devenus des femmes; ce sont les femmes aujourd'hui qui combattent en hommes. » Ce propos, s'il n'a pas été inventé par quelque bel esprit, renfermait un reproche immérité. Aucun Perse ne fuyait. Lebrun a chanté dans des vers dignes de Pindare ou

d'Homère les marins du *Vengeur* disparaissant lentement sous les flots sans vouloir amener leur pavillon. Les sujets de Xerxès non plus ne demandaient pas grâce; « quand le sort les plongeait dans l'abîme, » leurs vaisseaux, non moins héroïques que le *Vengeur*, se laissaient dévorer si fièrement par le gouffre qu'ils avaient l'air « de le conquérir. » Un vaisseau de Samothrace fit mieux encore. La proue d'un navire grec l'avait ouvert; le tillac s'enfonçait peu à peu sous les pieds de l'équipage : du pont, que déjà le flot couvre, les hardis insulaires ne lancent pas avec moins d'adresse et d'ardeur leurs javelots. La trière de Samothrace, vous la chercheriez en vain; elle repose au fond de la baie de Salamine; mais son équipage n'a fait que changer de vaisseau, il court à de nouveaux combats sur le navire grec, car ce navire, où déjà l'on chantait victoire, il vient de s'en rendre maître.

Gloire aux vaincus! Il peut y avoir de la gloire pour les deux partis dans toute affaire sérieuse; l'important, c'est d'avoir les poètes de son côté. Malheur aux lions qui ne savent pas peindre! Il est vrai que les lions la plupart du temps dans la défaite se déchirent. La fortune ne s'est pas encore bien nettement prononcée que déjà les Phéniciens accusent les Ioniens de n'avoir pas fait leur devoir. Accuser! quand il faudrait combattre. Xerxès récompense comme ils le méritent ces trop zélés délateurs; il leur fait sur-le-champ trancher la tête. Le cœur du jeune roi commence à déborder d'amertume. Il voit clairement poindre peu à peu la déroute. Les armes ne sont pas égales dans ce combat qui se livre généralement corps à corps. La lance à Salamine aura raison de la flèche, comme à Lépante l'arquebuse espagnole. Rien ne prévaut contre la supériorité bien établie de l'armement.

Les Grecs ne sont pas seulement mieux armés; ils ont aussi l'avantage de la position. Lorsque leurs vaisseaux sont coulés, ils peuvent gagner l'île de Salamine à la nage. Les Perses n'ont pas la même ressource; l'îlot de Psytalie, leur base d'opérations, est trop éloigné. D'ailleurs, ces barbares, au dire d'Hérodote, pour la plupart, ne savent pas nager. Dans les grandes luttes que nous réserve peut-être l'avenir, la pratique de la natation ne sera pas moins nécessaire qu'elle ne l'était dans les combats de cet âge héroïque. Il fallait, au temps de Richelieu, se pourvoir, suivant les ordres du grand cardinal, de bandages et de fers rougis au feu. Les médecins de nos jours se hâtent d'étaler aux premiers sons du tambour, dans le poste où ils courent attendre les blessés, leurs scies et leurs couteaux : n'oublions pas les ceintures de sauvetage. Le *Re d'Italia*, au combat de Lissa, ne mit que quelques minutes à sombrer. L'équipage tout entier avait abandonné les batteries. L'eau le ga-

gnait si vite qu'il n'eut bientôt plus que l'arrière du navire pour refuge. Ce fut alors que quelques marins éperdus coururent au pavillon pour l'amener; le pavillon était sous la garde d'un aspirant. L'enfant tira son sabre, écarta les mutins, et le *Re d'Italia* descendit, ses couleurs hautes, dans le gouffre. Le lendemain l'escadre de Persano recueillit près de 200 hommes qui s'étaient attachés à des épaves. Peu de blessés, beaucoup de noyés, voilà ce qu'il faut attendre désormais d'un combat naval. Nous retournons, je l'ai déjà dit, à la marine des anciens.

La situation des soldats débarqués sur l'îlot de Psytalie est devenue critique. Ils manquent à la flotte, la flotte également leur fait défaut, car elle ne les flanque plus. Aristide songe à tirer parti de ce mutuel abandon. Parmi les guerriers rangés sur le rivage de Salamine, il prend une troupe choisie, une troupe composée d'hommes pesamment armés et tous Athéniens. Il les fait passer sur l'îlot occupé par les Perses. Ce n'est pas un nouveau combat qui s'engage; c'est un massacre impitoyable qui s'accomplit. Les Perses sont parqués dans Psytalie comme dans un abattoir; ils tombent accablés sous une grêle de traits et de pierres. Le tranchant du glaive achève les blessés. La vaste baie s'emplit de gémissemens et des hurlemens du désespoir. Ces cris, le rude Eschyle, sept ans après, croyait les entendre encore, et son récit faisait frémir la Grèce. Combien parmi les Perses de chefs illustres ne reverront pas l'Asie! Le commandant de la flotte lui-même, Ariabigne, ce fils de Darius, ce frère de Xerxès, qui conduisait naguère 1,200 vaisseaux, a trouvé la mort au milieu des débris flottans de ses trières. Quand deux coqs armés de l'ergot d'acier se présentent dans l'arène, il serait difficile de deviner quel sera le plus intrépide. Les plumes hérissées, les deux vaillans champions se précipitent l'un sur l'autre. Leur furie est égale. Les parieurs s'inquiètent, les enjeux les plus confians ne semblent tenir qu'à un fil. Tout à coup un des adversaires se dérobe. Les huées de la foule, les excitations de son maître sont impuissantes à le ramener au combat. On dirait un de ces héros d'Homère qui vient d'apercevoir le bras d'un dieu tendu dans la nuée contre lui. Pareille défaillance se remarque vers la fin de toutes les batailles. Il y a un moment où l'un des partis cède au sort, sans qu'on puisse reconnaître au juste ce qui le fait céder. Les Perses, — tous les rapports qui nous sont parvenus en font foi, — montrèrent beaucoup plus de bravoure dans les eaux de Salamine qu'ils n'en avaient montré dans les eaux de l'Eubée. Ils combattaient sous les yeux de leur roi, d'un roi aussi terrible dans sa justice qu'inépuisable dans ses récompenses. Leur courage pourtant soudainement a fléchi. Les gémissemens de

Psytalie sont-ils arrivés pour les énerver jusqu'à eux? Ou faut-il croire avec le poète Eschyle, un des héros de ce drame épique, « qu'une inspiration de génie » vient de les livrer à l'étreinte des Grecs? Eschyle a vu « les navires hellènes enserrer de leurs anneaux concentriques les vaisseaux perses. » Qu'on nous pardonne nos doutes, Eschyle, suivant nous, n'a rien pu voir de semblable. Oublie-t-il que la flotte des Hellènes, — c'est lui qui l'affirme, — ne se composait que de 300 navires, que les généraux de Xerxès en commandaient 1,000? Envelopper 1,000 vaisseaux, 600 même, avec moins de 300, — car 10, de l'aveu du poète, ne prirent point part au combat, — ce n'est pas une manœuvre ; ce serait plutôt un miracle. Comme tant d'autres, Eschyle, désireux de charmer et d'enthousiasmer ses auditeurs, aura fait de la tactique après coup. La tactique peut jouer un grand rôle dans la préparation de la lutte. Quand la mêlée est une fois établie, la tactique n'est pas seulement impuissante, elle est impossible. Thucydide ne nous apprendrait pas que la stratégie navale avec ses manœuvres concertées à l'avance ne précéda pas chez les Grecs la guerre du Péloponèse, que nous n'en serions pas moins incapables d'expliquer par quels procédés d'entente inconnus, à l'aide de quelle langue télégraphique ou de quels signaux généraux la flotte d'Eurybiade et de Thémistocle réussit à former cet ordre circulaire qui devait si brusquement changer la face de la bataille. La vérité n'est pas là ; elle est dans le rôle qu'Hérodote attribue au vaillant chef athénien, le montrant prompt à courir de sa personne sur les points menacés, toujours actif, toujours au plus chaud du combat, l'ivresse de la lutte sanglante dans les yeux, et la joie de voir des alliés jusque-là douteux démentir de funestes présages peinte sur tous ses traits. « Crois-tu maintenant, lui crie d'une voix retentissante le fils de Crios, Polycrite, crois-tu que les Éginètes soient du parti mède? » Quand il parle ainsi, Polycrite vient de couler un navire sidonien. Partout où paraît « le signe qui indique la présence du général de la flotte athénienne » le conflit reprend avec une nouvelle vigueur. On interpelle Thémistocle, on l'acclame, Thémistocle ne songe pas alors à faire des signaux. Que de plans de bataille on a dressés, les uns pour justifier la défaite, les autres pour donner à la victoire une nouvelle saveur! A Trafalgar, Churruca, interprète passionné des griefs espagnols, critique avec amertume la prétendue tactique de Villeneuve ; vingt ans plus tard, l'amiral Ekins nous expose que nous avons été battus pour avoir rangé nos vaisseaux en ordre concave, quand nous aurions dû les disposer en ordre convexe. Villeneuve, hélas! n'a voulu qu'une chose : développer son armée en ligne droite, selon les anciens erre-

mens; s'il a fait de l'ordre concave, c'est bien certainement contre son gré. La ligne s'est creusée au centre, parce que les vaisseaux du centre sont tombés sous le vent. La faiblesse de la brise a créé, sans que le général y eût part, un ordre nouveau. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il n'est pas de combinaison tactique qui eût pu, en ce jour, racheter l'infériorité de notre tir et le défaut d'homogénéité de nos escadres.

Sur le terrain de l'action, il est une chose plus essentielle que la géométrie, c'est l'appréciation exacte, à tous les instans de la lutte, de la situation. On ne voit que ses plaies, on ignore les blessures de son adversaire. Que de fois on s'est retiré devant un ennemi prêt à crier merci! Dans les mers de l'Inde, un lieutenant de vaisseau, qui devait devenir l'amiral Hugon, se trouvait embarqué sur la *Psyché*. Savez-vous qui commandait cette frégate? Le plus brave sans contredit et le plus chevaleresque de nos capitaines. Il suffit de le nommer : c'était Bergeret. Un combat acharné s'engage entre la *Psyché* et la frégate anglaise le *San-Fiorenzo*. Le calme sépare les combattans. La frégate française est désemparée, sa batterie est jonchée de morts, de blessés, de mourans; ses pompes la soutiennent à peine à flot. Bergeret fait appeler le lieutenant Hugon et l'expédie à bord de la frégate anglaise. La *Psyché* se soumet-elle à la mauvaise fortune? Pourquoi alors n'a-t-elle pas amené son pavillon? C'est que Bergeret veut bien rendre une frégate qui va lui manquer sous les pieds, mais qu'il ne veut pas rendre avec le bâtiment l'équipage. Portées par Hugon à bord du *San-Fiorenzo*, ces conditions insolites sont acceptées. On ne rencontrerait pas d'autre exemple d'une semblable capitulation dans l'histoire navale. La défaite devient ici une gloire de plus pour nos armes, et les Anglais n'en ont pas jugé autrement, car, loin de récompenser le capitaine du *San-Fiorenzo*, ils l'ont destitué. Eh bien! le croirait-on? nous avons entendu, trente années plus tard, l'amiral Hugon déclarer que le spectacle qui frappa ses yeux, quand il monta sur la frégate anglaise, l'avait fait hésiter un instant à s'acquitter de sa mission. La *Psyché* était peut-être, malgré tous ses dégâts, moins maltraitée, moins mutilée, moins sanglante que la frégate ennemie à laquelle on livrait sa coque.

Quand les Perses prirent le parti de se retirer, est-il bien certain qu'un peu plus de ténacité ne leur eût pas laissé la possession du champ de bataille? La retraite des barbares, quoi qu'en disent Eschyle et Hérodote, ne paraît pas avoir été une déroute. Les barbares allèrent tout simplement reprendre le mouillage de Phalère pendant que les Grecs retournaient au mouillage de Salamine. Les Grecs étaient incontestablement vainqueurs; leur triomphe semblait si

peu décisif qu'ils s'attendaient à voir le combat se renouveler le lendemain. Beaucoup de vaisseaux perses dont les rames étaient fracassées furent poussés par le vent vers le fond du détroit. Ils y trouvèrent les vaisseaux éginètes. L'escadre d'Égine formait la réserve. L'avait-on chargée de surveiller les 200 vaisseaux qu'on craignait de voir apparaître du côté d'Éleusis? Tout nous porte à le croire. Mais cette division détachée, dont l'intervention eût assurément fait hésiter le destin, ne se montra pas. C'est surtout à son inaction qu'il faut attribuer la défaite des Perses. Le soir de Waterloo, Napoléon, quand il attendait Grouchy, se vit obligé de contenir le corps de Bulow. Xerxès, au lieu du secours qu'il s'était promis, trouva le fond du golfe occupé par les Éginètes. Tel est le danger de tous les mouvemens excentriques. Manœuvrer à distance est souvent fort habile; garder toutes ses troupes sous la main est plus sûr.

Les Perses ne furent nullement inquiétés à leur mouillage de Phalère. Ils purent donc y délibérer en paix. Les 200 vaisseaux détachés « pour envelopper en cercle l'île d'Ajax » rallièrent probablement la flotte pendant la nuit. Les Grecs se tenaient prêts pour une seconde bataille. Leur position s'était pourtant singulièrement améliorée, car ils occupaient maintenant l'îlot de Psytalie. S'il y eut « une inspiration de génie » dans la grande journée de Salamine, on doit la chercher là où elle existe réellement, c'est-à-dire dans la décision d'Aristide. Xerxès jugea sainement la situation. Ce qui était perdu, ce n'était pas seulement une bataille, c'était le prestige des armes. Il fallait donner aux esprits ébranlés le temps de se remettre. Si l'on avait eu sujet de douter des Ioniens avant le combat, ces soupçons pouvaient sans injustice prendre plus de consistance après une défaite. Cette armée si hétérogène ne pouvait garder sa cohésion que sous une succession non interrompue de triomphes. Sans la retraite de Moscou et la bataille de Kulm, nous aurions trouvé des alliés plus fidèles en Russie et aux champs de Leipzig. Les seuls soldats sur lesquels Xerxès pût invariablement compter, c'étaient les soldats qui avaient conquis « l'Asie jusqu'au cours de l'Halys et le golfe du Strymon, » qui avaient subjugué « les fières cités de la vaste nappe d'Hellé, la Propontide aux profondes déchirures et les bouches du Pont. » Pour les vétérans de Darius comme pour ceux de Napoléon, l'inconstance du sort ne signifiait rien; ce n'était qu'une méprise passagère de la fortune.

Xerxès fit appeler Mardonius et Artémise. A la reine il confia le soin de conduire ses fils à Éphèse, à Mardonius celui d'occuper la Grèce. « Que tu vives, lui dit la reine en partant, que ta maison ne soit pas ébranlée, et les Grecs auront plus d'une fois à lutter pour

leur propre salut! » 300,000 hommes devaient rester en Grèce avec Mardonius. Cette armée fut choisie parmi les meilleures troupes de l'empire. On la composa d'abord des Immortels, dont le nom venait de ce que l'on tenait toujours ce corps au complet, puis de l'infanterie perse munie de cuirasses, puis des cavaliers compris sous la dénomination des mille chevaux, des Mèdes enfin, auxquels Mardonius demanda qu'on adjoignît les Saces, les Bactriens, les Indiens, infanterie et cavalerie. Ces dispositions prises, Xerxès se réserva la tâche la plus rude. Il se chargea de ramener en Asie le reste de l'armée. Cette multitude présentait une analogie frappante avec la troupe qui suivit plus tard Pierre l'Ermite. On l'avait partagée en nations, et chaque nation marchait autant que possible sous sa propre bannière. Une pareille troupe eût été de peu de secours dans les combats; on l'avait trouvée d'une rare utilité quand il avait fallu jeter des ponts, creuser des canaux et percer des routes. Toute armée asiatique a ainsi ses « azabs, » qui prennent les devans « pour faire le dégât. » On les fauche, on les tue; ils tombent par milliers sur les routes ou dans les fossés; c'est sur leur corps qu'on arrive à la brèche. La destruction de ces enfans perdus ne constitue pas un désastre, pourvu que le gros de l'armée reste intact. En faisant deux parts de ses troupes, Xerxès agissait comme eût agi à sa place Soliman. Le fleuve débordé se préparait à rentrer dans son lit; Xerxès commençait par en pousser devant lui toute l'écume. On ne peut appeler de telles dispositions une fuite; l'histoire n'a pas eu souvent à en enregistrer d'aussi sages.

Quant à la flotte, elle reçut le soir même l'ordre de faire voile vers l'Hellespont. Il eût été difficile de la faire hiverner en Grèce. Comment aurait-on pu y nourrir les équipages? Le pont de bateaux était d'ailleurs la sauvegarde de l'armée. Xerxès ne jugea pas hors de propos d'assurer le plus tôt possible à cette dernière issue une protection efficace.

IV.

Dès que l'obscurité fut assez complète pour dérober à la connaissance de l'ennemi ses mouvemens, la flotte des Perses partit de Phalère. Le jour retrouva les Grecs sur la défensive. Eurybiade et Thémistocle en crurent à peine leurs yeux, quand ils s'aperçurent que la rade de Phalère était vide. Thémistocle était de cette race des Nelson qui ne croient jamais avoir assez fait quand il reste un vaisseau à capturer. Il voulait poursuivre jusqu'en Asie la flotte disparue. Eurybiade et les Péloponésiens se déclaraient trop heureux d'être débarrassés de la présence des barbares; ils n'auraient,

sous aucun prétexte, consenti à entraver leur retraite. Les Grecs cependant poussèrent jusqu'à Andros, puis jusqu'à Carysto, sur la côte méridionale de l'Eubée. Ils n'allèrent pas plus loin. Les vaisseaux perses continuèrent donc paisiblement leur route. On prétend qu'au moment de dépasser le cap Sunium ils prirent, à la lueur douteuse des étoiles, les falaises de l'Attique pour des voiles athéniennes. Tout grand événement laisse de ces émotions. La méprise des Perses eût-elle en effet eu lieu, qu'elle ne serait pas le signe d'une terreur bien profonde. Les flottes ne sont pas plus que les armées à l'abri des évocations de fantômes. Combien de fois la clarté même du jour n'a-t-elle pas été suffisante pour permettre aux plus braves et aux plus illustres de compter avec le sang-froid voulu le nombre des vaisseaux rangés sur leur route! Combien d'inexplicables illusions ont converti en navires de guerre des voiles marchandes, des bateaux ou des roches! La chose est plus fréquente encore quand il s'agit de reconnaître à la coupe du foc, à la nuance de la toile, à l'écartement des sabords, si l'on a devant soi des amis ou des ennemis, des vaisseaux de la compagnie des Indes ou des *men of war*. Par quelle fatalité Ganteaume a-t-il, devant Mahon, perdu l'occasion de ravitailler l'Égypte? D'où vient que Linois, au détroit de la Sonde, a laissé échapper le convoi de Chine? Le vainqueur d'Algésiras, le compagnon du général Bonaparte sur le Nil, n'étaient ni l'un ni l'autre des amiraux timides. Que leur a-t-il manqué à tous deux dans ces occasions si graves qu'ils ne retrouvèrent pas? D'y avoir vu clair dans leur lunette. Qu'on critique aujourd'hui, qu'on blâme, qu'on plaisante : quand il faudra juger de la force de l'ennemi à sa fumée, on comprendra mieux la nécessité d'avoir des éclaireurs hardis et rapides pour assurer la route des escadres.

La flotte de Xerxès avait pourvu à la subsistance d'une armée qui ne consommait pas moins de 5,000 kilolitres de blé par jour; elle était destinée à rendre au roi un dernier service. Mardonius voulut accompagner son maître jusqu'en Thessalie. Ce fut dans cette province qu'il prit ses quartiers d'hiver. Quant à Xerxès, il continua sa marche sur l'Hellespont. La route était longue, la saison rigoureuse, les pays qu'on traversait dévastés. Où les vivres manquaient, — et ils manquaient souvent, — l'armée n'avait d'autre ressource que de se nourrir de l'herbe des champs, des feuilles et de l'écorce des arbres. La dyssenterie ne tarda pas à exercer ses affreux ravages. La peste s'y joignit; elle est le cortège inévitable des armées qui souffrent. On ne s'arrêtait pas cependant; les malades seuls restaient en arrière. En quarante-cinq jours, Xerxès atteignit les bords de ce détroit que, six mois auparavant, il franchissait avec tant de pompe. Dans quel appareil différent il allait se montrer à

ses sujets! On aurait tort toutefois de prendre à la lettre les lamentations éloquentes que le poète a mises dans la bouche de la mère du grand roi. Le fils de Darius ne revoyait pas l'Asie en vaincu, mais en conquérant. L'Attique avait été subjuguée en trois mois, et, de la Thessalie, Mardonius la tenait encore sous sa griffe. Au lieu de poursuivre la flotte vaincue, les Grecs s'évertuaient en vain à faire le siège d'Andros et à ravager le territoire de Carysto. Un prompt exil allait payer les services de Thémistocle. Tout faisait présager que le Péloponèse serait facilement envahi et occupé dans l'espace d'un second été. Xerxès, il est vrai, avait payé sa gloire de la vie de près d'un million d'hommes. Semblables sacrifices n'étonnent pas outre mesure les Asiatiques. Tamerlan est rentré neuf fois à Samarkande, Soliman le Magnifique a fait dans sa vie quatorze campagnes : on ne leur a jamais demandé ce qu'avaient coûté leurs triomphes. Quand nous jugeons les rois, ayons soin de nous reporter à l'époque où ils ont vécu, de nous placer par la pensée au milieu des peuples sur lesquels ils étendaient leur sceptre. Sans cette précaution, l'histoire ne serait qu'un anachronisme perpétuel, un texte futile à déclamations; nous n'en pourrions tirer aucun enseignement. La campagne entreprise par Xerxès contre la Grèce ne fut pas le caprice d'un souverain; ce fut la croisade d'un peuple. L'Asie tout entière s'y porta non pas seulement avec soumission, mais avec une ferveur singulière. C'est qu'en effet il ne s'agissait pas ce jour-là d'ajouter une province de plus aux états du grand roi; il s'agissait de savoir s'il resterait en Europe une menace perpétuelle pour les rivages de l'Ionie, de la Carie, de la Cilicie, pour Chypre et pour Rhodes, pour la Syrie et pour l'Égypte, pour la Lydie même. L'expédition d'Alexandre devait bientôt prouver que l'instinct des peuples asiatiques ne les trompait pas. D'accord avec les Ioniens révoltés, les Athéniens avaient incendié Sardes. Annoncer aux femmes perses qu'Athènes à son tour était brûlée, ce n'était pas leur apprendre un désastre, c'était plutôt de quoi faire battre des mains aux enfans. Si l'on en croyait Juvénal, Annibal lui-même n'a jamais pu se promettre d'autre fruit de ses peines.

En quittant la Thessalie, en traversant la Macédoine et la Thrace, Xerxès n'avait qu'une ambition : arriver rapidement sur les bords du détroit; l'abondance attendait l'armée sur l'autre rive. Les deux ponts de bateaux avaient été emportés par la tempête; la flotte par bonheur était là, exacte au rendez-vous que le roi, dans sa prévoyance, lui avait assigné. Elle transporta en quelques jours les troupes de Xerxès de Sestos à Abydos. Après cette opération, s'il y eut encore des victimes, ce fut un excès de bien-être, succédant à des privations inouïes, qui en fut cause.

La flotte avait sauvé les débris de l'armée; elle empêcha le sou-

lèvement de l'Ionie. Concentrée dans les eaux de Samos, elle tint toute la côte voisine en respect. Au retour du printemps, les Grecs, soit que leur flotte eût fait de grandes pertes à Salamine, soit que le zèle des confédérés se fût ralenti, ne trouvèrent à réunir que 110 vaisseaux. Deux nouveaux amiraux commandaient cette escadre : Léotychide pour les Spartiates et leurs alliés, Xantippe pour les Athéniens. La flotte grecque se rassembla dans les eaux d'Égine. Des messagers ioniens vinrent aussitôt la presser de passer en Asie. « L'Ionie n'attendait, disaient-ils, que l'apparition de quelques vaisseaux grecs pour se soulever. » Léotychide et Xantippe se portèrent à Délos ; ils n'osèrent jamais aller au-delà. Samos était devenue pour les descendans des conquérans de Troie de nouvelles colonnes d'Hercule. La navigation avait donc fait peu de progrès depuis l'invention de la trière, probablement parce que la trière, avec ses deux étages, perdit en qualités nautiques ce qu'elle gagnait en efficacité militaire. Le galion est resté empêtré là où passait gaîment la caravelle ; le navire cuirassé nous fera regretter plus d'une fois les agiles frégates de notre jeunesse. Il faut dire cependant que ce qui retint à Délos les nouveaux navarques, ce ne fut pas uniquement l'appréhension de tenter une traversée pour laquelle les Grecs rassemblés en Aulide ne demandaient aux dieux qu'un vent favorable, traversée que Léotychide et Xantippe eux-mêmes affrontèrent plus tard ; ce fut aussi la crainte de se jeter au milieu d'îles qu'ils savaient ou croyaient encore remplies de troupes. De mutuelles alarmes maintinrent ainsi, pendant tout le printemps, une zone neutre entre Délos et Samos.

Aussitôt que les chevaux de la cavalerie perse eurent brouté sur les bords du Sperchius l'herbe du printemps, Mardonius, entraînant à sa suite Thessaliens et Thébains, vint de nouveau occuper Athènes. Ses éclaireurs avaient déjà foulé le territoire de Mégare, et il se préparait à passer dans le Péloponèse, quand il apprit que l'isthme de Corinthe, fortifié avec une activité extraordinaire, était devenu inexpugnable. Les Perses savaient ce que leur avait coûté la conquête des Thermopyles ; ils n'étaient plus en mesure de renouveler ces sacrifices. D'un autre côté, il ne pouvait convenir à Mardonius de rester dans l'Attique, pays pauvre, ruiné, où son armée n'eût pas tardé à connaître la disette. L'Attique eût d'ailleurs été pour les Perses un très mauvais champ de bataille, car le sol tourmenté s'y prête mal aux manœuvres de la cavalerie. Mardonius se hâta en conséquence de rétrograder vers Thèbes. En se retirant, il fit, selon la coutume invariable des barbares, le vide devant lui et alla établir son camp le long de l'Asope, sur le revers du Cithéron. Les Grecs, sous le commandement de Pausanias, s'étaient pendant

ce temps avancés jusqu'à Éleusis; ils voulurent bientôt entrer en Béotie. La cavalerie des Perses les chargea en vain. Quand ils eurent soutenu plusieurs assauts dans leurs positions, leur courage s'en trouva singulièrement raffermi. Le campement qu'ils occupaient était à peu près dépourvu d'eau; côtoyant la base du Cithéron, ils allèrent, les armes à la main, en chercher un autre. La fontaine de Gargaphie, sur le territoire de Platée, leur parut pouvoir suffire provisoirement à leurs besoins; ils assirent leur camp dans les environs. 110,000 Grecs, dont le tiers au moins était pesamment armé, faisaient dès lors face à Mardonius. Une manœuvre de nuit amena un engagement inattendu. L'engagement devint tout à coup une grande bataille. Mardonius y fut tué, et Platée accomplit ce que n'avait pu faire Salamine: Platée affranchit définitivement la Grèce.

Mardonius, — le Murat des Perses, — avait mérité qu'on dît de lui: « C'est un homme! » L'histoire équitable ne dira-t-elle pas de Xerxès: « Ce fut un roi? » Je le laisse à juger aux hommes d'état qui savent de combien d'élémens divers se compose dans toutes les affaires humaines le succès. Quand un souverain vient à bout de mettre en mouvement plus de 5 millions d'hommes, de nourrir, dans un pays en majeure partie désert, 2 millions de soldats, non-seulement durant quelques jours, mais pendant le long espace de cinq mois, il faut au moins rendre à ce souverain la justice de lui reconnaître les qualités d'un bon administrateur. Ce qui manqua aux Perses pour vaincre à Salamine et pour triompher à Platée, s'imaginerait-on par hasard que ce fut le courage? Les Perses saisissaient les javelines des Grecs des deux mains et brisaient les armes dont on essayait de les percer. Archers et cavaliers, coureurs infatigables, montagnards vigoureux et de taille à terrasser tous les athlètes d'Olympie, guerriers remplis d'un sombre et religieux enthousiasme, soldats repus comme ne l'ont jamais été les troupes de Wellington, champions de l'Asie qui apportaient avec eux l'ascendant incontesté de la victoire, pourquoi donc les Perses ont-ils été battus? Les Perses ont succombé, — c'est Hérodote, c'est Eschyle qui l'assurent, — « parce qu'ils n'avaient ni boucliers, ni cuirasses. » Xerxès aurait dû pressentir sans doute les conséquences que pourrait avoir ce désavantage. Mais, avec son javelot et son arc, le Perse avait déjà subjugué tant de peuples! Pouvait-on penser que ses traits viendraient s'émousser sur quelques peaux de bœufs et sur quelques écailles de bronze? Les petites causes dans la guerre ont de grands effets. Sans doute la Providence n'est jamais complètement absente en ces conflits; il ne faut pas cependant se hâter d'en conclure que la cause qui triomphe était la cause la plus juste. Les successeurs d'Alexandre n'ont pas fait aux popu-

lations asiatiques un sort bien digne d'envie, et la monarchie universelle à laquelle tendait Xerxès, si elle eût été un joug pour la Grèce, eût du moins été pour l'Asie un bienfait. Après la destruction de la grande armada, les Anglais proclamèrent avec ironie que Dieu s'était fait, lui aussi, luthérien. Dieu nous juge, il ne prend point parti dans nos querelles; ce serait y peser d'un trop grand poids. Ce qui semble toutefois apparaître à la lueur vacillante de l'histoire, c'est la volonté bien arrêtée du Créateur de donner toujours en fin de compte gain de cause à la civilisation.

Comme un ouvrier qui se complaît dans son œuvre, Dieu brise l'une après l'autre les ébauches imparfaites; sa prédilection n'est acquise qu'à ce qui peut honorer le limon sorti de ses mains. D'où vient, s'il en est ainsi, que la race grecque n'ait pas fini par gouverner le monde? Race plus heureusement douée, plus parée de tous les dons du corps et de l'esprit fit-elle jamais son apparition sur notre planète? Les Romains n'ont presque rien ajouté à l'héritage qu'ils avaient reçu des colonies helléniques. C'est une nation lourde et brutale dont le génie propre paraît aussi court que le glaive dont elle se servait dans les combats. Et cependant le forum a triomphé de l'agora, l'épée du légionnaire a eu raison de la lance dorienne. C'est que le sénat de Rome représente la constance dans les vues, la fermeté inflexible dans les revers. Athènes si chère aux esprits délicats, Athènes la mère de tous les beaux-arts, Athènes qui a connu tous les genres de gloire et tous les héroïsmes, nous offre au contraire l'image saisissante de la mobilité. Le sénat romain remercie Varron de n'avoir pas désespéré, après Cannes, du salut du pays; le peuple athénien exile ou immole ses généraux vainqueurs. Il n'épargne même pas les philosophes. Nos pères avaient imaginé une belle devise : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » Athènes en pratiquait une autre; elle avait fait de l'ingratitude la première vertu de sa république.

Il restait un dernier coup à porter aux Perses. Ce coup ne leur manqua pas. Les nations ont des heures néfastes; les maux alors, suivant l'expression d'Eschyle, leur viennent par milliers; « il leur en vient de la mer, il leur en vient de la terre; » 60,000 hommes avaient paru à Xerxès un détachement suffisant pour garder les côtes de l'Ionie; 60,000 hommes forment un cordon bien mince, quand il leur faut protéger un littoral de quelque étendue. Les flottes, à cette époque, reculaient souvent devant les traversées les plus courtes; en revanche, quand elles se décidaient à franchir les mers, elles amenaient sur leurs vaisseaux une armée. Les instances réitérées des Ioniens finirent par décider Léotychide et Xantippe à quitter le mouillage de Délos. Un Samien se chargea de conduire la flotte grecque à travers les Cyclades : les difficultés s'é-

vanouirent comme par enchantement. Surpris au mouillage qu'ils occupaient depuis le commencement de l'automne, les Perses ne se soucièrent pas de tenter de nouveau la fortune sur mer. La carène de leurs vaisseaux était chargée d'herbes, leurs équipages, recrutés dans l'armée de terre, étaient de médiocres rameurs. A peine Léotychide et Xantippe eurent-ils jeté l'ancre dans les eaux de Samos qu'ils virent l'ennemi appareiller à la hâte, se soustraire à leurs projets d'attaque par la fuite et gagner, en faisant force de rames, le continent. Entre Éphèse et Priène, à peu de distance du promontoire de Mycale et presque en face de l'île de Samos, s'étend une vaste plage formée par les alluvions du Gison et du Scolopéis. Les Perses y tirèrent à sec leurs vaisseaux et les entourèrent d'un mur de pierres, couronné de palissades. Quant aux navires phéniciens, ils furent autorisés à retourner en Syrie. Un ennemi qui refuse le combat encourage toujours à le poursuivre, car il fait ainsi l'aveu de sa faiblesse. Les Grecs ne tardèrent pas à être signalés du promontoire de Mycale. Leurs 110 vaisseaux pouvaient mettre à terre près de 20,000 hommes et demeurer encore sous une garde suffisante. Les équipages des Perses, soutenus par une nombreuse infanterie, essayèrent vainement de s'opposer à la descente. Avec des vaisseaux qui peuvent aller s'échouer à la plage, les préparatifs d'un débarquement sont tout faits. Le navire devient lui-même une sorte de fortification passagère. Le combat de Mycale fut, comme plus d'un combat de pirates normands, un combat d'amphibies. Les marins vidèrent ce jour-là leur querelle sur la bruyère. La flotte des Perses devint la proie des flammes, elle avait du moins été vaillamment défendue. Plus d'un guerrier grec s'était, le soir venu, acheminé vers le Valhalla où errent Agamemnon et Achille.

Les Athéniens juraient volontiers, comme les Vikings, « par leur bateau et par leur épée. » Les Lacédémoniens se trouvaient dépaysés sur mer. Quand ils eurent brûlé les navires des Perses et bouleversé les remparts qui abritaient la flotte, ils ne songèrent plus qu'à revoir leurs montagnes. Ils voulaient emmener en Grèce les colons ioniens et abandonner l'Ionie aux barbares. Les Athéniens s'opposèrent vivement à cette transplantation. Les Péloponésiens n'avaient, selon eux, aucun droit de s'occuper des colons d'Athènes. La protection jugée impossible, ils la prendraient à leur compte. Les Athéniens tinrent en effet parole. Grâce à leurs efforts, grâce à leur persévérance admirable, au bout d'un an de siège Sestos retombait aux mains de la Grèce. Voilà ce qui eût pu réellement faire mourir la mère de Xerxès, la vénérable Atossa, de douleur. La reine Marie Tudor n'y eût pas résisté. La prise de Sestos, c'était la fin de la guerre médique.

Dans les récits des anciens, il n'est jamais question du mal de

mer. L'hoplite de Lacédémone, pas plus que le légionnaire de Rome, n'en pouvait cependant être exempt. Il n'est pas impossible d'apprendre à ramer sur le sable, il faut s'embarquer pour acquérir le pied et le cœur marins. Négliger ce côté du problème, ce serait s'exposer à de graves mécomptes. L'armée d'Ulm et d'Austerlitz s'était-elle complètement amarinée pendant son séjour à Boulogne? Je n'en jurerais pas. Les soldats de Germanicus, pendant la tempête, « troublaient les matelots, ou, les aidant à contre-temps, empêchaient la manœuvre, — *officia prudentium miles pavidus et casuum maris ignarus corrumpebat.* — » Quant à nous, par bonheur, si nous possédions jamais une flottille, nous aurions d'excellens légionnaires sous la main. On sait que je ne suis point partisan de la confusion établie entre des services très distincts, que les colonies et les troupes coloniales ne me semblent point à leur place dans le département de la flotte. Tant que cette infanterie a composé la garnison de nos vaisseaux, aussi longtemps que cette artillerie y a remplacé à elle seule les anciens canonniers bourgeois, une infanterie et une artillerie de marine avaient leur raison d'être. Aujourd'hui nous avons d'admirables troupes; nous ne nous en servons pas. C'est dans les colonies lointaines, devant Sébastopol ou sur les ruines fumantes de Bazeilles, qu'on les rencontre. Là elles honorent le drapeau, font rejaillir jusqu'à nous l'éclat de leur héroïsme. Ce n'est pas assez pour que je consente à laisser altérer par ces complications la simplicité de rouages que je me suis plus d'une fois permis de rêver pour notre grande machine maritime. J'abjurerais au contraire toute pensée de divorce, le jour où, à côté de la flotte, il devrait y avoir une flottille, et, — conséquence naturelle, — une armée de mer. Cette armée en effet serait toute trouvée. En pourrait-on imaginer une meilleure?

La flotte de transport qui n'est pas en même temps une flottille de débarquement ne me présage pas des opérations bien importantes, du moins dans les guerres européennes. Elle peut, par le plus grand des hasards, rencontrer sur sa route une baie de Kamiesh; elle a plus de chances encore d'aller aboutir à La Corogne ou à Walcheren. Il n'y a qu'une flottille qui puisse traverser à coup sûr un détroit ou tourner des frontières jugées inexpugnables, parce que cette flottille n'a pas besoin de port. Les plages lui en tiennent lieu. C'est sur une flottille et non pas sur une flotte qu'on peut se flatter de tout emporter avec soi, qu'on peut jeter ses troupes sur un point, les rembarquer brusquement et les aller verser sur un autre. Grant a mieux aimé arriver de combat en combat sous les murs de Richmond, se frayer un dur et long chemin dans le sang, que d'aller débarquer, comme Mac-Clellan, sur les rives de la Chesapeake. Une armée mise à terre, quand le débarquement n'est pas

une surprise, trouve généralement trop de forces, trop de retranchemens devant elle. Et quelle étrange prétention ce serait de vouloir surprendre, alors qu'il faut hisser chaque cheval l'un après l'autre au bout de vergue, le déposer dans un lourd chaland et conduire ce chaland au rivage; qu'il faut sortir, de deux ou trois panneaux au plus par navire, l'artillerie et les munitions rangées à fond de cale! L'infanterie cause moins d'embarras; néanmoins les embarcations, les chalands dans lesquels on l'entasse affronteraient difficilement un débarquement de vive force.

Qui ne transporte pas aujourd'hui 40,000 hommes ne transporte rien. Il n'entrera probablement jamais dans la pensée d'une puissance quelconque, si animée à la lutte qu'on la suppose, de faire renaître au XIXe siècle les traditions de la piraterie. La belle Julie de Gonzague pourrait dormir en paix à Fondi, quand bien même toutes les flottilles du monde croiseraient sur les côtes de la Méditerranée. Les seules opérations possibles de nos jours sont des opérations sérieuses, régulières, telles qu'en comporte la guerre civilisée. Un corps d'armée complet avec ses chevaux, son artillerie et ses vivres, c'est le moins que les faiseurs de projets, — et je ne veux pas me placer dans leurs rangs, — pourraient se permettre de demander. Dans les prévisions du premier consul, 500 chaloupes, 400 bateaux, 300 péniches devaient embarquer « 120,000 hommes, les munitions indispensables pour les premiers combats, des vivres pour une vingtaine de jours, l'artillerie de campagne, avec attelage de deux chevaux par pièce. » De tout ce plan si bien conçu, les marines de premier ordre, — il y en a maintenant quatre ou cinq en Europe, — ne garderaient probablement que le programme. Elles ont à leur disposition d'autres moyens que ceux qui en 1805 pouvaient être mis en œuvre. Il n'est pas bien certain pourtant qu'elles voulussent écarter d'une façon absolue l'emploi des bâtimens à rames. « Ces péniches de 60 pieds de long, qui pouvaient recevoir de 60 à 70 soldats, outre 2 ou 3 marins pour les diriger, qui ne tiraient que 2 ou 3 pieds d'eau et se garnissaient au besoin d'une trentaine d'avirons, » paraîtraient probablement le complément obligé de la chaloupe à vapeur. La flottille, telle que je la conçois, n'est guère plus hardie que la flotte de César. Ce n'est pas une bande d'oiseaux de grand vol; elle a soin de tenir toujours la terre sous son écoute. Je ne lui conseillerai jamais d'oublier le sort des vaisseaux de Germanicus. Astreinte à la plus extrême prudence, elle peut se donner par contre des licences de construction interdites aux transports qui bravent la haute mer. Les chevaux n'en doivent pas sortir par la vergue, mais par la porte, comme au temps du sire de Joinville. L'*hippogoge* moderne est encore à trouver. Le jour où le rivage sera aussi accessible aux chevaux qu'aux soldats,

la flottille pourra être rangée au nombre des chemins de fer stratégiques.

Où l'étude de l'antiquité peut-elle entraîner un vieil écolier de troisième? La puissance qui, à l'heure de paix où nous sommes, se mettrait à reconstruire la célèbre flottille de Boulogne courrait grand risque de la voir, comme sa devancière, pourrir inutile dans la Liane. Les anciens, il est vrai, improvisaient leurs flottes, les uns en trente, les autres en quarante-cinq jours; ils y employaient tout au plus un hiver. Les Anglais n'ont-ils pas été à la veille de nous donner le même spectacle? A la fin de la guerre de Crimée, ils faisaient sortir de leurs arsenaux une canonnière à vapeur par semaine. Peut-être feraient-ils mieux encore aujourd'hui. Il y a longtemps que je me suis permis de l'écrire : La marine n'est pas seulement de l'administration, elle est avant tout de la politique. On ne met pas une flotte sur les chantiers sans savoir préalablement ce qu'on en veut faire. Napoléon, César, Germanicus, Théodoric, Charles-Quint, avaient un but quand ils construisaient leurs flottilles. Nous, qui ne demandons que le respect de nos frontières et qui ne songeons qu'à ravitailler nos colonies, nous n'avons, pour le moment du moins, aucune raison de les imiter. Peu importe! ces questions rétrospectives ont toujours leur intérêt. Fussions-nous voués à une paix éternelle que nous ne verrions pas pour cela les soldats ou les matelots se détacher complètement de l'histoire. Où les questions de guerre, d'art militaire, d'armement, ont-elles été traitées avec plus de zèle, avec plus de compétence qu'en Suisse et en Belgique? Je ne pense pas que ces deux puissances songeassent alors à sortir de leur neutralité. Les récits d'aventures n'en ont que plus de charme, quand on les lit les pieds sur ses chenets et la maison bien close. On ne les lit même jamais qu'à ces heures-là. Quand l'action nous emporte, nous ne nous soucions guère d'interroger le passé. Si la nécessité d'agir se présente à l'improviste, si l'événement que tout rendait improbable éclate, comme crève un *haut-pendu*, dans un ciel serein, il est trop tard pour ouvrir ses livres et pour se demander comment, en pareil cas, auraient opéré les ancêtres. Il y a quarante ans, aucun marin, — je puis le garantir, — n'eût eu la bizarre idée de s'occuper de Xerxès et de la bataille de Salamine. La marine à voiles différait tellement de la marine à rames! Aujourd'hui le rapprochement paraîtra *moins cherché*. Nos vrais ancêtres ne sont plus les Tromp et les Ruyter, les Suffren et les Duguay-Trouin; ce sont les Thémistocle et les Eurybiade.

E. Jurien de la Gravière.

LA

CHINE ET LE JAPON

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Ce n'est pas sans raison que la foule des visiteurs se presse devant les vitrines occupées par la Chine et le Japon au palais du Champ de Mars. Après avoir écouté tant de récits, lu tant de relations sur ces deux pays, le public européen est curieux de les voir pour ainsi dire à l'œuvre, et de juger par ses yeux leur civilisation, leurs industries, leurs ressources commerciales et la valeur relative de leurs productions de toute sorte. Chacun se dirige donc vers les salles qui leur sont attribuées, avec l'espoir tout naturel d'y trouver le spectacle réduit, mais fidèle et expressif, de leur activité nationale.

Malheureusement cette curiosité est déçue ou n'est que bien imparfaitement satisfaite. La Chine comme le Japon ont affecté presqu'en entier le vaste emplacement qui leur était dévolu à deux ou trois seulement de leurs industries les plus restreintes. Si l'on se rappelle en effet qu'au Japon, sur un commerce d'exportation qui dépasse 100 millions de francs, les bronzes, laques et porcelaines n'atteignent pas ensemble 1 million, et qu'en Chine ils forment à peine 1/2 pour 100 des sorties, on s'étonnera de leur voir tenir une place prépondérante, pour ne pas dire exclusive, dans l'étalage du Champ de Mars. Cette exhibition représente les industries de l'extrême Orient tout juste comme le magasin de Barbedienne ou celui de Beurdeley, transportés au Japon, représenteraient l'infinie variété des industries françaises. A peine quelques cocons, quelques écheveaux de soie grège, quelques échantillons de riz, de thé, de chanvre, de coton, sans éclaircissemens ou avec des éclair-

cissemens trop sommaires sur les procédés de culture et l'emploi de ces récoltes dont vivent les deux pays. Le *bibelot* (puisqu'il faut l'appeler par son nom) envahit tout, déborde de toutes parts et enjambe audacieusement d'une section sur l'autre. Vous alliez chercher le Japon chez lui, la Chine chez elle; vous vous retrouvez devant l'inévitable joujou confectionné à l'usage européen qui s'étale aujourd'hui à l'angle de tous nos boulevards, dans la montre de tous nos magasins.

Il ne pouvait guère en être autrement, après l'accueil fait aux produits du Japon tant à Vienne qu'à Philadelphie. Alléchés par le succès, les Japonais nous en ont envoyé de grosses cargaisons sorties des mêmes ateliers et enlevées d'ailleurs avec la même avidité. Les Chinois, à leur tour, gens à ne jamais négliger une bonne affaire, ont voulu disputer les chalands à leurs voisins. Les uns et les autres ont donc ouvert boutique au Champ de Mars. Escomptant habilement la satisfaction ingénue qu'éprouve l'acheteur à traiter directement avec un Fils du ciel ou un sujet du mikado, ils vendent au décuple de leur prix normal des objets qu'on trouverait presque sans exception et à des taux moins exorbitans chez nos grands entrepositaires parisiens.

Rien de plus légitime, et, puisque les Occidentaux s'arrachent ses ouvrages exotiques, l'extrême Orient fait bien de les leur faire payer le plus cher qu'il peut. Une pareille spéculation n'a même rien qu nous étonne de la part des Chinois, qui ne viennent pas nous demander notre admiration, dont ils n'ont cure, mais notre argent, dont ils font plus de cas, et s'entendent à merveille à exploiter la simplicité de l'amateur novice. Elle nous surprend davantage chez leurs concurrens japonais. On pouvait s'attendre à voir un gouvernement, jaloux de se concilier les sympathies de l'Europe, placer sous ses yeux, au lieu d'un comptoir forain, un résumé sincère de l'état de sa civilisation, des progrès réalisés ou essayés jusqu'à ce jour. En vérité l'occasion en valait la peine, et les exemples ne manquaient pas. Il faut bien nous passer de ce qu'on ne nous offre pas et nous contenter de regarder d'abord ce qu'on nous montre, sauf à chercher ensuite dans quelque coin dédaigné et à compléter au besoin avec nos souvenirs les renseignemens que nous eussions souhaités plus complets sur les produits agricoles, les ressources minérales, les méthodes anciennes et les nouveaux procédés industriels, en deux mots sur la richesse réelle et les récens progrès des pays qui vont nous occuper.

I.

S'il pouvait arriver une bonne fortune aux exposans japonais, c'était assurément de se trouver placés côte à côte avec leurs ri-

vaux, les Chinois, dont l'étalage semble destiné, par un mauvais sort, à servir de repoussoir à celui du Daï Nippon. Autant on remarque chez les uns d'élégance et de spontanéité, autant on constate chez les autres de mauvais goût et de maladroite recherche. Avant même d'entrer au Champ de Mars, ce contraste frappe le visiteur dans les pavillons mitoyens du Trocadéro. Cette construction prétentieuse, chargée d'ornemens bigarrés, encombrée de marchandises de pacotille, dépourvue même du mérite de l'exactitude, sorte de compromis entre le temple et le *ya-men*, c'est l'annexe chinoise. Êtes-vous dans la maison d'un riche citadin, dans un restaurant ou dans la demeure d'une idole? Vous n'en savez rien, et les voyageurs les mieux renseignés sur l'Empire du Milieu auront peine à vous l'apprendre. Au contraire entrez dans l'annexe japonaise : parmi les plantes indigènes, vos yeux s'arrêtent sur une maisonnette d'une attrayante simplicité, qui semble un joujou délicat et donne immédiatement, par ses supports de bois, ses cloisons de papier et sa construction à jour, l'idée d'une nature gaie et d'une race hospitalière. Sans doute le titre de « village japonais » est légèrement ambitieux : jamais l'humble couple de paysans que nous avons vus barboter jusqu'à la ceinture dans les rizières, les jambes protégées par des guêtres de soie contre les piqûres des sangsues, n'a dormi sur des nattes aussi fines et ne s'est abrité derrière des paravens si rutilans d'or. Mais il faut bien passer un peu de toilette aux jolies femmes et de coquetterie aux exposans. Qu'importe que la maison soit trop petite pour celle d'un bourgeois ou d'un noble, trop jolie pour celle d'un cultivateur ou d'un artisan, si elle donne une idée de la vie intime du peuple qui l'a construite! Cette miniature rappelle les vide-bouteilles champêtres semés dans les anciens parcs princiers, ou certaines maisons de thé dispersées dans la campagne aux environs d'Yédo. Il n'y manque que la plantureuse fille qui fait signe de la main au passant en lui criant : *Irassha! irassha!* (entrez, entrez!) Combien il est regrettable de trouver tout auprès une boutique de faïences à bon marché et un assortiment digne de nos magasins de nouveautés. Passe encore pour les embellissemens de complaisance et les accessoires inexacts, mais qu'on nous fasse grâce de l'invraisemblance, et, puisque nous sommes dans un village, qu'on nous montre les instrumens de culture, les ustensiles de ménage, le harnais et le bât des chevaux, les primitifs socs de charrue, et jusqu'au baquet où le voyageur lave ses pieds avant de fouler les nattes de la maison.

Si incomplet que soit ce tableau de la vie chinoise ou de la vie japonaise, c'est à tort qu'on se flatterait d'en trouver une image plus fidèle en se transportant de l'autre côté de la Seine. Ici tout semble s'être incliné devant le besoin de présenter aux acheteurs européens

un assortiment complet de *curiosités* selon leur goût réel ou présumé. On a donc entassé dans les vitrines tous les articles reconnus jusqu'ici pour être d'une importation facile. Les Chinois, renchérissant selon l'usage des nouveaux venus, ne se sont pas contentés des potiches ventrus et des magots que l'Europe leur achète depuis des siècles. Ils ont fabriqué, à notre intention, une grande quantité de mobiliers de formes européennes ou réputées telles, dont la laideur, il faut bien dire le mot, ressort d'autant mieux qu'au milieu de ces produits hybrides se trouvent disséminés de beaux objets franchement chinois et dignes de la vieille réputation chinoise par la finesse du travail, l'heureux contraste des couleurs et la majesté des lignes. Il est nombre de paravens représentant des oiseaux de paradis et des canards mandarins brodés sur soie, le tout encadré de bois noir de Canton, il en est un surtout de dimensions énormes formé de feuilles de cloisonné, qui, tout en demeurant de lourdes machines, attestent du moins la science décorative et l'habileté de main des ouvriers. Quant aux salons rouge et or, rose et noir, qui s'étalent si complaisamment sous les yeux des chalands, ce n'est certes blesser personne que de les déclarer affreux, puisqu'ils ne sont d'aucun pays ni d'aucun style. On pousse la prévenance jusqu'à nous apprendre que tel lit en bois de Canton est un *fac-simile* de celui du Fils du ciel, que l'on met ainsi de complicité dans la réclame. Il paraît que les négocians Anglais, organisateurs des envois de Chine, ont été plus heureux que nos ambassadeurs : ceux-ci n'ont jamais pénétré jusqu'ici dans le palais impérial ; ils eussent été sans doute moins prompts à en dévoiler les mystères et la simplicité patriarcale. Le souverain de 400 millions d'hommes coucher dans un lit de 25,000 francs ! quel dénûment !

N'insistons pas sur ces erreurs, et arrêtons-nous devant des meubles de forme nationale, comme les sièges carrés, les tables de marbre montées sur un pied en bois sculpté, certains cadres dont l'ornement consiste en une grecque en bois artistement découpé. Dans ces modèles indigènes, on retrouve du moins, à défaut de beauté, cette originalité qui a suffi pour populariser chez nous les produits de l'art chinois. Les meubles en rotin incrusté méritent le même éloge, quoique l'exécution en soit très inférieure aux incrustations de nacre du Tonkin, qu'on peut voir à notre exposition de Cochinchine. Quelques ivoires précieusement fouillés attirent l'attention moins par leur apparence que par les prix ridicules auxquels ils sont cotés. Il est difficile de rien imaginer de plus minutieux. Ces personnages lilliputiens, taillés par douzaines dans le bloc, avec lances, sabres, bonnets pointus, découpés en épargne, donnent une haute idée de la patience des artisans qui s'y emploient ; mais c'est tout. Le sentiment de l'art ne se manifeste ni dans la dis-

tribution des groupes, ni dans l'attitude des personnages, qui sont à peine indiqués. Lorsqu'on y regarde de près, on s'aperçoit même que le travail est assez inachevé et n'a d'autre intérêt que celui de la difficulté vaincue. Nous passons également insensibles devant un bloc de jade attaqué d'un ciseau hésitant par un ouvrier qui craint d'entamer trop profondément la précieuse matière qu'il façonne.

La céramique chinoise à l'exposition n'offre rien que chacun ne connaisse. Il est difficile de discuter le mérite de ses œuvres, trop fantaisistes pour ne pas relever exclusivement du caprice de chacun. Celui-ci goûtera la bizarrerie des contours, l'éclat des couleurs, la monotonie classique des sujets, celui-là en déclarera insipide la laideur compassée. Ce qu'on peut constater dans les vases exposés comme dans ceux que nos marchands importent, c'est la décadence de la fabrication. La loi du bon marché opère déjà dans l'extrême Orient la révolution qu'elle a produite dans le reste du globe. La nécessité de faire vite et à peu de frais entraîne une négligence trop visible. Regardez ce grain rude, ces bariolages délavés, ces tons faux, ce vernis épais, et comparez les nouvelles porcelaines avec le vieux-chine! Quelques vases monochromes ou flambés réjouissent encore l'œil des amateurs par la finesse de leurs teintes vert-céladon, bleu-lapis ou serpentine; mais qu'ils sont loin des beaux échantillons anciens venus jusqu'à nous! Les Chinois sont gens de routine et de procédé plus que d'imagination; aussi n'ont-ils pas de rivaux dans les industries qui ne demandent qu'une stricte fidélité aux recettes traditionnelles. C'est ainsi que leurs cloisonnés à fond bleu de ciel restent inimitables, par la netteté du dessin, l'habile mariage des tons et la tranparence de l'émail. Le nombre en est grand; et, si tous ne sont pas d'un égal fini, leurs belles couleurs nettes et brillantes attirent l'œil sans le lasser.

Les tissus de soie tiennent une place importante dans les envois de la Chine. Mais ici encore les exposans ont dépassé le but, par un excès de zèle intempestif. Ils ont essayé de se mettre au goût de l'Europe et de placer sous ses yeux des échantillons à son usage. Au lieu de vêtemens et de tentures indigènes, ils ont déployé des châles et des pièces de taffetas qui semblent s'offrir à nos élégantes. On eût volontiers toléré ou même admiré des couleurs criardes sur les robes des dames imaginaires que la plupart d'entre nous se représentent l'éventail en main, adossées à un paravent; mais ces châles de crêpe que nous avons vus sur les épaules de nos grand'-mères, mais ces soieries unies dont l'aunage européen indique que nos femmes et nos sœurs sont invitées à s'y tailler une toilette de bal, nos yeux sont blessés de les voir empourprés d'un rouge violent, trempés dans un bain vert-cru, nacarat, lie de vin, ou revêtus de

nuances indécises, qui, pour être des tours de force de teinturier, n'en demeurent pas moins des scandales optiques. L'œil d'une Parisienne ne goûtera jamais ces étoffes éclatantes qu'à la condition de les voir sur les épaules d'une mortelle ennemie.

Si au lieu d'être dirigée, dans une vue mercantile, par quelques négocians des factoreries européennes de Canton et de Shanghaï, l'exposition chinoise l'eût été par le gouvernement, nous aurions eu sans doute à parcourir toutes les étapes de la plus ancienne civilisation du globe. Nous aurions pu, conjointement avec les œuvres, passer en revue les procédés auxquels elles sont dues, les matières premières de tous les règnes, les métiers, les mécanismes parfois savans, les instrumens agricoles, en un mot tout le matériel d'exploitation de ce grand pays. Mais tout cela n'eût pas trouvé d'acheteurs, et à part une salle où les douanes des divers ports ont entassé pêle-mêle des modèles de bateaux, de chaises à porteurs, des alimens, de la serrurerie, des vêtemens, de la soie grège, des insectes, un peu de thé et de papier, quelques minerais, il faut se passer de renseignemens. Rien n'indique au visiteur qu'il est dans un pays dont le commerce extérieur se chiffre par 1,100 millions de francs.

II.

Sans verser aussi complètement que sa voisine dans l'imitation européenne, l'exposition du Japon est loin d'offrir un tableau des mœurs actuelles, et nous y avons rencontré çà et là quelques objets d'un usage courant. Quant aux articles de luxe, qui tiennent tant de place, on peut affirmer sans crainte qu'aucun Japonais, riche ou pauvre, ne les marchanderait aujourd'hui. Non que les belles laques et les beaux bronzes soient dédaignés; il s'en faut bien, et c'est même une qualité remarquable de la race que la sûreté du goût en pareille matière, chez les petites gens comme chez les grands. Mais ils n'estiment que les vieux meubles, sortis des mains d'anciens artistes, et dont la plupart, vendus dans un jour de gêne par les familles qui les avaient précieusement gardés jusque-là, sont venus depuis longtemps enrichir nos collections particulières. Ils n'ont que mépris pour les nouveaux, dont la fabrication cesserait immédiatement, s'il ne se trouvait des étrangers pour les acheter. C'est donc une marchandise d'exportation qui remplit les salles du Champ de Mars, soit que l'industrie moderne se borne à la reproduction moins achevée, mais encore exacte, des vieux chefs-d'œuvre, soit qu'elle essaie de s'adapter aux mœurs occidentales.

Puisque cet assortiment est réuni à notre intention et offert à notre convoitise, examinons-le en amateurs qui veulent en avoir pour leur argent, et surtout sans nous laisser déconcerter par cette exclamation désespérée qui retentit à nos oreilles : « Tout est acheté, tout est vendu ! » Rassurez-vous, madame ! si la fabrique est loin, le magasin est bien garni et se renouvellera sans doute peu à peu. Une fantaisie ne se paie jamais trop cher, et vous pourrez, si tel est votre bon plaisir, meubler votre logis de merveilles qui oncques ne furent japonaises. S'il vous agrée au contraire d'étudier le génie de ce peuple dans ses arts décoratifs, en séparant l'ivraie du bon grain, les œuvres des pastiches, et d'admirer les jolies choses sans acception de prix et sans préoccupation exclusive de l'étiquette qu'elles portent, observez l'attitude de quelques visiteurs ayant résidé au Japon assez longtemps pour s'assimiler à un certain degré le tempérament esthétique de la race. Il n'en manque pas, car c'est une science qui s'infuse vite dans un esprit quelque peu attentif.

En entrant dans la première salle, ils passeront rapidement devant de grands vases en bronze niellé « très compliqués,

Où l'on voit qu'un monsieur très sage
S'est appliqué. »

Qu'importent, si l'on est résolu à ne regarder qu'à la valeur esthétique et non à la richesse de la matière, l'or et l'argent prodigués, le poids de bronze et la quantité de travail employés? Ces bourrelets superposés, les uns circulaires, les autres hexagonaux, qui forment le pied, ces anses chargées de guirlandes, ces lignes, qui ne sont ni droites ni franchement courbes, ces petites balustrades qui coupent le galbe, attestent sans doute une sorte de fécondité exubérante. Les figures de convention ciselées en relief donnent à l'ensemble un caractère de haute fantaisie. Mais tout cela n'est qu'un colifichet agrandi sans mesure.

Nos conducteurs ne feront non plus guère cas d'oiseaux fabuleux de taille gigantesque, d'allures raides et anguleuses, portant des girandoles, sur lesquels on peut étudier les déviations successives du goût. Dans les vieilles collections, en effet, on trouve souvent une grue, l'oiseau favori des Japonais, montée sur une tortue, le col tendu, et portant dans son bec une fleur unique de lotus. Dans la corolle de la fleur se dissimule une fine pointe métallique, sur laquelle on peut ficher la petite bougie de cire à mèche de papier en usage dans le pays. Une première modification malheureuse a consisté à changer la pointe de métal pour une petite galerie circulaire destinée à recevoir une de nos bougies. C'en était déjà fait de la vérité, car la fleur perd aussi toute sa grâce. Le second pas a

été de placer dans le bec de l'oiseau une girandole de fleurs; enfin, comme ce poids de bronze eût entraîné l'échassier hors de son centre de gravité, il a fallu ramener le col en arrière par une contorsion pénible, ou remplacer la grue trop svelte par un oiseau massif, que, faute de traditions transmises, l'artiste moderne ne sait pas camper sur ses pieds, et qui n'a jamais eu droit à se poser sur une tortue. On a ainsi obtenu un meuble qui peut, il est vrai, prendre plus commodément place dans nos salons, mais auquel manquent la vérité, la vie, qui font tout le charme de cet art exquis dans les petites choses et insuffisant dans les grandes.

En revanche, vous verrez vos guides s'arrêter avec complaisance devant de modestes vases lagènes assez semblables à des alcarazas ou effilés comme les fiaschetti italiens, dépourvus d'ornemens, mais d'une élégance inimitable, ou encore devant de simples bouilloires au ventre arrondi enguirlandées d'un léger feuillage niellé sur cuivre. C'est le privilège des arts primitifs de rencontrer en fait de vases les formes normales et les justes proportions; la faute des arts en décadence est de ne pas s'y tenir. Vous regarderez encore avec attention de petites plaques de bronze, sur lesquelles des ciselures microscopiques représentent des guerriers armés de toutes pièces. Malgré leur destination moderne de boutons de manchettes, ce n'en est pas moins une reproduction de l'art ancien. C'est en effet sur des gardes de sabre et des fermoirs de blague à tabac que les Japonais ont appris à buriner ces merveilles dignes de la loupe.

On ne fabrique plus de bronze au Japon qu'à destination des étrangers; mais on se sert constamment de porcelaine. Il est donc probable que nous allons rencontrer quelques ustensiles de vaisselle indigène. Point. Au milieu d'une grande quantité de provenances, de dimensions et d'usages variés, c'est à peine si nous distinguons un bol ou un plat domestiques. Voici d'abord les grands potiches d'Owari, d'une belle pâte homogène, aux dessins d'un bleu nuancé sur un fond blanc; c'est une des porcelaines les plus goûtées des Japonais. Ils estiment surtout les fonds gros bleu des jardinières quadrangulaires qu'ils placent dans leurs cours intérieures. Les difficultés de métier qui s'attachent à la cuisson leur donnent, même dans le pays, un grand prix, sans comparaison toutefois avec celui qu'on en demande ici. — Les faïences de Kioto se distinguent par leur fond craquelé de nuance terre de Sienne, sur lequel se détachent des personnages soigneusement peints; elles sont de dimensions peu considérables, ornées avec sobriété. C'est de tous les genres le seul qu'on puisse de loin mettre en parallèle avec le sèvres. — Quant aux plats, aux gigantesques cornets de Nagasaki, nous ne pouvons nous résigner à en admirer les grossières enluminures, l'opposition criarde du rouge brique, du bleu de ciel,

du vert de mer, renforcée par le fond blanc laiteux. Telle paire de vases aura beau être cotée 10,000 francs, nous n'en déclarerons pas moins contraires au bon goût et au bon sens leurs grands médaillons, leurs grands dessins dont aucun détail n'échappe, et leurs cols flanqués d'éventails de bronze en manière d'anse qui déchireraient la main qui voudrait les saisir.

Voyez, au contraire, comme à peu de frais le potier japonais sait faire de charmantes choses quand il se laisse aller à son instinct, sans consulter ce qu'il croit être la mode étrangère. Ces pitons, d'un blanc œuf d'autruche, imitant une section de bambou autour desquels s'enroule une branche d'un beau vert clair et voltige un moineau, ces plats d'Etchizen à fond gris, de Hirado à ramages bleu et blanc, ces troncs d'arbre évidés où, par une fantaisie amusante, l'artiste s'est avisé de nicher toute une famille de singes, ces simples baquets de porcelaine faits à l'imitation des seaux de bois familiers aux ménagères, tous ces petits pots auxquels on sent que l'ouvrier a travaillé sans effort, en pleine possession de son sujet et de ses moyens, nous charment par l'heureux caprice qui semble avoir présidé à leur confection.

Les porcelaines de Kanga et celles de Satzuma sont soigneusement mises à part, comme elles le méritent. Celles de Kanga représentent à notre avis le plus heureux effort fait par les Japonais pour adapter leur fabrication à nos usages. Le fond blanc disparaît presque entièrement sous des ornemens d'or et d'un beau rouge pourpre. Au lieu de grands ramages qui nous offusquent sur le nagasaki, de petites figures, d'une délicatesse et d'une variété inouïes, sont encadrées dans des médaillons en forme de losanges, de carrés, d'éventails, jetés comme au hasard sur la panse des vases, sur le bord des assiettes, sur le couvercle des théières. Ce genre de décoration convient à merveille aux objets de faible grandeur ; il n'est rien de plus délicieux qu'une théière minuscule en kanga. Les grands plats, les soupières, les grosses jarres, s'accommodent moins bien de ces dessins ténus, et c'est une faute d'en vouloir composer des services de table complets ; mais on en pourrait faire de charmans services à thé ou à café en modifiant la forme malheureuse des tasses.

Qui n'a entendu parler du vieux satzuma? Hélas! le vieux satzuma, cette faïence teintée d'un blanc jaunâtre si doux à l'œil des amateurs et diaprée d'enjolivures si délicates, le vieux satzuma n'est plus. Quelques échantillons prêtés par la province originaire, et placés sous une vitrine, semblent destinés à faire ressortir l'infériorité des produits actuels. Les vases modernes, d'une pâte moins belle et d'un craquelé moins régulier, diffèrent aussi par les sujets. Ce sont aujourd'hui des personnages légendaires, les dieux, surtout les saints du bouddhisme, les djin-roku-rakkan, qui défraient

l'imagination des peintres. Ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre de la laideur grimaçante de leurs modèles: elle est de tradition; mais, à ne juger que le fini du travail, comparez ces petits brûle-parfums d'un galbe si plein, si ramassé, aux grands vases allongés d'aujourd'hui, ces fleurs aux calices dorés, aux couleurs brillantes et si bien assorties, jetées en gerbes élégantes, sans monotonie comme sans désordre, avec le dessin incorrect et tourmenté, les couleurs épaisses du nouveau satzuma, et surtout la légèreté de pâte et la perfection des anciens vases avec les inégalités des modernes, et leur pesanteur presque sensible à l'œil, vous mesurerez ainsi toute la distance qui sépare l'ancienne céramique de la nouvelle, l'une raffinée dans ses procédés et modeste dans ses prétentions, l'autre dissipant ses moyens et ses efforts en témérités ambitieuses. Qu'ils traitent la porcelaine ou le bronze, les Japonais sont des décorateurs de premier ordre tant qu'ils n'attaquent d'autres motifs que les végétaux, les oiseaux, les poissons et les insectes. Aussi s'en tenaient-ils là jadis, à part qu lques figures hiératiques de dieux. Depuis qu'ils se sont mis en tête de sculpter des bas-reliefs entiers sur leurs vases et de peindre des tableaux complets sur leurs plats, ils ont cessé d'être eux-mêmes et sont entrés dans une période de décadence et de tâtonnemens.

Les émaux cloisonnés tiennent peu de place dans l'exposition du Japon. Les uns, d'un vert sombre et un peu triste, viennent de la province d'Owari, et sont d'un prix inférieur. Une paire de cornets du plus grand modèle vaut de 500 à 600 francs. Les autres, sur fond bleu, venus de Yokohama, se fabriquent à l'imitation de la Chine. On en voit aussi quelques échantillons sur un fond blanc terne. Le travail de ces deux dernières espèces est soigné; le gabarit est bien choisi; sans le voisinage des Chinois, ils feraient une excellente figure, mais les couleurs en paraissent bien amorties à côté des tons splendides qui brillent sur les grands paravens, les tables, les dames-jeannes de la Chine.

III.

Un œil exercé reconnaît aisément au nombre des laques les rares épaves de l'industrie ancienne qui se sont glissées dans l'envoi de 1878, après avoir passé du palais d'un daïmio dans la boutique d'un marchand d'Osaka ou d'Yédo. Quelques beaux cabinets aux formes simples méritent d'être cités hors pair. Le regard se repose avec délices après tant d'éblouissemens sur leurs surfaces polies que la main voudrait caresser. Tantôt sur un fond noir se détache un dessin net et léger tracé par un pinceau trempé dans l'or mat, tantôt sur un champ peau de poire (*nashidji*), s'étale un paysage avec mon-

tagnes en saillie et fleuves en creux, où l'or du dessin va se perdre par de savantes dégradations dans celui du fond. Des armoiries semées d'une main discrète égaient les supports verticaux et les tablettes. Des coins d'or ou d'argent ciselé encadrent les arêtes saillantes, et achèvent de donner à l'ensemble un caractère de richesse et de perfection. Le *tantseu* est un meuble très prisé des Japonais; il sert à poser des livres et des rouleaux de papier à côté de l'écrivain. On en trouve encore chez les nobles; c'est de tous les débris de leur grandeur passée celui dont ils se séparent le moins volontiers. Tel est cependant le malheur des temps que les anciens deviennent rares, pour ne pas dire introuvables, et que, pour satisfaire aux demandes de l'étranger, il faut en fabriquer de nouveaux. Quant aux rares cabinets de laque rouge aux moulures creuses, ils sont faits directement à l'imitation de la Chine et tombent sous le reproche d'inélégance qui s'applique à tous les produits de ce pays.

Le mode de fabrication des laques explique pourquoi les anciens sont d'un prix très supérieur aux nouveaux. Le vernis extrait du fameux arbre *rhus vernicifera* et préparé suivant des recettes ésotériques est étalé en couches successives sur l'excipient. Il faut attendre que la première couche soit entièrement sèche avant d'en appliquer une seconde, et chacune doit être extrêmement légère pour s'incorporer à la précédente; c'est à force de repasser ainsi le pinceau, à plusieurs semaines d'intervalle, qu'on finit par obtenir cette espèce de placage qui fait corps avec le bois et atteint parfois une épaisseur de plusieurs millimètres. On n'a fait encore que préparer ainsi le fond destiné à recevoir des ornemens dorés, qui, pour être d'un beau relief, demandent à leur tour un travail analogue et une semblable longanimité. Il faut dix-huit mois pour produire une laque demi-fine; mais il fallait des années pour achever les meubles dont on voit quelques échantillons au Champ de Mars. Ces vieux laques sont d'une telle solidité qu'après une immersion de huit mois au fond de la mer, lors du désastre du *Nil* qui les ramenait de Vienne, ils furent retirés de leur caisse intacts. Le bois en est tellement sec qu'il devient d'une extrême légèreté, signe caractéristique d'authenticité.

Les petites boîtes, qui semblent faites d'or liquide solidifié, se recommandent par une même recherche minutieuse. Quelle différence entre ces bijoux délicats et les pièces balourdes dont nous encombre l'importation! C'est encore un délicieux *bibelot* que ces troncs de bambou naturels enjolivés, pour tout ornement, d'une simple feuille de bambou en or fin, ou d'une marguerite autour de laquelle voltige un passereau. Il faudrait en citer beaucoup du même genre. Les Japonais excellent à jeter sur le bois brut, avec une sorte de désinvolture, leurs motifs habituels de décoration, et

savent, tout en les répétant à satiété, leur donner toujours le charme de l'imprévu. On le verra surtout par leurs petits plateaux incrustés d'animaux chimériques en écaille, exactement reproduits des anciens. On y retrouve constamment certaines associations symboliques de plantes et d'animaux : le phénix et le paulownia figurent la rectitude; la grue et le sapin, la longévité; le lièvre et le jonc rappellent qu'un lièvre est censé balayer la lune avec un faisceau de joncs; l'hirondelle et le saule s'agitent ensemble au souffle de la brise; le faisan au plumage doré et le cerisier aux fleurs stériles sont réunis comme deux jolies inutilités; le rossignol a pour compagnon le prunier, consacré aux poètes comme le laurier chez nous; diverses allusions expliquent encore le rapprochement du coucou avec la lune, du renard et du chrysanthème, de la chèvre et de l'arbre à papier, du moineau et du bambou, etc.

Fleurs, papillons, scarabées, bouquets fantaisistes fidèlement reproduits avec un sentiment exquis de la nature, et semés avec une spirituelle négligence, donnent à leurs simples travaux de marqueterie un accent personnel. Le goût, en matière d'ornementation, est tellement inné dans la race qu'il n'est pas l'apanage exclusif des artistes. Donnez, par exemple, des fleurs à une jeune fille japonaise, elle se gardera bien d'en faire un bouquet compacte et régulier comme les corbeilles de nos parterres; elle les arrangera en gerbe inégale d'une grâce capricieuse. Tandis que nous revenons sans cesse malgré nous à la géométrie, ils s'en éloignent constamment, par instinct comme par tradition. A la faveur de cette étourderie calculée, leurs sujets les plus rebattus ont l'air d'heureuses saillies. A ces qualités d'ornemanistes il faut ajouter une habileté de touche supérieure. Leurs artisans acquièrent très vite et savaient jadis conserver longtemps ce qu'en style d'atelier on nomme « la patte, » ce faire délicat, si prisé aujourd'hui chez nous qu'il est pris quelquefois pour le talent.

Tous ces dons se manifestent encore dans les œuvres étalées au Champ de Mars; mais, avec quelque attention, on en constate le déclin ou la transformation laborieuse. Les artistes d'Osaka, de Kioto, d'Yédo, en travaillant pour l'exposition, ont voulu, sinon renouveler leur manière, du moins élargir leur cadre, étendre la sphère de leur art et s'essayer sur des sujets appropriés à nos mœurs continentales. Ils ont donc fabriqué à notre intention de grands buffets à incrustations et moulures en relief, de hauts paravens, des tableaux, toutes choses qui dépassent les dimensions habituelles de leurs œuvres, voire même les dimensions normales de la marqueterie fine, et sortent tout à fait des traditions courantes. Il a donc fallu du même coup chercher de nouveaux motifs de décor, ou grandir les anciens à des proportions inconnues. Sans doute, on

retrouve dans ces essais leur dextérité de main; mais on y sent l'effort, l'étude, une sorte de fatigue. Au lieu de l'inspiration primesautière d'un artiste, on devine le patient travail d'un ouvrier. Le mérite d'exécution reste, du moins dans les belles pièces réellement achevées; mais le caractère et le style disparaissent. Les sujets demeurent les mêmes, car les Japonais connaissent le prestige qu'exerce sur nous leur iconographie bizarre; ils n'ont donc garde d'en changer les épisodes, et nous resservent en 1878 les mêmes figurines hiératiques de demi-dieux, les mêmes types conventionnels de guerriers, les mêmes caricatures qu'ils représentaient il y a deux siècles; mais la verve espiègle, qui animait les personnages sous le ciseau ou le pinceau alerte des inventeurs, fait place à une tension visible et fastidieuse. Ces boutades, traitées si sérieusement, perdent l'attrait d'impromptu qu'elles ont dans les légères esquisses des vieux peintres. Il semble qu'on s'est donné trop de mal pour nous faire rire.

L'art japonais, tout en se copiant lui-même, a renoncé à l'antique sobriété de tons qui le caractérisait, il essaie de suppléer au mérite de la nouveauté par celui de la matière. Certes ce n'est pas pour des demeures japonaises que l'on eût songé à confectionner ces paravens chargés de nacre et de métaux, si lourds et si peu maniables. Un plateau représente Benkeï, l'un des héros favoris de la légende, au moment où il vient de dérober la cloche d'un poids formidable que l'on montre encore au temple de Midéra, près du lac Biwa. Tout joyeux de sa capture, il gambade à travers champs, en faisant résonner l'énorme bloc de métal. C'est un sujet souvent traité avec une vivacité amusante sur des fermoirs niellés de quelques centimètres carrés. Ici la figure a environ 20 centimètres; le visage est en ivoire, la cloche en bronze, le corps, les yeux, les cheveux, d'autant de matières différentes. Mais plus de mouvement, plus de vérité! le personnage de bouffon devient laid, et sa grimace agrandie n'est plus tolérable.

Il faudrait encore dire un mot des ivoires, des tissus et broderies de soie, des solides papiers mordorés semblables au cuir de Cordoue, qui trouveraient leur emploi dans nos appartemens sans leur insupportable odeur, enfin de mille riens charmans semés de tous côtés, avec une entente parfaite de la mise en scène qui révèlerait à elle seule un tempérament d'artiste chez chaque exposant; mais nous avons hâte de formuler le jugement qui se dégage de cette première partie de notre visite.

L'Orient est la patrie des arts décoratifs. Ils y étaient nés et avaient grandi sous la lumière transparente de son ciel, bien avant que nos pères eussent songé à orner autre chose que leur armure de bataille et le harnachement de leur destrier. Encore aujourd'hui, nous de-

mandons des leçons aux artistes asiatiques dans le domaine de la fantaisie pure; ils savent en ce genre, sans tomber dans l'enflure, s'abandonner avec une sorte de pétulance au libre essor d'une imagination ingénieuse. Mais les hautes conceptions du grand art dépassent leur génie. A part quelques types hiératiques transmis avec la liturgie sacrée par l'apostolat bouddhiste, on ne trouve chez les Japonais aucune création d'ordre supérieur révélant une aspiration vers la beauté idéale. La figure humaine n'est pour eux qu'un masque expressif, sur lequel le peintre ou le sculpteur écrivent en traits connus le sentiment de leur personnage. Qu'il soit grimaçant ou compassé, laid ou grotesque, peu importe; son visage, son corps tout entier ne sont que les signes représentatifs d'une idée comique ou tragique. Dans les scènes sérieuses comme dans les petites scènes burlesques, la forme humaine est malmenée avec un sans-gêne absolu; on n'en respecte pas l'auguste contour; elle n'a que la valeur d'un caractère idéographique. Ces patiens dessinateurs, si exacts parfois, ne savent ni faire un bras, ni l'attacher à son épaule, ni tenter un portrait. Leurs bonshommes ricanans ou frémissans de colère n'ont une physionomie si éloquente qu'au mépris évident de la vérité académique. Aussi ne peuvent-ils traiter de cette façon que des sujets de petite dimension; leur tact les avertit qu'une pochade démesurée serait décidément insipide, et qu'il faut en ce genre se renfermer dans la limite où l'animation de la matière en peut racheter la difformité.

Ce n'est pas seulement le corps humain que les Japonais pas plus que les Chinois ne savent représenter en grand. Habitués à vivre pour ainsi dire à ras de terre, n'ayant ni sièges, ni tables, ils ne se servent que de meubles très bas, et sont déroutés quand ils en veulent faire de grands. Ils perdent le sentiment des proportions qui charme dans leurs cabinets hauts d'un mètre environ, la plus grosse pièce du mobilier japonais. Ils ne peuvent aller au-delà sans être mal à l'aise. La symétrie nécessaire aux vastes machines les déconcerte, et, quant à leur mignardise, ravissante dans les petits monstres, elle rebute dans les grands. Ils ont fait fausse route lorsque, en vue de l'exposition, ils ont fabriqué de grosses pièces sur lesquelles il a fallu étaler de gros ornemens. Ne pouvant être beau, il faut être exquis, ce qui n'est pas généralement donné aux colosses.

Ici se vérifie le parallèle souvent établi entre la fécondité d'invention plastique des temps primitifs et la stérilité des peuples raffinés : les Japonais d'autrefois avaient une prodigieuse quantité de vases de toute sorte; tous ont leur caractère, les uns sveltes, les autres courtauds et ramassés. Une simple bouteille à *saki* en porcelaine bleue avait sa physionomie, ainsi que la petite coupe

minuscule où l'on faisait circuler la liqueur; ceux d'aujourd'hui veulent fabriquer pour nous des tasses à anses, et depuis dix ans ils n'ont pu réaliser un modèle pleinement satisfaisant. C'est dans les collections particulières, surtout dans celle que M. Cernuschi a mise si libéralement sous les yeux du public, qu'il faut aller étudier le vieil art japonais. C'est là qu'on trouvera ce faire ample et solide, cette sûreté de main et d'idée, cette souplesse d'allures, ce mélange de malice et d'ingénuité dont les meilleurs pastiches contemporains ne donnent qu'une image affaiblie (1). La part du Japon reste belle encore même après ces réserves nécessaires. Si sa verve originale s'est épuisée, il n'a pas perdu les qualités qui constituent l'ouvrier de choix, et nulle approbation n'est plus justifiée que celle qu'obtiennent, sous ce rapport, d'intelligens travailleurs qui seraient sans rivaux s'ils étaient sans devanciers.

A Dieu ne plaise que ces réflexions aient pu contrister l'âme des heureux acheteurs, ou ébranler chez aucuns cette foi robuste qui sauve de tous les désenchantemens! Quelques malencontreux censeurs, épris de la naïveté du vieux génie national, n'empêcheront ni bibelots de trouver acquéreurs, ni acquéreurs de trouver chacun son affaire excellente. Qu'ils se rappellent l'aventure prêtée à l'un de ses personnages par d'Holberg, le comique danois: un brave garçon, revenant dans son village après avoir quelque peu étudié à la ville, jouissait à peu de frais d'une réputation d'habile homme; il lui arriva par malheur un jour de dire que la terre tournait autour du soleil; aussitôt gens de le dauber et brocards de pleuvoir. N'imitons pas jusqu'au bout ce villageois trop sincère et tâchons d'analyser la séduction qu'exercent aujourd'hui des œuvres de second ordre et de seconde main. Peut-être arriverons-nous en fin de compte à nous mettre d'accord avec le public, ce qui est toujours le plus sage parti pour un critique.

L'indulgence ou la sévérité du jugement qu'on porte sur un art dépend avant tout de ce qu'on attend de lui. Poursuivi par nos réminiscences, nous lui demandons de résumer dans la forme qui lui est propre, la valeur, les instincts, le tempérament particulier de la race, et l'exhibition banale du Champ de Mars est pour nous une

(1) Ces lignes étaient déjà livrées à l'impression lorsque se sont ouvertes les galeries de l'art rétrospectif. Les merveilles, envoyées par de nombreux amateurs, en tête desquels il faut placer M. Guimet, sont venues justifier la préférence que nous avions indiquée en faveur des anciennes productions. Nulle part encore on n'avait réuni un plus grand nombre de *bibelots* d'un style plus pur et d'une exécution aussi parfaite. Un heureux complément est venu s'y ajouter: grâce aux toiles dont un artiste de talent, M. Régamey, a couvert les murs, le visiteur européen voit revivre sous ses yeux, avec une vérité saisissante, les principales scènes de la vie nationale. Dans une série de tableaux pris sur le fait et brossés d'une main sûre, M. Régamey a donné la note juste et précisé les caractères typiques, qu'on avait jusqu'à lui exagérés ou travestis.

déception. Préoccupé de meubler son hôtel, l'amateur européen ne cherche, dans les salles de ce vaste bazar, qu'une jolie babiole appropriée à l'emplacement dont il dispose et au ton général de son mobilier. Il voit d'avance le coin obscur où il placera, comme un point lumineux, cet immense cornet de porcelaine, la paroi que viendra égayer cette étagère de laque, le guéridon qu'il fera monter avec ce plat et les panneaux qu'il remplira avec les feuilles détachées de ce paravent. On ne vise pas seulement aujourd'hui, dans l'installation intérieure d'une maison, à l'élégance et au confortable, mais encore au style et à l'originalité. L'ameublement est devenu un art subtil et tout personnel, qui va chercher ses élémens partout où il les trouve. Tous les pays et tous les temps sont requis de contribuer à l'embellissement des demeures opulentes, comme jadis à la somptuosité des festins romains. A ce point de vue, la plupart des objets que l'on s'arrache aux vitrines chinoise et japonaise échappent à la critique. Qu'importe en effet que la pâte de ces faïences soit grossière, le galbe de ces vases difforme, la qualité de ces laques inférieure, si tout cela n'est recherché qu'en vue d'une destination précise et forme simplement une portion d'un ensemble qu'un tapissier habile saura rendre harmonieux, si l'on est sûr enfin que, suivant l'expression usuelle, cela « fera bien » et amusera l'œil.

Chaque pièce ainsi considérée prendra une valeur relative indéterminée qui explique les prix de vente les plus fantastiques. Les tons criards relèveront la monotonie générale d'un salon ; les sujets trop grands dissimuleront la nudité d'une vaste cheminée; l'incorrection même des dessins et des formes rompra agréablement la froide monotonie d'un boudoir; toutes sortes de petites inutilités serviront à jeter dans un appartement un piquant désordre. Il n'est pas jusqu'aux machines les plus théâtrales, jusqu'aux plus insignifiantes bagatelles, qui, placées à propos, ne puissent donner à la galerie qui les reçoit une sorte de magnificence exotique ou de laisser-aller imprévu et charmant. C'est ici le cas de répéter avec Boileau :

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux
> Qui par l'art employé ne puisse plaire aux yeux.

Si donc l'exposition japonaise fait le désespoir des collectionneurs bien pensans, elle fera la joie légitime des tapissiers-décorateurs. C'est une clientèle moins sûre, qui change volontiers d'engoûment; aussi n'est-il que juste, pendant qu'on la tient, de lui faire payer à beaux deniers ses fantaisies d'un jour.

IV.

Beaucoup de visiteurs terminent là leur visite à l'exposition chinoise et japonaise, et ne jettent qu'un coup d'œil distrait sur les deux dernières salles où sont exposées les denrées alimentaires, les matières premières, la véritable fortune de ces contrées. Si resserré que soit leur domaine, elles sont encore réduites à le disputer aux empiétemens du bibelot de second ordre, mis à la portée des petites bourses. Aussi cette exhibition est-elle, pour le Japon, beaucoup moins complète que celle de Vienne, dont on s'est contenté de réexpédier en partie les principaux échantillons. Quant aux Chinois, c'est à peine si, par acquit de conscience, ils ont fait le simulacre d'entasser dans un compartiment unique de rares spécimens de chacune des classes les plus intéressantes pour eux, comme un candidat embarrassé se laisse arracher une à une des réponses inachevées sur chaque point de son programme. Les instrumens de musique coudoient les tabacs, les insectes nuisibles se pressent à côté des matières tinctoriales, le tout sans autre indication de provenance que le nom de la douane expéditrice inscrite au catalogue. Ce n'est évidemment pas là une exposition digne d'un grand et riche pays comme la Chine ; le mieux est de ne le point juger sur ce tableau infidèle. Signalons seulement en passant un métier à tisser, une charrue, une roue à palettes, des modèles de meules dont les mécanismes ingénieux et lents attestent une nation inventive et laborieuse, mais peu pressée de vivre. Les ingénieurs s'arrêteront aussi devant une collection de bois qui voudrait être expliquée et devant les plans en relief de l'arsenal de Fou-tchéou, dont les travaux sont indiqués par une légende en français. Il faut savoir gré à notre éminent compatriote. M. Prosper Gicquel, qui dirige ce vaste établissement, de nous avoir mis à même d'en juger l'importance et d'apprécier les services qu'en retire la Chine.

C'est parmi les représentans du règne végétal et du règne animal qu'il faut étudier un pays. Les plantes qui le nourrissent, et les animaux qu'il peut utiliser ou doit combattre, nous mettent rapidement au courant de sa vie intime. La galerie japonaise contient à cet égard des renseignemens précieux, sans être aussi instructive qu'on pourrait le souhaiter. Pourquoi n'y trouve-t-on, par exemple, ni les coquillages que l'on vend à pleins paniers dans les rues d'Yédo, ni l'infinie variété des poissons, qui tantôt cuits, tantôt crus, forment avec le riz le fond de l'alimentation? L'attention se porte tout d'abord sur les céréales, en premier lieu le riz, dont les procédés de culture ne nous sont expliqués que par des images d'un caractère à demi comique, plus amusantes à l'œil que profitables à

notre édification. Suivent, dans des bocaux ou dans des casiers, le froment, le millet, l'orge, le maïs; puis viennent les légumes, haricots, pois, pommes de terre et patates douces, carottes, laitues, betteraves, gingembres, tomates, gourdes, concombres, épinards, porreaux, ail, radis, chicorée, fenouil, citrouilles, navets, asperges, les champignons, les racines de bambou et les lis dont les oignons sont comestibles, etc. Le *daikon* mériterait une place à part. C'est une sorte de rave gigantesque d'un pied de long, qui se mange après avoir été soumise en grosses meules à une sorte de fermentation putride, dont elle conserve une forte odeur ammoniacale. Point de repas indigène où ce condiment ne figure pour assaisonner le riz.

Le meilleur guide à consulter pour examiner ces plantes est le livre consacré à la flore du Japon par le Dr Savatier, et qui a pour titre : *Enumeratio plantarum in Japonia sponte crescentium*. Rattaché géographiquement au continent asiatique et même à l'Amérique par le nord, se rapprochant par le sud des archipels océaniens, le Japon emprunte à ces divers climats une grande variété de richesses botaniques. Les arbres à fruit n'y sont pas rares; on y trouve la pomme, la poire, l'abricot, la pêche, la châtaigne, la noix, la grenade, la figue, la banane, l'orange, le limon, le citron et un fruit péricarpé, le *kaki*, que les Anglais nomment *persimmon*, et dont l'analogue, croyons-nous, n'existe pas en France. Tous ces fruits sont, par leur saveur, inférieurs aux nôtres. Le raisin est excellent. Les fraises poussent à l'état sauvage, mais n'ont aucun goût. Le cerisier donne des fleurs, mais ne porte pas de fruits.

Une petite verrière comprend quelques-uns des gâteaux et bonbons les plus usuels, diverses pâtes comestibles; le *udon*, sorte de macaroni, et une espèce de vermicelle appelée *somen*, y ont leur place à côté des pâtes de haricot et des algues marines. Il faudrait en rapprocher le *soyu*, cette liqueur préparée avec le blé fermenté, qui mériterait de figurer sur nos tables à côté des meilleurs sauces anglaises, et le *katsuobushi*. Ce dernier comestible se présente sous la forme d'une pierre à aiguiser les faux; il consiste dans des filets de bonite salés, séchés et fumés, dont on racle quelques copeaux dans une salade de concombres, en guise d'assaisonnement. Voici plus loin des blocs de camphre, de cire, de suif, du sel marin, des huiles de pavot et de ricin, puis des spiritueux, dont le petit nombre fait honneur à la sobriété bien connue des Japonais. Le *saki* ou bière de riz, et dans le sud une liqueur extraite des patates, suffisent à toutes les gourmandises. A l'exception du gibier et du poisson, la nourriture des Japonais est, comme on le voit, principalement végétale. Le riz y joue le même rôle que le pain chez nous, et les quelques provinces où il ne pousse pas sont regardées comme

des séjours de désolation, si abondans qu'y soient d'ailleurs les autres grains. La cuisine est simple, peu relevée, et, si elle ne satisfait pas toujours le palais d'un Européen, elle ne soulève jamais son dégoût, comme celle des Chinois.

Le thé devrait nous occuper longuement ; mais les échantillons réunis ici n'indiquent ni les diverses provenances, ni le régime de culture et de cueillette, ni le mode de torréfaction. Ce sont là cependant des travaux minutieux auxquels les Japonais excellent, de même qu'à préparer le précieux breuvage avec tous les ustensiles dont un assortiment est placé sur une petite étagère, au-dessus des caisses exposées. Cette liqueur forme, comme on sait, la boisson ordinaire du pays. Aux divers repas, comme dans les intervalles, on n'en boit pas d'autre, l'eau pure jouissant à bon droit dans les pays de rizières d'une réputation d'insalubrité qu'elle doit aux terrains cultivés qu'elle traverse, et le *saki* ne coulant que les jours de chère lie. Le thé du peuple est assez insipide, du moins de l'avis des étrangers; mais on sert quelquefois, chez les gens riches, un thé aux reflets verdâtres, d'un arome délicat et d'une saveur fine et pénétrante très légèrement amère, qu'apprécieraient volontiers nos gourmets. Ce thé de premier choix est rare et se vend dans le pays plus cher que le souchong ou le péko à Paris.

Il est juste, après les alimens, de passer au tabac, comme on passe à la pipette aussitôt après chaque repas et même quelquefois dans les intervalles d'un festin un peu prolongé. On commence à fabriquer dans la province de Satzuma des cigares qui ne feront pas baisser le prix des puros de la Havane ni de Manille. La seule consommation courante est celle du scaferlati, qui est fumé par toute la population mâle et femelle dans de petites pipettes que tout le monde connaît, quoiqu'il n'en faille pas chercher d'exemplaire au Champ de Mars. Il est cependant intéressant d'observer que le tabac japonais ne peut se fumer ni en cigarettes, ni dans un fourneau plus grand, par suite de la quantité d'humidité qu'il contient.

Nous nous garderons bien d'entrer au sujet de la soie dans des détails techniques, que les gens du métier eux-mêmes ont peine à rendre attrayans, et que les sériculteurs suivront mieux dans les livres spéciaux que dans les salles de l'exposition japonaise. Ils pourront cependant jeter un coup d'œil sur le petit modèle de clayonnage et de bassine, sur les spécimens de bombyx à différens états, et sur son terrible ennemi, l'*udji*, dont les œufs déposés sur le ver et enfermés avec lui dans le cocon ne peuvent éclore sans détériorer la soie. A défaut de renseignemens plus précis, ils devraient trouver un tableau des diverses provenances et des soies de chaque pays à différens momens du travail, grèges, moulinées, en

organsin. On sait que le nord, le centre et le sud du Japon forment pour ainsi dire trois régions sericoles distinctes. Il eût été intéressant pour les hommes spéciaux de comparer entre elles les soies d'Oshiu, de Mayébashi, de Shinshiu, etc., ainsi que les différences, s'il en existe, dans l'élève et la filature.

Nous pouvons du moins comparer les anciens procédés aux nouveaux introduits par le gouvernement dans deux de ses manufactures : voici sur une petite aquarelle une filature indigène de huit bassines, où les cocons sont dévidés au tour par les moyens primitifs encore en usage chez toutes les paysannes; tout auprès, des photographies représentent l'usine de 500 bassines élevée à Tomyoka et organisée par notre compatriote M. Brunat. Les produits de cette filature modèle se sont fait remarquer à Lyon dès le début par leur immense supériorité. L'emploi des machines perfectionnées amènerait en se généralisant une plus-value considérable des soies japonaises. C'est là, ne l'oublions pas, le principal objet d'exportation d'un pays qui a grand besoin d'accroître ses recettes. Il ne pouvait donner une trop large place à cette industrie nationale et ne devait rien épargner pour en vulgariser les produits en Europe. L'Italie, moins nécessiteuse, lui donnait l'exemple. Aussi peut-on s'étonner de voir les soies reléguées dans une salle peu fréquentée, loin des tissus qui en proviennent et qui n'ont pas eux-mêmes la place importante qu'ils méritent.

Les autres matières textiles usitées sont le coton, qui ne s'exporte pas et ne sert qu'aux vêtemens grossiers de la classe laborieuse, et le chanvre, qui fait prime sur les marchés d'Europe, grâce à ses qualités de souplesse et de solidité, mais n'y parvient qu'en petites quantités. Les Japonais s'en servent pour fabriquer le filin, les câbles nécessaires à la marine; l'arsenal de Iokoska possède notamment une corderie dont quelques produits ont été placés dans la galerie des machines. Mais les cordes usuelles destinées à serrer les ballots de riz et autres, ainsi qu'à tous les emplois qui n'exigent pas une résistance particulière, sont tressées avec la paille de riz. C'est là, à vrai dire, le textile qui joue le rôle principal dans la vie populaire au Japon, et les services qu'il rend, concurremment avec le jonc, les roseaux et les écorces fibreuses, sont innombrables. Sans parler des sacs et paniers de toutes formes et de toutes dimensions, c'est avec ces matériaux habilement utilisés qu'on fait, sous le nom de *tatami*, les nattes fines et matelassées qui remplacent le plancher dans les maisons; les vastes chapeaux qui abritent aussi bien de la pluie que du soleil; les manteaux sur lesquels l'averse la plus forte glisse sans pénétrer; les *waradji*, ces sandales que les gens du pays s'attachent aux pieds pour courir dans les mauvais chemins et dont ils usent jusqu'à deux et trois paires par jour; les

dzori, autres sandales plus rigides, plus épaisses, qui, au lieu de se ficeler à la jambe comme les précédentes, ne tiennent que par un mince bourrelet fixé à la semelle et passant entre les orteils.

Un dernier mode de chaussure plus relevé est la *guetta*, qui n'est autre qu'un *dzori* renforcé d'une énorme semelle de bois de 5 à 10 centimètres de haut, évidée au milieu de manière à former échasse. Excellente pour traverser les flaques de boue, cette chaussure ne permet pas de courir; c'est celle des gens oisifs et des jours de repos. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les usages de la paille et du chaume, depuis la toiture des maisons jusqu'aux tresses qui pavoisent les portes, en signe de fête, les jours de réjouissance publique. Ces matières trouvent un de leurs plus singuliers emplois comme musette de terrassier; quand il s'agit d'emporter des déblais, l'ouvrier étend à ses pieds une sorte de réseau serré de paille ou de chanvre, de forme quadrangulaire, dont chaque extrémité est munie d'un annelet; il remplit de terre ce récipient, en relève les quatre coins, qu'il passe dans un bambou, recommence l'opération pour un second qu'il accroche à l'autre extrémité de son bambou, pose le tout sur son épaule et emporte son fardeau. C'est ainsi que les manœuvres transportent les matériaux de toute sorte, c'est ainsi qu'ont été creusés les fossés gigantesques de Siro.

Les magnifiques bois du Japon ont seuls été l'objet du soin qu'ils méritent. Ils s'étalent sur un tableau d'une lecture facile et d'un aspect agréable. Citons d'abord le camélia, qui atteint sans culture un développement exceptionnel et forme au printemps une sorte de dais rouge sur la tête des cavaliers le long des haies; le buis, le genévrier, l'orme, le lierre, le palmier, un bois de fer semblable à l'ébène. Il n'est peut-être pas de pays au monde qui produise relativement à sa superficie autant de conifères; les routes en sont bordées et des cryptomérias émondés servent souvent de clôture. C'est autour des temples, où la serpe n'ose les attaquer, qu'ils atteignent les plus belles dimensions.

Le *hibanoki* pousse dans les terrains argileux; à trois cents ans, il atteint 35 mètres de haut et $3^{m},50$ de circonférence. Il résiste très bien aux alternatives de sécheresse et d'humidité; aussi le réserve-t-on, dans les constructions navales, aux œuvres mortes, et dans celle des maisons pour faire les portes et les montans. Le *hinoki*, répandu dans tout le pays, mais particulièrement dans la province d'Owari, est plus élastique que le précédent et possède d'ailleurs les mêmes qualités. Le *sugi-no-ki* ou cèdre forme les œuvres vives des navires, les poutres et les plafonds des maisons. Le *akamats* et le *kassi-no-ki* ont les mêmes propriétés, quoique à des degrés inférieurs. Le *keyaki*, l'un des bois les plus usuels du

Japon, sert à tous les travaux de construction. La régularité de ses veines donne à l'intérieur des maisons un aspect de netteté saisissant. Le *kusu-no-ki* ou camphrier ne vient guère que dans le sud : la tige en est généralement creuse, il supporte mal les changemens de température; on l'emploie surtout pour les caisses et boîtes de toute sorte. La plupart de ces bois défient la morsure des insectes; ils n'ont pas d'ailleurs à craindre ici l'invasion des terribles fourmis blanches, si répandues en Chine et aux Philippines. La durée des édifices japonais, lorsqu'ils ne sont pas la proie de l'incendie ou des tremblemens de terre, indique assez la solidité de leur structure végétale. Les Japonais ont poussé très loin l'art du charpentier dans leur système de ferme et d'assemblage à tenons et mortaises, en vue des secousses souterraines. C'est chez eux un luxe tout national que celui des belles boiseries; il est telle maison où l'on montre avec orgueil au visiteur tout un panneau ou un *to-ko-no-ma* fait d'une seule pièce. Ils s'entendent à merveille à l'aménagement des chantiers, mais n'ont pas jusqu'ici mesuré scientifiquement la force de résistance de leurs diverses essences végétales. La richesse forestière, qui est considérable, est loin d'être soumise à un régime régulier; le déboisement fait des progrès inquiétans dans les parties les plus accessibles, où l'on se sert des cours d'eau pour faire flotter les bois, tandis que les immenses forêts d'Yéso ne sont pas exploitées faute de chemins.

De tous les arbres le plus commode, le plus répandu, celui que l'on rencontre partout, utilisé de mille manières diverses, c'est le bambou. Pompes, gouttières, tuyaux d'irrigation, ustensiles de ménage et de culture, stores, cannes, parapluies, il n'est pas d'usage auquel ne puisse s'appliquer cette herbacée gigantesque, solide, souple et légère à la fois. C'est la fortune du pays qui la possède, et quand on redescend des régions montagneuses où elle n'habite pas, le regard se réconcilie avec la monotonie de la plaine en retrouvant ses tiges élégantes et lisses, atteignant quelquefois 20 mètres de haut, qui ondulent au vent comme les blés d'une autre île de Brobdingnac.

Une autre plante de la même famille, la canne à sucre, pousse dans le sud. Une tentative y a été faite dans l'île d'Oshima pour fabriquer le sucre par nos procédés. Mais, tout en donnant un produit de plus belle qualité, les usines installées à l'européenne obtenaient un rendement moindre. En ajoutant le prix du charbon et la non-valeur des résidus, elles se trouvaient en perte et furent abandonnées. Rien de moins dispendieux au contraire que la fabrication indigène : chaque cultivateur est sucrier, récolte lui-même ses cannes, les écrase sous sa grossière meule de pierre manégée par

des bœufs, et n'a qu'à rejeter les résidus à quelques pas de son moulin pour en fumer son champ. Aucune sucrerie n'a pu jusqu'ici, ni au Japon ni en Chine, lutter avec succès contre cette simplicité de procédés.

Parmi les matières premières qui attirent l'attention moins qu'elles ne le méritent est l'écorce du *broussonetia papyrifera* ou arbre à papier, qu'on rencontre presque dans chaque district du Japon, et qui sert à faire ces papiers dont nous admirons la solidité sans pouvoir l'imiter. Chaque racine plantée en terre donne au bout de quatre ans des rejetons de trois et quatre pieds de long, qui sont alors coupés régulièrement chaque année, vers le dixième mois, au ras du tronc, et plongés dans l'eau, où ils demeurent assez longtemps pour s'écorcer à la main, après quoi l'on suspend l'écorce mise en paquets sur des perches où elle sèche pendant trois jours. Les paquets sont ensuite trempés pendant au moins vingt-quatre heures dans l'eau courante, de manière à séparer le tissu intérieur de l'enveloppe externe, qui est employée à la fabrication des papiers grossiers. C'est avec la fibre qu'on fait le papier proprement dit. A cet effet, on forme des paquets de 10 kilogrammes environ qui, après un lavage à l'eau courante, sont placés dans des baquets pleins d'eau. L'eau s'écoule, et la fibre est soumise à une forte pression pour se défaire de toute humidité. On fait bouillir le marc ainsi obtenu avec une préparation de cendres d'écorce de blé, en agitant le mélange pendant toute l'opération, qui dure jusqu'à la formation d'une masse de pulpe homogène. Quelquefois, pour hâter l'ébullition, on ajoute de la chaux, mais au détriment de la couleur du produit. La pulpe, placée dans un panier à jour, est une troisième fois plongée dans l'eau courante, pour se débarrasser de toutes ses impuretés; après ce dernier lavage, elle est étendue sur une épaisse planche de chêne ou de cerisier de cinq pieds sur trois, et battue avec un maillet carré pendant une demi-heure. L'opération, à partir de ce moment, rentre dans les données ordinaires de notre fabrication. Tamisée et additionnée d'eau, la pâte est placée dans une cuve où elle est puisée au moyen d'une forme en bambou. Détachée avec une baguette, et appliquée sur des planches verticales, chaque feuille ainsi obtenue y demeure jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement sèche. On compte jusqu'à 300 variétés différentes de papier. Les belles qualités sont remarquables par le lustre, le poli, la souplesse et la résistance du tissu, qui peut supporter une tension considérable sans se rompre.

Outre les usages auxquels nous le destinons, le papier reçoit au Japon les emplois les plus inattendus. Il remplace le mouchoir, sous la forme de petits carrés qui sont jetés ou enfouis dans les profondeurs de la manche aussitôt qu'ils ont servi. Il sert, sous des états diffé-

rens, de vêtement, de parapluie, ou de coiffure. Pour en faire des vêtemens, on emploie une espèce particulière connue sous le nom de *shifu*, que l'on découpe en bandes plus ou moins étroites, suivant la finesse du tissu qu'on veut obtenir. Ces bandes tordues à la main sont filées et mises en bobines; après quoi elles sont tissées seules ou avec de la soie. On fabrique ainsi une étoffe solide et pouvant se laver. En regardant de près certaines pièces de soie brochée de Kioto, on s'apercevra que les broderies d'or faufilé qui en forment le dessin sont faites d'un fil de papier doré extrêmement ténu.

Le papier-cuir, dont on peut examiner les échantillons à l'exposition, s'obtient en réunissant ensemble plusieurs feuilles de papier ordinaire préalablement saturées d'huile végétale, que l'on presse ensemble de manière à les rendre absolument adhérentes. La feuille épaisse qui sort des presses est ensuite couverte de peintures et vernie. On s'en sert principalement pour faire des blagues à tabac. Les Anglais ont déjà commencé à l'utiliser pour la reliure. Enfin le papier huilé, *abura-kami*, joue un rôle important dans la vie indigène; on en fait des parapluies, de grands manteaux *waterproofs*, des capotes imperméables pour les petites voitures à bras, et des bâches pour tous les colis qu'il est nécessaire de garantir de la pluie. Toutes les provinces du centre fournissent chacune son espèce particulière : Yédo, Kioto et Osaka sont les principaux centres manufacturiers. Une usine a été installée en 1867 près d'Yédo, dans le joli site d'Oji, pour fabriquer le papier, avec l'agencement, les matériaux et suivant les procédés usités en Europe. Ils est à craindre que la réputation des papeteries japonaises ne gagne rien à cette innovation dispendieuse, qui aura du moins le mérite d'avoir introduit dans cette branche d'industrie le travail des femmes.

Il eût été intéressant de trouver, à côté des produits de l'île principale, ceux de Yéso réunis en un groupe à part. Cette grande île septentrionale de 35,789 milles carrés, à peine peuplée, et en grande partie inexplorée jusqu'en 1871, forme en effet une sorte d'annexe de l'empire japonais, dont elle se distingue par le climat, les cultures dont elle est susceptible, la race qui l'habite, celle des Aïnos ou « hommes velus, » qu'on suppose être les aborigènes du Japon. Elle contient du charbon, du soufre, de l'argent, d'excellent bois de construction. 30 millions de francs ont été dépensés pour la mettre en valeur; la classification méthodique de ses productions eût à propos fermé la bouche aux gens qui prétendent que cet argent a été gaspillé en pure perte. On aurait pu notamment nous présenter le tableau animé des importantes pêcheries de saumon qui font vivre toute la population de l'île, et l'enrichiraient sans l'impôt écrasant de 30 pour 100 dont la pêche est frappée; des

échantillons minéralogiques et anthropologiques eussent complété l'aperçu de la seule entreprise agronomique tentée par les Japonais depuis l'arrivée des Européens. Mais il eût fallu pour cela quelque place, et les marchands de laques en occupent tant! Que d'autres choses manquent encore, indispensables pour exprimer la physionomie du pays! Croirait-on que le visiteur sort de l'exposition japonaise sans connaître le moyen de transport usité! Il n'a vu ni le *kango*, dans lequel le voyageur se replie pour se faire porter par deux hommes, suspendu comme un lustre sur les épaules de deux déménageurs; ni la *djinriksha*, ce petit cabriolet à deux roues que tire un robuste coulie, et qu'on trouve aujourd'hui au nombre de 40,000 à Yédo et en grande quantité partout où les chemins s'y prêtent. Il n'a vu ni un harnais de cheval, ni un bât, ni une paire de ces chaussons de paille qui tiennent lieu de ferrure aux chevaux et se changent à chaque étape, ni un de ces bateaux effilés qui circulent à la godille le long des canaux, ou à la voile le long des fleuves.

V.

Si l'exposition japonaise, tout en demeurant très attachante, est aussi incomplète, ce n'est pas seulement pour laisser ses coudées franches au commerce du bibelot. Sans parler des graves préoccupations que lui créent les soulèvemens intérieurs depuis près de deux ans (1), le gouvernement se trouvait, comme le maître Jacques de Molière, dans un assez étrange embarras, celui de savoir sous lequel de ses deux aspects il se présenterait au public européen. L'invitation de la France est venue le surprendre au cours d'une transformation radicale, entreprise, comme on le sait, depuis 1868, dans ses mœurs, dans ses coutumes domestiques, dans ses traditions économiques et dans ses procédés industriels. Il s'occupe en toutes ces choses d'adopter non-seulement les méthodes et les mécanismes européens, mais encore l'appareil extérieur de notre vie occidentale jusqu'en ses derniers détails. Toutefois cette métamorphose, si précipitée qu'elle soit, ne s'accomplit pas d'un coup de baguette dans tout le pays à la fois; elle marche moins vite dans les provinces que dans la capitale, elle n'a pas encore atteint les campagnes, — si bien qu'entre l'ancien Japon détrôné et le nouveau Japon en expectative se place un intérim équivoque, une civilisation bâtarde et pleine de contrastes, qui n'est plus ni asiatique, ni européenne. Les rues marchandes d'Yédo sont éclairées au gaz;

(1) Quelques jours avant l'ouverture de l'exposition, on apprenait à Paris la nouvelle de la mort du ministre de l'intérieur Okubo, assassiné par des motifs politiques après une longue agitation de toute l'ancienne classe militaire des *samurai*.

mais celles de l'ancien quartier officiel sont laissées dans une inquiétante obscurité. Le chemin de fer va de Yédo à Yokohama, de Hiogo à Kioto; mais les principaux centres ne sont réunis que par des voies non carrossables, et les voyages se font à pied, à cheval, en kango, tout au plus en *djinriksha*. Le pétrole est loin d'avoir encore détrôné l'ancienne bougie à mèche de papier; et, si les fonctionnaires portent des bottines, des chapeaux et des redingotes à l'avant-dernière mode, les petits bourgeois, marchands et gens du peuple s'en tiennent à la robe de soie. Quelques anciens daïmios bien rentés se font, il est vrai, construire des maisons qu'ils croient être d'architecture européenne; on voit même s'élever à Yédo toute une rue rappelant la rue de Rivoli, avec arcades et terrasses, mais elle ressemble à ces villes imaginaires que Potemkin faisait surgir par enchantement sur la route de son impériale maîtresse; quand on avance au-delà, on retrouve la vieille construction de keyaki et de bambou, beaucoup plus élégante d'ailleurs que ces essais malheureux. Ainsi du reste. Agriculture, métallurgie, mines, arsenaux, marine, sériculture, chaque branche de l'industrie humaine a, pour ainsi dire, au Japon deux modes de développement, l'un indigène qui persiste, l'autre exotique en voie d'acclimatation.

Lequel de ces deux aspects devait présenter l'exhibition japonaise? — Se borner à l'ancien était faire un acte de difficile humilité. Ne montrer que des procédés primitifs (tout ingénieux et délicats qu'ils puissent être), quand on a appris, avec une dextérité justement admirée des ingénieurs, à manier les nouveaux; exposer le chariot à bœufs quand on a les wagons, la jonque à proue recourbée quand on possède des cuirassés, des lampes à huile quand on s'éclaire au gaz, c'eût été trahir la vérité par un excès d'abnégation. Mais d'autre part tout ce qui représente au Japon la civilisation nouvelle porte si manifestement l'estampille européenne qu'il était impossible, sans s'exposer au reproche de plagiat, de renvoyer en Europe, comme indices de la culture nationale, ce qu'on lui avait emprunté la veille. — La colonie agricole de Yéso se sert de herses mécaniques, de charrues perfectionnées, et possède une scierie à vapeur; mais les colons sont des ingénieurs américains, et les machines viennent de New-York. Une usine métallurgique, construite par un Français, a reçu un matériel hollandais. Les mines sont explorées par des Allemands ou des Américains. Celle d'Ikouno possède plus de bassins qu'aucun placer californien : c'est un ingénieur français qui l'exploite, une usine française qui lui fournit son outillage. L'arsenal de Iokoska construit des canonnières : haut personnel et matériel sont français. Tout ce qui ressortit aux travaux publics et à la marine, hommes et choses, est anglais. Partout où l'adoption des procédés modernes a nécessité l'emploi des machines, dans les

filatures, les usines à gaz, la papeterie, à la monnaie, il a fallu recourir aux Européens, et, quoiqu'ils ne soient que simples employés, sans responsabilité ni indépendance, ils impriment leur marque à tout ce qu'ils font. Il fallait donc passer sous silence l'état de l'armée, de la marine, des chemins de fer, des nouvelles industries agricoles, ou élever de ses propres mains un monument à la gloire de 300 ou 400 Européens qui sont, chacun dans sa sphère, les agens de tous les progrès accomplis depuis dix ans. Il eût été pénible de s'effacer ainsi derrière des pédagogues, dont l'amour-propre national ne supporte pas sans impatience le concours nécessaire. Voilà comment le visiteur sérieux, qui cherche les élémens d'une appréciation sur ce pays, ne trouve au Champ de Mars ni l'exposition de l'ancien Japon qu'on a vue en 1867 et 1873, ni celle du Japon futur qu'on verra peut-être un jour, dégagé de ses entraves et délivré de ses instructeurs, figurer pour son compte aux expositions de l'avenir.

Deux exceptions seulement ont été faites à la règle de l'abstention, l'une pour l'instruction publique, l'autre pour les ressources minérales. Le groupe de l'instruction publique est, à vrai dire, le seul qui nous ait paru vraiment explicite et méthodiquement ordonné. Si l'on s'arrache à la contemplation des meubles et porcelaines qui l'avoisinent, on pourra se rendre facilement compte de l'importance de l'enseignement tant indigène que mixte aux divers degrés. Voici d'abord des alphabets ou plutôt des syllabaires (*i-ro-fa*) parlans, des tableaux de fruits, d'ustensiles, d'animaux, où l'élève apprend par les yeux, des sphères, des cartes muettes et des cartes murales; des cahiers rédigés par les jeunes écoliers japonais, qui feraient rougir beaucoup des nôtres; des programmes qui indiquent la portée des études. Enseignemens primaire, secondaire et même supérieur y figurent, sans autoriser néanmoins le terme pompeux de « faculté, » qui signifie un corps hiérarchique et non une école publique. A côté sont des photographies représentant les anciennes écoles de la capitale, en regard des nouveaux collèges, petit et grand, le *ko-gakko* et le *kaï-seï-gakko*, et l'intérieur des dortoirs, promenoirs, salles d'étude, de dessin, bibliothèques, etc., puis un cabinet de physique sorti des mains des élèves eux-mêmes, une collection d'oiseaux et d'échantillons minéralogiques à leur usage, des traductions d'histoire universelle, des collections de monnaies, et jusqu'à un spécimen de banc et de pupitre nouvellement introduit dans quelques écoles.

Le tout est couronné par des diagrammes indiquant le chiffre proportionnel de la population des écoles, et les progrès qu'elle a faits depuis une dizaine d'années. La diffusion des lumières dans toutes les classes est un des plus indiscutables bienfaits du régime

actuel. Non content d'élargir le cadre de l'ancienne éducation et d'augmenter le nombre des collèges, il en a ouvert les portes aux jeunes gens de toute condition, sur le pied d'égalité. Lors du dernier recensement, en 1874, on comptait 20,017 écoles primaires, 52 secondaires, 53 normales, 91 de langues étrangères, et 2 collèges impériaux pour l'enseignement des sciences. Le total des élèves était de 1,730,179, dont 1,312,141 garçons et 418,038 filles; soit en tout 5,15 pour 100 de la population; l'accroissement avait été en un an de 568,970. Le nombre des filles fréquentant les écoles primaires et normales a aussi considérablement augmenté; le cercle des études s'est élargi, et désormais elles sauront autre chose que lire des romans, jouer du *sa-missen* et arranger des fleurs. 103 professeurs étrangers, dont 7 dames anglaises et américaines, 45 anglais, 19 américains, 22 allemands, 14 français, 1 russe et 1 chinois, sont employés par le ministère de l'instruction publique, qui coûte à l'état 8,500,000 francs par an et à peu près autant aux districts. Libre au visiteur de faire un cours complet d'études japonaises pour les deux sexes, avec les documens mis sous sa main (1). Côte à côte avec l'enseignement scientifique général se trouve une branche de l'enseignement spécial, l'école de médecine et de chirurgie, excellente institution confiée à d'éminens professeurs allemands. Nous n'en voyons que le plan et la façade; mais, à défaut de plus amples informations, l'écorché placé sous verre atteste chez les jeunes préparateurs autant de connaissances en physiologie que d'adresse manuelle.

Rien n'est plus attachant que la faculté d'assimilation des Japonais, leur promptitude à recevoir toute espèce d'instruction, sans parler de leur zèle qui ne se dément jamais et d'une mémoire qu'on ne peut mettre en défaut. Si leur esprit, peu généralisateur, se refuse à l'effort de concentration d'où jaillissent les concepts personnels et les jugemens originaux, il saisit et retient avec une docilité remarquable tout ce qu'on veut lui confier, et se fait un jeu de s'ingérer des raisonnemens scientifiques qu'il ne saurait former. Disciples appliqués, mais sans initiative, plus aptes à s'approprier des résultats qu'à se créer des systèmes, leur intelligence vit volontiers d'emprunts et attend les solutions sans aller au-devant. La structure de leur entendement semble les pousser, comme les accidens de leur histoire, à rester d'ingénieux imitateurs et de bons écoliers, sans devenir maîtres ni inventeurs. Il est permis de compter sur un long maniement des outils intellectuels de l'Occident pour accroître la vigueur et l'indépendance de ces esprits d'ailleurs si bien doués.

(1) Nous n'avons pas à revenir ici sur les conditions de cet enseignement, que nous avons déjà fait connaître aux lecteurs de la *Revue*. Voyez le n° du 15 septembre 1876.

L'exposition du *mumbusho* ou ministère de l'instruction publique ne résume pas tous les genres d'enseignement spécial. Aux départemens des travaux publics, de la marine, de la guerre, de la justice, sont attachées des écoles polytechnique, navale, d'état-major, de droit, sans parler d'écoles pratiques annexées aux arsenaux maritime et militaire, ici avec une organisation régulière et un nombre d'élèves considérable, là n'ayant qu'une existence précaire et un petit groupe d'auditeurs. Chaque ministère entretient ainsi une sorte de pépinière d'où sortiront plus tard les ingénieurs, les jurisconsultes, les amiraux et les capitaines qui permettront au Japon de congédier le dernier instructeur étranger, couronné de roses, comme les poètes devaient sortir de la république idéale de Platon.

Parmi les questions japonaises qui méritent le plus de piquer la curiosité européenne, il faut placer celle des ressources minérales. Les salles du Champ de Mars contiennent des échantillons de granite, de porphyre, d'obsidienne, de syénite, de gneiss, de pierre de taille, qui ont leur intérêt comme matériaux de construction ; mais c'est principalement sur les métaux et la houille que doit se concentrer l'attention. On sait en effet qu'à défaut d'un accroissement des richesses agricoles, le Japon ne peut compenser la balance du commerce qu'avec le produit de ses mines, et que de leur rendement dépend sa prospérité future. Un exposé complet de sa situation actuelle sous ce rapport exigerait de longs développemens qu'il faudrait puiser dans des documens omis à tort à l'exposition. Nous nous bornerons ici à quelques indications sommaires sur l'importance métallifère de la contrée et les modes d'exploitation en usage.

Si la reconnaissance minéralogique est faite, tant pour Yéso que pour les autres îles, comme le prouvent des cartes suspendues au-dessus des échantillons, il s'en faut que l'inventaire exact du sous-sol soit achevé, ou même que la constitution en soit bien déterminée. On connaît sans doute les districts miniers, mais non l'étendue et la valeur de chacun. Le nombre des mines en activité, qui s'élevait à 1,856 en 1874 et s'est encore accru, ne doit pas faire illusion, car le bureau des mines fait rentrer dans ce chiffre des explorations sans résultat appréciable. Celui des exploitations véritables ne dépasse pas 4 ou 5 pour 100 du total indiqué (1).

(1) TABLEAU OFFICIEL DE LA PRODUCTION MINÉRALE EN 1874.

Désignation.	Quantités.	Valeur.
Charbon.	390,000 tonnes.	9,750,000 francs.
Fer.	5,000 »	750,000 »
Cuivre.	3,024 »	4,535,000 »
Argent.	9,700 kilog.	1,750,000 »
Or.	373 »	1,119,000 »
Pétrole.	1,235,000 litres.	147,800 »

On a longtemps cru l'or très abondant au Japon; son rapport à l'argent était, il y a trois siècles, de 6 à 1, au lieu de 12 à 1. Pendant quatre-vingt-dix ans, les Portugais en retirèrent annuellement 3 millions 1/2 de dollars. Ces quantités considérables provenaient de couches de gravier, qui furent rapidement épuisées. Il fallut recourir aux quartz aurifères, dont nous avons vu des échantillons sous une vitrine. Yéso possède encore cependant quelques placers; mais les mines réputées pour être les plus riches en métaux précieux sont celles de l'île de Sado, exploitées depuis mille ans. Le minerai qu'elles fournissent aujourd'hui renferme plus d'argent que d'or et vaut environ 33 yens (165 francs) la tonne. Le gouvernement y fait en ce moment de grandes dépenses qui dépassent le quart de la production, mais doivent amener au bout de douze années de travaux persévérans une augmentation énorme des produits. L'argent se rencontre dans de très nombreux dépôts, et occupe, sans compter les moindres, sept exploitations importantes, dont trois, Sado, Ikouno, Hosaga, sous une direction européenne.

Le sable de fer magnétique se trouve répandu dans presque tous les districts. Le minerai est d'excellente qualité, comparable au fer de Suède, mais n'a pas été jusqu'à présent traité sur une grande échelle, et les Japonais font encore venir le fer de nos usines. Le cuivre est si abondant que sa valeur ne dépassait pas jadis dans le pays celle du fer; deux cents gisemens sont signalés, dont quatre fournissent la moitié du produit total. Le minerai contient de 2 1/2 à 12 pour 100 de métal; il est souvent mêlé dans le même filon à du minerai d'argent. Le métal, amené sur le marché en gâteaux, est très pur; les frais de production d'une tonne, d'après les méthodes japonaises, s'élèvent à 190 yens (ou 950 francs), non compris le transport sur le marché d'Osaka, où se fait principalement ce commerce. Rendue à Londres, la tonne revient à 2,000 francs.

Vastes et nombreux sont les dépôts de houille sous ses différentes espèces, tourbe, lignite, graphite, houille maigre et à coke. L'île de Yéso contient les principaux bassins houillers. La petite île de Takashima, au sud de Nagasaki, fournit jusqu'ici les meilleurs charbons. C'est elle qui a envoyé un énorme bloc, accompagné du plan en relief de l'exploitation. Le pétrole abonde; il existe plusieurs puits d'extraction, notamment dans le nord-ouest de la grande île; son usage commence à se généraliser. Il n'a cependant pas encore détrôné tout à fait l'*andon*, cette modeste lampe enfermée dans un châssis de papier, et consistant dans une coupe pleine d'huile végétale où nage une mèche de coton qu'on fait affleurer à mesure qu'elle se consume. Éclairé par cette veilleuse, on l'est juste assez pour n'être pas plongé dans les ténèbres. Le pétrole allonge réellement de cinq heures en hiver la journée du marchand et celle de

l'ouvrier. On trouve encore le plomb, l'étain, l'antimoine, le cobalt, le mercure, le soufre et le kaolin. Mais la conclusion adoptée jusqu'à présent par tous les ingénieurs est que la véritable richesse du sol japonais consiste, non pas, comme on l'avait cru, en immenses dépôts de métaux précieux, mais en un approvisionnement considérable de houille, de cuivre et de fer.

Les modes d'exploitation indigènes sont très primitifs, comme on peut en juger par le petit modèle figurant le travail de la mine d'or de Sado. Habitués à rencontrer des affleuremens plutôt que des couches profondes, les Japonais grattent la terre, pour ainsi dire, plutôt qu'ils ne la fouillent. Ils ne se décident jamais à creuser un puits, mais pratiquent des galeries étroites et tortueuses en suivant le filon, sans déblayer la matière inutile, sans veiller à l'aération, qui se fait comme elle peut. L'épuisement a lieu au moyen de pompes de bambou si imparfaites que l'on est obligé d'abandonner la mine dès que la venue des eaux est trop abondante ou qu'il faut les élever à une trop grande hauteur. Le minerai, amené au jour à dos d'homme ou de femme, est trié à la main et lavé sur une sorte de cuvette avant d'être envoyé par de mauvais chemins aux fonderies, quelquefois très éloignées.

Les mines de charbon, exploitées plus tard que les autres, le sont par des procédés moins grossiers, à l'aide de baquets plats hâlés par des gamins et de wagonnets poussés par des hommes. Celles de Takashima possèdent un outillage européen, et leur production s'accroît d'année en année. Le gouvernement a introduit également des engins perfectionnés, non-seulement dans les mines d'or et d'argent citées plus haut, mais dans celles de fer de Heigori, à 13 milles de la mer, sur la côte nord-est de l'île principale, où il se propose de fabriquer le fer en grand ; quatre hauts-fourneaux, devant produire 20 tonnes de fonte par jour, sont en construction. A Hakakosaka (80 milles d'Yédo vers l'ouest), des ingénieurs anglais ont aussi installé des hauts-fourneaux. On se demande encore si le prix de revient, démesurément augmenté par les frais de transport du charbon au four et du métal sur le marché, sera rémunérateur. Quant aux mines de cuivre, ayant donné jusqu'ici des résultats avantageux à leurs propriétaires par la méthode séculaire du pays, elles n'ont pas été l'objet de perfectionnemens européens. Le combustible employé est le charbon de bois; pour les grillages, on ne se sert que de bois: les foyers enfin sont activés au moyen de soufflets toujours en bois, très ingénieux, mus à bras d'hommes.

Vingt-trois étrangers sont employés par le département des mines; leur nombre est loin d'être suffisant pour les vastes travaux que demanderait un développement complet et systématique des ressources minérales. Mais ce n'est pas assez de grossir le corps des

ingénieurs; il faudrait encore introduire un régime légal plus libéral et plus éclairé, favoriser l'initiative des particuliers, et contrôler leur activité sans la paralyser. Il faudrait surtout faire appel à de grands capitaux, et, comme on ne peut compter sur les prêteurs indigènes, s'adresser aux capitalistes étrangers. Il importerait donc de donner à ces bailleurs de fonds indispensables des garanties sérieuses, dont la première serait naturellement le droit de veiller à la gestion et de participer aux bénéfices des mines, au lieu de les écarter, par une législation défiante, de toute ingérence dans la direction et la propriété. Sans le concours pécuniaire de l'Occident, sans les lumières de ses administrateurs, plus rares encore et plus nécessaires ici que les talens de ses ingénieurs, l'exploitation des mines ne peut être menée à bonne fin. Or la raréfaction des monnaies et des produits échangeables impose au Japon la nécessité de se hâter. Féconde ou non, il faut du moins sonder cette source le plus tôt possible et en retirer sans retard ce qu'elle est susceptible de donner. L'urgence est d'autant plus grande qu'il s'agit de prendre les devans sur la Chine, qui commence déjà à mettre au jour les richesses, peut-être immenses, de son sous-sol, et s'est mise en devoir d'exploiter, avec le secours étranger et à la faveur de ses grands cours d'eau si commodes pour les transports, les mines de charbon de K'aïping, au nord-est de Tientsin, et celles qui avoisinent le grand centre manufacturier de Hankow sur le Yang-tse-kiang.

Résumons en terminant l'impression qui se dégage de notre excursion à travers l'extrême Orient. Lorsque deux contrées aussi reculées que la Chine et le Japon, aussi longtemps fermées à toute exploration, et refusant encore aujourd'hui, sauf exceptions, l'accès de leur territoire aux étrangers, viennent prendre à une exposition universelle la place qui leur est libéralement offerte, c'est à charge de fournir à l'Europe, sur leurs institutions, leurs industries, leur richessse, les mêmes éclaircissemens que leurs envoyés recueillent dans nos villes hospitalières, avec le concours empressé de tous nos fonctionnaires. Si de grands pays voisins, comme l'Angleterre, peuvent se contenter de nous envoyer quelques échantillons des marchandises qui les font vivre, mêlés à beaucoup d'articles de luxe, sans pour cela risquer d'induire en erreur un public familier, ni se faire taxer de travestir en brocantage une grande manifestation économique, des pays lointains et encore mal connus se font tort à eux-mêmes en n'intéressant le public qu'à de jolis travaux d'un placement facile, mais sans réelle importance. La Chine s'est attiré ainsi une fâcheuse mésaventure : tandis qu'en effet son infériorité esthétique à l'égard de ses voisins frappe tous les yeux, rien ne nous avertit de son immense supériorité économique; rien ne nous in-

dique les sources d'une richesse qui s'accroît sans cesse au contact de l'Europe, tandis que celle de son faible concurrent diminue à vue d'œil. Nous ne franchissons pas la grande muraille; nous n'assistons pas à la vie d'une immense population de travailleurs acharnés. Le Japon a de son côté remporté sur la Chine une facile victoire. Il n'aurait tenu qu'à lui de la rendre plus complète, en nous mettant dans le secret de sa métamorphose économique et sociale. Son abstention laisse supposer que les expériences tentées ne lui ont pas paru jusqu'à ce jour donner des résultats dignes d'être proclamés.

Quoi qu'il en soit, l'enquête sur ces pays reste ouverte. L'exposition de 1878 ne nous en apprend pas à leur sujet plus que les précédentes. Le commerçant qui songe à y échanger ses produits, le banquier ou le bailleur de fonds sollicité d'y risquer ses capitaux, l'homme d'état préoccupé des lois générales d'évolutions des peuples, l'homme du monde simplement curieux de s'instruire et de contrôler par ses yeux les notions acquises, n'en sortent pas mieux informés qu'en entrant. La présence des Chinois et des Japonais à l'exposition n'en exercera pas moins une action salutaire sur les relations internationales. Si peu qu'il lui soit révélé de la vie intellectuelle et industrielle de l'extrême Orient, le public s'habitue à le considérer à un point de vue positif, en le voyant entrer dans le domaine de l'expérience. L'imagination jouera désormais un rôle moins considérable dans tout ce qui le concerne. C'est à grand'peine que notre esprit français surtout conçoit sous des traits simples une nation inconnue; l'invraisemblable est ce qu'il présume d'abord. On était un peu trop enclin chez nous à reléguer parmi les abstractions, ou à regarder comme des peuples enfans ou à demi sauvages, des nations plus anciennes, non moins policées à leur manière et plus nombreuses que l'Europe entière. Bien des gens se sont montrés naïvement surpris de leur découvrir des qualités, des talens, une intelligence vive, comme s'il se fût agi de races déshéritées, et par suite à s'extasier devant des œuvres qui paraîtraient ordinaires sorties d'autres mains. Après avoir traité, depuis Voltaire, les Chinois et les Japonais comme une agréable matière à turlupinades ou un lieu commun de rhétorique, nous sommes tombés par une réaction naturelle dans une sorte d'engoûment irréfléchi. Il est temps de sortir des chimères pour revenir à la réalité, et d'apprécier à leur juste valeur, sans parti pris de badinage ni d'admiration, ces peuples que la vapeur met à nos portes, et qui tiennent une si large place au soleil.

GEORGE BOUSQUET.

LA RELIGION

DANS ARISTOPHANE

Peut-il être sérieusement question de religion à propos de l'ancienne comédie athénienne? Le doute semble assez naturel. Dans le riche développement des diverses littératures, il s'est présenté une fois une forme de poésie dont rien, à aucune époque et chez aucun peuple, n'a depuis égalé la libre hardiesse. Ni les satires les plus virulentes, ni les parodies les plus effrontées, ni les grossièretés de la chanson populaire n'en donnent, dans les temps modernes, une idée approchante. Pour ne parler que du théâtre, qu'est-ce que le *gracioso* espagnol et les bouffons de Shakspeare auprès des personnages d'Aristophane? Il faut descendre, si l'on en veut trouver un émule, jusqu'à Karagheuz, cet être lubrique qui fait les délices du cynisme oriental. Encore y a-t-il cette différence, qu'au lieu de figurines appliquées sur un transparent la comédie athénienne offrait aux yeux du public des acteurs en chair et en os dont les indécentes bouffonneries se continuaient pendant le cours d'une longue pièce. Elle s'attaquait à tout ce que le respect semblait devoir protéger, aux dieux, aux magistrats, aux institutions, à la vie privée comme à la vie publique; aucune barrière, ni la gloire, ni la mort elle-même, ne garantissait de ses coups. Au milieu de cette débauche illimitée qui prenait complète possession de la scène et y représentait l'outrage effréné dans tous les sens, quelle place pouvait-il y avoir pour la religion, pour les formes et les idées traditionnelles de la foi, ou pour cet ensemble d'émotions sincères et profondes qui s'appelle le sentiment religieux? Contre toute attente, les deux se rencontrent dans l'ancienne comédie athénienne, et même ils y ont une importance considérable.

C'est que la part de la religion en Grèce est beaucoup plus grande qu'on ne l'a longtemps admis. Non-seulement elle y a présidé à l'organisation sociale et politique; mais, par l'empire qu'elle accordait sur elle-même à l'imagination, elle y a créé la poésie. Le monde si merveilleusement riche de la poésie grecque, depuis l'épopée d'Homère et d'Hésiode, depuis les tragédies d'Eschyle et les odes de Pindare jusqu'aux gracieuses fantaisies d'Anacréon, relève à divers degrés de la religion; ces formes si variées en sont les œuvres plus ou moins directes, les expressions plus ou moins profondes. Pour nous, assurément, les effets les plus inattendus de cette influence générale se sont produits dans la comédie. L'ancienne comédie athénienne, ce témoignage indiscutable de la liberté des mœurs antiques, a une origine religieuse; c'est au milieu de la célébration d'un culte qu'elle naît joyeuse et hardie.

Les spectateurs du théâtre moderne, très lointaine imitation du théâtre grec, ne se figurent guère un dieu au berceau de la comédie; on a déjà quelque peine à s'en figurer un au berceau de la tragédie. Le fait est cependant vrai pour toutes deux, et, chose assez singulière, c'est la même divinité qui, réunissant dans son culte les deux grands courans de la poésie, représentés à leur source par la grave épopée et par l'ïambe satirique, les reçoit à leur terme, et les fixe dans les deux formes qui se partagent désormais la faveur du public. Schlegel, tout en abusant de la métaphysique, a eu un sentiment vrai de ce que ces deux formes ont de commun et d'opposé, et en s'attachant, pour le compléter, à ce qu'il a dit de juste, on conçoit comment elles se rapportent à des aspects différens du même dieu. Toutes deux sont idéales, et répondent, chez les Grecs, au besoin de secouer les chaînes de la réalité. La tragédie transporte l'âme dans un milieu imaginaire d'émotions violentes, où elle se soulage du fardeau intérieur de sa propre sensibilité, et voilà le fond de cette théorie aristotélique de la *katharsis* ou purgation des passions, sur laquelle se fatiguait vainement notre vieux Corneille, lorsqu'il cherchait avec candeur à autoriser les inspirations de son génie. L'idéal de la comédie, sous sa première forme, c'est une liberté de fantaisie qui rompt tous les liens de la vie civilisée. Emportée par le dieu, elle franchit les barrières du monde réel, de ce composé de gêne et de tristesse où les nécessités de la condition humaine, les accidens de la fortune, les conventions, les lois, la raison tentent vainement de l'enfermer. Ces heures de délivrance et de joyeuse folie ne sont pas particulières à la Grèce : les saturnales romaines, la fête des fous au moyen âge, les kermesses du nord, d'autres fêtes encore sont, ailleurs et dans d'autres temps, des expressions diverses de cette même réclama-

tion de notre liberté, d'autant plus vives et plus impétueuses, qu'elle sent peser plus lourdement sur elle la tyrannie de la destinée ou même seulement le joug d'une vie monotone. Les Grecs, constamment en proie aux guerres et aux révolutions, vivant sous la menace perpétuelle de la fortune, se livrèrent à ces divertissemens avec une ardeur effrénée; mais ce qui les distingue des autres, c'est moins la vivacité de ces emportemens que le caractère religieux dont ils les revêtirent. En Grèce, il n'y avait pas de fête sans divinité. Ces fêtes de la folie eurent donc leur dieu, et il se trouva que sa nature y était merveilleusement appropriée: ce fut le dieu des vendanges et de l'ivresse.

Rappeler l'aspect le plus populaire de Dionysos ou Bacchus, c'est déjà expliquer la nature de ses fêtes. Pour achever de les faire comprendre, il faut rappeler aussi qu'il n'est pas seulement le dieu de la vigne, mais en général un dieu de la nature libre et sauvage, telle qu'elle apparaît, loin de la vie civilisée, dans les bois, dans les rochers, dans les vallées humides des montagnes. Cette nature, il la pénètre, l'anime, la transporte par sa puissance. A sa suite dansent et bondissent les êtres mythologiques qui en représentent les diverses énergies, la sève exubérante de la vie animale et de la vie végétale, le mouvement des eaux jaillissantes. Les satyres, les silènes, les nymphes, les naïades, couronnés du lierre immortel, tel est le fidèle cortège qui accompagne sa marche depuis l'époque encore grossière de son apparition en Grèce jusqu'aux siècles de civilisation raffinée. Avant le dithyrambe satirique du vieux poète Arion, ce cortège animait les fêtes champêtres, où les peaux de bouc, le feuillage et la lie faisaient tous les frais des déguisemens, et depuis il ne cessa de fournir la plus riche matière aux compositions de l'art et aux luxueuses sensualités du paganisme. On le retrouve à Éphèse dans cette somptueuse orgie imposée à toute une ville par un caprice du triumvir Antoine, comme auparavant à Alexandrie dans les froides magnificences par lesquelles, au commencement du IIIe siècle, Ptolémée Philadelphe célébrait son avènement.

On ne l'a pas assez remarqué, la conception de Bacchus comme présidant à la vie de la nature est dominante à la naissance de la comédie. Ce fait est impliqué dans le témoignage, si souvent cité, d'Aristote, où nous apprenons qu'elle commença dans les chants *phalliques*, c'est-à-dire qui accompagnaient la procession du *phallus*, symbole de la génération. Cette procession particulière était la forme qu'avait prise, sous l'influence de Bacchus, le *cômos*, d'où la *comédie* a tiré son nom. Le mot *cômos*, aussi ancien que la poésie hésiodique, désignait les promenades joyeuses, accompagnées

de danses et de chants, de convives échauffés par le vin, et Bacchus recevait le surnom de *Cômastès*. C'est donc au *cômos* phallique, probablement dans des fêtes de la campagne se rapportant à la vendange ou au vin, que la comédie a dû sa première origine. C'est là qu'elle improvisa ses premiers essais au milieu de mascarades turbulentes et obscènes, dans l'impudente expansion d'une verve bouffonne et licencieuse.

C'est assurément la marque la plus éclatante de la puissance de l'art athénien que de ce débordement de grossière licence soient sorties des œuvres dignes de figurer avec honneur au siècle de Périclès. Seulement les effets de cet art ne se peuvent saisir que si l'on se souvient des conditions originelles de la comédie, du caractère que lui imprima, en la créant, le dieu dont elle ornait les solennités. Alors s'expliquent mieux cette irrégularité apparente, ces interruptions du drame par des sarcasmes et des personnalités, ces grossièretés jetées au peuple à pleines mains, ce mouvement tumultueux, cette ivresse qui se répand en fantaisies de toute sorte, bestiales ou éthérées, et, dans le nombre, ces chants suaves et purs qui tout à coup s'élancent de l'orgie par un caprice de l'imagination exaltée, forme la plus charmante de la liberté qu'en ces jours d'indulgence le dieu accorde à ses adorateurs.

Cet assemblage d'élémens était fait pour troubler les idées de notre critique française. Aussi lui a-t-il fallu du temps pour s'y habituer. Aujourd'hui on commence à être plus convaincu qu'il faut comprendre avant de juger, que certaines œuvres de l'antiquité demandent absolument à être replacées dans leur milieu naturel, au lieu d'être pliées de force à nos habitudes et à nos règles. On est donc plus en état d'apprécier Aristophane. Du moins ne se refuse-t-on pas aux impressions multiples qu'il fait naître, et les rend-on parfois avec une spirituelle vivacité; témoin le livre réédité dernièrement par M. Deschanel, qui a le double mérite d'écrire légèrement sur Aristophane et de le goûter. Vers le même temps, dans un autre ouvrage (1), on établissait entre Rabelais et le poète grec une comparaison que l'auteur avait le bon goût de maintenir dans ses justes limites. Aristophane offre, en effet, de l'analogie avec Rabelais; il a sa verve étourdissante, sa richesse d'invention, son intarissable gaîté. C'est, si l'on veut, un Rabelais grec; moins profond, à la fois plus cynique et plus délicat, animé encore par le mouvement dramatique, vif, précis, affiné et allégé par l'élégance et la grâce de la muse athénienne. Nous sommes encore loin de le bien connaître; on ne pénètre pas facilement dans le secret

(1) *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, par Émile Gebhart.

d'œuvres si éloignées de notre esprit et de nos mœurs. Au point de vue particulier de la religion, il resterait beaucoup à faire : il faudrait arriver à définir le rapport exact de cette ancienne comédie avec l'état de la société contemporaine, tout en y marquant avec précision le rôle de l'art, qui en a fait la valeur littéraire et assuré le succès. C'est à quoi on ne réussira jamais complètement.

I.

Il y a d'abord un fait dont la critique moderne s'est naturellement inquiétée. Cette comédie, religieuse à sa manière, qui fait partie de la fête d'un dieu, se permet avec la religion, avec les divinités, avec celle même à qui elle est consacrée, les libertés les plus étranges. Comment cela est-il possible? quels sont les objets déterminés et les limites de cette licence? Voilà des questions qui demandaient évidemment une réponse.

Ce qui explique les hardiesses irrévérencieuses d'Aristophane et des comiques de son temps, c'est l'esprit de la religion grecque et par suite une tradition depuis longtemps établie. Cette religion est tellement humaine que les dieux sont de vrais hommes qui conservent dans le ciel leurs caractères, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs. Le Grec s'est divinisé, et si complètement qu'il n'a rien laissé de lui-même sur la terre. De là vient qu'en se considérant dans cette vie divine, qui n'est guère qu'une image de sa vie terrestre, il se reconnaît et garde sa liberté d'esprit. Sans doute, le divin renferme une part qui ne vient pas de lui. Il y vénère une force supérieure, qui, présidant aux phénomènes et aux vicissitudes régulières de la nature, enferme sa propre existence dans le cercle fatal du monde et des lois mystérieuses qui le régissent. Mais, tout en sentant ce joug, comme il le porte légèrement! Comme il s'est dégagé de l'étreinte des sombres croyances de ses pères! Comme il les a dépouillées de leur horreur primitive et les a transformées en les animant de sa libre activité! A son tour, il a soumis le monde divin à toutes les formes de sa souple et riche imagination, en a fait la matière de ses inventions, y a composé des scènes pour son plaisir, fait retentir les éclats de sa propre gaîté. Qu'est-ce en effet que ce rire immense excité par la démarche de l'immortel boiteux, dans ses fonctions improvisées d'échanson des banquets olympiens? Voilà le germe de la parodie religieuse, et cela dès l'origine de la religion, puisque c'est Homère qui l'a constituée. Entrés dans cette voie dès le début, les Grecs ne s'arrêteront pas; ils iront jusqu'au grotesque dans la représentation familière

des aventures de leurs dieux : entre autres témoignages, les peintures des vases en font foi. Un artiste s'amusera sans scrupule à placer dans une pompe bachique Vulcain ivre sur un âne. Un autre ne craindra pas de faire grimper à l'échelle Jupiter en bonne fortune et de lui donner pour porte-falot un Mercure ventru, véritable esclave de comédie. Ces plaisanteries sont la monnaie courante de la mythologie populaire et ne tirent pas à conséquence.

Ce genre de licence est donc autorisé en Grèce par une très ancienne tradition, qui s'est fidèlement conservée dans les mœurs. Comment la comédie l'aurait-elle exclu de son domaine? Ce merveilleux bouffon convenait parfaitement à sa nature primitive, à ce mélange de religion naturaliste et d'ivresse railleuse qui suscita ses premiers essais. Aussi les dieux paraissent-ils sur la scène comique, aussitôt qu'elle a reçu une organisation régulière, et ils y tiennent d'autant plus de place qu'à ce moment, sous le gouvernement des tyrans de Syracuse, la satire politique, qui bientôt l'envahira tout entière, n'y a pas accès. La comédie d'Épicharme, le prédécesseur des comiques athéniens, est en grande partie mythologique; elle a pour personnages des dieux et des héros, et il faut voir comme elle en use avec eux. La formidable gloutonnerie de l'Olympe en liesse dépeuple les mers, et Neptune, son pourvoyeur, quitte le trident pour les filets. On apporte deux énormes poissons : aussitôt Jupiter se les adjuge; il en dévore un, et garde l'autre pour le partager avec Junon à l'exclusion des autres dieux. Minerve, la chaste déesse, se transforme en joueuse de flûte; Castor et Pollux, en danseurs. Telle est, dans la mieux connue de ses pièces, *les Muses* ou *les Noces d'Hébé*, la mythologie d'Épicharme, le prince des comiques au jugement de Platon, le pythagoricien qui portait sur la scène les enseignemens les plus graves et les plus élevés. Après de pareils exemples et de pareils contrastes, il n'y a guère lieu de s'étonner des audaces irréligieuses d'Aristophane.

On l'a fait cependant, et des critiques de valeur en ont cherché des explications inutiles. Bœttiger par exemple, dans une dissertation déjà ancienne sur ce sujet qu'on peut encore consulter avec fruit, les attribue pour une bonne part à la parodie des tragiques, très habituelle en effet à la comédie. Il rejette d'ailleurs avec raison, après La Harpe, une distinction fausse du père Brumoy entre « une religion poétique et une religion réelle, une religion de théâtre et une religion de pratique. » Toute autre distinction analogue ne serait pas plus vraie. En réalité, l'Olympe tout entier, tel qu'il paraît dans les chants des poètes et dans les cérémonies religieuses, sans distinctions ni catégories d'aucune sorte, est livré à la comédie; les grands dieux comme les petits, les nationaux comme les

étrangers, prennent place dans ce panthéon grotesque qu'elle expose au rire des Athéniens.

« La Discorde, s'étant unie au vieux Cronos, enfanta un très grand tyran, que les dieux appellent *Céphalègérète* (1)... Au même dieu la Luxure donne pour fille Héra Aspasie, l'impudente courtisane. » C'est ainsi que Cratinus, dans une de ses comédies, *les Chirons*, se permettait de travestir le divin ménage de Jupiter et de Junon. Platon le comique intitulait une de ses pièces *Jupiter maltraité*, et l'on suppose qu'il s'agissait de quelque gaucherie du maître de l'Olympe au jeu du cottabe, l'amusement favori des banquets athéniens, et de quelque mésaventure qui s'ensuivait pour lui. Hermippe avait mis en comédie la naissance de Minerve, et il est présumable que la hache de Vulcain y jouait son rôle comme plus tard dans le dialogue de Lucien où elle délivre Jupiter de son mal de tête. Mais à quoi bon recourir aux conjectures? Aristophane, tout incomplet qu'il nous est parvenu, suffirait amplement à nous pourvoir d'exemples. Voici, dans *les Grenouilles*, Hercule avec sa voracité traditionnelle : les cabaretières des enfers se plaignent qu'il ait vidé leurs garde-manger, et Proserpine, qui a conservé de lui un tendre souvenir, s'empresse, à la nouvelle de son retour, de faire rôtir un bœuf entier. Voici, dans *Plutus*, Mercure qui, après avoir inutilement fait la grosse voix, puis tenté d'apitoyer l'esclave Carion sur les souffrances de son estomac, trouve à grand'peine, dans ses nombreuses attributions dorénavant sans objet, un titre aux fonctions d'aide de cuisine.

La pièce des *Oiseaux* réunit sous le choc des mêmes agressions toutes les catégories de dieux qu'on pourrait être tenté d'établir. C'est l'Olympe tout entier qui souffre de la famine, depuis que la construction de la ville aérienne le prive de la fumée des sacrifices. Les dieux barbares, les plus affamés, le remplissent de leurs cris discordans et menacent Jupiter d'une révolte. Il faut donc qu'il se résigne à entrer en composition avec les oiseaux, les nouveaux maîtres du monde, et à leur envoyer des ambassadeurs. Ressource médiocre, d'une efficacité plus que douteuse : le chef de l'ambassade est, il est vrai, Neptune, un des grands dieux, dévoué aux intérêts de l'Olympe et bien au fait de ses traditions; mais la tyrannie de l'esprit démocratique lui adjoint de tristes compagnons, représentans des divinités barbares et d'ordre inférieur. Il a beau donner des leçons de tenue au dieu Triballe, sorte de brute sauvage, et faire

(1) Parodie de *Néphélègérète*, épithète de Jupiter. Au lieu d'*assembleur de nuages*, le poète, dans sa cosmogonie comique, dit *assembleur de têtes*, la grosseur de la tête de Périclès réunissant, pour ainsi dire, plusieurs têtes en une seule. L'excuse de ce commentaire, c'est qu'il est indispensable.

effort pour abuser l'esprit épais d'Hercule, le premier, qui veut manger, ne comprend rien aux finesses de la diplomatie, et, lâchant quelques mots d'un jargon barbare, analogue au turc de Molière, accorde tout du premier coup. Quant au second, il se rend à un argument irrésistible : le fumet du gibier qu'on rôtit pendant la négociation calme tout de suite ses dispositions belliqueuses. Un instant il paraît ébranlé par une objection : « Si Jupiter meurt après avoir cédé la tyrannie, tu seras pauvre, lui dit Neptune; car c'est à toi que doit revenir tout ce qu'il laissera en mourant. » Mais le négociateur des oiseaux lui cite le texte de la loi athénienne, qui ne reconnaît aucun droit aux enfans illégitimes et fait retourner l'héritage aux plus proches parens du mort. C'est donc à son frère, et non à son fils, que Jupiter doit laisser son bien, et Neptune n'a parlé que dans son propre intérêt. Que répondre à une argumentation aussi péremptoire? Les yeux d'Hercule s'ouvrent à l'évidence, et Neptune lui-même renonce à la lutte : la Souveraineté est donc décidément abandonnée aux oiseaux; elle quitte Jupiter, qui devra se contenter de sa femme Junon. On pourrait dire que le poète et son public ne croient pas plus ici à la réalité du dieu Triballe qu'à celle de l'ambassadeur Pseudartabas dans les *Acharniens*; mais Neptune et Hercule, mais Jupiter et tout l'Olympe? C'est tout le personnel autorisé de la religion hellénique qui est d'abord livré au ridicule.

Si tout cela n'est pas de l'athéisme, assurément ce n'est pas non plus du respect religieux. Plaçons-nous cependant, si nous pouvons, au point de vue des Grecs, et nous reconnaîtrons qu'à leurs yeux il n'y avait pas là d'impiété. Dans un dialogue que l'académicien Boivin, au commencement du XVIIIe siècle, mettait à la suite de sa traduction des *Oiseaux*, un personnage, le *Scholiaste*, qu'Aristophane appelle à son aide au besoin, dit assez spirituellement, en s'appropriant à demi un trait de Lucien (1) : « Les Grecs croyaient que Jupiter lui-même riait avec eux des bons mots du poète impie. » Cela n'est pas très loin de la vérité. Il faut même supprimer le mot *impie* que Boivin applique au poète. Aristophane était tout simplement comme les Athéniens de son temps, qui ne se croyaient pas impies pour user largement avec leurs dieux des licences traditionnelles. Toute proportion gardée, notre moyen âge chrétien a fait de même. A cette époque de foi profonde et naïve, si Dieu lui-même est respecté, ses ministres le sont fort peu. Le vilain du fabliau traite fort lestement saint Pierre, saint Thomas et saint Paul, qui lui

(1) Lucien, dans *le Pécheur*, § 25, dit avec un sentiment plus juste des mœurs de son pays : « La plaisanterie semblait faire partie de la fête de Bacchus, et peut-être ce dieu, ami de la gaîté, y prenait-il plaisir lui-même. »

refusent l'entrée du paradis, et, si l'on y regarde de près, la justice divine elle-même était en défaut, quand elle oubliait l'âme du pauvre homme. Le bon Dieu de Béranger, qui *met le nez à sa fenêtre*, vient en droite ligne de ce Père éternel dont la providence est sujette à sommeiller. La vénération des fidèles n'exclut pas à son égard une familiarité quelque peu compromettante; mais surtout l'idée qu'ils se font de la bonté infinie de la Vierge l'abaisse parfois jusqu'à des miracles peu édifians en faveur de pécheresses privilégiées. Les mystères sont encore plus hardis, du moins à la fin de leur longue carrière. Comment se figure-t-on aujourd'hui qu'au commencement du XVIe siècle l'auteur du mystère des *Trois rois* ait osé faire tenir à l'ange Gabriel le langage dont s'égayait à bon droit Voltaire (1)?

La mythologie grecque, divinisation perpétuelle de l'humanité, prêtait bien plus que les légendes populaires du christianisme à ces empiétemens de la réalité la plus vulgaire dans le monde divin, et, par suite, la foi s'en accommodait encore plus facilement. Elle était d'ailleurs, comme on sait, beaucoup plus libre chez les Grecs. En général, le poète comique y représente, à cet égard, la disposition commune de tout le peuple. S'il exagère, s'il grossit les traits, c'est le droit reconnu d'une fête bachique; c'est aussi que la perspective de la scène n'admet guère les délicatesses de dessin ni de couleur. Dans ce grand théâtre d'Athènes, pour qu'une figure produise son effet, il faut d'abord qu'elle soit vue.

Une analyse complète d'Aristophane, au point de vue qui nous occupe, aurait à passer en revue une riche galerie de personnages. A côté des dieux de tout ordre prendrait place tout ce qui joue un rôle dans la vie religieuse, par exemple les prêtres et les devins. La conclusion commune à laquelle on arriverait pour chaque cas, c'est que, une fois la part faite aux procédés habituels de la comédie, les témoignages qu'on y peut recueillir prouvent plus sur les mœurs athéniennes que sur la pensée particulière d'Aristophane. Ainsi, dans le *Plutus*, le prêtre de Jupiter sauveur, que son dieu ne nourrit plus faute de sacrifices, l'abandonne pour marcher en tête de la procession qui va installer dans l'opisthodome du Parthénon la divinité toute-puissante de la richesse : est-ce un trait lancé avec intention par un ennemi des prêtres? Non; c'est une forme particulière, adaptée au sujet du *Plutus*, d'une plaisanterie très ordinaire à laquelle les mœurs religieuses semblaient inviter d'elles-mêmes la

(1) Père éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne :
Votre fils bien-aimé est mort,
Et vous ronflez...

liberté de l'esprit grec. Le mot : le prêtre vit de l'autel, était matériellement vrai en Grèce. Notre moyen âge, dont le souvenir ici encore se présente naturellement, s'en est permis bien d'autres sur les moines et même sur les papes.

Au sujet des devins, la question pourrait sembler plus grave, en ce sens qu'elle implique chez les Grecs un sentiment plus intime et plus profond. La croyance à des révélations de l'avenir, soit d'après des signes donnés par les entrailles des victimes sur l'autel, soit d'après des phénomènes extraordinaires où la superstition contemporaine reconnaissait une action divine, soit enfin d'après des oracles que révélait tout à coup quelque possesseur privilégié de recueils mystérieux, excitait en Grèce une curiosité ardente précisément à l'époque où fleurissait l'ancienne comédie. Cependant faut-il s'étonner pour cela qu'Aristophane n'ait pas mieux respecté cette foi si éveillée et si inquiète, et que ni les devins ni les oracles n'aient échappé à ses atteintes? Quand Trygée sacrifie à la Paix enfin délivrée, l'odeur des victimes attire aussitôt le devin Hiéroclès avec ses préceptes et ses oracles, transformé en parasite effronté de sacrifices; il s'en retourne bafoué et battu : est-ce donc qu'Aristophane en voulait aux devins? Il est possible qu'il eût quelque grief personnel contre Hiéroclès, qu'Eupolis représente au contraire comme un honnête homme; mais, quant aux devins en général et à leur art, le poète n'est que l'interprète du sentiment populaire. Crédulité et défiance, crainte et antipathie, telles sont dès l'origine les dispositions des Grecs à l'égard de ces hommes qui passent pour les dépositaires des secrets de la destinée. « Prophète de malheur, tu n'aimes qu'à prédire le mal, » disait déjà, dans Homère, Agamemnon à Calchas. Ce sont là des sentimens naturels; les oracles sont ambigus, les prédictions incertaines, souvent démenties par l'événement quand elles ont été connues d'avance; la crédulité est donc inquiète, d'autant plus qu'il lui est arrivé d'être exploitée. Onomacrite n'a-t-il pas été convaincu, au début des guerres médiques, d'avoir falsifié les oracles de Musée? Après l'issue désastreuse de la guerre de Sicile, Thucydide constate l'irritation générale contre les collecteurs d'oracles, les devins et les prophètes de toute sorte qui avaient flatté l'ambition athénienne d'une fausse espérance. Par moment, la force de la réalité, le bon sens, la légèreté grecque atténuent les effets de la superstition. Et voilà comment Aristophane peut parodier impunément les oracles de Bacis, l'antique devin de Béotie, très en faveur pendant la guerre du Péloponèse. C'est ce qu'il fait en toute occasion.

« Lisez-moi cet oracle que j'aime tant, où il est dit que je serai un aigle au milieu des nuages, » dit à ses flatteurs le bonhomme Démos, le peuple personnifié. — C'était par cette image, en effet, qu'un

oracle attribué à Bacis annonçait la grandeur future d'Athènes. — Et aussitôt Cléon, le corroyeur, et son rival, le charcutier, débitent à l'envi au noble fils d'Érechthée les énigmes plus ou moins claires, inventées par le poète à l'imitation des prophéties en vogue. « Garde, dit Cléon, le chien sacré aux dents tranchantes, qui, aboyant devant toi et poussant pour toi des hurlemens formidables, t'assurera tes honoraires (de juge), mais qui périra si tu l'abandonnes; car mille geais le poursuivent de leurs cris haineux. » — « Méfie-toi, réplique le charcutier, du chien Cerbère, asservisseur d'hommes, qui te flatte de la queue, lorsque tu dînes, et, prenant son temps, te mange ton dîner pendant que tu bayes aux corneilles; la nuit, il se glissera à ton insu dans la cuisine, et sa langue y nettoiera les plats et... les îles. » Et les deux adversaires continuent la lutte à coups de prophéties et de platitudes, jusqu'à ce qu'un dernier oracle, celui que Cléon gardait avec le soin le plus jaloux, et sur lequel se noue et se dénoue la légère intrigue de la pièce, désigne clairement comme le successeur du démagogue évincé le coquin qui le surpasse en effronterie. A peine la cité des oiseaux est-elle fondée dans les airs, qu'on y voit paraître, au même titre qu'un marchand de décrets et un sycophante, un collecteur d'oracles avec une prophétie de Bacis toute prête pour la circonstance. « Que n'en parlais-tu avant que je fondasse la ville? lui demande-t-on. — La divinité enchaînait ma langue. » Ces traits contre la valeur des prédictions faites après coup, le charlatanisme des devins et la crédulité vaniteuse du peuple font, sans doute, honneur au bon sens d'Aristophane; mais il en revient aussi quelque chose à un public tout disposé à s'en égayer.

II.

De ces différentes observations faudrait-il conclure qu'il régnait en Grèce une liberté absolue dans les questions religieuses? Une pareille erreur n'est pas possible. Qui ne pense tout de suite à la mort de Socrate, le grand contemporain d'Aristophane, et qui ne se rappelle que l'impiété fut un des deux chefs d'accusation qui le firent condamner? Dans cette condamnation, quelque part que l'on veuille faire à des ressentimens politiques contre le maître d'Alcibiade et de Critias ou à l'irritation des juges provoquée par l'attitude de l'accusé, il reste un fonds général de scrupules religieux tout prêts pour chaque circonstance propre à les éveiller. C'étaient eux qui, une vingtaine d'années auparavant, avaient fait chasser d'Athènes le sophiste Protagoras et brûler un de ses livres, qui, en remontant un peu plus haut, dictaient la sentence d'Anaxagore;

c'étaient eux qui, même au siècle suivant, lorsque la philosophie avait, ou peu s'en faut, le droit de tout dire, et que l'athéisme n'exposait plus l'impie à ce que sa tête fût mise à prix comme autrefois celle de Diagoras de Mélos, c'étaient eux qui faisaient encore courir un péril sérieux au philosophe Stilpon, pour une plaisanterie sur Minerve, et à Théodore l'athée, pour une question ironique adressée à un hiérophante. Parmi tous ces faits bien connus, il y en a un qu'il est à peine besoin de rappeler, tant son souvenir est lié aux plus graves péripéties de la guerre du Péloponèse: c'est le procès d'Alcibiade, à la suite de la mutilation des Hermès et de certaines profanations des mystères. La législation armait la cité contre les impies; il y avait une action publique d'*impiété*, et la condamnation pouvait entraîner contre le coupable la peine de mort, la confiscation de ses biens et la privation de la sépulture dans la terre de la patrie.

Et qu'on ne croie pas que le théâtre ait été pour les hardiesses de pensée et de langage un asile protégé par une tolérance absolue. Aristote nous apprend qu'Euripide s'entendit reprocher dans un procès le vers fameux d'*Hippolyte*, contredit cependant par le dévoûment du héros : « Ma langue a juré, mais non pas mon âme. » Pour avoir consacré par la concision expressive de la forme poétique cette distinction dangereuse et porté ainsi atteinte à la sainteté du serment protégée par les dieux, il avait blessé la conscience publique, et ses ennemis en profitaient à l'occasion. Ce qui surprend davantage, c'est qu'une accusation en forme d'impiété fût intentée au religieux Eschyle. Si l'on en croit une légende assez suspecte, l'indignation provoquée par un de ses drames fut si vive qu'il faillit être lapidé pendant la représentation même, et il n'échappa à ce péril qu'en se réfugiant auprès de l'autel de Bacchus; traduit ensuite devant l'aréopage, il ne dut son salut qu'au souvenir de l'héroïsme de son frère Cynégire et du courage qu'il avait lui-même montré à Marathon et à Salamine. Ce qui semble hors de doute, c'est qu'il eut réellement à se défendre contre une accusation d'impiété pour divulgation des mystères.

Évidemment la comédie jouissait d'une immunité particulière; mais cette raison ne suffit pas pour expliquer la contradiction entre l'indulgence singulière des Athéniens pour certains outrages à la divinité et, par moment, leur intolérance ombrageuse, entre l'impunité d'Aristophane et la sévérité vigilante de la loi à l'égard d'hommes comme Eschyle et comme Socrate. Il faut définir la piété et l'impiété au sens grec. Qu'était-ce en réalité qu'un homme pieux? Était-ce celui dont la foi fervente et profonde entourait les dieux d'une respectueuse vénération? Non; la conception de la

piété était plus étroite et s'inquiétait moins des sentimens intimes de l'âme : c'était, pour les Grecs, comme plus tard pour les Romains, une forme de la justice ; c'était « la justice à l'égard des dieux, » ainsi que Cicéron la définit dans le premier livre du traité *de la Nature des dieux*, c'est-à-dire l'exactitude à leur rendre ce qui leur était dû, en particulier par les sacrifices traditionnels. Entre les dieux et les hommes, il y avait eu comme une convention originelle, un échange réglé d'hommages et de bienfaits, d'où dépendait la conservation des familles et des cités. De là le droit d'intervention de l'état. « Souvent toute une ville a porté la peine des crimes d'un homme ; » l'antique maxime d'Hésiode était encore dans la bouche d'Eschine un argument redoutable, contre lequel Démosthène croyait devoir déployer toute sa force. Le salut de l'état était intéressé à ce que la colère de la divinité, lésée dans ses droits, ne fît point payer à tous la faute d'un seul ; il pouvait donc sévir contre le citoyen qui manquait à un devoir religieux. Socrate était accusé de ne pas rendre aux dieux de la cité les hommages consacrés par la coutume. Un autre exemple nous fait pénétrer plus avant, et nous montre le lien qui rattachait l'idée grecque de la piété à une croyance cosmogonique, c'est-à-dire au fond même de la religion primitive : c'est celui d'Anaxagore. Quel était son crime, quand toute la puissance de Périclès le sauvait à grand'peine d'une condamnation capitale ? Il tombait sous le coup du décret de Diopithe contre les explications rationnelles des phénomènes célestes ; il substituait des causes physiques aux personnifications divines des forces naturelles : c'était chasser les dieux de leurs trônes, et, au grand péril de la cité, encourager la négligence de leur culte. Le type de la piété à cette époque, c'est Nicias, superstitieux et attentif observateur des prescriptions religieuses, dont le bonheur à la guerre est attribué à sa scrupuleuse et magnifique dévotion, et qui finit par perdre l'armée athénienne en Sicile par peur d'une éclipse.

L'intolérance religieuse a donc existé chez les Athéniens ; mais il faut ajouter à leur décharge qu'elle fut chez eux inconséquente et capricieuse : elle fit moins de mal, parce qu'elle n'existait point par sa propre force, comme un principe absolu de gouvernement ou comme un effet constant et régulier du fanatisme. Elle ne se produisait guère qu'à l'occasion d'une circonstance accidentelle ; plus d'une fois, dans le nombre de faits restreints qui est parvenu à notre connaissance, nous la voyons servir d'arme aux partis politiques dans les hasards de leurs luttes quotidiennes. Il n'y avait rien qui ressemblât au fonctionnement attentif d'une magistrature, chargée de veiller sur les intérêts religieux. Pour conclure sur

Aristophane, s'il ne fut pas inquiété, c'est que la loi ne l'atteignait pas; l'accusation d'impiété ne s'adressait pas à lui. Il n'avait pas commis de profanation religieuse, comme Eschyle et Alcibiade furent accusés d'en commettre; il n'avait pas, comme les sophistes, nié l'action de la puissance divine dans le monde physique; il n'avait pas, comme on prétendit que Socrate l'avait fait, détourné de rendre aux dieux de la patrie le culte auquel ils avaient droit: il n'était donc dans aucun des cas qui rentraient dans l'accusation d'impiété. Quant à la liberté de ses bouffonneries, elle n'excédait en rien les limites depuis longtemps acceptées par l'usage. Aussi ses ennemis, qui l'avaient attaqué en justice sur un autre chef, comme étranger, ne songèrent pas à le poursuivre comme impie. C'est qu'il avait pour lui la loi comme les mœurs.

Ce n'est pas encore assez que d'absoudre Aristophane au point de vue athénien. Si l'on veut définir la situation qu'il prétendait prendre dans les questions religieuses et qui ne lui était pas contestée, on devra reconnaître en lui avec quelque surprise un défenseur de la religion; défenseur très fidèle, il est vrai, aux allures de l'ancienne comédie, mais complètement d'accord avec le peuple, et soutenant à sa façon le fonds de croyances et les formes du culte que sanctionne l'état. Enfin la piété fait partie de son patriotisme conservateur.

Il y a lieu en effet de distinguer les bouffonneries mythologiques depuis longtemps permises et que personne ne prenait au sérieux, des vers où le poète marque son attachement à la foi traditionnelle de son pays, et des expressions méditées de sa pensée personnelle. Voici, par exemple, un hymne qui se chante dans une de ses comédies:

« Neptune, dieu des coursiers, toi qui aimes leurs hennissemens et le choc sonore de leurs sabots, et la course victorieuse des galères rapides à l'éperon azuré, et les luttes magnifiques des chars, orgueil et perte des jeunes gens, viens ici dans notre chœur, ô dieu armé d'un trident d'or, ô roi des dauphins, ô fils de Cronos qu'invoque Sunium, qu'adore Géræstos, divinité amie de Phormion et, de toutes aujourd'hui, la plus propice aux Athéniens. »

La note comique, — un trait seulement sur la passion ruineuse des jeunes gens pour les chevaux, — se distingue à peine dans cette invocation à la grande divinité nationale de la mer et des coursiers, qui vient de présider aux succès de Cléon à Pylos et des chevaliers à Corinthe, et qui, quelques années auparavant, inaugurait la guerre du Péloponèse par l'importante victoire navale de Phormion. Tout le public s'associait à cette prière d'actions de grâces, et c'était sans aucun doute un sentiment sincère de religion

patriotique qui se faisait jour dans le pêle-mêle apparent de fantaisies burlesques dont se compose la pièce politique des *Chevaliers*. Ce chant faisait partie de la *parabase*, morceau essentiel de l'ancienne comédie et souvenir expressif de sa première origine; il y était donc comme à une place d'honneur, et y conservait la tradition des expressions sérieuses de piété qui sans doute, ne fût-ce qu'au moment du sacrifice, s'étaient mêlées primitivement aux réjouissances par lesquelles on fêtait les présens de Bacchus.

Neptune, d'après une légende importante que Phidias venait d'inscrire sur un fronton du Parthénon, avait disputé à Minerve le patronage d'Athènes. Une invocation adressée à Neptune comme dieu protecteur appelait naturellement une invocation à Minerve; et, s'il recevait ici les premiers hommages du chœur, composé de chevaliers, c'était uniquement à cause du sujet de la pièce et des circonstances politiques. Il y a donc aussi dans cette parabase une prière à la déesse, et elle est conçue dans le même esprit, sincère et vraiment religieux, quoique le chœur la rapproche du ton de la comédie, en unissant à la pensée des victoires qu'il souhaite à la patrie des vœux pour sa propre victoire sur les rivaux du poète au concours des Lénéennes : « O Pallas, gardienne de la cité, ô toi qui règnes sur la contrée la plus sainte, la première de toute par sa gloire guerrière, par ses poètes et par sa puissance, viens parmi nous, amenant avec toi la victoire, notre alliée dans les guerres et dans les combats, la compagne fidèle de notre chœur... »

On ne peut nier que l'auteur de ces strophes ait tenu à rendre hommage aux divinités de sa patrie; nous avons une preuve encore plus décisive de ces dispositions d'Aristophane. Il y a une de ses comédies qui est tout entière une attaque contre l'impiété, *les Nuées*. Quels sont les impies auxquels en veut ce défenseur des intérêts moraux et religieux de la cité? Les sophistes, personnifiés dans Socrate. Ne nous inquiétons pas de cette personnification ni de ce qu'elle peut avoir de faux et d'injuste, et bornons-nous à dégager la pensée d'Aristophane. Les sophistes et leurs disciples, Euripide dans le nombre, ne se contentent pas des croyances et des cultes populaires; ils expliquent par la raison les phénomènes naturels que la foi attribue à l'action merveilleuse de la divinité, et par là ils diminuent ou suppriment les dieux. Leur crime, c'est l'abus orgueilleux du raisonnement, qui les conduit en religion à l'athéisme, en morale au mépris de la justice et à l'oubli des vertus civiques. Voilà quelle est la thèse d'Aristophane, très conforme, on le voit, à l'esprit de la constitution athénienne et aux opinions vulgaires sur l'impiété, capable par conséquent de lui concilier la faveur du public; mais pour cela il fallait qu'elle fût bien comprise.

Or la comédie d'Aristophane a les formes si peu respectueuses, et, quel que soit son but, elle se livre en route à de telles fantaisies, que quelques-uns risquaient de s'y tromper. Quand, par exemple, à l'explication de la pluie par les nuages est opposée, dans une plaisanterie difficile à reproduire, la croyance populaire à l'action divine de Zeus, le souverain du ciel, de quel côté est le scandale? Le ridicule est distribué avec une impartialité peu rassurante pour l'orthodoxie du poète. Il faut donc à ce passage et à d'autres une contre-partie; il faut que les morceaux les plus importans produisent des impressions très nettes dans le sens de la vraie pensée d'Aristophane. C'est pour cela que la parabase des *Nuées*, comme celle des *Chevaliers*, contient des invocations religieuses d'un beau caractère, où de même se glisse un trait destiné à rappeler la fiction sur laquelle repose la fable comique :

« J'appelle au milieu de notre chœur, d'abord le roi céleste, le souverain des dieux, le grand Zeus; puis la divinité redoutable, dont la force immense, armée du trident, soulève comme avec un levier la terre et la mer salée; et notre père glorieux, l'auguste Éther, le nourricier universel; et le dieu conducteur d'un char, dont la clarté resplendissante rayonne sur toute la terre, grand parmi les divinités et les hommes. »

Si, parmi ces grands dieux de la nature consacrés par la foi antique, l'Éther, père des nuées, n'avait pas une place, en quoi cette invocation différerait-elle des hymnes les plus religieux? On ne saisit plus aucune différence dans la seconde strophe, où les dieux des élémens ont fait place aux divinités plus personnelles, honorées comme les principaux d'entre eux, Jupiter et Neptune, dans les grands sanctuaires de la Grèce : « Viens, ô viens, Phébus, dieu de Délos, qui occupes la roche élevée du Cynthe; et toi, déesse bienheureuse qui habites à Éphèse la demeure d'or où les vierges des Lydiens te rendent d'éclatans hommages; viens aussi, ô déesse de notre patrie, dont la main gouverne l'égide, patronne de notre ville, ô Athéné; et toi qui, dans ta marche souveraine sur les rochers du Parnasse, y allumes les feux des torches, resplendissant parmi les bacchantes de Delphes, ô dieu du cômos, Dionysos! »

La comédie use de son droit en choisissant parmi les épithètes de Dionysos celle qui rappelle les plaisirs bachiques. Elle emprunte d'ailleurs la forme solennelle des hymnes d'invocation, consacrée depuis le vieux Terpandre, et le ton de la prière reste grave. C'est une sorte de litanie analogue à celle qui remplit le premier chœur des *Sept Chefs*. Elle n'en a ni le développement abondant ni l'accent pathétique; mais elle appartient à la même religion.

C'est cette religion, la religion populaire et traditionnelle, celle

qui est de tout temps dans les croyances, dans le culte, dans les mœurs, dans le langage, qui habite dans les temples et remplit de son inspiration les arts et la poésie, qu'Aristophane veut défendre. Son dessein est marqué par l'invention de la fable, par le sens général des principales scènes, surtout de la scène capitale, la discussion du Juste et de l'Injuste, enfin par le dénoûment. Ceci est une exception dans l'ancienne comédie, que terminait ordinairement une procession joyeuse en souvenir du cômos, d'où elle était sortie Les Nuées, ces filles de l'impalpable éther, ces déesses de la subtilité, ces divinités révolutionnaires qui, au dire des sophistes, ont avec le tourbillon détrôné Jup ter, se révèlent à la fin comme des ministres de la justice divine. Le pauvre Strepsiade, poursuivi par ses créanciers, ayant de nouveaux procès sur les bras pour avoir trop bien profité des leçons d'impudence et de mensonge qu'il a été chercher, enfin battu et réduit au silence par son fils, meilleur sophiste que lui, s'en prend aux Nuées :

« C'est votre faute, leur dit-il, si j'en suis là; c'est parce que je m'en suis remis à votre direction. — C'est toi-même, toi seul qui t'es attiré ces maux par ta propension aux actions coupables. — Hé! pourquoi ne le disiez-vous pas, au lieu d'exciter en le leurrant d'espérances un homme de la campagne, un vieillard? — C'est ainsi que nous agissons toujours à l'égard de celui que nous voyons céder à l'amour du mal, jusqu'à ce que nous l'ayons précipité à sa perte pour lui apprendre à craindre les dieux. »

Strepsiade reconnaît la justice de cette sentence, et n'a d'autre consolation que de mettre le feu à l'école de Socrate. Ces dernières paroles des Nuées ne sont nullement en contradiction avec le chant qui accompagnait leur entrée en scène :

« Vierges qui portons les pluies, allons visiter la contrée brillante de Pallas, l'aimable terre de Cécrops, fertile en hommes valeureux, où s'accomplissent les augustes cérémonies, protégées par le silence, dans le secret du sanctuaire mystique ouvert aux saintes initiations; où, en l'honneur des dieux célestes, s'élèvent les temples et les statues, s'avancent les processions saintes, se célèbrent en toute saison les sacrifices couronnés de fleurs et les fêtes brillantes; où, quand arrive le printemps, le culte de Bromios fait retentir les chants mélodieux des chœurs rivaux et la voix sonore des flûtes. »

Voilà l'image brillante et complète de cette vie religieuse qui multiplie dans Athènes les hommages rendus sous toutes les formes aux grandes divinités des enfers et du ciel. Cette terre pieuse entre toutes, les Nuées y sont venues en définitive pour punir les impies. Ce sont eux qui les y appelaient, mais elles se sont tournées contre

eux; ces divinités inconsistantes, illusions de leur perversité, douées par leur esprit d'un charme corrupteur, loin de les soutenir, les ont perdus: ils ont péri par leur propre erreur. Tel est le sens général de la comédie des *Nuées*. Le développement de ces idées, malgré tout ce qu'Aristophane y avait mis d'invention, de verve, de grâce et de force, laissa le public assez froid. Aux délicatesses de cette morale ingénieuse, la foule préféra de beaucoup *la Bouteille* de Cratinus, où le vieux poète conservait les franches et joyeuses allures de la comédie primitive. Mais Aristophane n'accepta pas cette sentence: nous avons sa protestation, et l'on sait qu'il voulut faire revenir sur leur impression ces juges qu'il accusait d'ingratitude et d'inintelligence. C'est qu'à ses propres yeux de pareilles innovations dans la forme et dans le sujet, cette portée nouvelle donnée aux farces dionysiaques, ces apologies énergiques et spirituelles de l'ancienne éducation, des anciennes mœurs, de l'ancienne foi, qui avaient formé les combattans de Marathon, constituaient son titre principal à l'estime publique, et qu'il se croyait vraiment d'accord avec le sentiment populaire et les plus hauts intérêts de sa patrie.

Voilà quelle est la mesure de la religion d'Aristophane. C'est celle du grand nombre soutenue par les principes des bons citoyens. Admet-elle une part de scepticisme? Autant et pas plus que les dispositions générales de la société contemporaine. A cette époque, en effet, le scepticisme a pénétré dans les mœurs. Au mouvement des sophistes, alors dans toute sa force, répond le progrès naturel d'une dissolution dont la religion contenait en elle-même les premiers germes. Aristophane, l'ennemi des sophistes et des philosophes, en est un meilleur témoin qu'Euripide. On aura beau faire la part de la licence et de l'ivresse permises par la fête, il restera encore largement de quoi compromettre l'autorité des dieux. Cette piété d'un défenseur sans respect et sans pudeur constate, en réalité, leur faiblesse et l'aggrave par des blessures durables. Cependant le scepticisme involontaire et irréfléchi d'Aristophane reste loin de ce qu'osera plus tard une autre polémique, hostile, comme la sienne, aux philosophes. C'est à plusieurs siècles de distance, chez un imitateur des anciens comiques, Lucien, que le scepticisme arrive à son terme. Lucien ne se borne pas à reproduire et à continuer, dans le cadre de ses dialogues et dans les petits drames qu'il compose, les badinages mythologiques de ses spirituels prédécesseurs, il ne lui suffit pas de s'égayer sur le ménage de Jupiter et sur les amours des dieux, ou de traiter à son tour le thème de la traversée de l'Achéron; chez lui, ce n'est plus la plaisanterie, qui s'arrête à la surface et relève en se jouant les naïvetés et les con-

tradictions des légendes religieuses, c'est une ironie destructive, qui raisonne à outrance, s'attaque au fond même de la foi, et ne cesse que lorsqu'il n'y a plus rien. Lisez le *Jupiter convaincu :* la conclusion poursuivie et atteinte avec une rigueur impitoyable, c'est la négation de la Providence divine et de la responsabilité humaine au nom de la croyance homérique à la destinée. L'antique poète avait représenté le monde suspendu à une chaîne d'or que tient la main toute-puissante de Jupiter, et cette brillante image de l'harmonie de l'univers maintenue par un dieu suprême avait traversé les siècles, vénérée par la foule et admirée des philosophes. Mais Homère soumet la volonté de Jupiter à la destinée; donc la chaîne d'or et la main de Jupiter ne suffisent pas. Il y a au-dessus de Jupiter la Parque avec son fuseau, et de ce fuseau pend un petit fil auquel est attaché le dieu souverain avec l'univers à sa suite. Voilà comment Lucien complète l'image d'Homère. Or, dit-il ailleurs, dans *l'Assemblée des dieux*, la destinée, dont les Parques sont les ministres, est un mot vide de sens; elle n'existe que dans les disputes bruyantes des philosophes. Cela est plus grave que la plaisanterie des *Nuées* sur les jeûnes forcés de l'Olympe quand le désordre du calendrier athénien prive les dieux de leurs sacrifices.

Encore une fois, sans faire Aristophane plus religieux qu'il n'était, nous trouvons en lui, sous les hardiesses peu édifiantes du costume comique, un fidèle interprète du sentiment général des Athéniens d'alors, très libres parfois avec leurs dieux, mais attachés à la religion de leurs pères, très empressés aux nombreuses solennités qui faisaient de leur vie une fête perpétuelle, et nullement disposés à déserter les magnifiques temples qu'ils élevaient à ce moment même. En effet, le même temps voyait s'achever le Parthénon et la comédie s'emparer de la faveur publique, et, ce qui surprendra toujours la postérité, l'auteur des *Nuées*, des *Oiseaux*, des *Grenouilles*, fut un contemporain de Phidias et de Sophocle. Ces noms nous avertissent qu'il y a chez Aristophane un élément d'une grande valeur auquel il doit d'avoir sa place à côté de pareils maîtres dans le siècle de Périclès : l'art, qui lui permit d'offrir une satisfaction complète aux goûts des spectateurs athéniens à la fois grossiers et délicats. La question d'art est donc capitale dans ses comédies; elle l'est en particulier dans la manière dont il a traité la religion, et l'étude en est beaucoup plus difficile et plus complexe qu'on ne le croirait de prime abord.

III.

Prenez par exemple la pièce des *Grenouilles*, qui semble à première vue le triomphe de la grosse caricature religieuse : vous serez surpris de voir quelle place y tiennent les combinaisons et les recherches de l'art. Pour être applaudi, ce n'était pas tout de présenter à la foule un Bacchus poltron et gouailleur. Cette hardiesse en elle-même n'était rien sans le cadre et l'idée comique. C'est ici que paraît d'abord ce mérite d'invention ingénieuse que l'antiquité reconnaissait dans Aristophane et dont il se vante lui-même avec complaisance.

Il veut, au moment où Euripide vient de mourir dans tout l'éclat de sa popularité, attaquer encore le poète qu'il n'a cessé de poursuivre pendant sa vie, et surtout il veut le juger, le condamner, pour ruiner, s'il est possible, son influence, en opposant à ses drames sans dignité, sans force, sans moralité, l'énergique et grande tragédie d'Eschyle. Cette pensée, si intéressante pour l'histoire littéraire, n'appartient pas tout entière en propre à Aristophane ; c'est en partie la pensée du jour. Presque aussitôt après Euripide, ayant à peine le temps de s'honorer encore par un hommage rendu à son émule, Sophocle aussi est mort. Les grands tragiques viennent donc de disparaître ; malgré le nombre considérable de poètes qui se pressent sur leurs traces, la scène semble vide, et la postérité commence son œuvre en jugeant entre eux ces maîtres dont elle ne doit pas voir les égaux. Tel est le sentiment général, et la comédie, fidèle à son rôle, s'en fait l'interprète. En même temps qu'Aristophane, au même concours, Phrynichus l'exprime à sa manière dans *les Muses*, où, comme on le croit généralement, il instituait les déesses juges d'un débat entre Sophocle et Euripide. Qu'y a-t-il donc dans *les Grenouilles* qui soit personnel à leur auteur ? On voit d'abord qu'il établit la rivalité, non pas entre les deux poètes qui viennent de mourir presque ensemble, mais entre Euripide et le vieil Eschyle, mort depuis un demi-siècle, afin que l'opposition soit plus tranchée. Ensuite il place le débat et le jugement dans les enfers. Les enfers lui fournissent le cadre de sa pièce ; mais ici encore il faut faire la part de ce qu'il n'a pas inventé et de ce qui lui appartient. C'est seulement par des éliminations successives qu'une analyse, poursuivie de degré en degré, fera retrouver le travail de son esprit et saisir sa véritable originalité.

Ce n'était pas la première fois que la comédie pénétrait dans ce triste monde de la mort qui inspirait aux Grecs une si vive répugnance. Elle s'y était installée sans hésiter avec ses hardiesses de

toute sorte et cette indomptable gaîté qui exerçait au théâtre de Bacchus un empire souverain et universel. De même encore au moyen âge, les terreurs très sincères de l'enfer chrétien n'ont pas tenu à distance la verve ironique des fabliaux. Avant *les Grenouilles* d'Aristophane, une pièce de Phérécrate avait montré Eschyle dans les enfers. Si la comédie d'Eupolis, intitulée *les Peuples*, n'y plaçait pas la scène de son action, elle contenait du moins une évocation qui faisait apparaître les morts illustres, Solon, Miltiade, Aristide, Périclès, pour les opposer à leurs indignes successeurs; idée qui présente quelque analogie avec celle d'Aristophane. Chez les Grecs, la pensée des vivans ne se détachait pas de ceux qui les avaient quittés; elle les suivait dans leur nouveau séjour, dans leur « nouvelle forme de vie, » comme dit Euripide; elle se les représentait volontiers, sinon avec une conviction profonde, gardant le même caractère et les mêmes facultés, livrés aux mêmes occupations que pendant leur habitation sur la terre. De là ces inventions naturelles de la comédie. « Si vraiment, comme quelques-uns le prétendent, les morts conservaient le sentiment, je me pendrais pour voir Euripide, » dira un personnage de Philémon, sans doute en souvenir des *Grenouilles*, dont il réduira ainsi la pensée aux proportions de la croyance vulgaire. Aristophane lui-même reprit dans une pièce dont il n'est guère resté que le titre, *Gérytadès*, ce cadre commode et accepté. Il y envoyait en députation vers les poètes des enfers les représentans vivans des différens genres de poésie, les plus pâles, les plus maigres, ceux chez qui l'apparence extérieure trahissait des relations anticipées avec le séjour des ombres. Ainsi la comédie se mouvait à l'aise dans cette région merveilleuse de la mort, si souvent visitée par l'imagination populaire, et elle usait sans scrupule de la même familiarité avec le personnel des enfers qu'avec celui de l'olympe.

Quelles sont donc sur ce point dans *les Grenouilles* les inventions d'Aristophane? D'abord il parodie les *Descentes aux enfers*, ce qu'il ne semble pas qu'on eût fait avant lui. C'était un des grands sujets de l'épopée; il remontait jusqu'à l'école d'Hésiode : depuis, il avait été traité par les orphiques, au point de vue particulier de leur doctrine religieuse, et par les auteurs plus populaires de poèmes sur Hercule et sur Thésée. Un témoignage intéressant de l'importance qu'il avait prise dans les préoccupations poétiques et religieuses de la Grèce, c'est qu'il fournissait la matière d'une des principales œuvres du grand peintre national Polygnote. Une des deux parois de la Lesché des Cnidiens à Delphes était remplie par une image des enfers : tel était bien le sujet véritable, quoique l'idée première de la composition fût simplement empruntée à

l'Évocation des morts de *l'Odyssée*. Non-seulement on y voyait Thésée et Pirithoüs scellés par une force mystérieuse à leurs sièges de pierre comme dans l'épopée contemporaine de Panyasis, ce qui était un souvenir précis de leur descente aux enfers; mais le monde infernal, que l'offrande du sang versé dans la fosse était censé ouvrir aux yeux d'Ulysse, s'était enrichi de la plupart des idées religieuses et philosophiques qui s'étaient développées autour de ces voyages merveilleux attribués par la légende à certains héros. Ainsi se mesurent le chemin parcouru depuis l'antique épopée par la pensée et l'imagination des Grecs, et le mouvement qui, au milieu du ve siècle, entraînait vers ce sujet l'élite des esprits. Quant à la foule athénienne, deux légendes lui étaient surtout familières : la descente aux enfers d'Hercule et celle de Thésée, le héros national. Sans doute, la tragédie les lui avait déjà rappelées plus d'une fois : nous en possédons une preuve pour le premier de ces héros dans l'*Hercule furieux* d'Euripide. C'est la descente d'Hercule, personnage depuis longtemps acquis à la comédie, qui sert de point de départ à la composition d'Aristophane, et, comme il est naturel, les côtés héroïques de son caractère n'y font pas oublier les attributions qui sont en possession d'égayer les Grecs. Le vainqueur de Cerbère est en même temps le formidable mangeur que l'on sait. Ses exploits dans le royaume d'Hadès sont de deux sortes : il en a enchaîné le monstrueux gardien et dévasté les cabarets.

Cependant ce n'est pas lui qui, dans *les Grenouilles*, descend aux enfers; il n'y est représenté que par les souvenirs qu'il y a laissés. Celui qui tente l'aventure, c'est le dieu Bacchus, et c'est en cela qu'Aristophane se montre le plus heureusement inventif. Parmi les légendes de Bacchus, il y en avait une qui le faisait pénétrer dans les enfers pour en ramener victorieusement sa mère Sémélé; elle était bien connue, ne fût-ce que par les *Pythiques* de Pindare. Aristophane la néglige, ou, s'il s'en souvient, il n'en garde que bien peu. Le Bacchus qu'il choisit, ce n'est pas la divinité héroïque et glorieuse, le vainqueur de la mort, c'est la divinité populaire qui est en rapport direct avec la comédie, le dieu des vendanges, le dieu de l'ivresse et de la joie, des plaisirs faciles et de la mollesse, celui dont Eupolis, dans sa pièce des *Taxiarques*, avait fait le disciple indocile du rude et vaillant général Phormion. C'est, de plus, le dieu tout athénien du théâtre; et de là le motif de son voyage au séjour des morts : il veut en ramener un bon poète tragique, car il n'y en a plus à Athènes, et la scène y est livrée aux tristes successeurs d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Agathon. Tel est le personnage complexe, également propre à la parodie de la mythologie héroïque et à l'expression de la critique littéraire, qu'imagine Aristophane.

Dès le début, sa pensée est parfaitement claire. « Moi, Dionysos, fils de Stamnion (la cruche à vin), » dit fièrement ce dieu de comédie, et il paraît accoutré de façon à former un composé grotesque d'Hercule et de Bacchus. Avec la peau de lion et la massue, il porte une robe jaune et des cothurnes de femme. Voilà celui qui va renouveler le plus hardi des exploits d'Hercule. Le contraste qui existe entre les différentes parties de son costume est comme l'image sensible de l'idée comique, de l'opposition entre les périls présumés d'une pareille entreprise et la faiblesse pusillanime du personnage qu'en a chargé la fantaisie du poète. Avec quelle abondance de verve et quelle audace bouffonne se développe cette idée, c'est ce que la lecture de la pièce seule peut faire sentir. Les inventions burlesques, les parodies de toute sorte, les traits de satire, les saillies imprévues, les jeux de scène ne cessent pas un instant d'égayer ce merveilleux infernal dont la réalité terrestre fait presque tous les frais. Sous cet appareil mythologique se distinguent très nettement les traits d'un petit bourgeois d'Athènes, non des plus honorables, sensuel, jovial et peureux.

Il est en voyage, et un esclave l'accompagne, portant les bagages et porté lui-même par un âne, ce qui fait, lui dit-on, qu'il ne porte rien. Cet esclave, substitué avec intention au compagnon habituel de Bacchus, au vieux Silène, est peu respectueux pour son maître; il le traite de pair à compagnon, il s'amuse des terreurs qu'il lui cause en évoquant des monstres imaginaires. Et cette poltronnerie, poussée jusqu'aux dernières limites, paraît d'autant plus ridicule que c'est celle d'un poltron fanfaron, qui, pour abuser les autres et lui-même, s'est déguisé en héros et a revêtu une armure formidable. Déguisement malheureux, car, si parfois il cause des illusions flatteuses pour son amour-propre, le plus souvent il lui occasionne, à la porte des hôtelleries et ailleurs, de sérieux embarras, et jusque dans la maison où il va, il le fait prendre d'abord pour le brigand qui a volé autrefois le chien du logis. En pareil cas, l'unique ressource du malheureux voyageur est de transporter sur les épaules de son esclave ce dangereux attirail, sauf à le reprendre lorsque le péril est passé ou que paraît s'offrir une perspective agréable. A la fin, bien entendu, l'esclave se fatigue de cet échange de costumes si désavantageux pour lui-même et s'obstine à garder le rôle de maître au bon moment.

Au milieu de ces mésaventures vulgaires et de ces bouffonneries, auxquelles des traits de nature spirituellement saisis donnent le degré de vérité qu'elles comportent, on se représente l'effet que produisent les noms redoutables de Cerbère, d'Eaque, de Pluton, de Proserpine, de l'Achéron. C'est l'idée comique reprise de nos jours

dans un genre d'ouvrages dont les Athéniens de Paris ne paraissent pas se lasser : pour ceux d'Athènes, le contraste était bien plus vif, car il s'agissait de leurs dieux et de leurs croyances. Il y a un moment où, sous des coups de fouet, antiques précurseurs des coups de bâton de Molière, le patient se réclame de sa divinité ; divinité bien compromise, il faut l'avouer. C'est ainsi que le dieu fait à ses propres dépens les honneurs de son théâtre à la foule qui s'y est réunie pour célébrer son culte.

Dans la seconde partie du rôle, cette divinité de Bacchus, traitée moins outrageusement, n'est cependant pas prise plus au sérieux. Bacchus est érigé en juge de la scène, et à qui cette fonction conviendrait-elle mieux? Outre qu'il est, comme son frère Apollon, le dieu des Muses, ce dont, il est vrai, le poète ne s'inquiète guère, qui pourrait se vanter de posséder une plus grande expérience du théâtre? Il est toujours là, et il y a toujours été. C'est le spectateur perpétuel de la tragédie, depuis son origine, qui remonte à plus d'un siècle, jusqu'au temps présent. C'est en effet à ce titre qu'Aristophane le choisit pour décider la querelle d'Eschyle et d'Euripide, et non comme divinité de l'inspiration poétique. Bacchus devient une personnification du public athénien, convié à se reconnaître dans cette image peu flatteuse. Inintelligent, fantasque, mauvais plaisant, il ne brille ni par la sûreté du goût ni par la fermeté du jugement; il est de l'avis du dernier qui parle. « Tu n'étais qu'un sot, lui dit Euripide. — Je le vois bien moi-même, » répond-il. Avec cela il est guidé par un vague instinct de ce qui est bon, et juge bien en définitive, puisqu'il consacre la supériorité du noble et grand Eschyle.

Voilà quels sont les principaux traits dont Aristophane a formé son personnage. A cette conception première d'une descente aux enfers de Bacchus travesti en bourgeois athénien, son esprit inventif rattache d'autres idées dont certaines sont fort importantes. Il en est qui jettent dans sa composition la variété la plus inattendue. Bornons-nous ici à en rappeler une, qui nous fournira un nouvel exemple de la liberté de son imagination dans la parodie religieuse. Elle ne se rapporte qu'à un épisode; mais, sans doute, il y tenait lui-même particulièrement, puisqu'il en tira le nom de sa comédie.

Il fait faire à Bacchus la traversée traditionnelle de l'Achéron, et même oblige ses mains divines à ramer péniblement sous les ordres de Charon, l'âpre nautonier. Jusqu'ici, il n'y a qu'un développement assez naturel de la donnée générale; mais Aristophane va plus loin, et ce thème prend par l'élaboration poétique une valeur imprévue. De même que Charon, transformé en batelier vulgaire, diffère peu des personnages de cette classe, le marais achérusien

ressemble à tous les marais : il est peuplé de grenouilles, ce qui vaut bien les poissons qu'y avait mis Polygnote dans sa peinture de Delphes. Sera-ce en souvenir de cette invention d'Aristophane que Juvénal placera des grenouilles noires dans ces enfers surannés auxquels ne croient plus, dira-t-il, que les petits enfans? Les grenouilles du poète grec ne sont pas noires (on ne les voit pas), et n'ont rien d'effrayant; l'impression qu'elles produisent est toute différente. Voici en effet que tout à coup, du fond de cette trivialité à laquelle a été abaissée de parti pris la gravité des légendes infernales, s'élance une poésie nouvelle, comme pour remplacer celle que la parodie a détruite. Ce n'est pas la poésie mythologique, ou du moins elle ne prend de la mythologie que ce qui est resté étroitement uni à la nature, et c'est d'abord de la nature qu'elle vient elle-même directement; elle en traduit les impressions avec une vérité pleine de fraîcheur et de grâce. On voit les grenouilles plonger dans les eaux transparentes aux heures de soleil et s'ébattre parmi les herbes aquatiques, se réfugier au fond pendant la pluie; on entend leurs chants se mêler au crépitement des bulles d'eau qui éclatent à la surface; et au-dessus de ces petits effets, légèrement rendus par un trait vif, par une onomatopée harmonieuse que crée le poète, retentit le refrain sonore brékékékex, koax, koax, qui contient déjà la note comique et prépare la bouffonnerie finale, la lutte de cris entre Bacchus et les grenouilles, par laquelle la scène se termine.

En rapport avec ces jolies descriptions se sont présentés auparavant, esquissés de la même touche vive et légère, deux petits développemens mythologiques et religieux, où l'analyse a parfois quelque peine à suivre les détours d'une pensée singulièrement ingénieuse. L'idée commune qui les unit l'un à l'autre, c'est que la beauté du chant des grenouilles ainsi que leurs mœurs les mettent en communication naturelle avec les divinités de la musique, Apollon, les Muses, Pan, Bacchus. Les roseaux qu'elles nourrissent dans leurs marais fournissent à Pan sa flûte, au divin Apollon l'appareil sonore qui supporte sa lyre. Quant à Bacchus, qui a les honneurs du premier couplet, comme le sujet et la situation semblaient le demander, l'explication de ses rapports avec les grenouilles exige plus d'efforts. C'est ici qu'on peut reconnaître tout ce qu'il y a parfois d'idées et d'agencemens délicats dans quelques vers d'Aristophane.

« Filles marécageuses des fontaines, élevons le concert de nos voix, notre chant mélodieux, koax, koax, qu'enthousiastes nous fîmes retentir à Limné en l'honneur de Dionysos nyséen, fils de Jupiter, à l'époque où, aux saintes chytres, la foule du cômos aviné s'avance dans notre domaine sacré. »

Ce chant si court, où la traduction ne peut tout saisir, exigerait un long commentaire. Quelques indications, les plus nécessaires, en feront juger.

Tout, pensée générale et détails, s'y rapporte aux Anthestéries, la fête des fleurs qui annonçait l'approche du printemps, la solennité la plus ancienne qui fût consacrée dans Athènes à Bacchus, celle qui avait sanctionné son admission définitive dans la ville. Elle avait pris un caractère national et un éclat particulier depuis Pisistrate, et à ce moment le côté mystique s'y était développé. On la célébrait dans l'intérieur et autour du premier temple que les Athéniens eussent élevé au dieu, celui de Limné. C'est là qu'avait été apportée d'Éleuthères, ville béotienne du Cithéron, une antique idole de bois, qui représentait le Dionysos de Nysa, c'est-à-dire de l'humidité et de la végétation. Le théâtre lui-même, situé à peu de distance, en dépendait, faisait parti du domaine sacré du dieu nyséen d'Éleuthères et de Limné, et voilà pourquoi le prêtre de Dionysos éleuthérien y avait une place d'honneur (1), comme en témoigne un trait de la pièce même des *Grenouilles*. Une seule fois dans l'année, pendant les Anthestéries, le vieux sanctuaire s'ouvrait, et la statue de bois, placée sur un char à côté de la femme de l'archonte-roi, était promenée dans la ville, accompagnée d'un cortège de bacchantes, de satyres et de nymphes; c'était la pompe nuptiale du dieu et de *Coré* (la jeune vierge), nom sous lequel Proserpine personnifiait la végétation naissante du printemps. Outre le drame religieux des noces de Dionysos et de Coré, il y avait encore dans les trois jours que duraient les Anthestéries des divertissemens et des sacrifices funèbres, la fête des *coupes*, celle des *chytres* (vases de terre qui renfermaient les graines offertes à Hermès infernal et aux morts), un cômos ou procession bachique. Et maintenant quelle relation le poète établit-il entre les Anthestéries et son chœur de grenouilles? C'est que Limné, le quartier où cette fête avait lieu, signifie proprement le *marais*; c'était primitivement un lieu humide, séjour naturel des grenouilles. Les grenouilles limnéennes ont été transportées après leur mort dans le marais achérusien, et ce sont elles qui saluent l'arrivée du dieu de Limné en célébrant leurs souvenirs communs. Telle est la suite d'idées et de faits qu'il faut avoir présente à l'esprit en lisant les vers d'Aristophane; autrement ces mots qu'ils renferment, *Limné*, *Nysa*, *Iacchos* (le nom mystique de Dionysos ressuscité et uni à Coré), *chytres*, *cômos*, restent pour nous vides de sens dans un ensemble confus.

(1) Il occupait au premier rang un siège de marbre magnifiquement sculpté, qu'on a retrouvé dans les fouilles de 1862, et dont un moulage est conservé à la bibliothèque de la Sorbonne.

Sans doute, c'est nous, modernes, qui, sur quelques vers joyeux et légers, édifions les laborieuses constructions de notre archéologie religieuse. Ni Aristophane, ni son public, ne méditaient sur le sens de ces détails. Il se peut même que la science actuelle, si elle ne se fait pas illusion sur elle-même, se démêle mieux dans la complexité de ces obscures questions que ne le faisaient les Athéniens les plus éclairés du siècle de Périclès, et, à coup sûr, la foule n'y entendait rien; mais elle avait de plus que nous la vive impression des Anthestéries qu'elle célébrait chaque année entre les Lénéennes et les Grandes Dionysies, époques des représentations dramatiques. Si les Athéniens ne songeaient nullement aux progrès du culte de Bacchus et aux graves modifications qu'avaient pu y apporter Pisistrate et l'organisateur des mystères, Onomacrite, ils en subissaient à leur insu l'influence, et les conséquences de ces changemens étaient entrées dans leur vie. Aussi chacun de ces mots dont nous recherchons péniblement la signification éveillait-il de lui-même en eux l'idée très nette des spectacles, des lieux, des détails qui leur étaient familiers. Voilà ce dont il faut nous souvenir, sous peine de ne comprendre ni les dispositions du public, ni la pensée du poète. Cette pensée, on le voit, se livre elle-même à un travail bien complexe, et elle peut paraître ingénieuse jusqu'à la subtilité. Cratinus avait uni étroitement dans la même critique, avec le tragique le plus ingénieux et le plus subtil, celui-là même qui parmi les comiques le poursuivait des attaques les plus obstinées, et forgé le mot *euripidaristophanisant :* ne serait-on pas tenté de le justifier par cet exemple d'arrangement complexe et cherché? Cependant la peine n'y a pas laissé de trace. L'art garde une apparence naturelle, tout en inventant des combinaisons multiples. Il y a un fond de composition laborieuse, et à la surface court la fantaisie la plus libre, se joue une verve dont les étincelles semblent jaillir d'elles-mêmes. Voilà bien la nature de l'art grec, le seul qui ait su porter légèrement les chaînes volontaires de la science et de la méditation. Il domine même dans la comédie antique, cette négation, semble-t-il, de toute loi et de toute contrainte. C'est lui qui s'impose à la foule au moment même où elle s'abandonne à toute la grossièreté de ses instincts, et tel est son pouvoir que, lorsque la parodie s'attaque à la religion, c'est lui qui dans une matière de cette importance décide souverainement du succès.

JULES GIRARD.

LA PEINTURE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

I.

Nous ne ferons point de réflexions moroses, nous nous abstiendrons de toute comparaison chagrine et fâcheuse. Il serait vraiment trop facile d'avancer et de prouver qu'en ce qui concerne les beaux-arts l'exposition universelle de 1878 est inférieure à ses devancières, surtout à celle de 1855, qui a jeté un si vif éclat et laissé un ineffaçable souvenir. Hélas! les morts vont vite; on leur succède, mais on ne les remplace pas toujours. Il faut en prendre son parti, jouir de sa destinée et ne pas tout demander. Nous vivons dans le siècle de l'industrie, des inventions et des machines; notre sort est assez beau. Comme le disait, il y a trois mois, lord Beaconsfield au banquet annuel de la *Royal Academy* de Londres, « le temps présent est un âge de civilisation avancée, et la civilisation est essentiellement confortable; sa tendance fatale est de supprimer le sentiment et de s'occuper du réel beaucoup plus que de l'idéal. » Lord Beaconsfield a raison, le confortable et l'idéal sont deux choses absolument différentes, et qui veut l'une doit apprendre à se passer de l'autre. Les mères ont coutume de dire à leurs filles qu'une femme doit savoir souffrir pour être belle. Cet adage est profondément juste, et les peuples qui se piquent d'exceller dans les beaux-arts feraient bien de s'en pénétrer autant que les jeunes filles qui aspirent à briller dans un bal. Quand une société se soucie avant tout de se procurer toutes ses aises, elle ne doit pas s'étonner que son architecture ait peu de style, que ses statues manquent de caractère, que sa peinture d'histoire soit trop souvent insignifiante. Les Grecs du temps de Périclès se résignaient à une foule de privations qui nous seraient insupportables et qu'ils ne sentaient pas.

Il est vrai que, presque partout, les gouvernemens s'appliquent avec un zèle et une sollicitude dont ils font gloire à réagir contre les tendances d'une civilisation qui sacrifie tout au confortable. Ils prennent sous leur haut patronage le sentiment et l'idéal; mais, si excellentes que soient leurs intentions, ils font mal un métier qui n'est pas le leur, ils n'ont pas toujours la main heureuse, et l'idéal comme le sentiment ont rarement à se louer des services qu'ils cherchent à leur rendre. C'est en général une froide et triste peinture que la peinture officielle ou gouvernementale, et à notre connaissance aucun homme d'état n'a découvert jusqu'aujourd'hui un moyen assuré de créer de grands artistes et de les contraindre à fabriquer des chefs-d'œuvre. Dans le discours que nous avons cité, lord Beaconsfield, après avoir déclaré qu'à son avis les ministres de sa majesté la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande ne faisaient pas assez pour les beaux-arts, s'est empressé de reconnaître que c'est un point délicat, controversé, de savoir comment doit s'y prendre un gouvernement pour faire fleurir l'architecture, la sculpture et la peinture. « Il y a des gens, disait-il, qui prétendent qu'en pareille matière l'influence du gouvernement est nulle; d'autres affirment qu'elle n'est pas nulle, mais qu'elle est funeste et désastreuse. Ce qui est positif, c'est qu'il nous est fort difficile, à nous autres ministres qui désirons favoriser le progrès de l'art, de prendre une mesure quelconque dont le succès soit certain ou probable, *that is likely to be successful.* S'il nous arrive d'ériger une statue à un homme de mérite qui n'est plus, nous pouvons compter que dès le lendemain on en fera la caricature. Si nous acquérons quelque œuvre des grands maîtres du passé dans l'espérance qu'elle deviendra une source d'inspiration pour les peintres contemporains, on ne manque pas de nous démontrer que ce prétendu chef-d'œuvre n'est qu'une copie, et si nous avons le malheur de ne pas l'acheter, on nous accusera avec véhémence d'avoir laissé échapper une occasion d'or. Cependant, ajoutait-il, quelque décourageante que soit cette situation, nous nous ferons un devoir de protéger les arts et les artistes. »

Peut-être ce grand oseur, doué d'un esprit si charmant et si subtil, d'une imagination si vive et si remuante, a-t-il un secret, qu'il nous révélera plus tard; peut-être réussira-t-il à donner à son pays des Véronèse et des Titien, des Velasquez et des Delacroix, ce qui assurément est une entreprise plus chanceuse que de lui donner l'île de Chypre. En attendant qu'il accomplisse ce miracle, l'Angleterre, comme toutes les autres nations de l'Europe, fera bien de se contenter de ce qu'elle a et de ne pas mépriser le lot qui lui a été assigné et qui n'est point méprisable. Le confortable n'a pas encore

tué le sentiment, l'industrie et les machines n'ont pas entièrement supplanté les beaux-arts. Si l'exposition universelle de peinture de 1878 est inférieure à celle de 1855, elle ne laisse pas d'avoir son mérite; parmi les 3,500 tableaux qui, venus de tous les coins de la terre, se trouvent réunis au Champ de Mars, on compte un nombre considérable d'œuvres fortes, distinguées ou intéressantes. Grâce à Dieu, il y a encore des peintres; quand il n'y en aura plus, le monde deviendra bien triste. Nous admirons comme il convient les machines, et nous souhaitons toute sorte de bonheur aux mécaniciens; mais la plus belle locomotive, la plus belle moissonneuse à deux roues, le plus merveilleux phonographe, la plus perfectionnée de toutes les machines à coudre ne tiendra jamais lieu d'une petite toile, grande comme la main, peinte avec amour, avec conscience, avec sincérité, par un artiste qui avait quelque chose à dire et qui l'a dit.

Nous serons très court sur la section française de l'exposition, bien qu'elle soit sans contredit la plus considérable de toutes, la mieux fournie, la plus riche en œuvres importantes. Les tableaux qu'on y voit ont figuré presque tous dans les expositions annuelles; il n'y a pas lieu de les recommander de nouveau à l'attention et à l'admiration du public ou d'instruire une fois encore leur procès. La France ne peut que se féliciter du rôle qu'elle joue dans le concours international du Champ de Mars. Elle est entrée bien armée dans la lice; pour y remporter la victoire, elle a mis en ligne quelques-uns des chefs-d'œuvre de M. Meissonier, les plus admirables portraits de M. Bonnat, les tableaux d'histoire de M. Jean-Paul Laurens, les scènes orientales de M. Gérôme et les scènes bibliques de M. Gustave Moreau, plusieurs grands paysages de M. Harpignies, dont le dessin est aussi pur et aussi sévère que la composition en est savante, des toiles signées Hébert ou Henner, Carolus Duran ou Jules Lefebvre, pour ne rien dire de bien d'autres artistes, qui se distinguent ou par le sentiment de la couleur, ou par l'étude sérieuse de la nature, ou par l'habileté de l'exécution. La France est fière de ses peintres, elle l'est peut-être encore plus de ses sculpteurs; ils n'ont pas d'égaux, à peine ont-ils des émules. On est heureux de retrouver au Champ de Mars la phalange serrée de cette école moderne de sculpture qui joint le goût des nouveautés au respect des traditions et à laquelle l'étranger a peu de chose à opposer. Les statues anglaises sont trop habillées, elles s'appliquent par-dessus tout à ne point blesser la pudeur, à être scrupuleusement décentes, elles n'apprendront jamais la noble effronterie du grand art. Les statues allemandes, depuis que Rauch n'est plus, sont trop grasses, trop potelées, il y a de la lymphe dans leur

marbre ou dans leur bronze. Les statues italiennes sont trop précieuses et trop léchées, elles pèchent par l'afféterie. La statuaire française n'est pas trop habillée, et elle n'est pas non plus déshabillée, elle recherche la chasteté du nu; elle n'est pas trop grasse, et personne ne peut lui reprocher d'être trop maigre; elle n'est pas précieuse, et cependant elle ne néglige point le détail; elle sait jouer quand il le faut, mais elle se défie du joli, du mignard, des bagatelles tourmentées et laborieuses; elle sait que « le ciseau, déposant la pensée de l'artiste dans une matière rebelle et d'une éternelle durée, doit avoir fait un choix original et peu commun. »

Le succès de la peinture française au Champ de Mars serait bien plus grand encore, si le jury avait été plus sévère ou plus impartial dans ses choix, plus attentif à séparer l'ivraie du bon grain, s'il n'avait eu en vue que l'honneur national, s'il l'avait moins sacrifié aux petites considérations et aux petites passions des petits amours-propres. Le catéchisme nous enseigne que nous avons trois sortes de devoirs à remplir, des devoirs envers nous-mêmes, envers le prochain et envers Dieu. Personne ne reprochera à messieurs les jurés de n'avoir pas rempli scrupuleusement leurs devoirs envers eux-mêmes; on ne les accusera pas non plus d'avoir négligé leur prochain, si l'on entend par là cette portion de leur prochain qui se compose de leurs amis et des amis de leurs amis. Peut-être aussi ont-ils pensé s'acquitter envers Dieu en ouvrant à deux battans les portes des salles françaises à certains tableaux de sainteté. Malheureusement la peinture religieuse laisse aujourd'hui beaucoup à désirer; le sérieux, l'inspiration, l'originalité, lui font défaut. En rendant compte du salon de 1843, Henri Heine se plaignait que les tableaux d'histoire sainte qu'on y rencontrait à chaque pas rappelaient trop « la boutique marchande et la mesquinerie épicière. » Il en voulait surtout à un grand tableau auquel on avait assigné une place d'honneur et qui représentait la fustigation. « La figure principale, disait-il, ressemble avec sa mine douloureuse au directeur d'une entreprise financière en déconfiture, qui se présente devant ses actionnaires afin de leur rendre ses comptes. Ces derniers sont aussi reproduits sur la toile sous la forme de bourreaux et de pharisiens, qui sont terriblement courroucés contre l'*Ecce homo*, parce que, selon toute apparence, ils ont perdu énormément d'argent sur leurs actions. » Nous n'avons découvert au Champ de Mars aucun *Ecce homo* qui réponde à ce signalement; mais nous y avons aperçu des saintes Vierges fort bien faites, qui n'ont de divin que l'énorme auréole dont elles sont affublées; leurs traits souffrans, leur physionomie maladive n'expriment, à le bien prendre, que l'immense ennui qu'on a éprouvé à les peindre. Un dieu difforme peut

avoir sa majesté, rien n'est moins supportable qu'une divinité bellâtre et insipide. Sans doute ces Vierges ont d'estimables qualités, elles sont l'ouvrage d'un habile homme, qui sait son métier; mais il y en a trop, il suffisait d'en admettre une à titre d'échantillon. On pourrait citer bien d'autres tableaux qui n'ajoutent rien à l'éclat de la section française. Il est regrettable qu'on n'ait pas écarté cette bourre, qu'on ait introduit dans le tabernacle une centaine de toiles honnêtement médiocres et quelques autres médiocrement honnêtes. Il est regrettable aussi qu'on ait permis à de froides peintures, dont les dimensions sont exorbitantes, de s'étaler à leur aise, de couvrir des murailles entières. Bien qu'il fît brûler par un fer rouge la langue des blasphémateurs, saint Louis fut un saint homme de roi, qui mérite de tenir une grande place dans l'histoire; mais on ne peut s'empêcher de penser qu'il en tient trop au Champ de Mars.

Si l'on trouve dans la section française beaucoup de tableaux qu'on n'avait garde d'y chercher, on a le regret d'y chercher en vain d'autres tableaux qu'on serait heureux d'y trouver. Le jury a-t-il eu peur que la mariée ne fût trop belle? Un certain nombre de morts, dont la France fait gloire, avaient leur droit d'entrée, on les a tenus rigoureusement à l'écart. A vrai dire, on a laissé entrer Corot, cet artiste au cœur tendre, qui aimait la nature en amoureux et qui savait mieux que personne mettre de l'air dans un tableau, donner de la profondeur à une toile. Henri Regnault a trouvé, comme Corot, grâce devant le jury; mais on a eu soin jusqu'à ces derniers jours de disperser ses peintures; craignait-on en les groupant de faire de la peine à quelqu'un, qui s'en serait trouvé diminué? Vaine précaution; le portrait équestre du général Prim fait événement dans la salle où on l'a placé; mais où est la *Salomé*, l'incomparable *Salomé?* Il est vrai qu'on l'a demandée et qu'on s'est heurté contre un obstiné refus. Moins heureux que Corot et Regnault, Rousseau, le plus savant des paysagistes, l'inventeur du paysage moderne, l'un des grands maîtres de ce siècle, a été laissé à la porte. On a exclu Millet, ce génie si naïf, si vrai, si robuste, si puissant, qui avait le secret de donner aux scènes les plus ordinaires de la vie des champs de la grandeur et du mystère. On a exclu Fromentin, cet artiste fin, délicat et nerveux, ce peintre doublé d'un écrivain, dont les talens divers s'entr'aidaient et qui nous a laissé quelques-uns des livres les plus colorés, quelques-uns des tableaux les mieux écrits de ce temps.

A quel motif faut-il attribuer ces fâcheuses proscriptions? Les jurés ont-ils pensé qu'ils suffisaient à la gloire de leur pays? Se sont-ils dit : Nous seuls, et c'est assez? Ou bien croirons-nous qu'ils ont redouté des comparaisons dangereuses, que certains voi-

sinages sont incommodes pour les talens ambitieux, pour les vanités inquiètes? Il ne faut pas ajouter foi trop facilement aux vilaines explications. Tout le monde voulait figurer au Champ de Mars; il y avait plus de demandes que de places, et pour satisfaire les vivans on a immolé les morts. Si on avait pu ajouter une rallonge à la table, ils auraient été de la fête; mais on n'a pas voulu se serrer pour les faire asseoir, et on les a mis poliment à la porte; les vivans crient, les morts essuient en silence l'affront qu'on leur fait. Au surplus cet affront ne les atteint point, leur mémoire n'est pas à la merci d'une intrigue; personne n'a parcouru les salles françaises sans y chercher des yeux ces illustres absens, et l'étonnement mêlé de chagrin qu'on éprouvait en ne les voyant point était un hommage rendu à leur souvenir. Ah! que les Anglais ont été plus avisés et mieux inspirés! Ils n'ont oublié ni éconduit personne, ils ont amené avec eux tous leurs morts, grands ou petits, Mason et Lewis, Phillip, Walker et Landseer. Nous n'en conclurons pas qu'un jury anglais est fait d'une autre pâte, pétri d'un autre limon qu'un jury français. Au nord comme au midi, sous toutes les latitudes, tous les jurys se ressemblent et tous les amours-propres aussi; mais l'Angleterre est un pays où l'on se persuade moins facilement qu'ailleurs que les hommes parvenus à certaines situations officielles peuvent tout se permettre, ne consulter en toutes choses que leurs goûts et leurs intérêts, et se dispenser de compter avec l'opinion publique. Les pachas sont une espèce plus rare sur les rives de la Tamise que sur les bords de la Seine. Hâtons-nous d'ajouter que parmi les péchés qu'on impute au jury français il en est de purement imaginaires. Au palais, quand on veut expliquer un crime inexplicable, on cherche la femme; au Champ de Mars, on cherche le juré. Mais le juré est inabordable, insaisissable, inaccessible; il méprise les reproches véhémens qu'on lui adresse et qu'il traite de vaines chabauderies. Il n'a pas même le loisir de les entendre, son esprit est ailleurs, il a en tête un gros souci, il médite sur une affaire importante qui absorbe toutes ses pensées, il s'occupe jour et nuit à découvrir un moyen sûr de s'adjuger à lui-même une médaille d'honneur et d'infliger à ceux de ses confrères qui lui font ombrage l'humiliation d'une médaille de troisième classe.

II.

Il y a dans les couvens des religieux profès, des novices et des frères convers. Les pays qui ont envoyé de la peinture au Champ de Mars sont les uns de vieux routiers de l'art, qui ont une antique

renommée à soutenir, les autres sont encore nouveaux dans le métier où ils aspirent à passer maîtres. Les uns ont hérité de leurs ancêtres une science traditionnelle, des règles, des préceptes, des exemples, qu'ils mettent à profit; les autres en sont réduits à emprunter la science de leurs voisins ou à ne suivre que leur instinct, qui cherche le succès à tâtons. « Si un homme, disait Voltaire, à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson et qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues toutes rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie. » Il est certain qu'on peut se passer quelquefois de savoir le pourquoi des choses. L'ignorance, quand le bon sens lui vient en aide, fait souvent d'heureuses trouvailles; mais les longues expériences sont un guide plus sûr. Aussi les pays qui n'ont point de passé font-ils bien d'étudier le passé des autres; encore faut-il l'étudier avec discernement, sans abdiquer son indépendance et sans oublier que les méthodes d'autrui ne sont pas toujours à notre usage. Il est des peuples privilégiés, chez qui les beaux-arts sont un produit naturel du sol, du climat et du génie national; pour d'autres, c'est comme une plante exotique d'importation plus ou moins récente, qu'ils s'appliquent à acclimater. Commençons notre revue par ces derniers.

La confédération argentine, Guatemala, Haïti, le Mexique, le Pérou, l'Uruguay, Venezuela, ont exposé ou des dessins calligraphiques, ou des scènes de genre, ou des vues panoramiques, ou des portraits; chacun fait ce qu'il peut. On nous assure que parmi ces portraits il en est qui représentent des présidens, et cela nous explique pourquoi ce ne sont que des ébauches. Dans ces pays, où les révolutions sont si fréquentes, les retouches sont impossibles. Avant que le portrait soit achevé, le président a disparu.

Ce ne sont pas les révolutions qui empêchent le Portugal d'avoir de grands peintres. Cet intéressant petit peuple a des destinées plus paisibles, plus prospères que les états de l'Amérique centrale et méridionale, l'esprit plus posé que ses versatiles et orageux voisins de l'est. Les Portugais se piquent d'avoir du bon sens, d'être les Anglais de la péninsule, ils parlent avec dédain des *muchachos listos* de Madrid, des têtes chaudes de l'Andalousie et de cette race ingouvernable qu'ils ont surnommée les Africains de Malaga. En revanche, si l'Espagne a trop de généraux disposés à courir la lucrative carrière des *pronunciamientos*, elle a des artistes, elle a des peintres; on le voit bien au Champ de Mars, où l'exposition espagnole a obtenu le plus vif et le plus légitime succès. Le sage Portugal n'a exposé que dix-sept tableaux, et par malheur il

ne s'est pas rattrapé sur la qualité. Ce sont pour la plupart des œuvres lourdes, pataudes, d'une exécution molle et paresseuse. On a dit que la langue portugaise était de l'espagnol désossé; le Portugal a envoyé au Champ de Mars de la peinture désossée.

Le royaume hellénique a été logé dans la même salle que le Portugal; nous ne les séparerons point, quoiqu'il soit étrange de compter la Grèce parmi les pays dont la peinture n'a point de passé. Un savant et ingénieux Allemand, M. Fallmerayer, s'est efforcé de démontrer que les Hellènes modernes ne descendent pas des héros de Marathon, qu'un autre sang coule dans leurs veines, que ce sont des Slaves qui parlent grec. Peu s'en est fallu qu'il ne payât de sa vie cet audacieux paradoxe, qu'on a réfuté plus d'une fois; mais les Grecs sont intéressés eux-mêmes à ne pas se considérer comme solidaires d'un passé dont la gloire est écrasante. Entre l'Athènes du roi George et l'Athènes de Périclès il n'y a rien de commun que des ruines immortelles, qu'il faut admirer à genoux, en se gardant de les copier. Quand cessera-t-on de jeter à la tête des nouveaux Athéniens les grands noms de Phidias, de Zeuxis, de Sophocle et de Platon? Ils ont eu le bon esprit d'imiter ce petit bourgeois qui se trouvait être le fils naturel d'un doge de Gênes et à qui son père légua un superbe palais de marbre, qu'il n'osa pas habiter; il construisit en face une jolie maisonnette en moellons, où il s'installa, et il montrait le palais de marbre aux étrangers. La Grèce contemporaine n'a point de Thucydide, elle ne laisse pas d'avoir des historiens de mérite; elle n'a pas de Sophocle, mais elle a des chants populaires pleins de grâce, de fraîcheur et d'esprit. Plût au ciel que sa peinture valût ses chansons! Il y a commencement à tout.

La Grèce est représentée au Champ de Mars par un imitateur de M. Gérôme, par un impressionniste, que M. Manet empêche de dormir, et par un peintre de genre d'un vrai mérite. L'imitateur de M. Gérôme, M. Rallis, n'est pas sans talent; il a beaucoup appris de son maître, mais il ne l'a pas dégorgé; il le copie trop visiblement. L'impressionniste, M. Périclès Pantazis, est plutôt, pour parler la langue des spirituels auteurs de *la Cigale*, un simple intentionniste, et ses intentions sont tantôt bonnes et tantôt mauvaises. Son défaut le plus grave est que sa peinture manque de gaîté, elle est lugubre. Il a exposé un nombre assez considérable de tableaux, des figures, des natures mortes, des paysages, des scènes de printemps et d'automne, les brouillards des mers du nord. Ce qu'il a peint le mieux, c'est le brouillard; il n'a pas eu besoin, comme le peintre intentionniste de *la Cigale*, de fourrer un couteau dans son cadre; on comprend tout de suite qu'il s'agit d'un brouillard à couper par tranches. Le peintre de genre est M. Nikiforos Lytras,

qui n'a pas demandé ses inspirations à M. Manet ou à M. Gérôme, il n'a consulté que ses yeux. Il a peint des intérieurs grecs, où tout est grec, les figures, les costumes, la simplicité antique du mobilier, la nudité des murailles blanches, dont une sainte image et une glane d'oignons sont le seul ornement. Dans un de ces intérieurs, une jeune fille se dresse sur la pointe des pieds pour échanger à travers une lucarne entr'ouverte un baiser avec un jeune homme, dont on ne voit que le visage; ce baiser est aussi chaste que le beau lis qui épanouit près d'elle sa corolle argentée. Le grand mérite de M. Lytras est qu'il n'aime pas le bitume; sa peinture est très claire et n'a rien de frelaté. C'est un petit vin du cru, qui a de la franchise et du montant.

Passons brusquement du nord au midi, de la Grèce aux pays scandinaves. Bien que les artistes suédois, norvégiens et danois aient presque tous fréquenté les écoles de Dusseldorf, de Munich ou de Paris, ils ont cependant quelque chose qui leur appartient en propre, certains traits de caractère qui les font reconnaître. Se promener dans la section danoise, c'est faire un voyage en Danemark, et ce voyage est aussi agréable qu'intéressant. Une bonhomie patriarcale dans le choix des sujets, des mœurs locales étudiées sur le vif, des visages honnêtes, qui inspirent la confiance, de bonnes gens qui ont l'air de se trouver bien où ils sont, une lumière, tantôt voilée, tantôt crue, un dessin consciencieux, appliqué, dont le seul défaut est un excès de rondeur, voilà ce qu'on trouve dans la plupart des tableaux que nous a envoyés Copenhague. Ce qui distingue surtout les peintres du Danemark, c'est que leur pinceau est toujours propre, il l'est même trop, il est propret, et la nature n'est jamais proprette; la débarrasser de sa poussière, de ses cicatrices, de ses verrues, de ses saintes macules, c'est attenter à sa beauté. M. de Thiard disait : « J'aime beaucoup les bergeries de M. de Florian, mais j'y voudrais un loup. » Quand on regarde un tableau danois, on se prend à soupirer après une tache. M. Exner nous introduit dans l'intérieur de ménages rustiques, et sa peinture a du charme. Il nous fait voir des salles communes où il y a des hommes, des femmes, des enfans, des chiens et une porte ou une fenêtre ouverte, par laquelle on aperçoit un peu d'herbe et quelques arbres. Pourquoi faut-il qu'avant de nous être montrés, les plafonds, les planchers, les chaises, les tables, les assiettes, l'herbe et les arbres aient été lavés, récurés avec un soin trop minutieux? Comme les meubles, comme les vêtemens, il semble que les visages n'ont jamais servi jusqu'à ce jour, et les sourires sont tout neufs. M. Exner devrait se dire que les maîtres hollandais de la grande époque avaient le goût du net et du limpide, et que pourtant, bêtes

ou gens, les personnages qu'ils mettent en scène n'ont jamais l'air d'avoir été créés pour la circonstance; nous devinons qu'ils ont une histoire, qu'ils ont subi l'action du temps, cette lime sourde qui use les choses, les hommes, les cœurs et les sourires. Ce qui nous intéresse le plus en peinture, ce sont les meubles qui ont un passé et les âmes qui ont vécu.

On peut adresser aux paysages danois la même critique qu'aux aimables tableaux de genre de M. Exner; ils sont trop soignés, trop ratissés. On attendait du monde, on a balayé les allées, peigné les arbres, les voilà dignes de figurer dans la cérémonie. Il faut faire exception pour le *Jour d'été* de M. Kyhn, belle composition fort remarquable. Une vaste clairière qui s'abaisse par une pente douce et qu'entourent d'épais massifs, sur le devant une mare bordée d'un gazon fleuri, un terrain inégal, raboteux, de la profondeur dans la perspective, un grand ciel un peu blanchâtre, un soleil qui n'est pas celui de l'Espagne et qui ressemble, comme le dirait Gautier, à une pâle veilleuse sur la table de nuit d'un malade, voilà bien les beautés tranquilles, les grâces abandonnées et la sérénité mélancolique d'un jour d'été à 54 ou 55 degrés de latitude nord. Le râteau n'a pas passé par là, ce n'est pas du paysage endimanché.

La section danoise contient encore un grand tableau qui appelle l'attention et dont le sujet est emprunté à l'histoire du Danemark. Le roi Christian II, lequel régna de 1512 à 1523, avait envahi la Suède et s'était fait couronner à Stockholm, où il abattit plus d'une tête. Peu après, la Suède lui fut reprise par Gustave Wasa, et son oncle Frédéric Ier, duc de Holstein, le dépouilla de ses états héréditaires. Plus tard, avec l'aide de son puissant beau-frère, Charles-Quint, il essaya de remonter sur le trône. Il fut battu et enfermé pendant dix-sept ans dans un caveau du château de Sonderborg. On raconte qu'il y passait chaque jour des heures entières à tourner autour d'une table ronde, sur le rebord de laquelle il promenait son pouce. M. Bloch, membre de l'académie de Copenhague, a reproduit grand comme nature cet auguste et mélancolique prisonnier; on sent que depuis bien des années déjà il tourne en rond autour de sa table et de son idée. Le frottement continuel de son doigt a creusé la pierre, ses pieds ont fini par user le carreau où ils se traînent languissamment. Son vieux serviteur, la tête nue, le front bas, lui avance un fauteuil et semble l'engager à interrompre son éternelle promenade en lui montrant des yeux son frugal repas qui l'attend. Ce roi détrôné, chaussé de pantoufles éculées, coiffé d'une barrette, vêtu d'une chemise en désordre et d'un méchant habit à crevés, représente bien une majesté déchue qui en appelle. Sa démarche est pesante, son

corps s'est épaissi et engourdi dans sa longue captivité; mais l'âme est restée fière, il refusera longtemps encore de signer son abdication. Sa figure exprime le travail d'une idée fixe, un royal entêtement, qui proteste contre la destinée. Peut-être se reproche-t-il de n'avoir pas fait tomber assez de têtes, de n'avoir été brutal qu'à moitié; verser un peu de sang, c'est quelquefois dangereux; en verser beaucoup, c'est souvent utile. Il y a dans ce tableau de la simplicité et une certaine grandeur. La salle voûtée et briquetée où se passe la scène est bien rendue, éclairée comme il convient; les accessoires ont été exécutés par une main patiente et consciencieuse, qui n'escamote rien. Dans les œuvres de génie, il y a toujours un peu de scélératesse, ce sont des crimes heureux: mais n'est pas scélérat qui veut, et rien n'est plus pitoyable que l'escamoteur maladroit qui se laisse surprendre la main dans le sac. Les peintres du Danemark sont parfaitement honnêtes; ils sont bien les fils de ce vaillant petit pays, si malhonnêtement dépouillé par un voisin sans scrupules.

Quittons le Danemark pour nous transporter dans l'exposition des autres pays scandinaves; nous y trouverons moins de bonhomie, plus d'habileté, plus de procédés appris, une recherche plus sensible de l'effet. Nous craignons qu'un peintre norvégien établi à Munich, M. Heyerdahl, n'ait manqué le sien en représentant Adam et Eve chassés du paradis. M. Heyerdahl a du talent, il a étudié son métier; mais pourquoi son tableau est-il si sombre? Il y a répandu comme un nuage de suie. Son Adam et son Ève n'ont pas l'air de sortir d'un jardin délicieux; ils sortent plutôt de quelque hutte de charbonnier, où ils se sont noirci le visage et les mains. Ève, qui est coquette, a grand soin de nous cacher sa figure; Adam en veut au garde champêtre qui lui a dressé procès-verbal, et il lui montre le poing. Nous doutons aussi que l'*Asgaardreid* de M. Arbo, de Christiania, produise tout l'effet qu'il en attendait. S'il en faut croire une légende norvégienne, ceux d'entre nous qui n'ont pas fait assez de bien pour mériter le ciel, ni assez de mal pour aller en enfer, seront condamnés après leur mort à chevaucher dans les airs jusqu'à la fin du monde. Nous ne trouvons rien à redire à la moralité de cette légende, nous aimons à voir punir les neutres, les indifférens, ceux qui ne furent ni chair ni poisson, ni serviteurs zélés de Dieu, ni partisans résolus du diable. Dante, lui aussi, a traité sévèrement les anges qui, sans tremper dans la révolte de Satan, l'ont laissé faire; ils n'aimaient qu'eux-mêmes, *per se foro*. « Le ciel les expulsa, parce qu'ils l'auraient enlaidi, et le profond enfer refusa de les recevoir. La miséricorde, comme la justice, les dédaigne; ne parlons pas d'eux, regarde et passe. »

Misericordia e giustizia gli sdegna;
Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

M. Arbo nous montre ses tristes cavaliers montés sur des coursiers noirs et galopant entre ciel et terre au clair de la lune. Il y a de la fougue dans cette composition; mais hommes et chevaux, cette cavalcade fantastique forme une masse confuse, où nous distinguons à grand'peine quelques figures dans le tas, et nous en voulons au peintre de ne pas nous faire voir ce qu'il nous montre. Si M. Arbo a négligé d'allumer sa lanterne, on trouve en revanche dans la section norvégienne des couchers de soleil si éblouissans qu'on ne peut les contempler sans cligner les yeux. C'est peut-être vrai, mais nous en doutons; la nature n'aime pas les pétards. A ce grand tapage de couleurs criardes, heurtées et violentes nous préférons le *Paysage d'hiver* de M. Munthe, où nous voyons un hameau de pêcheurs au bord de la mer. La terre est blanche, le ciel est noir, la mer est grise; mais les pêcheurs ne s'occupent que de déballer leurs poissons. Nous sommes persuadé qu'ils adorent leur pays et qu'ils seraient très malheureux si on les transportait sur les rivages de la baie de Naples. L'habitude est la puissance qui gouverne ce monde, et il faut louer les peintres qui peignent des habitudes.

On trouve en Suède aussi d'intéressans paysages. Il est inutile d'appeler l'attention sur les belles marines de M. Wahlberg. Tout le monde connaît, pour les avoir vus au salon, ses clairs de lune, ses golfes, ses ports, ses ciels brouillés, ses vagues clapoteuses ou dormantes. M. Wahlberg cherche l'effet et il l'obtient; mais on s'aperçoit qu'il le cherche. Il n'y a rien de cherché dans le très beau paysage de M. Lindström; c'est un canal bordé de bouleaux à l'écorce argentée, au feuillage léger, jauni par l'automne. L'eau est transparente, les arbres sont du dessin le plus étudié et le plus fin, l'air circule entre leurs branches, le tableau s'enfonce bien, on s'y promène avec plaisir et on y respire à l'aise.

Nous avons hâte d'arriver au morceau capital de l'exposition suédoise. M. le baron Cederström nous montre le corps de Charles XII transporté par ses officiers à travers la frontière norvégienne. Le vainqueur de Narva, le vaincu de Pultava a été frappé d'une balle à la tempe devant les retranchemens de Frederikshall. On le ramène à Stockholm sur une civière, que portent péniblement huit officiers de sa garde, vêtus d'un uniforme bleu sombre, dont l'un, blessé à la tête, a le front enveloppé d'un bandeau. Leur fardeau est lourd; le maître, qui de son vivant les harassait par ses perpétuelles entreprises, continue après sa mort à peser lourdement sur leurs épaules. Ils ont l'air moins triste que soucieux; ils songent à leur épaule meurtrie et aux incertitudes de

l'avenir; ils semblent se dire: Et après? qu'arrivera-t-il? à qui sera le trône? Ils ne laissent pas d'aller d'un bon pas, d'un pas militaire; on les voit marcher, on entend la neige crier sous leurs pieds, car la scène se passe au fort de l'hiver. Le funèbre cortège chemine dans un couloir de montagnes, sur une route qui descend rapidement. Un vieux général porte la main à son chapeau qui menaçait de s'envoler, le vent s'engouffre dans son manteau. Un autre officier supérieur, coiffé d'une perruque, le bras en bandoulière, pourrait bien être l'ingénieur français Maigret, « cet homme singulier et indifférent, » comme dit Voltaire, lequel, en voyant tomber le roi, s'écria: — Voilà la pièce finie, allons souper. — Derrière cette avant-garde flotte le drapeau suédois et se déroule à perte de vue toute l'armée en retraite. A droite se dresse un rocher peint avec une étonnante vigueur; à gauche dévale un précipice où pendent des stalactites de glace. Un vieux chasseur, portant sur son dos un aigle mort dont la blessure ensanglante la neige, s'est mis de côté pour faire place au corps, devant lequel il s'incline; comme lui, un enfant qui l'accompagne s'est découvert; leur chien salue d'un hurlement plaintif cette grande et courte destinée qui passe. Un pâle rayon de soleil éclaire l'extrémité de la vallée, le reste est enveloppé dans la brume. Ce remarquable tableau est d'une peinture sévère, presque austère, mais franche et solide. Plus on le revoit, plus on en est frappé; il ne vous séduit pas, il s'impose à vous. Il s'en dégage une forte et saisissante impression; l'artiste a soigné le détail en le faisant concourir à l'effet général, et dans son œuvre tout est d'accord, tout est d'ensemble, la brume, la neige, le froid, le vent, l'expression soucieuse des figures et les yeux à jamais fermés d'un héros qui fut un aventurier de génie et mourut dans la force de l'âge, pour avoir lassé la fortune par ses impérieuses sommations. On ne saurait trop recommander cet ouvrage à l'étude attentive des peintres qui cherchent la grandeur dans le guindé, l'expression dans la grimace, l'éloquence dans la déclamation et le dramatique dans le théâtral. M. Cederström a sûrement appris la rhétorique; mais après l'avoir apprise, il a eu soin de l'oublier, et son exemple est bon à suivre.

III.

Les critiques ne se lassent pas d'exhorter les artistes à se vouer au grand art, à l'art sérieux, et ils ont raison; mais beaucoup d'artistes s'imaginent que le grand art consiste à peindre des rois, des empereurs ou des saints sur une grande toile qui a quatre mètres de hauteur et six mètres de largeur, en quoi ils se trompent.

Peignez des hommes, des anges ou des bêtes, des césars ou des paysans, la sainte Trinité ou des pâtis et des moutons, quelle que soit la dimension de votre toile, vous ferez grand si vous possédez les trois vertus théologales, la foi, l'amour et l'espérance. Il faut croire à son sujet; il faut l'aimer passionnément, il faut ressentir en travaillant cette joie particulière qui accompagne les longs espoirs et les vastes pensées. L'essentiel est d'être assez convaincu pour convaincre les autres. Quand M. Cederström a peint son Charles XII, il était convaincu. Nous doutons que M. Siemiradski ait peint avec conviction *les Torches vivantes de Néron*, le plus grand tableau de la section russe, l'un des plus grands de toute l'exposition. *Les Torches vivantes* eurent beaucoup de succès à Rome, où elles furent exposées, croyons-nous, pour la première fois; le jury des beaux-arts a confirmé la sentence des premiers juges en décernant une médaille d'honneur à M. Siemiradski. Le peintre polonais a pris son sujet dans Tacite : — « Après l'incendie de Rome, raconte l'historien latin, on commença par se saisir de ceux qui s'avouaient chrétiens et ensuite, sur leur déposition, d'une multitude immense, qui fut reconnue coupable moins d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain. A leur supplice on ajoutait la dérision; on les attachait en croix, ou l'on enduisait leur corps de résine, et on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer, *in usum nocturni luminis*. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle; aussi, quoique criminels et dignes des derniers supplices, on se sentit ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient immolées moins au salut de l'état qu'au féroce caprice d'un homme. » Dans le tableau de M. Siemiradski, l'architecture est excellente, habilement traitée; mais la perspective laisse beaucoup à désirer. Cette immense toile est plate comme la main; la foule qui grouille sur le premier plan doit étouffer, la place lui manque et l'air aussi. Ce qui nous chagrine encore plus, c'est que cette foule paraît s'intéresser fort peu au spectacle étrange qu'on lui sert. Hommes, femmes, enfans, sénateurs et gens de rien, les uns habillés, les autres nus ou demi-nus, regardent voler les mouches; ils ont un air de distraction, de désœuvrement et de profonde indifférence; il n'y a pas dans cette nombreuse assistance une seule tête qui ait de la physionomie. Néron, qui tient un léopard en laisse et dont la litière est précédée de quatre esclaves noirs, paraît ennuyé de lui-même et des autres autant que le saint Louis de M. Cabanel fondant les Quinze-vingts et la Sorbonne. Quant aux malheureux chrétiens, ridiculement emmaillottés et perchés sur de hauts poteaux, ils semblent beaucoup moins préoccupés de l'affreux supplice qui les attend que du rôle piteux qu'on leur fait

jouer. On cherche des héros et des martyrs, on n'aperçoit que des figurans, condamnés à paraître dans une pièce qui n'est pas de leur goût. — Tu as une belle voix, mais tu ne me persuades pas, disait un illustre chanteur à un débutant. — M. Siemiradski a une belle voix, qui lui a valu une médaille d'honneur; mais il ne réussit pas à nous persuader.

Il y a dans la section russe nombre de tableaux moins importans et beaucoup moins considérables, qui en revanche sont beaucoup plus persuasifs. Tels sont plusieurs tableaux de genre où les mœurs russes sont rendues au naturel. On voit avec plaisir une scène d'intérieur de M. Maximof, intitulée : *Partage des biens dans une famille de paysans*, et surtout sa *Noce villageoise*, qu'interrompt l'arrivée d'un devin, dont le bonnet fourré et la pelisse sont mouchetés de flocons de neige. Les mariés et leurs invités ont des figures expressives, la composition est bien entendue; malheureusement cette scène est éclairée par des lampes qu'on ne voit pas, et on se demande d'où vient le jour, ce qui fait tort à la noce. Nous n'avons pas été persuadé par le *Clair de lune* verdâtre et un peu brutal de M. Kouïndji; la lune n'est jamais brutale, même en Ukraine; mais nous croyons sur parole M. Mechtcherski, quand il nous montre sa *Forêt en hiver*. Le milieu de la toile est occupé par un étang gelé, dont on a commencé de tailler la glace. Sur un de ces blocs de glace s'est perchée une corneille; ses sœurs voltigent alentour. Au fond s'étend la forêt poudrée à blanc, chargée de givre et de frimas, enveloppée d'un brouillard qui donne le frisson.

Les ouvrages que renferme la section russe, si différens qu'ils soient par le sujet, ont tous un air de famille. L'invention en est souvent heureuse et spirituellement conçue; l'exécution est insuffisante ou dure, la couleur est faible. C'est de la peinture de novice, qui pourtant n'est pas jeune. Le travail a été entrepris avec vigueur et vivement attaqué, mais il n'a pas été poussé, l'artiste est resté à mi-chemin, soit qu'il se défiât de ses forces, ou qu'il fût incapable d'un long effort, ou que sa main ait été prise d'une subite lassitude. Des trois vertus théologales c'est l'espérance qui manque le plus aux peintres russes; aussi s'arrêtent-ils avant d'être arrivés, et leurs œuvres sont intéressantes, mais elles sont tristes, comme tout ce qui est incomplet. Il y a pourtant des exceptions. C'est une œuvre achevée que le portrait du paysagiste Schichkine par M. Kramskoï. Il est en pleine campagne, il cherche des yeux le site qu'il veut peindre et l'endroit où il ira planter son piquet. C'est une figure admirablement venue, qui est bien dans l'air et qui a de l'enveloppe. La *Route dans la forêt* de M. Lindholm, d'Helsingfors, est aussi un morceau irréprochable. Cette route traverse une sapi-

nière tachetée de soleil. Le sapin du premier plan est un chef-d'œuvre. La grande règle est de faire ce qu'on voit et ce qu'on aime; M. Lindholm a vu son sapin et il l'a aimé; aussi a-t-il étudié en conscience l'histoire de chacune de ses branches depuis le commencement jusqu'à la fin, et cependant le détail se fond dans l'ensemble, la branche n'empêche pas de voir l'arbre, l'arbre n'empêche pas de voir la forêt. Ce sapin finlandais est tout à fait persuasif, et nous sommes convaincu qu'il y a dans M. Lindholm l'étoffe d'un excellent paysagiste.

Il semble qu'il n'y ait pas dans le monde deux nations plus différentes que la despotique Russie et que la libre république des États-Unis. Néanmoins ces deux pays se ressemblent par plus d'un endroit, et tout d'abord par la haine jalouse qu'ils ressentent à l'égal l'un de l'autre pour John Bull; voilà pourquoi l'aigle à deux têtes et le drapeau étoilé ont depuis longtemps fait amitié et contracté alliance; le meilleur ciment qu'on ait inventé pour lier les nations comme les individus est une bonne haine commune. L'empire moscovite et les États-Unis ont aussi ce rapport que ce sont des peuples pionniers, portant dans la politique l'esprit d'aventure, l'un avec plus d'astuce, l'autre avec plus de désinvolture, ce qui a fait dire à quelqu'un qui n'aime pas la Russie que le Russe est un Byzantin doublé d'un *Yankee*. Russes et Américains s'entendent encore pour mépriser profondément le vieux monde, qui se meurt de consomption ou de décrépitude; ils se croient appelés à rajeunir la civilisation, à lui infuser un sang nouveau. Peut-être se piquent-ils aussi de rajeunir les beaux-arts, dans lesquels ils commencent à s'exercer. Il est possible que ces apprentis deviennent maîtres et qu'ils nous donnent un jour des leçons. C'est le secret de l'avenir.

Le premier point est d'avoir du caractère. Malgré ses défauts, la peinture russe en a, la peinture américaine en a peu, si nous en jugeons du moins par les échantillons rassemblés au Champ de Mars. Quand on vient de visiter la section russe, on emporte dans ses yeux des visions de steppes et des figures de *moujiks*. La section américaine nous apprend peu de chose sur les États-Unis et ne renferme qu'un petit nombre d'œuvres qui aient une physionomie originale. Il en est quelques-unes à la vérité qu'on peut qualifier d'excentriques; mais original et excentrique, ce n'est pas la même chose. De quel côté de l'Océan M. Hamilton a-t-il rencontré cette grosse fille délurée qui, se renversant dans son fauteuil jaune, les mains croisées autour de ses genoux, une cigarette entre ses doigts, rit à gorge déployée et montre sa jambe à son perroquet? Il y a beaucoup de talent dans cet ouvrage de mauvais goût; mais à qui ce talent pourra-t-il plaire? Il est trop léger pour New-York,

il est trop brutal pour Paris. Elle est bien singulière aussi cette grande toile d'un bleu sombre que M. Dana a intitulée *Solitude*, et qu'il aurait mieux fait d'appeler un tableau sans sujet. C'est un morceau de la pleine mer vue pendant la nuit, à la faveur de « cette obscure clarté qui tombe des étoiles. » On y voit tout juste assez pour constater qu'on ne voit rien. On distingue très nettement au contraire ce qui se passe dans *la Vallée du paradis à Newport* de M. La Farge. Ce paradis est coupé de petits murs en pierres sèches et brouté par des moutons qui ne paient pas de mine. Tel qu'il est, il a un caractère propre que M. La Farge a senti et rendu; aussi préférons-nous son paysage un peu grisâtre aux intérieurs bretons, aux scènes bavaroises, aux vues de France ou d'Italie qui abondent dans la section des États-Unis.

Cependant on y découvre, en cherchant bien, quelques tableautins qui ont un goût prononcé de terroir. Nous avons un faible pour le *Dimanche matin en Virginie* de M. Winslow Homer. Quatre nègres et nègresses, qui ressemblent beaucoup à des singes, sont occupés à lire la Bible. La vérité dans le sentiment et la parfaite sincérité du pinceau rendent la laideur aimable. Signalons aussi un petit chef-d'œuvre de M. Brown, intitulé *le Cirque qui passe*. Cinq méchans gamins, alignés sur le trottoir et fort dépenaillés, regardent passer des clowns à cheval. Ces cinq figures sont excellentes, pleines de vie et d'expression, et sur leurs lèvres fleurit ce rire yankee qui semble dire : Tu m'amuses, mais ne va pas t'imaginer que tu m'étonnes. Notons encore un beau *Chat* de M. Butler junior, lequel n'a rien de commun avec les chats civilisés, raffinés, élégans, aristocrates, coquets et douillets de M. Lambert, vrais gentilshommes de chats, nés pour mordiller des dentelles, pour égratigner des robes de satin, pour se faire les ongles sur des fauteuils en tapisserie, pour se rouler dans la martre et dans l'hermine, dans le vair et dans le gris. M. Butler nous montre un véritable rominagrobis de gouttières, râblé, épais, à l'œil dur. Il s'est accroupi sur le rebord d'une planche, et il guette sa proie, en faisant semblant de dormir. En veut-il à Cuba, perle des Antilles, ou aux mines d'or et d'argent du Mexique? Espagnols et Mexicains feront bien de se défier, c'est un de ces matous qui ne jouent pas longtemps avec la souris, ils ont bientôt fait de l'étrangler et de l'avaler.

Nous terminerons par la Hongrie ce dénombrement des pays qui n'ont pas encore beaucoup marqué dans l'histoire de l'art. La Hongrie a l'insigne bonheur d'être représentée au Champ de Mars par un peintre dont les premiers essais ont été des coups de maître et qui est toujours allé en progressant; sa dernière œuvre est la meilleure. Le jury a décerné une médaille d'honneur à M. Munkacsy,

et de toutes ses décisions c'est la seule peut-être qui ait obtenu l'approbation universelle. Le *Milton aveugle dictant le Paradis perdu à ses filles* est un des grands succès de l'exposition. Milton est assis dans un fauteuil, près d'une fenêtre; les dures expériences de sa vie, le rongement incessant d'une âme tourmentée et violente ont creusé, ravagé son visage; il est en proie au démon, il cherche sa pensée dans la nuit. A la gauche du poète sont groupées autour d'une table ses trois filles, qui le regardent; l'une brode, la seconde est debout, la troisième tient la plume : elle est comme suspendue aux lèvres de son père et à ses yeux éteints. Il a trouvé en elle le plus docile, le plus intelligent, le plus gracieux des secrétaires, car sa figure est d'une grâce exquise et pénétrante. Cette grande toile est pleine d'émotion, de recueillement et de silence; on sent qu'il s'y passe quelque chose, on assiste à l'enfantement du *Paradis perdu*. Les accessoires, les meubles, les tentures, les fonds sont traités avec largeur; la touche est ferme et grasse, elle en dit assez, elle ne dit rien de trop. On oublie en contemplant cet émouvant tableau que l'artiste a fait trop d'honneur aux filles de Milton; l'histoire leur reproche d'avoir été d'assez mauvaises filles, d'avoir eu de vilains procédés pour leur père. On oublie aussi que le noir est le grand ennemi de M. Munkacsy, un ennemi dont il ne se défie pas assez. Il y en a moins dans son *Milton* que dans ses précédens tableaux, et pourtant il y en a trop. On nous assure que le noir est inconnu en Angleterre; c'est même une question de savoir s'il existe dans la nature.

La section hongroise renferme plusieurs autres toiles importantes, dont les sujets sont empruntés pour la plupart à l'histoire nationale, et parmi lesquelles il faut signaler la *Marie de Széchy*, de M. Sékely, *la Fuite de Tökoly après la prise de Likave, les Derniers momens de la forteresse de Szigethvar*, par M. Weber, et surtout *le Baptême de saint Étienne, premier roi de Hongrie*, par M. Jules Benczur, grand tableau fort estimable. Les artistes qui ont beaucoup d'ambition et qui s'attaquent à des sujets trop forts pour eux nous rappellent ce conscrit placé en sentinelle qui avait fait un prisonnier. — Amène-le-moi, lui criait son capitaine. — Je ne peux pas, répondait le conscrit; il ne veut pas me lâcher. — Les artistes dont nous parlons sont les prisonniers de leur sujet, qui les tient et ne veut pas les lâcher, et, si recommandables que soient leurs ouvrages, ils nous laissent l'impression d'un labeur pénible, de l'effort désespéré d'un homme pris dans un piège dont il cherche à se dépêtrer. M. Bela Pallik ne s'est pas attaqué à saint Étienne, il a peint une *Étable de brebis* en Hongrie, et on sent qu'il est maître de son sujet. Dans le royaume de l'art, un mouton bien venu occupe une meilleure place qu'un héros manqué ou insignifiant.

On remarquera aussi en parcourant la section hongroise que les peintres magyars ont un goût prononcé pour les sauces, et qu'ils placent volontiers la scène de leurs tableaux dans une cave, qu'ils éclairent par des feux de Bengale. Les étrangers qu'avait attirés à Paris la fête nationale, et qui ont vu pour la première fois la place de la Concorde illuminée *a giorno* par le gaz, l'électricité, des flammes rouges ou vertes, en ont été charmés; quand ils l'ont revue le lendemain éclairée par la lumière du jour, ils ont été plus charmés encore, et ils ont reconnu que le plus admirable artificier est celui qui a inventé le soleil. L'auteur d'une petite brochure récemment publiée, qui est une apologie de l'impressionnisme, attribue fort justement aux peintres naturalistes de notre temps l'honneur d'avoir créé « la peinture claire, définitivement débarrassée de la litharge, du bitume, du chocolat, du jus de chique, du graillon et du gratin. » Nous leur devons aussi, ajoute-t-il, « l'étude du plein air, la sensation vraie non-seulement des couleurs, mais des moindres nuances des couleurs, les tons, et encore la recherche des rapports entre l'état de l'atmosphère qui éclaire le tableau et la tonalité générale des objets qui s'y trouvent peints. » Il loue également les artistes japonais de nous avoir appris qu'on peut produire les plus heureux effets en juxtaposant des teintes fortes et les tons les plus tranchés (1). Il est certain qu'après avoir regardé quelque temps un tableau bitumineux ou couleur chocolat, on éprouve quelque plaisir à contempler un éventail japonais, une pièce d'eau peinte par M. Monet ou une amazone de M. Renoir; mais ce qu'il y a de mieux encore, c'est d'aller passer une heure dans la section espagnole du Champ de Mars. Un amateur de notre connaissance finit toujours par là sa visite à l'exposition, et à ceux qui s'en étonnent il répond : — Je sors d'un pays de sauces, et je viens ici pour me nettoyer les yeux.

VICTOR CHERBULIEZ.

(1) *Les Peintres impressionnistes*, par Théodore Duret, Paris, 1878.

L'IDÉE MODERNE DU DROIT

EN FRANCE

III [1].

L'ÉGALITÉ D'APRÈS LES ÉCOLES DÉMOCRATIQUE ET ARISTOCRATIQUE.
— LA THÉORIE DE M. RENAN.

Ernest Renan. — *Dialogues philosophiques.* — *Mélanges d'histoire et de voyages.*
La Réforme intellectuelle et morale. — *Caliban.*

L'idée de l'égalité, tant de fois invoquée au siècle dernier et inscrite en tête de toutes nos constitutions, a eu de notre temps le même sort que l'idée de liberté : attaquée par les écoles aristocratiques, défendue par l'école démocratique, il semble qu'aujourd'hui encore elle manque pour tous de cette clarté qui résulte d'une déduction rigoureuse. L'examen critique de cette idée offre d'autant plus d'importance et d'intérêt qu'elle est parmi les plus populaires en France et répond à un des instincts les plus vivaces de notre nation.

Tous les observateurs sont d'accord pour attribuer aux Français l'amour de l'égalité; quelques-uns même vont jusqu'à dire : la France n'a que l'amour de l'égalité, non celui de la liberté. C'est là une exagération et, quand on y regarde de plus près, une contradiction; M. de Tocqueville n'y a pas tout à fait échappé lorsqu'il s'est plu à opposer systématiquement deux tendances en réalité insépara-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1er avril..

bles. N'est-ce pas précisément parce que la France aime la liberté qu'elle aime l'égalité? Qu'est-ce aux yeux des Français qu'une inégalité, sinon un privilège chez l'un et une servitude chez l'autre, conséquemment un manque de liberté? L'inégalité leur semble une atteinte au droit commun, une distinction établie entre la personne humaine chez le noble ou le riche et la personne humaine chez le roturier ou le pauvre. Ne pas admettre au-dessus de soi des prérogatives, des passe-droits, des castes ou des dynasties privilégiées, c'est avoir le sentiment de la liberté humaine en soi comme respectable au même titre que chez les autres; tel a toujours été l'instinct français. Les Jacques ne chantaient-ils pas déjà :

Nous sommes hommes comme ils sont,
Des membres comme nous ils ont;
Tout autant souffrir nous pouvons,
Un aussi grand cœur nous avons.

Les législateurs de 89, en établissant l'égalité des droits pour tous, voulaient par cela même sauvegarder la liberté de tous (1).

L'inégalité, aux yeux des Français, ne choque pas moins la raison qu'elle ne choque la liberté; aussi ne saurait-elle satisfaire leur esprit logique plus que leur instinct juridique. Les exceptions, les contradictions de la loi avec elle-même et les inégalités qui en résultent entre les citoyens, blessent nécessairement toute intelligence éprise de ce qui est général et « conforme aux principes. » Les Anglais et les Allemands n'éprouvent pas ce besoin. Ils s'arrangent de leurs lords ou de leurs hobereaux, ils ont conservé l'esprit de hiérarchie féodale. La France est le seul pays qui n'ait vraiment plus de noblesse. L'ouvrier anglais qui voit passer avec admiration le gentilhomme dans son carrosse, ou plutôt le carrosse renfermant le gentilhomme invisible, l'Allemand qui révère son seigneur et maître l'empereur, ainsi que tous ses autres seigneurs et maîtres, ont-ils le sentiment de la liberté humaine et du droit commun au même point que l'ouvrier français qui, à la vue d'un plus riche que lui, se dit simplement : « Un homme est l'égal d'un autre homme? » Ont-ils le sentiment de l'indépendance et de la dignité personnelles autant que ce paysan-soldat de la Révolution qui répondit à un émigré vantant ses ancêtres : — « Je suis un ancêtre? » On a eu

(1) Sans doute il est des peuples, comme l'Angleterre, qui s'imaginent atteindre la liberté en dehors de l'égalité et par l'inégalité même : l'esprit français voit là une illusion d'optique. En Angleterre même, sur tous les points où existe la liberté, existe aussi l'égalité : par exemple, la liberté de la parole et de la presse étant reconnues, tous les citoyens peuvent également parler et écrire, il y a donc là liberté et égalité à la fois; au contraire les privilèges relatifs à la propriété du sol, en même temps qu'ils sont une inégalité, sont aussi une atteinte à la liberté des uns pour le profit des autres.

raison de le dire, la Révolution, en proclamant l'égalité, n'a pas voulu détruire la vraie noblesse, mais la donner à trente-deux millions d'hommes.

Sans doute nous nous sommes plus d'une fois consolés trop aisément, dans l'égalité, des libertés absentes; mais c'est que l'égalité suppose encore à nos yeux une certaine justice jusque dans l'injustice même, un certain droit commun jusque dans la violation du droit. Bien plus, là où les libertés extérieures et politiques font défaut, l'égalité devant la loi nous semble du moins la reconnaissance de la liberté et de la dignité humaines en principe, sinon en fait. Enfin les libertés extérieures sont des avantages plus individuels, des garanties plus personnelles, et on sait que le peuple français fait volontiers abstraction des personnes et des intérêts particuliers; l'égalité satisfait ainsi l'esprit d'impersonnalité et d'impartialité : s'il faut porter un joug, au moins qu'il soit porté en commun, afin qu'il soit senti par tous, détesté par tous et, le jour venu, brisé par tous à la fois.

L'instinct de l'égalité, avant de renouveler l'ordre civil et politique, s'est exprimé matériellement en France, dans l'ordre économique, par la division progressive des propriétés entre tous les citoyens, et ce mouvement a précédé 1789. Nos historiens récens l'ont fait voir, la Révolution trouva ce mouvement très avancé, et elle-même en sortit (1). C'est que dans l'économie politique d'une nation comme dans tout le reste, la psychologie du caractère national se fait visible : l'instinct de liberté s'incarne dans celui de propriété, l'instinct d'égalité dans la division de plus en plus uniforme des propriétés. Si le paysan et l'ouvrier en France sont reconnus plus économes que dans les autres pays, plus attentifs à épargner pour l'avenir, plus désireux de fixer leurs épargnes dans quelque propriété mobilière ou immobilière, si leur prévoyance contraste avec la prodigalité souvent aveugle des travailleurs anglais ou allemands (2), c'est qu'ils sentent que, dans la propriété, la liberté et le travail prennent corps, trouvent une garantie d'indépendance, se mettent à l'abri des coups du sort ou des empiétemens des hommes; ils sentent aussi que, la liberté devant être

(1) En 1785, Arthur Young s'étonne de voir chez nous « la terre tellement divisée; » en 1738, l'abbé de Saint-Pierre, après avoir demandé des renseignemens nombreux à plusieurs intendans, remarque qu'en France « les journaliers ont presque tous un jardin ou quelque morceau de vigne ou de terre. » (Œuvres, édition de Rotterdam, t. X, p. 251.) En 1697, Boisguillebert déplore la nécessité où les petits propriétaires se sont trouvés sous Louis XIV de vendre une grande partie des biens acquis au XVIe et au XVIIe siècle.

(2) Voyez les rapports sur l'exposition de Vienne et sur celle de Philadelphie.

égale, la propriété, qui en est la garantie extérieure, doit se faire elle-même de plus en plus égale entre tous. En outre, là où tous travaillent, tous doivent posséder, si le vrai fondement du droit de propriété est le travail, comme le peuple français a toujours été porté à le croire et comme l'a affirmé la Révolution. Ici encore les esprits des nations manifestent leur divergence : on a remarqué avec raison que, dans les cas douteux et les contestations de propriété, la France a généralement adjugé la terre à celui qui travaillait la terre et mis le droit de son côté; l'Angleterre, au contraire, a prononcé pour le seigneur, chassé le paysan, si bien qu'elle n'est plus cultivée que par des ouvriers. Michelet voyait là, avec toute l'école démocratique, un des caractères moraux et humains de notre Révolution : l'homme, la liberté de l'homme et le travail de l'homme ont paru aux réformateurs de 89 d'un prix inestimable et qu'on ne pouvait mettre en balance avec celui du fonds; en France, l'homme a donc emporté la terre, et en Angleterre la terre a emporté l'homme. « Grave différence morale. Que la pro-« priété soit grande ou petite, elle relève le cœur; tel ne se serait « point respecté pour lui-même qui se respecte et s'estime pour sa « propriété. » L'égalité progressive des fortunes n'est elle-même que le partage du respect entre tous et l'expression matérielle de l'égalité des droits. — En Allemagne comme en Angleterre, la propriété et la terre ont conservé un caractère mystique et féodal, au lieu d'être considérées comme faites par l'homme et créées par le travail; aussi le droit divin et le droit de conquête par les armes, deux formes de privilège aristocratique, subsistent encore là-bas au fond de la législation comme au fond de l'esprit populaire. Seule, notre économie sociale est démocratique par essence.

Le caractère féodal et l'esprit d'inégalité ne sont pas moins vivaces dans la famille anglaise ou allemande, où le mari est vraiment un lord, un suzerain. En Angleterre, la personne de la femme disparaît entièrement dans le mariage : elle ne jouit d'aucune propriété personnelle, elle n'a aucun pouvoir sur ses enfans, elle ne peut tester sans le consentement de son mari; le mari, par son testament, peut enlever la tutelle des enfans à la mère, qui n'a sur eux aucun droit personnel. Le chef de famille tient donc la femme sous sa sujétion, administrant et parfois ruinant la fortune sans même rendre compte de ce qu'il fait. Entre les enfans et le père, même rapport de seigneurie, sans cette intimité familière, sans cette volontaire égalité dans l'affection qui, chez nous, n'exclut pas le respect. Enfin l'inégalité subsiste dans les rapports des frères entre eux, des aînés et des plus jeunes : c'est une hiérarchie de commandement et d'obéissance. En Allemagne, le père n'est pas

moins suzerain : femmes et enfans sont de véritables vassaux. — Dans la famille française comme dans l'État français, l'égalité tend à s'accroître avec la liberté même, entraînant à sa suite ses inconvéniens et aussi ses habituels avantages, diminuant l'autorité du père, mais élevant de bonne heure les intelligences de la mère et des enfans à un niveau supérieur, unissant les cœurs de tous par un lien plus tendre et plus librement accepté. De là en France, au sein de la famille, une idée plus développée des « droits de la femme, » des droits des enfans, en même temps qu'un sentiment de fraternité et d'amitié envahissante qui tend à faire du père pour les enfans comme un frère plus respecté et de la mère comme une sœur plus aimée. En un mot, tandis que la famille, chez les autres peuples, conserve le type aristocratique, la famille française tend à devenir républicaine.

Ainsi dans la famille comme dans l'État, dans le domaine économique comme dans l'ordre civil et politique, la liberté et l'égalité ont toujours paru inséparables à l'esprit français. Mais, si la France a maintenu ces deux termes en une indissoluble union, elle a considéré comme non moins important de n'en point intervertir l'ordre rationnel. Les Américains, dans leur énumération des droits, avaient mis en premier lieu l'égalité; Robespierre fit inscrire aussi l'égalité au premier rang : on sait quel est l'ordre qui finit par prévaloir. Le droit ne consiste pas, aux yeux des Français, à vouloir niveler toutes choses, mais à égaliser les libertés. Deux hommes qui traînent un boulet d'égale pesanteur ne sont pas pour cela deux hommes libres. L'égalité sous un maître, telle que voudrait la réaliser le césarisme, n'est qu'une trompeuse apparence; rien de plus capricieux et de plus inégal que la volonté d'un despote : il accorde une faveur à l'un et la refuse à l'autre; il punit celui-ci et laisse l'impunité à celui-là. Il n'y a pas d'égalité possible dans l'arbitraire de la servitude; c'est donc, selon la philosophie française, l'égalité dans la liberté, et non dans l'esclavage, qui constitue le droit.

Cette idée presque nationale de l'égalité, que la philosophie du XVIIIe siècle avait fini par croire indiscutable, n'en est pas moins devenue au XIXe siècle l'objet de nombreuses critiques, et ces critiques semblent en partie motivées. Déjà les Saint-Simoniens et Auguste Comte l'avaient rejetée comme une erreur. Le positivisme voulut « organiser » la société par la « science; » pour cela, au lieu de proclamer une fausse égalité entre les ignorans et les savans, entre les masses et les esprits supérieurs, il crut nécessaire de confier l'autorité la plus haute et le droit de gouverner à un corps de savans officiels, chargés de réglementer la science même : théocratie de savans, sorte de sophocratie dont nous retrouverons plus

loin le tableau dans les *Dialogues philosophiques* de M. Renan. L'influence des théories allemandes n'a fait qu'accroître le mouvement de réaction contre l'idée d'égalité : on le sait, Hégel, Mommsen, Strauss, M. de Sybel, soutiennent, à des points de vue divers, le droit des supériorités et la « souveraineté du but ; » Strauss déclare que l'histoire continuera d'être comme par le passé « une bonne aristocrate. » C'est surtout dans l'expérience, non pas seulement dans les spéculations métaphysiques ou théologiques, que la doctrine de l'inégalité cherche de nos jours son principal point d'appui : elle invoque en sa faveur les récentes découvertes de l'histoire naturelle, les idées germaniques sur la différence des races, les idées darwiniennes sur la sélection naturelle et sur l'hérédité. De leur côté les partisans de l'égalité s'efforcent aussi d'invoquer les faits : la doctrine classique du spiritualisme fonde l'égalité humaine sur le « fait » de l'égalité du libre arbitre chez tous les hommes ; on se rappelle ce que disait Victor Cousin à ce sujet : « La liberté seule est égale à elle-même ; il n'est pas possible de concevoir de différence entre le libre arbitre d'un homme et le libre arbitre d'un autre. » Mais c'est principalement sur l'idée du droit que les écoles démocratiques s'appuient pour justifier l'égalité : Proudhon, M. Renouvier, M. Littré, la déduisent par des raisonnemens divers du principe même de la justice.

En présence d'une telle diversité d'opinions, il nous semble nécessaire de soumettre à un nouvel examen cette sorte de dogme de l'égalité humaine dont l'instinct français et la philosophie française avaient fait une des bases du droit nouveau et de la politique nouvelle. Recherchons d'abord quelle est, ici encore, la part du fait et celle du droit, la part de la réalité et celle de l'idéal, et voyons si l'école démocratique les a suffisamment distinguées. Nous examinerons ensuite les objections des écoles aristocratiques qui veulent fonder l'inégalité sur « la primauté de l'idée, » sur les « droits de la vérité, de la vertu, de la science, » en d'autres termes sur la prérogative des supériorités intellectuelles ou morales.

I

L'égalité humaine est-elle un fait, comme le soutient d'ordinaire l'école démocratique? existe-t-il réellement entre les hommes une égalité établie par la nature, que la société doit se borner à sauvegarder? — « La nature, dit la Déclaration des droits de l'homme tant de fois invoquée par les écoles démocratiques, la nature a fait les hommes libres et égaux en droits. » — « Les hommes, répète la Constitution du 6 septembre 1791, les hommes naissent et demeurent

libres et égaux en droits. » — N'est-ce point faire trop d'honneur à la nature? Ne nous a-t-elle pas créés esclaves plutôt que libres, et ne naissons-nous pas inégaux? Par une illusion commune à tout le XVIIIe siècle sur le prétendu état de nature, on a confondu ici le but à atteindre avec le point de départ, l'avenir avec le présent, l'idéal avec la réalité; nous ne naissons pas libres et égaux, nous naissons pour être libres et égaux. Que la liberté et l'égalité soient conformes à la vraie nature de l'homme, cela est incontestable pour celui qui admet, avec Aristote, que la véritable nature d'un être est dans la fin supérieure à laquelle il aspire, non dans son actuelle imperfection; que la nature d'un chêne, par exemple, est d'atteindre la plénitude de son développement et de se dresser vers le ciel, que la nature d'un animal est de réaliser toute la beauté de son espèce, que la nature d'un homme est d'être une intelligence toute lumineuse et une volonté toute active. Mais, si la liberté et l'égalité sont la fin de la nature, elles ne sont pas l'état de nature. — On a voulu soutenir qu'il y a du moins une chose égale chez tous les hommes : la liberté morale; mais s'agit-il de cette liberté encore incomplète et de toutes parts entravée que vous possédez et que je possède? Nous ne sommes pas plus égaux sous ce rapport que sous les autres. L'école éclectique affirme vainement que le libre arbitre de l'un est identique au libre arbitre de l'autre; tel homme est un enfant par rapport à un autre homme, et l'homme d'aujourd'hui est un enfant par rapport à l'homme de demain: soutiendra-t-on donc que le libre arbitre de l'enfant est égal à celui de l'homme? Innombrables sont les degrés de la responsabilité et conséquemment de la liberté. Nous ne voulons pas seulement parler de l'usage différent que les hommes font de leur liberté, mais de la différence qui existe dans la puissance même de vouloir, dans la puissance sur soi. Nos libertés ne seraient égales que si elles étaient absolues et complètes; mais en fait la pleine liberté du vouloir n'existe ni chez vous ni chez moi; cette liberté, nous l'avons vu, est pour nous une pure idée dont nos actions se rapprochent plus ou moins, une *limite* à laquelle tendent ces *variables*. Si donc on peut admettre que nos libertés sont égales dans leur virtualité et dans leur idéale perfection, elles sont à coup sûr inégales dans leur actualité et dans leur réelle imperfection. L'idée même de liberté, dont nous avons essayé de montrer l'influence libératrice (1), peut être chez moi faible et sans efficacité, tandis que chez vous elle créera par son énergie un pouvoir énergique et fort. Ce n'est donc pas seulement sous le rapport de la force physique, de la beauté phy-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

sique, de la sensibilité, de l'intelligence, de la moralité, que les hommes sont inégaux; ils le sont dans l'usage de leur liberté et dans le degré de cette liberté. A tous les points de vue, Leibniz avait raison de dire qu'il n'y a pas deux êtres semblables dans la nature, pas même deux gouttes d'eau, mondes peuplés d'animalcules divers et différens en nombre. L'égalité humaine n'est point un fait; elle est plutôt en opposition avec les faits.

D'où vient donc que des êtres réellement inégaux sous tous les rapports tiennent tant à cette idée d'égalité et veulent la voir réalisée, au moins entre leurs libertés? De ce que votre liberté est infiniment précieuse pour vous, comme la mienne l'est pour moi, comment conclure que votre liberté est aussi infiniment précieuse et inviolable pour moi, la mienne pour vous? C'est là le passage difficile, c'est là l'intervalle que nous devons essayer de franchir pour constituer entre nous, malgré toutes les inégalités de fait, une égalité de droit.

Pour franchir ce passage, l'école démocratique fait ordinairement appel à un acte de raison qui nous est familier. Selon M. Renouvier, par exemple, la raison, faisant abstraction des personnes, déclare la liberté de l'un égale à celle de l'autre; or, deux choses égales peuvent être substituées l'une à l'autre : votre liberté peut donc être substituée à la mienne. Elle acquiert ainsi à mes yeux la même valeur que la mienne propre, et ainsi s'établit entre nous, du point de vue de la raison, un rapport de réciprocité. Selon M. Littré, ce rapport est de même nature que l'identité logique : A = A. Proudhon dit à son tour, en termes platoniciens et spinosistes : — « Les hommes, que séparent leurs différences, peuvent se considérer comme des copies les uns des autres, se rapportant, par l'essence qui leur est commune, à une existence unique. »

Mais tout cela suffit-il? Non, parce que, si nos libertés paraissent égales à un point de vue général et abstrait, elles ne sont pas égales en fait, et surtout il y a entre elles cette distinction capitale que votre liberté n'est pas la mienne et que la mienne n'est pas la vôtre, que je suis moi et non pas vous. Vous aurez beau accumuler les abstractions, quand je reviendrai à la réalité, je me retrouverai toujours là, différent de vous, et à tous vos raisonnemens sur l'égalité, j'opposerai un seul mot, mais décisif : *moi*.

Pour que l'égalité soit acceptée comme type de conduite par des individus réellement inégaux, il faut que, par un moyen ou par l'autre, le *moi* disparaisse, il faut qu'il soit éliminé, comme dans une équation on élimine une donnée qui la rend insoluble. Or, aucun raisonnement abstrait, aucun artifice de logique rationaliste, ne saurait faire disparaître cette suprême différence qui porte sur

le vif, cette suprême inégalité qui constitue notre individualité même.

Selon nous, l'égalité n'est à l'origine qu'un idéal de la pensée; elle se déduit de l'union qui doit exister entre nos libertés pour que celles-ci soient aussi grandes qu'il est possible. J'ai l'idée de ma liberté comme puissance de développement sans limites, j'ai l'idée de la vôtre comme puissance semblable de développement; à l'infini, dans leur idéal, je conçois nos deux libertés comme devant être égales, car deux libertés qui se veulent réciproquement ont plus d'extension et pour ainsi dire d'infinité que deux libertés qui se repoussent et s'isolent; rester enfermé dans le moi en excluant autrui, ce serait montrer qu'on n'est point encore assez libre intérieurement, assez affranchi de tout égoïsme et de toute nécessité inférieure pour sortir de son individualité, pour se déprendre de soi-même, pour se désintéresser des intérêts matériels dont le conflit s'oppose à l'union des volontés. Si tel est le plus haut idéal, il en résulte cette conséquence, que, pour vouloir en sa plénitude et en sa perfection ma propre liberté, je dois vouloir aussi la vôtre, et de plus je dois la vouloir égale à la mienne : aucune inégalité venant de mon fait ne doit entraver votre développement. C'est là pour moi-même une condition de désintéressement et d'affranchissement moral. Il n'y a donc plus seulement identité abstraite entre ma liberté et la vôtre : la vôtre est devenue la condition et le complément de la mienne; au fond, vouloir votre liberté, c'est encore vouloir la mienne.

Tel est en quelques mots le principe sur lequel l'égalité nous paraît reposer. On le voit, nous reconnaissons avec les adversaires de l'égalité que celle-ci est une simple conception de la pensée; mais nous ajoutons que cette idée est elle-même un fait et un fait directeur, une force, une réalité en ce sens, qui existe d'abord dans la pensée de l'homme, de là passe dans le désir, de là enfin, quand elle est assez claire et assez intense, passe dans les actions et se réalise elle-même. En un mot, c'est une de ces idées directrices dont nous avons récemment indiqué le rôle et qui, dans l'ordre social, marquent le droit. Droit et direction sont termes de même famille : en mathématiques, on dit que la ligne droite est le plus court chemin vers un point; dans la science sociale, on peut dire que le droit est la direction normale vers le but le plus élevé. Vainement on oppose l'inégalité naturelle à cette idéale égalité : c'est celle-ci et non celle-là qui doit fournir à la conduite sa règle et sa loi. Quand un ouvrier veut construire les roues d'une machine, les construit-il sur ce principe que les rayons d'un cercle sont inégaux? Non, et pourtant ils seront inégaux dans sa roue. Deux libertés raisonnables, dès qu'elles s'affranchissent des besoins égoïstes, tendent

spontanément à former une société entre égaux et pour ainsi dire une république à deux.

Que va devenir la notion de l'égalité, si nous passons du monde moral au monde matériel, où les hommes se trouvent en rivalité et souvent en conflit l'un avec l'autre?

Toute volonté humaine ne peut agir que dans l'espace et dans le temps; elle a besoin d'organes et d'instrumens. La valeur idéale que nous attachons à l'égalité des libertés intérieures s'attache donc aussi aux libertés extérieures, indispensable milieu où la volonté se développe, atmosphère sans laquelle elle ne saurait vivre. Si on retirait à un homme l'air qu'il respire sans toucher à son corps, pourrait-on dire qu'on ne l'a pas tué sous prétexte qu'on ne l'a pas touché? De même, prétendra-t-on avec les théologiens du moyen âge qu'en enlevant aux hommes la liberté de la parole, du mouvement, de l'action, de l'association, du culte, on ne porte nullement atteinte à l'égalité intérieure de leurs libertés? Ce serait imiter le sophisme des Orientaux qui, lorsque le Coran défend de verser le sang d'un homme, l'étouffent, ou des inquisiteurs, qui chargeaient le bras séculier de brûler l'hérétique *sine sanguinis effusione*. Nous avons vu de nos jours reproduire les mêmes sophismes : à en croire M. de Bonald, on perd son temps à réclamer ce qu'on a déjà, l'égale liberté pour tous de vouloir et de penser, la liberté de conscience : « Il est, dit-il, un peu plus absurde de réclamer pour l'esprit la liberté de penser que de réclamer pour le sang la liberté de circuler dans les veines (1). » Comme si on ne pouvait pas empêcher le sang de circuler dans les veines en lui retirant sa nourriture! M. de Bonald, qui déclare la liberté de penser invincible, ne l'élève si haut dans la théorie que pour mieux la supprimer dans la pratique. Si la liberté de la conscience ne peut être détruite entièrement, elle peut être indéfiniment amoindrie, non-seulement dans ses manifestations extérieures qui en sont comme les symboles, mais jusque dans sa vie intérieure; elle ressemble à ces forces de la nature qui, elles aussi, sont indestructibles, mais qui sont tout ensemble indéfiniment expansibles quand on les laisse en liberté, et indéfiniment compressibles quand on les resserre, à l'aide d'une force supérieure, en une prison de plus en plus étroite.

Pour celui qui a fait sincèrement des idées de liberté et d'égalité le principe régulateur de sa conduite, tout produit et tout instrument de la liberté, fût-ce un simple symbole, participera à l'inviolabilité de la liberté même. On viole donc l'égalité des droits toutes

(1) *Réflexions philosophiques sur la tolérance des opinions*, Œuvres, t. IV, p. 133.

les fois qu'on agit de manière à ne pas laisser aux autres l'indépendance la plus grande et la plus égale pour tous.

Comme la liberté d'action ne peut être illimitée sur une terre où l'un gêne nécessairement l'autre, il faut que chacun s'impose, dans son action au dehors, les limites nécessaires à l'égale liberté d'autrui. Une idée nouvelle est donc introduite dans la question du droit lorsqu'on passe de l'égalité intérieure à l'égalité extérieure : c'est l'idée de limite; le droit appliqué nous apparaît comme une limitation réciproque des libertés.

Maintenant, quels caractères devra offrir cette limitation? — En premier lieu, le droit consistant dans la plus grande liberté possible, la restriction mutuelle des libertés dans l'application devra être aussi minime que possible. En second lieu, pour être aussi minime que possible, cette restriction devra être absolument réciproque et égale pour tous. Les abeilles dans leur ruche ont résolu avec une sagesse instinctive un problème analogue à celui du droit appliqué. Il s'agissait d'assurer à chaque abeille une cellule aussi grande que possible et aussi égale que possible à celles des autres abeilles. C'était un problème de géométrie à résoudre, et la difficulté était de perdre le moins de terrain possible en barrières et en murailles de cire. On sait comment les abeilles ont résolu le problème. La seule forme qui permît aux cellules égales de s'appliquer l'une contre l'autre sans aucun intervalle inutile et sans aucune perte de terrain, c'était la forme de l'hexagone. Soit par instinct, soit plutôt par un mécanisme naturel, les abeilles ont donné à leurs cellules la forme hexagonale. La société humaine est comme cette ruche : il faut laisser aux libertés comme aux abeilles l'espace le plus grand et le plus égal possible et perdre en barrières ou en murs le moins de terrain qu'il se peut. Toutes les entraves inutiles à la liberté, toutes les lois oppressives, tous les règlemens et privilèges tyranniques sont des restrictions sans profit qui laissent de l'espace sans emploi, qui introduisent des vides de toute sorte entre le domaine de l'un et le domaine de l'autre. La mauvaise jurisprudence est comme de la mauvaise géométrie ou de l'architecture maladroite. S'il faut des barrières, faites-les du moins aussi peu nombreuses qu'il est possible et faites-les égales pour tous ; puis, une fois que vos lois auront ainsi réglé l'espace réservé à chacun, laissez les libertés agir par elles-mêmes, chacune à sa manière, tant qu'elles n'empiéteront pas l'une sur l'autre, laissez-les prendre leur essor, comme les abeilles, dans l'air et dans la lumière.

II.

Examinons maintenant les objections que les écoles aristocratiques font à l'égalité, soit au nom de la morale et de la religion, soit au nom de la science. La persistance des théories autoritaires et prétendues conservatrices, toujours prêtes à se traduire en actes dans la politique et à tout bouleverser par la ruse ou par la force, prouve combien il importe de soumettre à l'analyse leurs principes fondamentaux. Parlons d'abord plus spécialement de l'école théocratique, à laquelle d'ailleurs nos hétérodoxes contemporains font volontairement ou involontairement de nombreux emprunts. — Vous voulez égaliser la vérité et l'erreur, la vertu et le vice, répètent beaucoup d'esprits encore imbus des idées du moyen âge, mais la vérité seule a des droits et l'erreur n'en a pas, la vertu seule a des droits, le vice n'en a pas. La seule liberté qu'on puisse reconnaître et accorder à tous les hommes, c'est ce que les catholiques appellent « la liberté du bien. » Or, si la volonté peut réaliser le bien, elle peut aussi faire le mal: c'est l'arbre du bien et du mal dont parle la Bible; comment donc la mauvaise volonté aurait-elle des droits égaux à ceux de la bonne volonté?

Prétendre ainsi que la vérité et la vertu ont seules des droits, c'est prononcer en termes abstraits de vagues sentences qui veulent tout dire et ne veulent rien dire. La vérité considérée en elle-même est une abstraction, et de même pour le bien; ce sont là des choses impersonnelles qui ne se réalisent que dans l'intelligence et la volonté des personnes. Or, chaque personne croit avoir pour soi la vérité et la raison; comment choisir entre ces prétentions opposées? Dans la moindre des assemblées, chacun se dit le plus sage, il en est de même dans la grande assemblée du genre humain. Beaucoup pensent tout bas ce qu'un naïf disait un jour tout haut devant Franklin: « Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y ait jamais que moi qui aie raison. » La maxime qui identifie le droit et la sagesse revient donc à celle-ci : « Ceux qui se croient dans la vérité ont des droits, les autres n'en ont pas; » manière détournée de dire : « J'ai tous les droits, et vous n'en avez aucun. » Dans la pratique, ce conflit d'opinions ne pourra se résoudre que de deux manières, par la force ou par l'égalité des libertés. Admettez-vous la première solution? La force peut être l'ignorance, l'erreur, le vice aussi bien et plus souvent que la vérité et la vertu. Admettez-vous la solution par la liberté, le seul droit que vous puissiez avoir sera le droit d'exprimer librement votre opinion pour vous mettre d'accord avec les autres. Vouloir imposer la vérité du dehors est chose impossible : ce fut le rêve irréalisable de toutes les théocraties, au-

quel le catholicisme n'a pas encore renoncé de nos jours. L'histoire nous apprend que la conséquence effective de cette doctrine est un despotisme qui, loin de favoriser les progrès de la moralité, de la science, de la religion même, les arrête au contraire. Le système théocratique est toujours allé contre son but : pour soutenir les intérêts de la vérité, il a toujours rendu l'erreur immobile sous le nom d'infaillibilité, comme ces politiques qui substituent le faux au vrai sous le nom de vérité officielle ; pour soutenir les intérêts de la vertu, il a toujours sacrifié la moralité véritable à la violence et à l'égoïsme des prétendus « meilleurs. »

Il ne faut pas craindre de le dire, contrairement aux assertions des théologiens, l'erreur même et le vice ont des droits, et des droits civilement ou politiquement égaux à ceux d'autrui : au point de vue purement social et juridique, nous avons le droit de nous tromper et de déraisonner comme de raisonner, nous avons le droit de faillir comme de bien agir ; pour tout dire en un mot, la mauvaise volonté même n'est pas exclue de l'égalité des droits. Au reste, la mauvaise volonté n'est jamais telle que relativement ; une volonté absolument mauvaise, s'il en pouvait exister, serait celle qui trouverait son suprême bien dans le suprême mal ; or on n'aime pas le mal pour le mal, et le vice consiste seulement, comme disait Socrate, « à renverser l'ordre des biens. » Satan, cette volonté absolument mauvaise, comme Ahriman, ce dieu du mal absolu, est un fantôme de l'imagination, qui, dès que la pensée veut le saisir, s'évanouit. En tout cas, Satan n'est point sur la terre, et ce n'est pas pour lui que sont faites nos législations ; mais, fût-il présent parmi nous, il participerait lui-même à l'égalité des droits communs tant qu'il ne violerait point nos libertés propres, et sa volonté mauvaise, aussi longtemps qu'elle se renfermerait en soi sans attenter à autrui, conserverait encore son inviolabilité extérieure. Pour revenir à l'homme, la mauvaise volonté d'aujourd'hui peut être et sera sans doute la bonne volonté de demain ; nous ne pouvons donc en la concevant la concevoir comme définitivement et éternellement mauvaise, nous ne pouvons la damner dans notre pensée ni lui faire en notre cœur comme un enfer sans espérance. Elle demeure toujours, en tant que volonté, sacrée pour nous à l'égal des autres, et ses injustices extérieures tombent seules sous notre droit de légitime défense, comme y tomberaient elles-mêmes les injustices commises par une bonne volonté. Si l'inquisiteur qui vous coupe la langue et vous brûle agit pour votre bien et par bonne intention, acquiert-il des droits plus réels parce que sa volonté est bonne au lieu d'être mauvaise? Tout ce qui est injuste est immoral, mais tout ce qui est immoral n'est pas injuste : vérité élémentaire que nos législateurs et nos politiques ou-

blient cependant à chaque instant. Ne puis-je pas manquer à ce que vous nommez les devoirs envers Dieu, aux devoirs envers moi-même, aux devoirs de pure charité envers autrui, sans manquer pour cela aux règles strictes de la justice égale pour tous et également exigible chez tous? ne puis-je pas être en dehors de mon devoir, surtout de mon devoir religieux, sans être en dehors de mon droit et sans blesser votre droit égal au mien? Comment se fait-il que nos codes renferment encore soit des privilèges, soit des prescriptions fondées sur de simples croyances religieuses ou morales, telles que celles qui concernent l'observation du dimanche, l'indissolubilité du mariage, l'inscription religieuse imposée même aux libres penseurs, et d'autres encore?

Au point de vue du droit pur, la liberté extérieure est respectable tant qu'elle ne supprime pas l'égale liberté d'autrui, et la liberté intérieure est absolument respectable, sans condition et sans réserve : telle est la conclusion générale à laquelle on aboutit quand on a examiné les systèmes qui veulent rabaisser la liberté au rang d'un simple moyen pour ériger en une fin absolue leur idée du vrai, leur idée du juste, leur idée de la religion, en un mot leur conception du bien. La souveraineté du but est la négation du droit. La défiance des systèmes théocratiques à l'égard de l'égalité vient de ce rôle secondaire qu'ils prêtent à la liberté. La liberté, dans l'échelle des moyens et des fins, doit occuper le degré suprême : elle a sa valeur en soi. Un remède n'est qu'un moyen en vue de la santé et il peut être aussi un poison. Il emprunte donc toute sa valeur au résultat; il ne subsiste pas dans la santé même, et au contraire doit disparaître dans la santé. Telle n'est pas la liberté dans son rapport avec le bien; elle est à la fois à elle-même son moyen et sa fin : elle est moyen quand on la considère comme déjà commencée et en voie de développement, elle est fin quand on la considère comme développée et dans son achèvement idéal. La liberté encore imparfaite en nous ressemble à la flamme dont on se sert pour allumer un foyer de chaleur et de lumière : ce qu'on veut produire au moyen de cette flamme, ce n'est pas quelque chose qui en diffère réellement; c'est une flamme plus grande dans laquelle l'autre subsistera tout entière; de même ce que nous devons produire par le moyen de la liberté, ce n'est pas une chose qui soit différente d'elle-même, c'est une liberté plus grande, plus égale, plus universelle, c'est une liberté qui vivifie tout le monde moral et social.

III.

La distance n'est point aussi grande qu'on pourrait le croire entre la théocratie et l'aristocratie des savans; à part la substitu-

tion des théories scientifiques aux dogmes surnaturels, les procédés de gouvernement seraient les mêmes. Aussi M. Huxley appelait récemment le système politique d'Auguste Comte « un catholicisme sans le dogme (1). » N'en pourrait-on dire autant de la doctrine si brillamment exposée par M. Renan dans ses *Dialogues philosophiques* et dans son *Caliban*?

On sait quelle inquiétude cause à ce haut esprit, si désintéressé et si sincère, le progrès de l'égalité démocratique. Déjà, pour réagir contre cette tendance, il avait exposé dans sa *Réforme intellectuelle et morale* une théorie politique dont le dernier mot est l'inégalité. Tous les individus sont nobles et sacrés, disait-il, tous les êtres (même les animaux) ont des droits; mais tous les êtres ne sont pas égaux, tous sont les membres d'un vaste corps, les parties d'un immense organisme qui accomplit un travail divin. « La négation de ce travail divin est l'erreur où verse facilement la démocratie française. Considérant les jouissances de l'individu comme l'objet unique de la société, elle est amenée à méconnaître les droits de l'idée, la primauté de l'esprit. Ne comprenant pas d'ailleurs l'inégalité des races, la France est amenée à concevoir comme la perfection sociale une sorte de médiocrité universelle...» Au début d'une plus récente publication, les *Mélanges d'histoire*, dans une de ces préfaces où il aime à mêler des prédications toujours utiles et des prédictions toujours un peu hasardeuses, M. Renan constate avec quelque regret que la France, que l'Europe même n'a pas suivi et ne suivra pas la voie par lui indiquée : « Il est probable que tous les pays viendront, chacun à leur tour, à l'état où nous sommes. Le monde est entraîné par un penchant irrésistible vers l'américanisme, vers le règne de ce que tous comprennent et apprécient. » Dans *Caliban*, M. Renan constate la même tendance. Entre l'inégalité reposant sur des privilèges et une égalité d'affaissement, de « mollesse », « d'égoïsme », M. Renan semble ne voir aucun milieu. C'est surtout dans ses *Dialogues philosophiques*, ce livre aux fuyantes perspectives, souvent si profond et toujours si

(1) Auguste Comte a dit en effet : « Ce qui devait nécessairement périr dans le catholicisme, c'était la doctrine et non l'organisation... Une telle constitution, convenablement reconstruite sur des bases intellectuelles à la fois plus étendues et plus stables, devra finalement présider à l'indispensable réorganisation spirituelle des sociétés modernes... Cette explication générale... sera de plus en plus confirmée par tout le reste de notre opération historique, dont elle constituera spontanément la principale conclusion politique. » *Philosophie positive*, t. V, p. 314. — « Tout l'art de la législation, dit-il encore, est d'assurer l'uniforme assujettissement de toutes les classes quelconques aux devoirs moraux attachés à leurs positions respectives, sous l'impulsion continue d'une autorité spirituelle assez énergique et assez indépendante pour assurer le maintien usuel d'une telle discipline universelle. »

suggestif, que M. Renan a développé sa thèse favorite. Là, il l'appuie sur tout un système de métaphysique et de théologie, qui a pour conclusion le gouvernement du monde par la raison, c'est-à-dire par les savans. « L'élite des êtres intelligens, dit-il, maîtresse des plus importans secrets de la réalité, dominerait le monde par les plus puissans moyens d'action qui seraient en son pouvoir. » Quel est le peuple qui semble prédestiné à l'accomplissement de ce grand œuvre? La France ou l'Allemagne? — « La France incline toujours aux solutions libérales et démocratiques, c'est là sa gloire; le bonheur des hommes et la liberté, voilà son idéal. Si le dernier mot des choses est que les individus jouissent paisiblement de leur petite destinée finie, ce qui est possible après tout, c'est la France libérale qui aura eu raison; mais ce n'est pas ce pays qui atteindra jamais la grande harmonie, ou, si l'on veut, le grand asservissement de conscience dont nous parlons. Au contraire, le gouvernement du monde par la raison, s'il doit avoir lieu, paraît mieux approprié au génie de l'Allemagne, qui montre peu de souci de l'égalité et même de la dignité des individus, et qui a pour but avant tout l'augmentation des forces intellectuelles de l'espèce. » Quoique ces mots à l'adresse de l'Allemagne ne soient pas sans quelque ironie, c'est en définitive à l'Allemagne et à ses idées aristocratiques que M. Renan donne gain de cause, s'il en faut juger par l'ensemble de son système. La démocratie, en effet, lui semble en contradiction avec l'ordre de l'univers, avec la providence : « elle est l'antipode des voies de Dieu, Dieu n'ayant pas voulu que tous vécussent au même degré la vraie vie de l'esprit. » Les théologiens se représentent une providence supérieure au monde et agissant par le dehors; M. Renan y substitue une providence intérieure, immanente, qui, par des voies cachées et un machiavélisme divin, assigne à chaque être sa place et à tous des rangs inégaux. Cette providence, sous un autre nom, est la « souveraineté de la raison, » et sa justice est la « hiérarchie de fer de la nature. » — « Dieu est la vaste conscience où tout se réfléchit et se répercute, chaque classe de la société est un rouage, un bras de levier dans cette immense machine. Voilà pourquoi chacune a ses vertus. Nous sommes tous des fonctions de l'univers; le devoir consiste à ce que chacun remplisse bien sa fonction. Les vertus de la bourgeoisie ne doivent pas être celles de la noblesse; ce qui fait un parfait gentilhomme serait un défaut chez un bourgeois. Les vertus de chacun sont déterminées par les besoins de la nature; l'état où il n'y a pas de classes sociales est antiprovidentiel. » L'immoralité même et le vice ont leur utilité : ils sont dans l'ordre de la nature et de la providence. « L'immoralité transcendante de l'artiste est à sa façon moralité

suprême, si elle sert à l'accomplissement de la particulière mission divine dont chacun est chargé ici-bas (1). » Cette sorte de justice distributive qui est la loi de l'univers doit se retrouver dans la société humaine : le sacrifice des uns sert à l'élévation des autres et au progrès final de « l'idée. » — « La nature à tous les degrés a pour fin unique d'obtenir un résultat supérieur par le sacrifice d'individualités inférieures. Est-ce qu'un général, un chef d'état tient compte des pauvres gens qu'il fait tuer?... Le monde n'est qu'une série de sacrifices humains; on les adoucirait par la joie et la résignation. Les compagnons d'Alexandre... vécurent d'Alexandre, jouirent d'Alexandre. Les animaux qui servent à la nourriture de l'homme de génie ou de l'homme de bien devraient être contens, s'ils savaient à quoi ils servent. *Tout dépend du but*, et, si un jour la vivisection sur une grande échelle était nécessaire pour découvrir les grands secrets de la nature vivante, j'imagine les êtres, dans l'extase du martyre volontaire, venant s'y offrir couronnés de fleurs. Le meurtre inutile d'une mouche est un acte blâmable; celui qui est sacrifié aux fins idéales n'a pas droit de se plaindre, et son sort, au regard de l'infini (τῷ Θεῷ), est digne d'envie... C'est chose monstrueuse que le sacrifice d'un être vivant à l'égoïsme d'un autre; mais le sacrifice d'un être vivant à une fin voulue par la nature est légitime... Le grand nombre doit penser et jouir par procuration... Quelques-uns vivent pour tous. Si on veut changer cet ordre, personne ne vivra. » On retrouverait une théorie analogue dans Joseph de Maistre, qui en fit le fond de sa doctrine du sacrifice. — La conséquence finale du système est, sous toutes les formes, la condamnation de l'égalité. « Les hommes ne sont pas égaux, les races ne sont pas égales. Le nègre, par exemple, est fait pour servir aux grandes choses voulues et conçues par le blanc. » Ce n'est pas à dire que le nègre n'ait point de droits; mais les droits sont inégalement distribués selon l'inégalité même des êtres. « Le principe le plus nié par l'école démocratique est l'inégalité des races et la légitimité des droits que confère la supériorité de la race. » Le droit au contraire varie selon les êtres et se mesure à leur valeur réelle. « Il ne suit pas de là que cet abominable esclavage américain fût légitime. Non-seulement tout homme a des droits, mais tout être a des droits. Les dernières races humaines sont bien supérieures aux animaux; or nous avons des devoirs même envers ceux-ci. » On voit que pour M. Renan le droit est le corrélatif de tout devoir, et le devoir se confond finalement pour lui, comme pour le christianisme, avec la bonté :

(1) *Dialogues philosophiques*, 128, 129, 131.

« bonté universelle, amabilité envers tous les êtres, voilà la loi sûre et qui ne trompe pas... Ce n'est pas assez de ne pas faire du mal aux êtres; il faut leur faire du bien, il faut les gâter, il faut les consoler des rudesses obligées de la nature. » C'est donc par pure bonté qu'il faut se dispenser de maltraiter le nègre, c'est par pitié pure qu'il faut le « gâter » et le « consoler, » non sans cette arrière-pensée qu'après tout la nature a raison dans ses rudesses et que tout est pour le mieux dans l'ordre divin des choses (1). — C'est encore cette sorte de bonté un peu dédaigneuse que, dans une même race, les classes supérieures doivent aux classes inférieures. Le vrai droit du peuple, c'est le droit d'être aimé, gâté, consolé, parce que d'autres penseront et jouiront à sa place. « On peut aimer le peuple avec une philosophie aristocrate et ne pas l'aimer en affichant des principes démocratiques. Au fond ce n'est pas la grande préoccupation de l'égalité qui crée la douceur et l'affabilité des mœurs. L'égalité jalouse produit au contraire quelque chose de rogue et de dur. La meilleure base de la bonté, c'est l'admission d'un ordre providentiel où tout a sa place et son rang, son utilité, sa nécessité même. » La notion de l'inégalité semble à M. Renan si fondamentale qu'il la maintient jusque dans sa Jérusalem céleste, je veux dire dans la « conscience divine, » formée du retentissement de toutes les consciences, où chaque être aura sa place proportionnée à sa valeur. « Alors l'éternelle inégalité des êtres sera scellée pour jamais. » Avec la personnalité en moins chez Dieu et chez les âmes, il est facile de reconnaître la cité divine des chrétiens.

Tel est le système à la fois théologique et social de M. Renan. Entre ce système et le christianisme, il n'y a point de différence essentielle; ce sont les mêmes idées de justice distributive et de prédestination, de hiérarchie providentielle, d'inégalité providentielle entre les individus et entre les classes, de résignation chez les uns, de bonté chez les autres, de sacrifice et de compensation, la même substitution du principe d'amour au principe du droit. M. Renan finit par dire lui-même : « C'est bien à peu près ainsi que parlent les prêtres, mais les mots sont différens. » Il n'est point de hardiesse, point de paradoxe même devant lequel M. Renan ait reculé pour soutenir sa thèse favorite de l'inégalité : il a peut-être par là rendu service à la thèse opposée. Quand s'endort le sens commun, le paradoxe, comme la torpille à laquelle se comparait Socrate, le réveille d'une secousse; ainsi fait M. Renan.

Nous ne suivrons pas le brillant auteur des *Dialogues* dans les considérations métaphysiques et théologiques sur lesquelles repose

(1) « La société, a dit aussi M. Renan, est un édifice à plusieurs étages, où doit régner la douceur, la bonté (l'homme y est tenu même envers les animaux), non l'égalité. » (*La Réforme intellectuelle*, p. 197.)

sa foi à l'inégalité. Les sciences sociales comme les sciences physiques doivent, selon nous, se garder des idées de causes finales et de providence, au nom desquelles on peut tout affirmer ou tout nier, tout admettre ou tout rejeter. Est-il une erreur scientifique que le moyen âge n'ait essayé de prouver par les causes finales? est-il une injustice sociale qu'il n'ait justifiée au nom de la providence? Les causes finales voulaient que le ciel fût fait pour la terre et la terre pour l'homme, par conséquent que le ciel tournât autour de la terre. Quant à la providence, elle est encore de nos jours en politique l'avocat officiel de toutes les causes bonnes ou mauvaises : les Napoléon, les Guillaume, les Alexandre et le sultan l'invoquent tour à tour. Remplacer les intentions de la providence par celles de la nature, c'est seulement changer le mot. La nature a-t-elle eu un but, par exemple, en faisant le nègre? s'est-elle proposé une fin en faisant quoi que ce soit? C'est ce que rendent de plus en plus douteux les découvertes de la science moderne sur le mécanisme universel : les buts existent dans l'intelligence, ils ne semblent pas exister dans les choses; l'homme se propose un but, la nature ne paraît pas en avoir, tant que l'homme ou tout autre être intelligent, dans sa sphère, ne lui en donne pas un. En tout cas, c'est aux hommes eux-mêmes qu'il appartient de se donner un but : prétendre que les nègres sont faits pour nous servir, c'est poser le principe de l'esclavage et en assurer la justification. M. Renan a beau ensuite déclarer « abominable » l'esclavage américain, il ne peut, à l'exemple des théologiens, le condamner que comme excessif et cruel, non comme injuste en soi, que comme contraire à la bonté, non comme contraire au droit (1). La notion moderne du droit, notion vraiment scientifique, repose précisément sur le rejet de toutes ces vues finalistes et providentielles, de tous ces systèmes artificiels où l'on subordonne les individus à une fin qu'on déclare la meilleure. Avoir un droit, c'est avoir la garantie qu'on ne fera pas de vous un *moyen*, c'est avoir un abri contre les « cause-finaliers » en politique, en métaphysique et en théologie. Bannies du reste de la science, les causes finales ne doivent pas trouver un refuge dans la science sociale et politique.

Revenons donc des causes finales aux considérations physiques et psychologiques, méthode plus sûre. A ce point de vue, on peut certainement montrer entre les hommes une foule d'inégalités actuelles; mais, y en eût-il de fait encore davantage, l'égalité de droit ne serait pas atteinte en son principe théorique. Nous l'avons vu en effet, le droit repose moins sur l'état actuel que sur le déve-

(1) D'ailleurs, dans sa *Réforme intellectuelle*, M. Renan insinue qu'on devrait conquérir les Chinois, « race d'ouvriers, » et les nègres, « race de travailleurs de la terre : » — « Soyez pour eux bons et humains, et tout sera dans l'ordre, » page 94.

loppement possible des êtres, le droit a les yeux tournés vers l'avenir ; ce qu'il réserve, ce qu'il sauvegarde, c'est précisément la virtualité, la puissance de progrès (1). La loi ne punit-elle pas le meurtre d'un enfant de deux ans comme celui d'un homme ? Cependant il aurait pu être incapable, infirme, plus nuisible qu'utile ; — oui, mais il aurait pu être un honnête citoyen ou même un génie. Le droit a pour but d'assurer le développement libre de toutes les intelligences et de toutes les volontés. — Après avoir posé ce principe général, suivons la doctrine aristocratique en ses applications : elle invoque tour à tour l'inégalité des races, celle des classes, celle des individus; examinons si ces inégalités, en supposant qu'elles existent, suffisent à conférer des droits inégaux.

La théorie des races, mise en vogue par l'Allemagne, fournit aux écoles aristocratiques leur principal argument. L'exemple qu'on choisit toujours à l'appui comme le moins discutable est celui des nègres : a-t-il cependant toute la portée qu'on lui attribue? Que le cerveau des nègres ne soit pas virtuellement égal à celui des blancs, que tout accès leur soit fermé dans l'avenir aux grandes notions scientifiques ou morales, que tout au moins ils ne puissent se diriger eux-mêmes dans l'ordre civil et politique, c'est ce qui n'est point encore démontré. Quand il s'agit des animaux, le doute sur ce point est impossible : nous savons la limite qu'ils ne peuvent dépasser comme nous pouvons calculer la hauteur maximum que peut atteindre une pierre lancée par une fronde. Les animaux ne parlent pas ; s'ils arrivaient un jour à parler, nous commencerions, malgré leur visage, à nous demander s'ils n'ont pas le droit de se conduire eux-mêmes (2). Les nègres parlent, il en est même qui parlent latin et grec; il est dans les écoles d'Amérique de jeunes négresses qui traduisent Thucydide et Platon. Un même idéal moral peut être conçu par la pensée des noirs et par celle des blancs. On sait ce que Montesquieu, avec cette généreuse ironie qui émut son siècle, disait des nègres : « Ils sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre ; » aujourd'hui on se demande s'il est certain que la peau noire et le nez écrasé soient incompatibles non-seulement avec l'intelligence, mais même avec le génie? Déjà les nègres occupent en Amérique de hautes positions dans les affaires, dans la magistrature, dans la politique; que dirions-nous s'il naissait demain parmi eux quelque grand poète, quelque grand artiste, quelque grand

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

(2) « Il n'y a d'esclave naturel, disait Epictète, que celui qui ne participe pas à la raison; or cela n'est vrai que des bêtes et non des hommes. Si l'âne avait en partage la raison et la volonté, il se refuserait légitimement à notre empire; il serait un être semblable à nous. »

savant? Sous ce rapport, et surtout en fait d'art, les Américains de race blanche ne sont pas eux-mêmes beaucoup plus avancés qu'eux. Attendons les noirs à l'œuvre, et ne leur fermons point l'espérance. Au reste, dussent-ils à la fin demeurer en arrière sous le rapport du génie, ce qui est fort possible, il n'est pas besoin de génie pour participer aux droits communs. Chacun trouve toujours un plus savant ou un plus sage que soi, et surtout des gens qui se croient plus savans ou plus sages : théoriquement l'égalité des droits civils et politiques est en dehors de ces appréciations; pratiquement elle n'exclut pas certaines conditions de capacité et de majorité intellectuelle ou morale que les législateurs ne devraient jamais négliger, que les Américains ont peut-être trop négligées vis-à-vis des noirs; mais en aucun cas le droit à l'égalité n'exige que tous les membres de la société soient des Newton ou des Leibniz.

L'inégalité du droit des races, qui conserve encore une apparence plausible quand il s'agit des noirs et des blancs, devient absolument insoutenable quand on la transporte, comme le font les partisans des théories allemandes, aux variétés d'une même race, Gaulois, Latins, Germains. Qui prétendra que, de par la providence ou la nature, le cerveau d'un Français soit virtuellement inégal à celui d'un Allemand, et que l'un soit aussi incapable de concevoir les hautes idées de l'autre que le quadrupède de voler comme l'oiseau? Et quand ce serait vrai, *le droit* des races germaniques à nous conquérir serait-il établi? C'est M. Renan lui-même qui, trouvant dans Strauss la théorie des races mise au service de la politique allemande, lui objecta que, si la France compte parmi elle des Germains, l'Allemagne compte aussi des Gaulois et des Huns, l'Angleterre des Bretons, des Irlandais, des Calédoniens, des Anglo-Saxons, des Danois, des Normands purs, des Normands français. Sous couleur de science, la théorie des races est une des moins scientifiques dans ses applications à l'ordre politique et social. Chaque peuple a ses traditions, ses instincts héréditaires, son caractère propre, ses aptitudes, soit : y a-t-il là un prétexte plus sérieux à l'inégalité des droits que dans la différence de caractères entre deux individus d'une même nation?

Des remarques analogues s'appliquent à la prétendue inégalité entre les classes : « Des générations laborieuses d'hommes du peuple et de paysans font, dit M. Renan, l'existence du bourgeois honnête et économe, lequel fait à son tour le noble, l'homme dispensé du travail matériel, voué tout entier aux choses désintéressées (1). » M. Renan sait bien qu'il n'est pas besoin d'être noble pour se vouer aux choses désintéressées. Combien de génies sortis

(1) *La Réforme intellectuelle et morale*, p. 245.

des rangs du peuple ! Est-ce le peuple ou la noblesse qui a fait la science moderne, qui a produit les Laplace, les Lagrange, les Lavoisier, les Monge, les Ampère? On pourrait renverser la proposition de M. Renan et dire : le peuple, en apportant à la nation un sang plus jeune et plus riche, travaille à sauver la bourgeoisie et la noblesse de l'abâtardissement; c'est lui qui renferme, avec la vraie force vive, la vraie et perpétuelle supériorité. Que deviendrait Paris lui-même sans la province ? Il s'éteindrait à la quatrième ou cinquième génération; si donc les Parisiens réclamaient pour eux et leurs descendans le privilège d'habiter seuls la capitale, Paris serait bientôt un désert. C'est l'image de ce qui arrive aux classes murées dans leurs privilèges. L'humanité n'avance que grâce au mélange des races, des classes, des familles, conséquemment grâce à une certaine égalité qu'elle rétablit tôt ou tard en dépit de nos barrières artificielles. La science, l'art, la morale, sont comme l'air vital qui a sans cesse besoin d'être remué, chassé d'un lieu à l'autre, égalisé entre tous; s'il était l'objet de privilèges et de monopoles, il deviendrait bientôt irrespirable : la science viciée des castes et des races, la morale et la politique viciées des classes finiraient par donner la mort, sans ces grandes tempêtes historiques qui balaient et renouvellent l'atmosphère des nations (1).

Après l'inégalité des races et des classes, l'école aristocratique invoque en sa faveur l'inégalité des individus, qu'elle déclare nécessaire à la « hiérarchie » sociale : les fonctions, les conditions, les capacités ne peuvent être égales chez tous les hommes, donc les droits ne peuvent être égaux. — Non, sans doute, les fonctions ne peuvent être égales; mais l'école démocratique ne prétend point supprimer leur diversité : loin de là, l'égalité des citoyens dans l'état assure la répartition des fonctions mêmes selon les goûts

(1) Dans son beau livre sur l'*Hérédité*, M. Ribot a montré la faiblesse du double argument qu'on invoque en faveur de la supériorité des classes nobles, la *sélection* et la *transmission héréditaire :* 1° Quant à la sélection, la noblesse, qui prétendait être une élite, ne le fut jamais qu'en un sens très restreint, celui des vertus guerrières; 2° quant à la transmission héréditaire des supériorités, elle est en opposition avec une des lois essentielles que M. Ribot a mises en lumière : *l'affaiblissement de l'hérédité avec le temps* ou l'abâtardissement de l'espèce. « Les citoyens des républiques anciennes, dit aussi M. Littré, n'ont jamais pu se maintenir par la reproduction. Les 9,000 Spartiates du temps de Lycurgue étaient réduits à 1,900 du temps d'Aristote. » Popefaisait remarquer que l'air noble que devait avoir la noblesse anglaise était précisément celui qu'elle n'avait pas; en Espagne, on disait que, lorsqu'on annonçait dans un salon un *grand*, on devait s'attendre à voir entrer une espèce d'avorton ; enfin, en France, on imprimait qu'en voyant cette foule d'hommes qui composaient la haute noblesse de l'état, on croyait être dans une société de malades; le marquis de Mirabeau lui-même traite les nobles d'alors de pygmées, de plantes sèches et mal nourries. — Ajoutons que, si la transmission héréditaire des vertus était prouvée, il faudrait admettre par cela même la transmission héréditaire des vices, conséquemment l'*impureté*, l'*indignité* de certaines castes. Ce serait revenir au brahmanisme.

et les aptitudes. La distribution aristocratique par voie de privilèges est artificielle et fausse, la distribution démocratique par voie de liberté est naturelle et vraie; nos modernes aristocrates s'appuient sur un principe mystique et sacerdotal, celui de la « hiérarchie; » l'école démocratique y substitue le seul principe scientifique et vraiment humain, celui que les économistes appellent la division du travail. Les frères sont égaux dans la maison, en partagent-ils moins entre eux les travaux nécessaires? — Quant à la variété des conditions, elle n'a rien non plus d'incompatible avec l'identité des droits. Autre en effet est le droit, autre est l'usage; de ce que nous avons les mêmes droits sur ce qui nous appartient, il n'en résulte pas que nous saurons en user de la même manière, ni que nous serons également servis par les circonstances. M. Renan pousse gratuitement la thèse démocratique à l'extrême en la faisant consister dans le nivellement de toutes les conditions sociales. « La bourgeoisie française, dit-il, s'est fait illusion en croyant, par son système de concours, d'écoles spéciales et d'avancement régulier, fonder une société juste : le peuple lui démontrera facilement que l'enfant pauvre est exclu de ces concours, et lui soutiendra que la justice ne sera complète que quand tous les Français seront placés en naissant dans des conditions identiques. » Le peuple n'a pas tout à fait tort de concevoir cet idéal, auquel tend effectivement le progrès de la société; son seul tort serait de croire que la loi puisse le réaliser tout d'un coup et par voie d'autorité. Il ne dépend pas des lois que tous les hommes aient les mêmes ressources matérielles ou morales; mais il dépend d'elles qu'ils aient tous le droit de mettre leurs ressources en usage; l'état ne peut « placer tous les Français dans des conditions identiques de fortune, d'intelligence, de moralité; » mais il peut et doit les placer dans des conditions identiques d'admissibilité aux fonctions, de droits communs et de lois communes : en un mot, il ne doit que l'égalité de justice, mais il la doit tout entière. La société serait-elle donc plus juste si, aux inégalités qui sont le fait de la nature, elle ajoutait encore d'autres inégalités artificielles, comme si, dans une balance où se comparent des objets inégaux, on ajoutait par avance des poids d'un côté et non de l'autre pour fausser la mesure?

M. Renan reconnaît qu'entre les hommes la « seule distinction juste serait celle du mérite et de la vertu; » mais il affirme, sans le prouver d'ailleurs, que cette distinction s'établit mieux sous le régime aristocratique que sous le régime démocratique, « dans une société où les rangs sont réglés par la naissance que dans une société où la richesse seule fait l'inégalité. » Nous ne pouvons admettre que les sociétés démocratiques soient celles où la ri-

richesse seule fait l'inégalité : en droit, rien de plus contraire au principe de la démocratie, et, en fait, rien de moins nécessaire qu'une telle conséquence. Est-ce toujours aux plus riches que la France confie les fonctions civiles ou politiques? est-ce le plus riche qui est magistrat, juge, ingénieur, professeur, officier? est-ce toujours le plus riche qui est représentant de la nation? Lorsqu'en effet les riches sont élus, le sont-ils par un privilège de fortune ou par une volontaire confiance des citoyens? La noblesse est une caste fermée par la loi, la richesse est ouverte à tous de par la loi : l'état me permet d'arriver à la fortune, il ne se charge pas de faire lui-même ma fortune. Qu'y a-t-il d'injuste en cette égalité de liberté, qui n'exclut d'ailleurs aucun progrès? M. Renan répond : « Il n'est pas plus juste que tel individu naisse rich qu'il n'est juste que tel individu naisse avec une distinction sociale : l'un n'a pas plus que l'autre gagné son privilège par son travail personnel. » Mais au moins la richesse héréditaire, quand elle ne dépasse point certaines limites, n'est pas un *privilège* légal comme les distinctions et les charges héréditaires; le père, en transmettant à son fils une fortune qu'il aurait eu le droit de dépenser de son vivant, ne lui transmet que ce qui lui appartient en propre, que ce qu'il aurait pu consommer lui-même pendant sa vie; quand au contraire un magistrat d'autrefois transmettait à son fils une charge judiciaire, il lui transmettait un pouvoir sur les autres non consenti par les autres et non accessible aux autres : est-il permis d'assimiler deux choses aussi opposées et d'identifier la libre disposition de ce qui nous appartient avec la disposition de ce qui appartient à autrui?

Pour justifier les privilèges de l'homme sur l'homme, M. Renan invoque le privilège de l'homme sur les animaux, qui est lui aussi un privilège de naissance et de condition. « La vie humaine deviendrait impossible, dit-il, si l'homme ne se donnait le droit de subordonner l'animal à ses besoins ; elle ne serait guère plus possible si l'on s'en tenait à cette conception abstraite qui fait envisager tous les hommes comme apportant en naissant un même droit à la fortune et aux rangs sociaux... L'utopiste le plus exalté trouve juste qu'après avoir supprimé en imagination toute inégalité entre les hommes, on admette le droit qu'a l'homme d'employer l'animal selon ses besoins. » Nous répondrons que cette induction de l'animal à l'homme est peu scientifique : on aurait beau décréter par un article de loi que les chevaux ou les chiens « sont admissibles aux emplois publics, » cette loi ne leur donnerait ni la raison ni la parole, *ratio et oratio*, et aucun animal ne se présenterait pour en requérir l'application à son bénéfice. M. Renan compare aussi aux animaux les femmes; mais puisqu'il reconnaît que « la nature a créé là, au sein de l'espèce humaine, une différence de rôles

indéniable, » en quoi l'égalité des libertés et des droits compromet-elle cette différence de fonctions entre les sexes, là où elle est effectivement indéniable ? D'excellens esprits, tels que Stuart Mill, considèrent les femmes comme destinées à sortir tôt ou tard de tutelle; pour les droits civils, la thèse nous paraît démontrée; pour les droits politiques, qui entraînent certaines conditions spéciales d'indépendance et de capacité, elle est actuellement contestable, surtout dans nos sociétés catholiques où la femme est sous la tutelle du prêtre. Sans entrer dans cette question, bornons-nous à rappeler encore que l'égalité des droits n'entraîne nullement comme conséquence dans l'ordre politique la suppression de certaines conditions de capacité. Il n'est pas besoin pour déterminer ces conditions de créer des castes nobiliaires.

Après avoir opposé à l'égalité des droits l'inégalité des fonctions et celle des situations sociales, l'école aristocratique lui oppose celle des intelligences. — Les intelligences ne peuvent être égales, dit-on; l'égalité démocratique tend cependant à les niveler; par cela même elle entrave l'essor des esprits supérieurs. — Il est vrai, répondrons-nous, les intelligences ne sont pas égales, mais personne ne peut le savoir qu'à l'essai, et l'essai doit être libre. L'enfant ne porte pas écrit sur son front en venant au monde le degré de capacité qu'il montrera par la suite; on ne peut prévoir le développement de son intelligence comme on peut prévoir la couleur de ses cheveux ou de ses yeux. Quel jour a-t-on reconnu que M. Renan avait une intelligence supérieure? Quand il a eu publié ses ouvrages, grâce à l'égalité même des libertés dont jouit la société moderne. Si, sous prétexte que les intelligences ne peuvent être égales, vous enchaînez les uns pour laisser la liberté aux autres, vous risquez d'enchaîner précisément les capacités supérieures, et c'est vous qui aurez ainsi entravé leur essor. « La jalousie, principe de la démocratie, » dit M. Renan, empêche les grands esprits de s'élever, — comme si les jalousies de toute sorte n'étaient pas encore plus nombreuses et plus à craindre sous un régime de faveur, de privilège et de bon plaisir! D'ailleurs le véritable esprit d'égalité démocratique provoque la libre émulation plutôt que la jalousie. Ce n'est pas étouffer les supériorités intellectuelles que de leur donner des rivaux : c'est au contraire les forcer à dépasser leurs rivaux et à se surpasser elles-mêmes. De plus, quand l'égalité civile et politique existe dans un pays et supprime entre les hommes les distinctions artificielles, l'émulation se reporte sur les distinctions naturelles de l'ordre intellectuel ou moral : elle s'exerce ainsi par le dedans, non plus par le dehors; est-ce là un mal? Si certains peuples démocratiques, comme les Américains, n'ont pas encore vu se produire chez eux l'essor du génie spéculatif,

n'en accusons pas l'égalité civile et politique, mais les circonstances spéciales dans lesquelles s'est développée l'Union américaine. Les Américains, qui n'ont pas encore un siècle d'existence, ont eu d'abord à vivre. Plus tard, pour les choses élevées, ils n'ont pas eu parmi eux assez d'initiateurs, tandis que l'ancien monde avait pour initiateurs ses gloires passées. Il faut dans un peuple des génies qui donnent l'exemple et excitent l'émulation. Les génies ouvrent les routes, tout le monde y passe ensuite. Si on ne permettait qu'à une aristocratie de suivre la route, croit-on que ce serait le meilleur moyen pour faire découvrir des voies nouvelles et des régions inexplorées?

La vertu singulière de provoquer le mérite et de favoriser la science, M. Renan l'attribue à la noblesse : il ne sépare jamais les nobles des savans dans le respect religieux qu'il demande au peuple pour ses supérieurs (1). « Les partisans de l'égalité partent toujours, dit-il, de l'idée que la noblesse a pour origine le mérite, et, comme il est clair que le mérite n'est pas héréditaire, on démontre facilement que la noblesse héréditaire est chose absurde; » mais, ajoute-t-il, « la raison sociale de la noblesse, envisagée comme institution d'utilité publique, était non pas de récompenser le mérite, mais de le provoquer, de rendre possibles, faciles même certains genres de mérite (2). » Que la noblesse ait eu jadis son utilité, surtout au point de vue militaire, personne ne le conteste; les castes des Indiens ont eu aussi leur utilité; mais de nos jours en quoi la noblesse, — puisque le mérite n'y est pas héréditaire, — peut-elle favoriser l'apparition du mérite? Quand le fils n'a pas hérité réellement des capacités de son père, suffit-il qu'il hérite de son titre pour acquérir ses capacités? Puisque la noblesse a cette puissance merveilleuse, que ne l'applique-t-on à la science, à l'art? pourquoi ne crée-t-on pas des académiciens héréditaires (3)?

M. Renan, qui attribue ainsi à l'aristocratie la vertu de produire

(1) Il est d'ailleurs bien difficile de saisir ce que M. Renan entend au juste par la noblesse; il en parle comme s'il s'agissait des classes privilégiées par la loi, mais ailleurs il déclare ridicule l'opinion qui attache la noblesse à la particule *de*; ailleurs encore il paraît entendre par noblesse de naissance toute qualité qu'on apporte en naissant : « Une société n'est forte qu'à la condition de reconnaître le fait des supériorités naturelles, lesquelles au fond se réduisent à une seule, celle de la naissance, puisque la supériorité intellectuelle et morale n'est elle-même que la supériorité d'un germe de vie éclos dans des conditions particulièrement favorisées. » (*Réforme intellectuelle*, p. 49). A ce compte, la noblesse peut se trouver partout, comme son contraire : il y a de nobles vilains et de vilains nobles; mais est-ce là ce qu'on entend quand on parle des privilèges aristocratiques?

(2) « Essentiellement borné, le suffrage universel ne comprend pas la nécessité de la science, la supériorité du noble et du savant. » (*Réforme intellectuelle*, p. 45).

(3) *La Réforme intellectuelle*, p. 245.

les grands hommes, soutient par contre que, « loin de chercher à élever la race, la démocratie tend à l'abaisser : elle ne veut pas de grands hommes, et s'il y avait ici un démocrate, en nous entendant parler de moyens perfectionnés pour produire des maîtres pour les autres hommes, il serait un peu surpris. » Et il y aurait de quoi, assurément, quand il s'agit de produire des « maîtres » pour exercer sur l'humanité, au moyen des engins scientifiques, la tyrannie dont M. Renan nous fait le tableau dans ses *Dialogues* et que, dans *Caliban*, Prospero voudrait réaliser (1). Mais des grands hommes sont-ils nécessairement des « maîtres? » Qu'une démocratie soit en défiance contre les César, les Napoléon, les ambitieux de toute sorte, on le conçoit; mais à quel « démocrate » le génie des Hugo, des George Sand, des Delacroix, des Ary Scheffer, la science de Claude Bernard, de M. Berthelot, de M. Renan lui-même fait-elle ombrage? Qui se sent atteint par là dans son droit, dans son égalité civile et politique avec les autres hommes? Le vrai génie n'est pas une force qui accable, mais une force qui relève.

Non-seulement l'égalité n'est pas un obstacle à l'apparition des supériorités véritables, mais on peut soutenir qu'elle est le meilleur moyen de l'assurer. Comment s'y prenait-on aux jeux olympiques pour distinguer entre tous le coureur le plus habile? Mettait-on des entraves aux pieds des uns et non aux autres? Opposait-on des barrières à celui-ci et point à celui-là? Non, on ouvrait à tous la carrière et on laissait à chacun sa liberté; ainsi font nos sociétés modernes : elles ne retiennent personne dans des limites factices et elles ouvrent l'horizon à tous. L'aristocratie, au contraire, compte sur l'ignorance et l'asservissement des masses pour susciter la science de quelques-uns; le moyen va contre son but. « La fin de l'humanité, dit M. Renan, c'est de produire des grands hommes (proposition qu'il faudrait d'ailleurs démontrer et que nous abandonnons aux partisans des causes finales); le grand œuvre s'accomplira par la science, non par la démocratie... l'essentiel est

(1) « Il pourra exister, dit M. Renan, des engins qui, en dehors des mains savantes, soient des ustensiles de nulle efficacité. De la sorte, on imagine le temps où un groupe d'hommes régnerait par un droit incontesté sur le reste des hommes. Alors serait reconstitué le pouvoir que l'imagination populaire prêtait autrefois aux sorciers. Alors l'idée d'un pouvoir spirituel, c'est-à-dire ayant pour base la supériorité intellectuelle, serait une réalité. Le brahmanisme a régné des siècles, grâce à la croyance que le brahmane foudroyait par son regard celui contre qui s'allumait sa colère... Un jour peut-être la science jouira d'un pouvoir analogue... Les dogmes chrétiens, pendant des siècles, ont eu la force de brûler ceux qui les niaient; ce serait directement et *ipso facto* que les dogmes scientifiques anéantiraient ceux qui n'y croiraient pas... Une large application des découvertes de la physiologie et du principe de sélection pourrait amener la création d'une race supérieure, ayant son droit de gouverner non-seulement dans sa science, mais dans la supériorité même de son sang, de son cerveau et de ses nerfs. » *Dialogues*, p. 106 et suiv.

moins de produire des masses éclairées que de produire de grands génies et un public capable de les comprendre. Si l'ignorance des masses est une condition nécessaire pour cela, tant pis. La nature ne s'arrête pas devant de tels soucis; elle sacrifie des espèces entières pour que d'autres trouvent les conditions de leur vie. » La nature fait comme elle peut, et ne fait pas toujours bien; l'intelligence nous a été donnée pour faire mieux, s'il est possible; or en quoi est-il nécessaire de sacrifier les masses et de leur retirer leurs droits civils ou politiques pour avoir des Cuvier, des Geoffroy Saint-Hilaire, des Ampère, des Champollion? Laisser une moitié de l'humanité dans l'abaissement, dans l'infériorité, dans la servitude, c'est diminuer de moitié les chances qu'a le genre humain de voir naître des génies. Je suppose qu'il naisse un génie sur vingt millions d'hommes, moins vous aurez de millions d'hommes étouffés et esclaves, plus vous aurez de probabilités pour la production des esprits supérieurs. La nature ne réussit qu'en opérant sur des masses. Une société d'assurances qui n'opérerait pas sur les grands nombres serait sûre de se ruiner; ainsi fait une société qui enlève au grand nombre ses droits et ses libertés afin que quelques privilégiés portent plus haut la pensée humaine. Pour élever une pyramide, il faut d'abord une large base; M. Renan a-t-il pour idéal de faire tenir la pyramide sur la pointe?

En somme, la diversité des intelligences et l'essor des génies n'a rien d'incompatible avec l'égalité des droits. Il est vrai pourtant d'ajouter que toutes les égalités se tiennent de près ou de loin: l'égalité des droits civils appelle l'égalité des droits politiques; l'égalité civile et politique, à son tour, tend à produire une égalité progressive des intelligences, des connaissances, des éducations, des biens, des conditions sociales. S'il y avait dans les conditions et dans les degrés d'instruction une trop grande inégalité et une disproportion excessive, il en résulterait dans les rapports sociaux d'inévitables servitudes, et les droits eux-mêmes avec les libertés cesseraient d'être égaux en fait. Supposez, par exemple, un savoir immense chez les uns et une ignorance brute chez les autres, de même qu'une fortune énorme d'un côté et une complète misère de l'autre; les premiers seront maîtres même malgré eux, les seconds esclaves malgré eux: toutes les proclamations de droits abstraits n'y changeraient rien. Mais faut-il se plaindre que l'égalité des libertés appelle ainsi en théorie et tende à produire dans la pratique toutes les autres égalités?

— Oui, répondent les partisans de l'aristocratie, cette égalité envahissante nuit au progrès intellectuel de l'espèce, car elle rabaisse l'art et étouffe la science en les vulgarisant. — Examinons cette autre thèse. Pour montrer que l'art, en se répandant dans la foule, s'a-

baisse, on cite d'ordinaire l'éloquence. Mais l'art oratoire, ce mélange de démonstration et de passion, n'est pas l'art pur, l'art désintéressé; c'est un moyen d'action et un instrument pratique : c'est l'art mis au service d'un but ; l'éloquence ne peut donc servir ici d'exemple décisif. Toutefois, chez les peuples où existe l'égalité civile, l'éloquence même, forcée de s'adresser à tous, aux hommes instruits comme aux ignorans, dans le grand jour de la liberté, se voit bientôt obligée de se maintenir à un certain niveau d'élévation : n'est-ce pas à des citoyens égaux en droit que s'adressaient les Périclès, les Démosthène, les Cicéron? — L'art dramatique est parfois, lui aussi, une sorte d'éloquence qui peut devenir grossière en ses procédés; mais il y a des théâtres pour tous les goûts chez les peuples libres: ceux des boulevards nuisent-ils chez nous à la Comédie-Française? les uns ne sont-ils pas souvent une initiation et une préparation aux autres? ne faut-il pas une certaine éducation préalable en fait d'art pour s'élever peu à peu aux délicatesses et aux raffinemens d'un art plus exquis? La poésie de Victor Hugo, pour être la plus populaire en France, n'en est pas moins la plus haute. En Allemagne, où tout le monde s'occupe de musique, je ne sache pas que Mozart, Beethoven et Wagner en aient souffert ou en aient été amoindris. En tout cas, si l'art parfois s'abaisse, ce n'est pas par des règlemens qu'on le relève: ce n'est pas en fermant la porte aux uns pour l'ouvrir à d'autres, ni en défendant à ceux-ci les jouissances de l'art pour les permettre à ceux-là.

Ces remarques sont bien plus vraies encore pour la science. On craint que sa vulgarisation n'arrête son progrès; mais il y a ici deux fonctions bien distinctes: autres sont les vulgarisateurs, autres les inventeurs. Les premiers n'ont jamais empêché les seconds; tout au contraire, mettant les élémens de la science à la portée de tous, ils permettent à un plus grand nombre de devenir inventeurs, pourvu qu'ils en aient le génie. Si Laplace n'avait pas d'abord appris la géométrie de Clairaut, qui fut lui-même tout ensemble vulgarisateur et inventeur, Laplace n'aurait pas écrit plus tard la *Mécanique céleste*. Certains esprits craignent que l'instruction, en devenant pour tous également obligatoire, ne devienne également grossière et superficielle; mais dans l'instruction encore il y a deux buts distincts qu'on peut et qu'on doit poursuivre : étendre l'enseignement, l'élever. Ces deux buts ne se nuisent pas l'un à l'autre; la Prusse, pays d'instruction primaire, n'est-elle pas aussi un pays d'instruction supérieure? Souvent même le meilleur moyen de répandre l'instruction, c'est de l'élever. S'il y a des pays, comme l'Amérique et la Belgique, auxquels on a pu reprocher parfois de vulgariser la science en la faisant ramper à terre, c'est là un faux calcul qu'on ne saurait ériger en règle. On a dit avec raison que,

pour distribuer au loin les eaux, il faut d'abord élever la source.

Les supériorités véritables, loin d'être oppressives, sont libératrices pour tous. La vérité découverte par le génie devient le patrimoine commun des intelligences et sert à répandre plus également la vérité. Les grands exemples de supériorité morale, de vertu et de dévoûment, servent aussi à répandre la moralité et à diminuer les inégalités morales entre les hommes. La vraie supériorité et la vraie égalité, qui paraissaient d'abord ennemies, ne font donc que se rendre de mutuels services, à la condition qu'elles se produisent l'une et l'autre dans la liberté.

Aussi ne saurions-nous prendre que comme un jeu d'imagination l'hypothèse paradoxale de M. Renan sur l'avenir de l'aristocratie, qu'il oppose à celui de la démocratie. Dans les « rêves » auxquels s'abandonne l'auteur des *Dialogues*, il imagine une petite élite concentrant en elle toute la science et conséquemment toute la puissance. Cette « solution oligarchique » d'un problème qui intéresse non-seulement les destinées de la société humaine, mais celles du monde entier, est selon lui « bien plus facile à concevoir que la solution démocratique. Elle rentre tout à fait dans les plans apparens de la nature... On arrive à de pareilles idées de tous les côtés. Par l'application de plus en plus étendue de la science à l'armement, une domination universelle deviendra possible, et cette domination sera assurée en la main de ceux qui disposeront de cet armement. Le perfectionnement des armes, en effet, mène à l'inverse de la démocratie; il tend à fortifier non la foule, mais le pouvoir, puisque les armes scientifiques peuvent servir aux gouvernemens, non aux peuples (1). » On doit répondre d'abord qu'en fait le perfectionnement des armes, jusqu'à nos jours, loin de rejeter au second plan la force démocratique et égalitaire du nombre, ne fait que la servir et en assurer le triomphe : n'est-ce pas par le nombre autant que par la science qu'on a vu triompher les armées allemandes? On peut se figurer, il est vrai, « des engins qui, en dehors des mains savantes, soient des ustensiles de nulle efficacité. » Mais la science ne produira ces engins que comme application de théories déjà contenues dans des livres, déjà répandues dans l'enseignement; on ne saurait donc imaginer un génie découvrant tout d'un coup, à lui seul, une machine scientifique qui le rendrait « capable de disposer même de l'existence de notre planète et de terroriser par cette menace le monde tout entier. » « Le jour où quelques privilégiés de la raison, dit M. Renan, posséderaient le moyen de détruire la planète, leur souveraineté serait

(1) « Nos moyens de domination, dit Prospero dans *Caliban*, sont brisés dans nos mains; il faut attendre qu'on en ait inventé d'autres, d'autres que le peuple ne puisse appliquer. » — « J'inventerai des engins dont ils ne pourront se servir. »

créée ; ces privilégiés régneraient par la terreur absolue, puisqu'ils auraient en leur main l'existence de tous ; on peut presque dire qu'ils seraient dieux. » Sans doute, mais les dieux ne sortent pas ainsi soudain tout armés de la tête de l'humanité, et, puisque M. Renan invoque à l'appui de l'oligarchie les lois de la nature, nous lui opposerons ici une des principales lois de l'univers, celle de la continuité, qui régit les découvertes scientifiques autant et plus que tout le reste. Lorsque les cent premiers théorèmes de la géométrie sont découverts, le cent unième arrive nécessairement, et, quand ce n'est pas un savant qui le découvre, c'en est un autre. Si Stephenson n'avait pas inventé la locomotive, un autre l'aurait inventée; à plus forte raison pour les fusils et les mitrailleuses, dont l'invention, après tout, n'exige pas le génie d'un Newton ou d'un Laplace et ne dépasse pas l'intelligence d'un Napoléon III. On ne peut donc admettre un sorcier assez habile pour inventer tout à coup cette pierre philosophale d'un nouveau genre : une machine capable de pulvériser notre planète. Aussi, tout engin nouveau trouvé par les uns provoque des découvertes semblables ou supérieures par les autres. N'en voyons-nous pas encore un exemple de nos jours? n'est-on pas obligé de changer sans cesse les armemens pour se mettre au niveau des nouvelles inventions? N'est-ce pas même une des causes qui tendent à rendre un jour la guerre de plus en plus difficile en la rendant de plus en plus ruineuse? Les triomphes fondés sur la force actuelle ou sur la science actuelle, choses toujours mobiles, toujours en progrès, seront de plus en plus provisoires. On ne voit donc pas comment les gouvernemens pourraient disposer contre les peuples de secrets scientifiques propres à « terroriser » le monde. Au contraire, les vrais progrès des sciences militaires tendent à armer les nations et les masses.

M. Renan finit du reste par s'adresser à lui-même une objection fort juste. — « Ne pensez-vous pas que le peuple, qui sentira venir son maître, devinera le danger et se mettra en garde? » Assurément, répond M. Renan, il y aura peut-être un jour contre la physiologie et la chimie des persécutions auprès desquelles celles de l'inquisition auront été modérées; la science se réfugiera de nouveau dans les cachettes. « Il pourra venir un temps où un livre de chimie compromettra autant son propriétaire que le faisait un livre d'alchimie au moyen âge (1). » Mais M. Renan réfute lui-même plus loin cette étrange supposition en remarquant que l'homme un jour ne pourra plus se passer de science. Aujourd'hui la guerre, la mécanique, l'industrie, exigent la science, si bien que même les

(1) Cf. *Caliban*, p. 48 : « Guerre aux livres ! ce sont les pires ennemis du peuple. Ceux qui les possèdent ont des pouvoirs sur leurs semblables... Cassez-lui aussi ses cornues de verre et tout son outillage. Sans ses livres, il sera comme nous. »

personnes les plus hostiles à l'esprit scientifique sont obligées d'apprendre les mathématiques, la physique, la chimie. « De toutes les manières, la souveraineté de la science s'impose même à ses ennemis. » De toutes les manières aussi, ajouterons-nous, et en vertu des mêmes causes, la nécessité de la science s'impose à tous et la science même pénètre chez tous. La science a donc une puissance invincible d'expansion et de diffusion. La vérité, comme la lumière, est essentiellement démocratique : elle jette ses rayons en tous sens, va droit aux obstacles et, si elle ne peut les atteindre directement, elle les atteint par réflexion, si elle ne peut les pénétrer d'outre en outre, du moins elle les éclaire au dehors et les échauffe au dedans. Quand tout s'illumine ainsi autour de vous, on cherche en vain à se cacher dans l'obscurité, il est impossible de ne pas recevoir quelque lueur détournée de l'universelle clarté. Plus la science s'accroît, plus s'accroît aussi le nombre d'hommes qui y participent; on ne peut donc supposer une oligarchie l'accaparant pour elle seule et soufflant à l'improviste sur l'esprit de l'humanité comme sur un flambeau. L'égalité n'a rien à craindre de la science, ni la science de l'égalité.

IV.

Toutes les oppositions que nous avons remarquées entre l'école démocratique et l'école aristocratique proviennent selon nous d'une opposition fondamentale, celle de leurs points de vue sur l'univers et sur la société ; ces deux écoles se représentent d'une façon toute contraire et l'idéal et la nature et l'action de l'idéal sur la nature. M. Renan voudrait réserver l'honneur de l'idéalisme pour les doctrines aristocratiques, et il qualifie la doctrine démocratique sur l'égalité de « matérialisme en politique. » D'après les démocrates en effet, dit-il, la société n'a qu'un seul but, « c'est que les individus qui la composent jouissent de la plus grande somme possible de bien-être, sans souci de la destinée idéale de l'humanité. Que parle-t-on d'élever, d'ennoblir la conscience humaine? Il s'agit seulement de contenter le grand nombre, d'assurer à tous une sorte de bonheur vulgaire (1). » A ces traits, qui seraient tout au plus fidèles pour caractériser l'utilitarisme anglais, nous ne pouvons reconnaître la doctrine française sur le droit et l'égalité des droits. Est-ce sur le bien-être matériel ou sur le respect de la liberté et de l'intelligence que la notion du droit repose? Croire que

(1) *La Réforme intellectuelle*, p. 241. — *Caliban*, p. 70 : « La révolution, c'est le réalisme... Tout ce qui est idéal, non substantiel, n'existe pas pour le peuple... Le peuple est positiviste. » Nous lui ferions plutôt le reproche contraire, de s'être trop sacrifié à des idées, parfois à des chimères.

la valeur de l'homme est sans commune mesure avec les intérêts matériels ou les forces matérielles, parce qu'il est capable de développer indéfiniment son intelligence et sa volonté, de s'élever et de se transfigurer par son propre effort, est-ce n'avoir « nul souci de la destinée idéale de l'humanité? » est-ce refuser « d'ennoblir la conscience humaine ? » — « Aux yeux d'une philosophie éclairée, ajoute M. Renan (et il entend par là la philosophie de l'inégalité), la société est un grand fait providentiel ; elle est établie non par l'homme, mais par la nature elle-même, afin qu'à la surface de notre planète se produise la vie intellectuelle et morale... La société humaine, mère de tout idéal, est le produit direct de la volonté suprême qui veut que le bien, le vrai, le beau, aient dans l'univers des contemplateurs. Cette fonction transcendante de l'humanité ne s'accomplit pas au moyen de la simple coexistence des individus. » Sans prétendre ainsi parler au nom de la Providence, la philosophie française du droit assigne à l'humanité un but plus élevé encore, ou plutôt elle invite l'humanité à se l'assigner elle-même et à le poursuivre de ses efforts ; elle ne veut pas seulement que le bien, le vrai, le beau, aient des « contemplateurs, » petite élite brûlant d'un amour platonique pour la vérité abstraite au-dessus d'elle, et au-dessous d'elle pour le reste de l'humanité plongé dans les ténèbres; elle substitue à la contemplation l'action, à l'amour platonique l'amour effectif et fécond; elle veut que le vrai, le bien, le beau, se réalisent tout entiers chez l'homme et pour cela se réalisent dans toutes les volontés, dans toutes les intelligences, selon la mesure de leur capacité et avec la perpétuelle espérance du progrès ; elle veut en un mot que l'idéal descende réellement dans l'humanité entière, et, selon la conception du poète, que le ciel sur la terre marche et respire dans un peuple d'hommes libres et égaux. L'idéal de la religion aristocratique n'est, sous un nom vague, que le Dieu de la grâce : il a ses prédestinés ; non-seulement tous les hommes ne sont pas élus devant lui, mais tous ne sont pas appelés. Ce n'est pas seulement la jouissance qui est réservée à quelques privilégiés, c'est la vérité, c'est la vertu même, et le catholicisme sans surnaturel a les bras encore plus étroits que le catholicisme orthodoxe (1). On pourrait lui dire ce que Diderot disait aux théologiens : Élargissez votre Dieu, élargissez votre idéal ! Le véritable idéalisme n'est pas celui qui veut son objet borné, mais celui qui le veut infini.

Au fond, l'idéalisme dédaigneux de l'école aristocratique, tout en

(1) « Il n'est pas possible que tous jouissent, que tous soient bien élevés, délicats, vertueux même dans le sens raffiné; mais il faut qu'il y ait des gens de loisir, savans, bien élevés, délicats, vertueux, en qui et par qui les autres jouissent et goûtent l'idéal... C'est la grossièreté de plusieurs qui fait l'éducation d'un seul, c'est la sueur de plusieurs qui permet la vie noble d'un petit nombre. » (*La Réforme intellectuelle*, p. 216.) « Que l'église admette deux catégories de croyans, » ceux qui croiront au surnaturel

protestant de son adoration pour l'idéal, n'a foi ni dans la puissance de cet idéal même ni dans la puissance de la nature, deux choses finalement identiques. Quelle est la supposition fondamentale, le « postulat » de toute cette doctrine? C'est que « la vie intellectuelle et morale » ne peut éclore qu'en un « petit nombre, » que l'idéal est impuissant à pénétrer la nature entière, que la nature de son côté est impuissante à le recevoir. Jusqu'à présent, dans le cours de l'histoire, le sacrifice des uns a paru nécessaire au progrès des autres; de cette loi du passé, on fait à tout jamais la loi de l'avenir, comme Aristote faisait de l'esclavage une nécessité éternelle. Selon l'école aristocratique, pour qu'une élite de « contemplateurs » parvienne à élever la tête au-dessus des hautes murailles où nous sommes emprisonnés, il faut qu'elle se dresse sur l'écrasement de masses entières; l'école démocratique, au contraire, veut que tous, en se prêtant un mutuel appui, aient l'espoir de monter jusque-là et que ceux qui sont arrivés les premiers fassent tomber pierre par pierre les murs mêmes de la prison, jusqu'à ce que l'horizon s'ouvre librement devant tous. — Idéal irréalisable, dira-t-on. — Qu'en savez-vous? avez-vous mesuré les ressources de la nature et surtout celles de la nature humaine? S'il n'y a pas incompatibilité entre votre cerveau et la vérité ou la vertu, pourquoi dans l'avenir la vérité et la vertu seraient-elles inaccessibles aux autres cerveaux faits comme le vôtre d'une masse nerveuse où le sang circule? Qu'est-ce après tout que la pensée? Une transformation de la force, de la vie. La morale et la politique modernes, pénétrées de l'esprit vraiment scientifique, ne poursuivent pas un autre problème que celui du savant qui cherche à transformer la chaleur et la lumière en mouvement, ou le mouvement en lumière et en chaleur. Le vrai idéalisme ne diffère pas du vrai naturalisme, parce que c'est la nature même qui arrive à penser l'idéal et à le réaliser en le pensant. Aussi rien n'est-il plus contraire à l'esprit scientifique que ce dédain exagéré de la « matière, » affecté par l'école aristocratique, ce dédain de la « jouissance, » du « bien-être, » de la « richesse. » — « La base toute négative, dit M. Renan, que les hommes secs et durs de la révolution donnèrent à la société française ne peut produire qu'un peuple rogue et mal élevé; leur code, œuvre de défiance, admet pour premier principe que tout s'apprécie en argent, c'est-à-dire en plaisir. » Outre que ces paroles sont peu justes pour une législation fondée tout entière sur l'idée du droit et de la liberté humaine, elles ne

et ceux qui n'y croiront pas; « ne vous mêlez pas de ce que nous enseignons, de ce que nous écrivons, et nous ne vous disputerons pas le peuple; ne nous contestez pas notre place à l'université, à l'académie, et nous vous abandonnerons sans partage l'école de campagne. » (*Ibid.*, p. 98.)

tiennent pas compte de ce fait que les biens matériels sont des conditions et des moyens pour les biens intellectuels ou moraux. Il y a là des « équivalens » de force, comme on dit en physique, et il ne s'agit au fond que de transformer une force dans l'autre. Donnez-moi une grande quantité de mouvement, et je vous donnerai une grande quantité de chaleur et de lumière ; mettez à ma disposition des milliards, pourrait dire un politique éclairé, et je vous donnerai des hommes instruits, savans, des « comtemplateurs du beau et du bien, » ou mieux encore des créateurs du beau et du bien, des génies. Il s'agit seulement de trouver le meilleur ensemble de moyens pour transformer les avantages matériels en avantages intellectuels et « l'argent » même en idées. Les sociétés modernes n'ont besoin pour cela ni de brahmanes ni de parias. Le problème n'est point aussi mystique qu'on l'imagine : accroître le plus possible la somme de richesse matérielle et d'instruction, la répartir le plus également possible chez tous de manière à provoquer l'apparition des supériorités là où elles existent, voilà la question, qui est toute économique et sociale.

L'instruction, à son tour, se transformera en puissance : savoir c'est pouvoir, selon la profonde parole d'Aristote et de Bacon. Avec la science même le pouvoir s'étendra donc à tous et s'égalisera de plus en plus dans la société. Il arrivera un jour où la statistique pourra calculer approximativement le degré probable de force intellectuelle inhérent à une masse d'hommes par la simple application de la loi des grands nombres, dans laquelle rentrera l'exception même du génie, comme y rentrent dès aujourd'hui les anomalités apparentes dues à la liberté humaine. En résultera-t-il, comme on le craint, un abaissement général? Est-il vrai que « la France soit amenée à concevoir la perfection sociale comme une sorte de médiocrité universelle? » Nullement, mais comme une universelle élévation. Pourquoi M. Renan n'applique-t-il pas à la société ce qu'il espère pour l'univers? Il suppose que la science le transformera en mieux; pourquoi ne transformerait-elle pas aussi en mieux la société humaine? Il suppose que la science créera la conscience universelle et divine, créera Dieu ; pourquoi ne pourrait-elle pas, à plus forte raison, créer une conscience sociale supérieure, répartie de plus en plus également dans tous les membres du corps social? En fait d'inventions scientifiques, il n'est rien que M. Renan ne soit disposé à admettre ; en fait d'améliorations politiques, surtout dans les démocraties, il n'admet presque rien. Pourtant, si l'on suppose un pays dont les savans seront un jour assez instruits pour inventer les moyens d'anéantir la planète, on peut supposer dans ce même pays le peuple assez instruit pour ne pas être ennemi de la science et envieux de toute supériorité.

Dans le livre de M. Renan, l'artifice de l'argumentation consiste à raisonner de l'avenir comme si tous les abus du présent devaient coexister avec les découvertes futures les plus merveilleuses, comme si, par exemple, tous les maux politiques du temps actuel devaient subsister à côté des miracles scientifiques de l'avenir. Supposez qu'un penseur d'autrefois eût prévu la découverte des locomotives et, ne sachant comment on parviendrait à les diriger, se fût désolé d'avance sur les accidens journaliers qu'elles pourraient produire, sur les hommes qu'elles écraseraient, sur les champs qu'elles ravageraient; on aurait pu lui répondre que, si les ingénieurs de l'avenir étaient assez habiles pour découvrir une machine aussi puissante, ils auraient sans doute assez d'habileté pour trouver le moyen de la diriger. Il en est de même de la liberté et de l'égalité démocratiques : quelques rails de plus à établir sur les larges voies de la civilisation ne sont pas une invention qui surpasse la capacité de l'intelligence humaine. En tout cas, quelque difficile que soit la question sociale, il est permis de penser qu'elle sera résolue avant le problème de la pulvérisation facultative de notre planète.

Dans le drame philosophique que M. Renan vient d'écrire, après le triomphe de Caliban, qui personnifie le peuple, Ariel, ce génie de l'idéalisme jusqu'alors au service de Prospero et de l'aristocratie, ne veut plus participer à la vie des hommes : « Cette vie est forte, dit-il, mais impure. » Désolé, découragé, il préfère rentrer dans le sein de la nature, s'y dissoudre, s'y perdre : — « Je serai l'azur de la mer, la vie de la plante, le parfum de la fleur, la neige bleue des glaciers. » Mais pourquoi, au lieu de s'abîmer dans la nature aveugle, Ariel ne se répandrait-il pas dans l'humanité entière, se faisant chez les uns simple germe d'intelligence, fleurissant et s'épanouissant dans le génie des autres, mais partout présent et animant tout de sa pure flamme? Au lieu d'être le serviteur d'un seul homme, — Prospero, — ou d'une seule classe, — les nobles et les savans, — il serait ainsi au service de tous à des degrés divers, dans la mesure où chacun vit d'idéal. Pourquoi enfin, avec le temps, ne transfigurerait-il pas le peuple lui-même, si bien qu'au bout d'un certain nombre de siècles Caliban, prenant conscience de l'esprit qui habite en lui, qui est lui-même, serait devenu Ariel?

En résumé, dans la question de l'égalité comme dans celle de la liberté nous unissons le point de vue naturaliste et le point de vue idéaliste. Si l'école aristocratique a raison de soutenir que l'inégalité primitive des hommes est un fait de nature, l'école démocratique a raison de répondre que l'égalité finale est l'idéal de la pensée. Sous l'influence de cette pure idée, type d'action que nous élevons dans notre intelligence au-dessus des forces et des intérêts matériels, les libertés qui allaient entrer en conflit s'arrêtent,

et chacune s'impose volontairement les limites nécessaires à l'égale liberté d'autrui : ainsi se réalise le droit. Par là l'humanité ne va pas réellement contre la nature même, car, si au premier abord celle-ci nous a semblé ennemie de l'égalité, à un point de vue supérieur l'égalité nous apparaît comme sa loi fondamentale et sa tendance essentielle. En le niant, l'école aristocratique a rétréci la nature comme elle a rétréci l'idéal. Équivalence et transformation des forces, voilà le dernier mot de la science contemporaine : c'est une formule d'équilibre et d'égalité, qui n'exclut pas le progrès. La nature tient toujours son budget en équilibre : elle aussi, comme la justice, a sa balance dont les plateaux n'oscillent que pour revenir à l'égalité. L'exception même rentre dans la règle, l'extraordinaire rentre dans l'ordre; les supériorités qui semblaient d'abord un miracle dans la nature s'effacent dans l'égalité des moyennes. Prenez les faits par grands nombres et les êtres par masses, vous verrez tout se fondre et s'équilibrer : variable est la température de chaque jour, uniforme est celle des années; les saisons changent, mais les saisons reviennent, ce que la vie a pris, la mort le lui prend et la vie le reprend à la mort. Est-ce à dire que la nature n'avance pas? Non, mais elle maintient l'équivalence de l'être jusque dans le progrès de ses formes. Et comment avance-t-elle? En brisant toutes les formes étroites et fixes, tous les cadres artificiels, toutes les castes immobiles, toutes les noblesses, toutes les royautés, toutes les prétendues éternités de ce monde. Quand on entrave son évolution, elle a recours à des révolutions et à des cataclysmes. Elle se sert au besoin des grands hommes, mais elle se sert aussi et surtout des grandes masses : c'est avec des animalcules qu'elle a fait des continens, c'est avec des infiniment petits qu'elle a fait des infiniment grands. L'humanité à son tour, qui n'est que la nature devenue consciente de son essentielle identité avec l'idéal, s'avance volontairement dans la même direction. L'égale diffusion des résultats du travail humain au profit de tous, loin de nuire au mouvement de l'humanité, le favorise; loin d'entraver l'essor des supériorités intellectuelles et morales, elle le provoque. La grande loi du monde, la sélection naturelle, continue de s'exercer au sein des sociétés humaines; seulement elle s'y exerce de plus en plus par voie de liberté, puisque les hommes supérieurs font accepter librement leur supériorité même; de plus, au lieu d'aboutir comme dans la nature au règne de la violence, elle assure le règne du droit et le progrès final de l'égalité même. Ainsi peu à peu se substitue au bien de quelques-uns le bien de tous, à la force qui écrase les uns sous les autres l'intelligence qui fait participer chacun à l'élévation de tous.

ALFRED FOUILLÉE.

LES

CONCERTS DU TROCADÉRO

Bien des gens s'imaginent peut-être que les concerts officiels de l'exposition sont des concerts comme les autres et même plus beaux que les autres; ils se trompent : les concerts de l'exposition sont eux-mêmes une exposition, et les musiciens dont les œuvres composent les programmes sont à leur tour des exposans. Il y a le salon des peintres, pourquoi n'aurions-nous pas un salon des musiciens? Une fois en possession de cette idée, les ingénieux ordonnateurs en ont voulu tirer les conséquences; ils se sont dit: Dans une exposition ainsi conçue à l'instar du salon de peinture ne devront figurer que des exposans français, — ce qui déjà était une erreur, puisque nous voyons des peintres étrangers s'inscrire avec honneur sur notre catalogue, libres ensuite de se reporter du côté de leur nationalité et de redevenir, comme Fortuni ou Zamacoïs, comme M. de Nittis, M. Alma-Tadéma ou M. Knaus, Espagnols, Italiens, Hollandais, Allemands, quand bon leur semble. Mais une idée est un dada qu'on n'enfourche pas impunément; après avoir exclu les étrangers, nos habiles, toujours éliminant et particularisant, avisèrent que, étant admis en principe qu'il fallait être Français pour se faire entendre aux concerts officiels, les choses n'en iraient que mieux si le compositeur pouvait être en même temps et Français et vivant.

Inutile d'insister sur les brillans résultats qu'une semblable théorie devait amener. Par la première de ces deux clauses, on écartait les maîtres étrangers, c'est-à-dire plus de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Meyerbeer, ni de Mendelssohn; par l'autre, on se condamnait à n'user que dans la plus stricte mesure de nos génies

nationaux, et les Méhul, les Boïeldieu, les Hérold, les Auber, ayant eu le tort irréparable de se laisser enterrer, se trouvaient par ce fait, sinon absolument écartés, au moins traités en personnages sans conséquence, les *jeunes* seuls, les inconnus et les *ratés*, ayant droit à tous les empressemens comme à tous les honneurs. Il semblerait que c'est tout le contraire qui devrait avoir lieu. Il ne s'agit point ici de jouer sur les mots ni de faire les beaux esprits : que nos musiciens soient ou non des exposans, peu importe; ce qu'on veut, je présume, c'est affirmer devant l'Europe, qui nous visite en ce moment, le caractère national de notre art, et prouver qu'en musique la France a son génie qui lui est propre. Dès lors, quoi de plus simple que de s'adresser aux représentans directs de cette nationalité? Je ne veux ravaler aucun talent et sais aussi bien que personne quel intérêt méritent certaines œuvres symphoniques de fraîche date; mais on m'accordera pourtant que ces œuvres, toutes systématiques, toutes conçues à l'imitation des Allemands, sont fort peu de nature à renseigner les étrangers sur la valeur de notre école, et que peut-être il y aurait eu plus d'avantage à mettre en avant le passé. De l'exclusivisme, il n'en fallait ni pour les étrangers, ni pour les nationaux, ni pour les morts, ni pour les vivans, et les choses auraient dû se passer comme elles se passent l'hiver aux concerts Pasdeloup et Colonne, où nous voyons les symphonies mythologiques de M. Saint-Saëns et les *suites d'orchestre* de M. Massenet tenir leur place entre l'ouverture de *Coriolan* et le nocturne des *Troyens*.

D'ailleurs il y a nouveaux et nouveaux, et je me demande ce que les hommes distingués que je viens de nommer ont à gagner aux singuliers voisinages qui leur sont parfois infligés. Cette salle du Trocadéro, très spacieuse, très festonnée d'or et très magnifique, mais d'une sonorité ondoyante et diffuse de cathédrale, voilà déjà que le public l'appelle « le salon des refusés. » Tous les découragés de la fortune et du succès semblent en effet s'y être donné rendez-vous, comme si l'administration n'avait trouvé rien de mieux que de les attirer à soi : *Sinite parvulos*, pour les dédommager de leurs mésaventures théâtrales et autres. Que viennent faire là ces finales d'opéras tombés, ces fragmens de vieux ballets et ces pastorales surannées, bagage hors d'emploi, dès longtemps relégué sous la remise, et qu'on en tire pour donner satisfaction aux amis de l'auteur, membre de quelque commission, car c'est la plaie de la musique et des théâtres que ces commissions inévitablement composées des mêmes personnalités remuantes. Jouez tant qu'il vous plaira *le Désert, Marie-Magdeleine* et *les Érinnyes, la Damnation de Faust* et *les Troyens;* mais de grâce laissez dormir ce qui est

mort ou plutôt ce qui n'a jamais vécu. J'ai peine à m'expliquer quel inconvénient tel ouvrage de M. Gounod ou de M. Guiraud pourrait bien avoir à souffrir de sa juxtaposition avec un fragment d'Hérold ou de Weber. Le cas se présente l'hiver chaque dimanche, tant au Conservatoire que chez Pasdeloup, et le répertoire de notre *jeune* école ne s'en porte pas plus mal. Supprimons donc, ne fût-ce que dans nos programmes de concert, ces préjugés ridicules, et, tout en gardant le ferme propos de n'admettre parmi les vivans que ce qui a droit à l'existence, épargnons-nous ces mesures d'ostracisme envers nos morts illustres comme envers les maîtres étrangers.

Tout ceci néanmoins ne veut pas dire que l'ouverture du *Roi d'Ys* soit faite pour soutenir le choc de celle de *Zampa*. Mais enfin, dans ce monde de la musique, il y a plus d'une province. N'est point Hérold qui veut, et d'ailleurs, cela fût-il possible, M. Lalo le voudrait-il? Au simple examen des deux styles, il est fort permis d'en douter : d'un côté, lumière, abondance, inventivité, puissance mélodique et dramatique; de l'autre, tout ce qui s'acquiert par l'étude et s'obtient par l'effort de la volonté, tout ce que la chinoiserie musicale de notre temps peut imaginer de plus ingénieusement alambiqué, de plus curieux et de plus *amusant*. Cette ouverture du *Roi d'Ys*, déjà mainte fois entendue, et qui servait d'introduction à la deuxième séance du Trocadéro, doit avoir pour but de réaliser un idéal romantique entrevu par l'auteur dans sa rêverie, mais auquel, faute d'un commentaire initiateur, le public ne comprend trop rien. Qu'importe après tout qu'il comprenne, si le tableau l'occupe et l'intéresse, qu'importe le sujet pourvu que l'artiste y trouve l'occasion de nous montrer ce qu'il sait faire? Un épisode de la vie héroïque, des pressentimens sombres, des passions violemment déchaînées, des champs de bataille et de victoire au-dessus desquels la mort plane, voilà ce que raconte cette symphonie avec une grande autorité de savoir et de conscience. C'est énergique, nerveux, touché d'une main sûre. Des longueurs, de l'ennui, vous en trouverez ici et là, jamais de platitudes. Dans la disette des idées, l'orchestration (qu'on me passe cet affreux mot) déploie des richesses infinies. Quelle adresse inventive dans les rythmes, que d'habileté dans l'emploi des registres de chaque instrument, dans la combinaison des sonorités! tantôt, en plein silence, le violoncelle étend sa période pathétique, tantôt c'est la clarinette modulant dans son registre grave. J'ai remarqué surtout, dans la péroraison, une pédale de trompette de l'effet le plus neuf, le plus saisissant. Ah! si là-dessous se déroulait le moindre thème, si cette constellation de sonorités fulgurantes avait derrière elle un de ces firmamens tout azur et mélodie comme les maîtres savent en créer! Mais non, l'auteur s'en tient à son effet technique, et c'est alors que le désappoin-

tement vous prend, et que, résumant votre opinion sur ce musicien accompli qui joue de l'orchestre *tanquam potestatem habens*, vous ne pouvez vous empêcher de porter à part vous ce jugement : Tout cela est merveilleusement dit, mais tout cela valait-il la peine d'être dit? L'ouverture de *Zampa*, au terme d'une pareille séance, c'était l'oasis sous les palmiers, la source vive et la manne au désert.

Quelqu'un a prétendu que rien n'est plus difficile que d'avoir du talent et plus facile que d'avoir du génie. Ceux qui voudront éprouver ce que ce mot contient de vrai n'auront besoin que d'entendre l'éblouissante symphonie d'Hérold au sortir du sombre et laborieux mélodrame de M. Lalo. Faisons trêve aux comparaisons et contentons-nous de mettre le chef-d'œuvre à sa place. Il semble chez nous, quand on parle d'ouvertures, qu'il n'y ait que les Allemands pour en écrire. Nous avons dans ce genre des morceaux de premier ordre auxquels nous marchandons l'estime et les honneurs qu'ils méritent, et que les autres pays leur accordent. L'ouverture de *Zampa*, l'ouverture de *la Muette*, passent encore aux yeux d'un certain public de conservatoire pour des œuvres d'une valeur toute relative, bonnes pour le théâtre et les orchestres en plein vent, admissibles même aux concerts Colonne et Pasdeloup, mais qui décemment ne sauraient figurer sur un programme de la rue Bergère. « Cela n'est point assez écrit, ce n'est pas le style de l'endroit, » vous répètent ces aristarques judicieux qui demain adresseront les mêmes reproches à telle pièce transportée du Gymnase à la rue Richelieu, et vous diront que *le Demi-Monde* et *le Gendre de M. Poirier* « ne sont point Théâtre-Français ! » Heureusement que, si la société des concerts du Conservatoire affecte d'ignorer ces compositions de nos maîtres nationaux, tout le monde en Europe ne partage pas ce fier dédain, et l'orchestre de la *Scala* vient de le prouver.

On sait le mouvement qui depuis quelques années entraîne l'Italie vers la culture allemande. A Milan comme à Florence, Goethe et Heine sont aujourd'hui plus populaires que Béranger et que Musset, et la musique ne devait pas être la dernière à profiter de cette évolution. Tant que dura le règne de l'Autriche, c'était à qui refuserait d'entrer en communication avec une littérature qui parlait la langue des tyrans, avec un art qui proclamait leur génie; mais depuis que les Italiens sont devenus les maîtres chez eux, la haine politique ayant cessé, les rapports intellectuels ont repris, et sur cette race, la plus musicalement douée de la terre, une brise symphonique a soufflé du nord. Les Italiens n'avaient en cela qu'à se ressouvenir, car, si de tout temps ils eurent le secret de la mélodie, il fut aussi pour eux une illustre et classique période de science et de tradition, et les descendans directs de Rossini, de Bellini, de

Mercadante et de Donizetti n'auraient qu'un retour à faire vers le passé pour reconstituer à leur bénéfice le patrimoine inaliénable des Palestrina, des Scarlatti, des Lotti et des Cherubini. Shakspeare a dit : « L'horrible est le beau, le beau est l'horrible. » Il arrive ainsi très souvent en ce monde que le vieux soit le neuf. Et quant à l'Italie, je ne m'étonnerais point que sa régénération musicale lui vînt aujourd'hui par la science; heureux pays, deux fois comblé de dons superbes, et qui, lorsqu'il en a fini avec Cimarosa et Rossini, n'a qu'à vouloir pour se reprendre aux anciennes traditions de ses écoles de Rome, de Florence et de Venise. Nous n'en sommes point encore aux résultats, mais on sent une impulsion donnée. L'ouverture des *Promessi sposi*, sobre d'effets, bien conduite et bien tempérée, a tout de suite mis en valeur parmi nous le nom de M. Ponchielli, célèbre de l'autre côté des Alpes; on a également distingué l'ouverture en *ut majeur* de M. Foroni, la charmante *gavotte* pour instrumens à cordes de M. Bazzini, enlevée par les exécutans avec une extraordinaire volubilité, la *Marche funèbre* de M. Faccio, le chef brillant de cette compagnie. Ce morceau, destiné à mener le deuil de la blonde Ophélie (il est intitulé *Marche funèbre d'Hamlet*), ne manque ni d'élévation ni de poésie, et, comme la plupart des marches funèbres, il est divisé en deux parties, ce qui fait qu'on lui a naturellement reproché de ressembler à la fameuse marche de Chopin, qu'il ne rappelle d'ailleurs que par la forme. La *Contemplazione* de M. Catalani, l'*adagio* pour instrumens à cordes de M. Bolzoni (premier alto de l'orchestre), la *Lenore* de M. Smareglia, un des lauréats du Conservatoire de Milan, sont des œuvres à mentionner et qui, à divers titres, caractérisent le mouvement orchestral en train de se développer. Des *méditations*, des *romances sans paroles* et des *poèmes symphoniques*, ce serait à se croire au pays de Mendelssohn! Mais que les ennemis irréconciliables de la cavatine ne se hâtent point trop de crier victoire; ces transformations-là, si nécessaires qu'elles soient, ne sont jamais radicales; le génie d'un peuple ne se dément pas, et sur cette terre bénie du soleil et des muses, les lauriers-roses et les orangers cesseront de fleurir avant que le *bel canto che nell' anima si sente* ait cessé d'être en honneur. Contre cet instinct de race, toutes les tendances systématiques échoueront, à moins que ces tendances ne réclament rien au-delà de certaines réformes dans la langue et la recherche de l'expression. En dépit des harmonistes et des sonoristes, l'Italie mélodique subsistera toujours, les compositions de l'heure actuelle ne permettent point à ce sujet l'ombre d'un doute. Contre cet éclectisme modéré, intelligent, les portes du wagnérisme ne prévaudront pas, et pour ma part je m'en réjouis, car il convient que la cause

du chant et de la mélodie soit maintenue; s'appuyer sur une école, avoir derrière soi des traditions, est un avantage qu'on ne déserte pas; quelle force pour l'avenir qu'un grand passé!

L'Italie d'aujourd'hui reste fidèle au sien, tout en regardant du côté de l'Allemagne, et c'est de cet ordre d'idées que lui viendra sa renaissance musicale. Il n'en est pas moins curieux de voir la ballade de Bürger servir de thème à des compositions académiques. Aux temps de Donizetti et de Mercadante, on se contentait d'en faire des opéras dans le vieux style; on ne veut aujourd'hui que des commentaires symphoniques, des *illustrations* d'un texte littéraire par la musique. Ainsi va le monde; le centre de gravité se déplace et quitte le midi pour sauter au nord. Quand je pense qu'il y a un siècle environ des hommes comme Goethe sacrifiaient Mozart à Jomelli! « Le souvenir est encore vivant à Stuttgart de la brillante période du duc Charles où Jomelli dirigeait l'Opéra, et ceux que ce dieu de l'harmonie ravissait d'enthousiasme n'ont que dédain pour notre musique et notre chant. » L'Allemagne à cette époque faisait bon marché d'elle-même, uniquement préoccupée qu'elle était de l'Italie; elle avait Mozart, qu'elle trouvait « plein de rudesse, » et se prosternait devant Jomelli, « ce dieu de l'harmonie. » De nos jours, c'est tout le contraire; ce chant, jadis l'objet de toutes les idolâtries, c'est justement ce qu'on reproche à l'Italie en lui disant : « Amendez-vous et venez chez moi vous mettre à l'école. » Et l'Italie d'accepter le rapprochement, mais en personne avisée et prudente, et tout en se promettant bien qu'il y aura concordat. C'est du moins là ce qui ressort des intéressantes études auxquelles ces concerts cosmopolites de l'exposition nous permettent de nous livrer. L'Italie ne faillira point à son passé, elle aura beau lier commerce avec l'Allemagne, on la reconnaîtra toujours à ses qualités comme à ses défauts.

Parler de ces orchestres qui nous visitent en ce moment, c'est aborder le chapitre des qualités. Commençons par l'orchestre de la *Scala*, le premier en date : de l'entrain, de la bravoure en même temps que la précision la plus correcte, une attaque à tout emporter, et dans le détail un art de nuancer qui vous enchante, une sûreté de jeu qui se communique à l'auditoire et double la jouissance! La volubilité de ces professeurs dans l'ouverture du *Matrimonio* tient du prestige; cette musique suave, élégante, exquise, ils ne se contentent pas de vous la dire, ils vous en donnent jusqu'au dessin, ils vous en tracent l'arabesque divine du bout de leurs archets, car, soit dit en passant, tout ce qui est beau pour l'oreille est également beau pour les yeux, et, saisie au vol par le crayon, traduite, interprétée sur le papier, une phrase de Mozart, de Cimarosa, de Bellini produira des croisemens de lignes d'un aspect charmant. Mais comme ces gens-là savent chanter! Écoutez-

les dans l'ouverture de *Zampa* se prendre au motif religieux qui succède à l'orgie entraînante du début; à cette émotion sainte, à ce pathétique, un vague mysticisme vous pénètre, il vous revient un vague souvenir du XIe chant du paradis dantesque, vous avez des visions de sanctuaire que l'orgue emplirait d'harmonie et dont les vieux murs croulans seraient peints par le Giotto ou le Giottino. Je doute que cette magnifique symphonie d'Hérold puisse rencontrer une exécution plus brillante à la fois et plus émue. Je l'avais entendue quelques jours auparavant à l'un de nos concerts officiels, je l'ai entendue depuis aux Tuileries pendant la fête du 30 juin, mais sans éprouver nulle part ce sentiment de perfection atteinte. Les mêmes honneurs ont été rendus par l'orchestre de la *Scala* à l'ouverture de *la Muette*, un autre chef-d'œuvre en train de devenir national parmi nous. A défaut d'hymnes patriotiques, voilà au moins deux ouvertures bien françaises, et c'est avec un certain dilettantisme mêlé d'orgueil qu'on les retrouvait partout sur son passage au milieu des réjouissances publiques de cette fête, exceptionnelle à tant de titres, et dont la musique, avec ses orphéons et ses orchestres, a singulièrement rehaussé l'éclat.

Je voudrais n'offenser aucun scrupule et m'explique parfaitement que tout le monde n'aime pas *la Marseillaise*, mais je voudrais en même temps, au nom des droits de l'esthétique, plaider les circonstances atténuantes en faveur d'une inspiration incomparable et qui, chaque fois qu'on essaiera de la remplacer, tuera d'avance dans son germe l'œuvre du malencontreux compositeur. Il y aura toujours quelque prudhomie à prétendre reconstruire dans le silence du cabinet une de ces sublimités inconscientes et presque anonymes qui sont à un moment historique le cri échappé des entrailles d'une nation. M. Gounod, qui excelle à blaireauter sur vélin de la musique d'art, semble possédé d'une passion vraiment désespérante pour ce genre de composition tout de sentiment et tout en dehors. Comme jadis, en écrivant *Gallia*, il s'était imaginé doter son pays d'une sorte d'épopée musicale, il nous a donné pour les fêtes de cette année sa cantate de *Vive la France!* M. Gounod fait des chants patriotiques un peu comme le dentiste Capron, dont parle Voltaire, faisait des Pensées de La Rochefoucauld, il orchestre à grand bruit un *Vive la France!* d'occasion qu'il replacera plus tard dans quelque *Polyeucte*, et, pour prix de ce troubadourisme, aussitôt la petite chanson terminée, l'orchestre et les orphéons en masse, autrement dit huit cents exécutans, entonnent le chant immortel de Rouget de l'Isle, qu'on acclame irrésistiblement :

C'est la moralité de cette comédie.

Après l'orchestre milanais de la *Scala*, nous avons eu l'orchestre

des concerts populaires de Turin; puis sont venus les Anglais, dont nous parlerons tout à l'heure. Rien de plus intéressant que ces sortes de défilés qui, sans qu'il nous en coûte le moindre dérangement, vont nous renseigner sur l'état actuel des esprits. Ainsi cette tendance au drame symphonique déjà signalée chez l'auteur du poème musical de *Lenore* reparaîtra à nos yeux plus systématiquement accentuée dans les intermèdes écrits par M. Manicelli pour une tragédie de *Cléopâtre*. C'est de la Cléopâtre courtisane et triomphante que le compositeur semble surtout s'être inspiré dans son ouverture; j'entends bien au début un furieux branle-bas de trompettes et de grosse caisse, mais je passe et me hâte de saisir au vol comme un divin papillon qu'elle est la ravissante phrase qui s'en dégage : toutes les montagnes en mal d'enfant n'accouchent pas d'une souris. Comme rythme et combinaison de timbres, c'est d'une nouveauté, d'une distinction exquises. A peine ai-je besoin d'ajouter que cette architecture rompt ouvertement avec l'ancienne, ce qui sans aucun doute a son avantage, attendu qu'il faut être *poncif* le moins possible, mais ce qui en définitive n'est point tout, ainsi que nous l'a démontré surabondamment, deux morceaux plus loin, l'ouverture de la *Sémiramide*, capable, sous son vieux moule rossinien, de défier, par la grandeur et l'étonnante majesté de son portique, maint palais fameux dont s'enorgueillit la forme moderne. Et d'ailleurs où voyons-nous aujourd'hui qu'il existe en musique une forme? le but suprême n'est-il pas de n'en point avoir? Haydn, Mozart, ont une architecture saisissable au premier coup d'œil dans son ensemble et son harmonie; Beethoven, même vieillissant, obéit à d'imprescriptibles lois de symétrie, et le rossinisme d'autrefois, tant décrié pour ses *fioritures*, correspond au style orné, fleuri des Corinthiens. D'architecture musicale, mais il n'y a pour n'en point avoir que les grands hommes de ce temps! Un fût de colonne ici et là, un chapiteau soigneusement ouvré, des fragmens, des mosaïques de sonorités, des minuties cousues les unes au bout des autres, voilà où nous en sommes! Élargissez, variez, changez les formes, mais pour Dieu qu'une ouverture soit une ouverture, et qu'une suite pour orchestre ne s'intitule plus un opéra, car il faut qu'un art ait son architecture, et mieux vaut, en désespoir de cause, conserver l'ancienne que de n'en point avoir du tout.

Il est possible, ainsi qu'on l'a prétendu, que M. Luigi Mancinelli soit un Massenet italien, mais alors ce serait un Massenet ayant des idées. Des intermèdes écrits pour la tragédie de *Cléopâtre*, l'orchestre populaire de Turin ne nous en a fait entendre que trois : *l'ouverture, l'andante-barcarolle, la marche*. En dehors de cette partie, toute dans la lumière de l'amour et du triomphe, il en est une autre dramatique et sombre et qui se compose d'une sympho-

nie intitulée : *la Bataille d'Actium*, d'un *scherzo-orgie*, et d'une *marche funèbre*. Représentée à Rome, au théâtre Valle en 1877, la *Cléopâtre* de M. Pietro Cossa valut au jeune auteur de ces intermèdes un succès d'enthousiasme que les applaudissemens du public parisien viennent de ratifier. M. Mancinelli n'a pas trente ans, et déjà sa renommée commence à compter. Qui l'empêche de pousser dès aujourd'hui son succès plus loin et de compléter l'aventure; après avoir si brillamment écrit des intermèdes pour la tragédie d'un autre, pourquoi ne ferait-il pas de cette tragédie un opéra : sa *Cléopâtre?* Un tel sujet, si beau qu'il soit, ne dépasse ni son talent ni son inspiration; il a l'éclat et la richesse de l'instrumentation moderne, il a le savoir et l'instinct du style; c'est assez pour que Shakspeare et la Grande-Reine lui viennent en aide.

Tout le monde connaît le triste rôle que notre musique française joue au Trocadéro; il n'y a malheureusement pas d'illusion à se faire là-dessus. Mais si nos concerts symphoniques n'éveillent aucun intérêt, que dire de ce qui se passe pour nos matinées de *musique de chambre*, hélas! bien autrement délaissées toujours par suite de la mauvaise organisation des choses? Se figure-t-on des séances de quatuor uniquement ravitaillées par nos propres ressources, qui sont, chacun le sait, des plus modiques en ce genre? Exclure délibérément de la partie Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Schumann, etc., c'était non pas ouvrir aux nôtres un plus libre espace, mais de gaîté de cœur créer le vide. Pour quelques œuvres vraiment distinguées que nous possédons en musique de chambre, les Italiens, les Allemands en comptent des centaines. Eux présens, les matinées eussent pris un intérêt, une variété dont nos compositeurs auraient profité tout les premiers. Au lieu de cela qu'arrive-t-il? La salle est déserte, et des noms assurément recommandables, mais sans attrait pour le public, sont à demeure sur l'affiche. Dès l'abord de cette *Salle des Conférences*, le froid vous gagne; impossible d'imaginer un local répondant moins à cette idée de plaisir discret et commode, d'honnête et parfait confortable qu'éveille au cœur d'un dilettante pratiquant ce simple mot de musique de chambre ! On se croirait dans le vestibule abandonné d'un hôtel des ventes. Des murailles nues, des chaises de paille, une estrade que recouvre à peine un maigre tapis; c'est délabré, c'est lamentable! On se tait pourtant, on écoute par respect pour les artistes d'un si beau courage qui apportent à l'interprétation d'œuvres souvent médiocres la même ardeur et le même soin scrupuleux qu'ils mettent à jouer du Beethoven. Heureusement parmi les compositions qui se succèdent toutes ne se ressemblent pas, et, si l'on en compte tant et plus d'insignifiantes, il faut en citer quelques-unes de remarquables, et tout de suite, en première ligne,

le trio inédit de Castillon, un musicien de race celui-là, qui, tout gentilhomme qu'il était, savait son affaire et partait pour devenir un maître quand la mort brusquement l'arrêta. — N'oublions ni l'*andantino con moto* du quatuor de M. Dancla, ni les pièces pour piano à pédales de M. Ch. V. Alkan exécutées par l'auteur, et tenons compte à M. Widor de son trio pour piano, violon et violoncelle. L'*andante* surtout mérite nos meilleurs éloges; c'est dessiné, conduit à la Schumann, et quel sentiment, quelle mélodique simplicité dans le thème! Ajoutons que l'interprétation était ce qu'on peut rêver de plus parfait, M. Widor jouait la partie de piano en virtuose irréprochable, et le premier violon s'appelait Maurin, c'est-à-dire la sûreté, le *phrasé*, le brio, l'autorité en personne. Par momens et pour la vigueur de l'attaque, ce coup d'archet-là vaut un coup de sabre. Il y a aussi bien du talent dans les compositions de M. H. Gouvy (quatuor à corde op. 56, trio en si bémol). C'est du Mendelssohn un peu effacé et d'un romantisme doux, rêveur, modéré, toujours sympathique, avec beaucoup de savoir et d'intelligence du procédé instrumental. M. Gouvy doit avoir énormément expérimenté, il a composé des cahiers de *lieds* comme Schubert, des symphonies comme Mendelssohn, des quatuors comme Cherubini, et je ne m'étonnerais pas qu'il tînt en portefeuille un assortiment d'opéras; toujours est-il que ses ouvrages font la ressource de ces concerts petits et grands du Trocadéro.

Les Anglais à leur tour sont venus et nous ont donné trois séances des plus intéressantes. Ce n'est plus avec eux, comme avec les Italiens, simplement de la musique comparée, c'est de l'ethnographie. L'Anglais ne se contente pas de prêter de l'attention à ce qui en mérite, il y apporte toute son attention et fait en conscience tout ce qu'il fait. Ouvrez le *Times* d'un de ces jours passés, vous y trouverez la *Carmen* de Bizet discutée avec le même sérieux et la même abondance que le traité de Berlin. Au milieu de la préoccupation politique universelle, deux colonnes en petit texte, — quelque chose comme six colonnes d'un grand journal français, — consacrées à l'étude approfondie d'un opéra-comique : d'un côté lord Beaconsfield avec son énorme discours apologétique, de l'autre la dernière création d'un pauvre jeune maître mort naguère, et la même flamme pour les deux sujets, la même passion pour *Carmen* que pour « la route des Indes ; » tout cela traité avec un sérieux qui donne à réfléchir aux pays qui se croient artistes pardessus tout et qui peut-être ne le sont que trop! Ces auditions, véritable étude de mœurs nationales, vous saisissent par leur caractère d'impersonnalité. Nul ne prend le public à partie, et ne songe à se mettre en valeur aux dépens du voisin, il n'y a que le maître qui compte, et quand ce maître est mort depuis deux ou trois

siècles, on l'étudie pendant des années, des générations s'usent à compulser des textes et des traditions, et ce qu'on nous fait entendre est le dernier mot, la loi et les prophètes. Quant au goût du public, il n'a rien à voir là dedans; si le public ne sait point apprécier ce qui est beau et grand, tant pis pour le public, il ne lui sera fait aucune concession; libre aux autres d'entrer en coquetterie avec leur auditoire, l'artiste anglais est une sorte d'interprète juré qui ne peut s'écarter de son texte. N'oublions pas que de temps immémorial la musique marche de pair en Angleterre avec l'église et la foi. On est à l'université docteur en théologie, en droit et en musique. Avec la Bible vient l'orgue; et le chant forme partie intégrante du culte, le chant de tout le monde, entendons-nous bien, ce qui dès les premiers jours de la réforme devait multiplier les réunions musicales et servir de point de départ à tous ces petits centres provinciaux où les œuvres de quelques illustrations nationales reparaissent perpétuellement avec une monotonie désolante. Oui, tout cela finit par être ennuyeux, assommant, je vous l'accorde, et cette continuelle absence de l'orchestre vous devient insupportable. Ces cent cinquante voix qui n'en font qu'une m'agacent à la longue par leur absolue perfection, et mon imperfection à moi réclame un signe d'individualité quelconque, fût-ce même une fausse note. C'est froid, très froid, parce que c'est impersonnel; mais il faut avoir entendu les *pianissimo* des chœurs dirigés par M. Leslie pour savoir ce que c'est que cette immense voix collective. Vous diriez une gigantesque harpe éolienne; et, chose curieuse, les qualités qui manquent aux solistes se rencontrent amplement dans l'être collectif. Les chœurs ont de l'énergie, de la rudesse, de la variété, de l'imprévu, tandis que le chanteur, lorsqu'il se manifeste isolément, vous laisse à désirer tout cela. Voix superbes pourtant et d'une égalité merveilleuse, belles surtout de leur jeunesse, de leur santé, et, comment rendre ici mon impression? de leur contact immédiat avec la nature, fortes, pures, aérées, mais sans chaleur; la note vient comme elle vient, elle n'est jamais saisie, elle *coule*, n'est jamais attaquée, et par instans on se prendrait à regretter l'affreuse *maestria* d'une Thérésa ou la rauque sauvagerie d'une Galli-Marié, regret malsain, je n'en disconviens pas, mais que forcément la monotonie vous inspire et que jadis exprimait si bien cet homme d'esprit qui demandait un loup parmi les moutons de Mme Deshoulières. Parlez-moi du vieux Purcell et de son cri de guerre (*come if you dare*) : ce chant de défi écrit vers 1680 vous en apprendra plus sur Händel et sa vraie provenance que toutes les théories philosophico-historiques du savantissime docteur Chrysander. Händel se rattache à la période cromwellienne bien autrement qu'à la Germanie natale. Ce *roi Arthur* est le père de *Josué* et des

Macchabées, et les Anglais ont cent fois raison de revendiquer cette gloire comme nationale, même inspiration, mêmes procédés, même phraséologie. Händel n'est point tant Allemand qu'on se le figure. Conservons-lui la perruque in-folio des électeurs de Hanovre, mais si nous voulons avoir sa vraie et vivante image, accoutrons le bonhomme de la cuirasse des *Roundheads*.

Il y a dans la voix des femmes anglaises une particularité à signaler : ces voix dépourvues de passion se distinguent par une sentimentalité *sui generis*, elles ont je ne sais quoi de rêveur, de plaintif et d'abstrait, un charme mélancolique et doux que notre spirituelle voisine de stalle appelait : le *lacrymæ rerum*. Vous songez à la Desdemona de Shakspeare assise sous les saules, mais sous les saules de l'humide Angleterre ; au pays vénitien, il n'y a point de saules, et la déchirante complainte de Rossini n'est pas faite pour les voix de Mme Mudie et de miss Fanny Robertson, toutes deux gracieusement douées de ce don sentimental, comme vous en aurez la preuve si vous les entendez dans les compositions de M. Sullivan. Le passage à Paris des orchestres italiens nous avait révélé M. Mancinelli, et, toujours grâce à notre exposition, nous connaissons à présent M. Arthur Sullivan, un des compositeurs anglais les plus en vue, le Gounod britannique si vous aimez les termes de comparaison. Son chant triomphal, se couronnant par un verset du *Te Deum*, est une page écrite d'un style large et bien moderne avec des explosions à tout enlever; vous y sentez le musicien habile à manier les voix et l'orchestre et capable de grands effets. Ces trois auditions ont eu lieu sous les auspices du prince de Galles, dont l'activité personnelle ne se dément pas. Nous savions du reste et de longue date combien la musique est placée haut dans cette maison royale d'Angleterre. Je laisse à ceux qui ont eu l'honneur d'être les ministres de la reine Victoria et de lire sa correspondance le soin de dire quel homme d'état se dérobe sous le voile de l'auguste veuve, mais ce qu'il m'est permis d'affirmer, c'est que Meyerbeer avait coutume de parler d'elle comme d'une musicienne et d'une esthéticienne hors ligne, et Meyerbeer, si courtisan qu'on lui reproche d'avoir été dans sa vie publique, ne ménageait pas les princes quand il les jugeait entre amis. Il les avait tous plus ou moins fréquentés, se plaisait en leur compagnie et même jusqu'à l'excès, oubliant comme Goethe et Cuvier sa propre grandeur pour se soumettre aux classifications d'un cérémonial ridicule; mais le diable n'y perdait rien, et, tout en rendant justice et respect à qui de droit, en saluant le mérite et la compétence sur le trône, l'auteur du *Prophète* ne négligeait pas l'occasion de s'égayer aux dépens de ces rois et reines de féerie qui n'aimaient que la musique d'*Orphée aux enfers*, et auraient voulu chasser les cuivres de l'or-

chestre parce que les cuivres « effraient aux revues les chevaux de troupe. » Ces goûts de la reine d'Angleterre pour les beaux-arts, tous ses enfans les partagent à divers titres, et le duc d'Édimbourg a déjà pris rang parmi les bons violonistes classiques de son pays. Nous ignorons trop sur le continent cette vie musicale des hautes classes en Angleterre où l'*amateur* a toujours fait grande figure. En 1784, lors de la première « commémoration de Händel, » en présence du roi George III, Mme Joshua Bates, femme d'un très riche banquier, reçut du comité du festival la somme de 3,000 livres sterling (75,000 fr.) pour chanter trois fois, ce qu'elle fit, — ayant à côté d'elle la Mara, — avec un succès resté légendaire dans les fastes du dilettantisme britannique. J'ai rencontré là il y a quelques années des sociétés composées de jeunes gens du plus grand monde, les *Wandering Minstrels* par exemple, qui parcouraient la province et se faisaient entendre au profit d'œuvres de bienfaisance. Les choristes de M. Leslie ne se réclament d'aucune accointance avec le *high life*, ce sont tout simplement de braves gens de la petite classe moyenne qui, en temps ordinaire, vouent à la musique les loisirs gagnés par d'autres travaux et qui, par ce festival européen que notre exposition met en branle, sont venus sans marchander leur peine et leurs études, n'ayant en vue que l'amour-propre national et la plus grande gloire de leur excellent chef.

Autant chez les Anglais la discipline contribue à produire les grands effets de sonorité, autant chez le *Tsigane* prévaut la personnalité, une personnalité collective sans doute, puisque nous sommes en présence d'un orchestre, mais tous y vont de leur propre ardeur et c'est la force magnétique et non la règle qui conduit le bal. Faire jouer au *Tsigane* de la musique qui n'est point sa musique à lui, le faire jouer à toute heure et partout, c'est transformer un jaguar en chien d'aveugle. Ces nomades-là ont la grâce sauvage et la bondissante agilité du fauve avec des effusions de tendresse et de mélancolie navrantes et par-dessus tout, au plus haut degré, la musique instinctive. Prenez une bande de première force, et quand vous vous êtes mis en rapport avec elle, jouez-lui un morceau qu'elle n'ait jamais pu entendre, mais où prédomine un rythme, une mélodie bien caractérisés, vous verrez aussitôt toutes ces physionomies s'émouvoir en travail d'assimilation, puis après un instant, au signe du chef, votre morceau prendra vie et vous reviendra tout entier orchestré et lancé d'un entrain infernal. Avant de rencontrer les *Tsiganes* à l'exposition, nous les avions entendus à l'ambassade d'Angleterre lors de la fête donnée en l'honneur du prince de Galles et cette fois dans des conditions d'encadrement et de pittoresque bien autrement favorables.

Au milieu du brouhaha des salons et de tant de bruits *civilisés*

qui les emplissaient, l'oreille de loin en loin percevait comme un cri de détresse, comme un appel discordant auquel rien ne répondait. Cela partait d'un buisson de verdure, d'une sorte de sapinière improvisée dans la cage du grand escalier; qu'était-ce que ces âpres et plaintifs échos ? tout le monde se le demandait, quand une curieuse, bientôt suivie de plusieurs autres, imagina d'aller y voir. « Ce sont les Tsiganes hongrois ! » dit une voix. Ils étaient là cachés sous les mélèzes et s'escrimant à jouer à leur manière une valse de Strauss. — Non ! pas cela, mais un *tsardasch*, réclame un amateur mieux avisé. — La valse terminée, on passe au *tsardasch*, et je vois encore un jeune dilettante franchir d'un bond les premières marches de l'escalier en s'écriant : « On se croirait à Pesth ! » A ces simples mots, mais électriques pour le chef d'orchestre et ses musiciens, ils se mirent à jouer leur musique, mélodies étranges, enfiévrées, qu'un enthousiasme frémissant accueillait ; peu à peu la foule attirée malgré elle s'était amassée, et le grand escalier ne tarda pas à présenter l'aspect d'un tableau de Véronèse. Quels sons tirait des cordes l'âpre morsure de ces archets diaboliques, je n'essaierai pas de vous le dire ; on était vaincu, entraîné; l'évocation avait eu lieu et le démon y répondait, car pour enlever d'un coup tous ces musiciens instinctifs de la puszta, il avait suffi d'une âme vibrant à l'unisson et les comprenant. Le nom de la patrie absente, un regard sympathique, toute la magie était là. Et alors celui qui avait prononcé le mot de Pesth me rappela que la dernière fois que nous les avions entendus ensemble c'était à la veille de Sadowa, au *Schützenhof* de Pesth, où Gyula Andrassy, le chancelier actuel d'Autriche-Hongrie, distribuait avec le plus bel entrain des quartiers de poulets frits aux danseurs et s'écriait en écoutant la bande de Fargasch que sa joie d'entendre de nouveau cette musique le dédommageait des dix années d'exil qu'il venait de faire. Aujourd'hui Gyula Andrassy, de concert avec M. de Bismarck, règle à Berlin les destinées de l'Europe, et ses amis les Tsiganes sont chez nous jouant leurs *tsardasch* pour le prince de Galles et nos bons Parisiens.

On se demande ce que devient au milieu de tout cela notre Société des concerts du Conservatoire, elle qui devrait donner l'exemple et montrer la première aux étrangers ce que nous sommes et savons faire ? Partout règne la plus noble émulation, de tous côtés les orchestres nous arrivent, c'est à qui, bravement et loyalement, prendra part à ce grand concours orchestral auquel le Trocadéro sert de théâtre, et le Conservatoire, au lieu de se mettre à la tête du mouvement, reste chez lui, sa grandeur l'attache au rivage. Cependant, pour si grand seigneur qu'on se tienne, ce n'est point se commettre que d'accepter une fois tous les dix ans la lutte avec les premiers

orchestres de l'Europe; dédaigneuses ou non, ces abstentions-là finissent toujours par nuire à qui affecte de les pratiquer. Nous préservent les dieux immortels de méconnaître un seul instant la supériorité proverbiale de notre orchestre du Conservatoire, c'est au contraire parce que cette gloire nationale nous est chère que nous aurions voulu la voir mise à l'abri de la médisance. Car en définitive tout le monde n'a pas les mêmes raisons que nous autres Français de s'incliner devant ce principat. C'était le cas ou jamais de le faire consacrer, et de très haut, par l'Europe entière. Mais pour cela il eût fallu accepter courtoisement la lutte que les autres nous offraient et venir au combat avec des armes qui fussent égales. Est-ce donc là ce qui se passe? L'état construit une immense salle spécialement destinée à ces concours internationaux, et, tandis que les artistes étrangers s'empressent de répondre à son appel, les nôtres, — et les meilleurs d'entre les nôtres, — restent chez eux et s'y claquemurent au risque de faire dire qu'ils redoutent les changemens d'atmosphère, comme si les violons et les trombones couraient risque de s'enrhumer en passant de la serre chaude de la rue Bergère au grand air du Champ de Mars. Admettons que l'acoustique de cette vaste nef du Trocadéro ne soit point sans reproche : pourquoi l'orchestre du Conservatoire ne se soumettrait-il pas à des conditions que les orchestres de Milan et de Turin affrontaient hier, que ceux de Londres ou de Vienne affronteront peut-être demain? pourquoi se ménager ainsi tous les bénéfices et se calfeutrer ainsi dans son *home*, s'y dorloter, en laissant les autres essuyer les plâtres? Est-ce de bonne guerre cela, est-ce simplement de l'hospitalité? Ce que vaut l'orchestre du Conservatoire quand il joue Beethoven devant son public émérite de la rue Bergère, nous le savons depuis trente ans : l'occasion n'était-elle pas venue pour lui de s'espacer enfin, de s'aérer, de montrer aux hérétiques, s'il en existe, que tous les répertoires sont à sa convenance, comme toutes les salles, et que, quel que soit le terrain où ses rivaux l'attirent,

Qu'on le défie en grec, prose, vers ou latin,

il est prêt à ramasser le gant sur place, ne redoutant rien, ni des dispositions d'une assemblée plus nombreuse et moins favorablement prévenue, ni des conditions plus ou moins ingrates du local. On connaît le mot d'Auber sur Félicien David au milieu de l'enthousiasme provoqué par la symphonie du *Désert :* « Attendons qu'il descende de son chameau. » Peut-être bien le monde s'attendait-il aussi à voir l'orchestre du Conservatoire saisir cet à-propos de l'exposition pour sortir de son stradivarius, et pendant quelques jours se mêler au train de la vie commune, faire à l'exemple des orchestres de Milan et de Turin, et tout bonnement, tout bourgeoi-

sement, jouer nos maîtres, nos petits maîtres : *coram populo*. Jouer les ouvertures de *la Muette* et de *Zampa*, jouer même du Boïeldieu, c'est assurément un grand effort; mais en somme cela n'arrive guère que tous les dix ans, et l'on n'en meurt pas. Il est vrai que le ministre des beaux-arts, loin de contredire à cette attitude absolument inopportune, mettait toutes ses grâces à l'encourager : « Ne vous dérangez pas, messieurs, restez chez vous, je vous amène tout mon monde. » N'est-ce point du dernier galant : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » M. Bardoux vient de trouver sa variante à ce mot charmant de notre histoire, et, pirouettant sur ses talons, il s'écrie, la rose à sa boutonnière : « Messieurs les Français, jouez les derniers, ou plutôt ne jouez pas du tout. » Nous avions sous la main la Société des concerts du Conservatoire, et comme c'était le plus bel atout de notre jeu, nous l'écartons ingénieusement. « L'Europe vous attend au Champ de Mars, la France, qui fait appel à toutes ses forces nationales, compte sur vous, ne bougez pas, voici mes invités; seulement, pendant qu'ils prennent des sorbets, tâchez, je vous prie, de les divertir un peu en leur jouant quelques bagatelles de votre répertoire! » Comment M. le ministre des beaux-arts n'a-t-il pas compris que dans les circonstances où nous sommes la meilleure manière d'honorer la Société des concerts était de lui confier publiquement le soin de représenter la France dans ce grand concours instrumental?

J'admets que des artistes tels que ceux-là échappent à toute admonestation, mais en supposant des répugnances que d'ailleurs on ne s'expliquerait pas, j'ai peine à croire que l'argument patriotique n'en eût point eu raison. Toujours est-il qu'en présence d'une abstention si fâcheuse le premier devoir qui s'imposait au ministre était de réagir, et que la situation réclamait autre chose que des fadaises débitées la bouche en cœur. Le Conservatoire a perdu là une belle occasion de s'affirmer et le ministre une occasion meilleure de témoigner de son aptitude à diriger les corps placés sous sa dépendance. Mais on ne peut songer à tout, et, quand d'illustres desseins vous préoccupent, il est très naturel que certains détails vous échappent. M. Bardoux n'envisage, lui, que les grandes lignes, il entend « relever le niveau de l'art, » et, pour commencer les réformes par le Conservatoire, il s'adresse à la commission du budget et lui demande les fonds nécessaires pour créer... quoi? devinez, je vous le donne en mille, une chaire d'esthétique! Une chaire d'esthétique au Conservatoire, voilà ce que Shakspeare appellerait du caviar pour le peuple! Est-ce avec d'abstraites définitions du beau musical que se forment les Nourrit, les Levasseur, les Duprez? L'esthétique! Demandez un peu à M. Faure ce qu'il pense de cet oiseau-là et de son ramage. J'ai connu dans ma vie de très

grands chanteurs qui avaient des clartés sur tout, Nourrit que je viens de nommer, par exemple; mais ce n'est point parce qu'il raisonnait de son art qu'il était un grand chanteur, et ni Garcia, ni Rubini, ni la Malibran, ni la Sontag, n'ont jamais rien compris à tous ces trésors d'idéalités que dépensaient à leur sujet les Stendhal, les Vitet et les Mérimée. D'Alembert l'a dit et bien dit : « Aux musiciens à faire de la musique, et aux philosophes d'en discourir. » Laissons les choses être ce qu'elles sont et ne confondons point la pratique avec la théorie. C'est bien assez d'une chaire d'esthétique au Collège de France. Plusieurs même prétendent que c'est déjà trop. — Cette fois d'ailleurs l'invention n'a pas même le mérite de la nouveauté, car cette place ou plutôt ce prétexte à sinécure existait il y a quelques années et elle avait pour titulaire un aimable compositeur d'opéras-comiques, M. Eugène Gauthier, mort récemment. Ce cours, je dois le dire, n'attirait qu'un fort mince auditoire : *rari nantes*, et les élèves de la maison y brillaient surtout par leur absence. Ajouterai-je qu'on n'y parlait jamais d'esthétique? L'auteur, homme d'esprit, mais d'une compétence au moins douteuse en si doctes questions, se sauvait par les plus amusantes supercheries. Ne pouvant être profond, il tâchait d'être aimable, il évoquait les Jeux et les Ris à défaut des Muses. C'est ainsi qu'il nous fut donné d'apprendre toute sorte d'historiettes badines sur l'ancien *Feydeau*. La science du beau, les rapports de l'esthétique et de la métaphysique, l'αἴσθησις étaient le moindre de ses soucis; il ne vous enseignait rien du beau dans la musique, mais en revanche il vous initiait aux mœurs privées de Dalayrac, de Nicolo Isouard, de Martin et d'Elleviou, et vous racontait les amourettes de la Saint-Aubin, un peu comme ce marquis de Châteauneuf qui, ne sachant comment s'y prendre pour parler à son public de la *Mécanique céleste*, lui disait que M. de La Place avait deux goussets à sa culotte et portait, selon la mode d'alors, deux grosses montres à breloques qui n'allaient jamais d'accord. Soyons sérieux, et si nous jugeons utiles certaines réformes, n'y procédons qu'avec méthode. L'Italie a de tout temps été célèbre par son enseignement. Le Conservatoire de Milan y tient encore sa place, et nous connaissons à Florence tel professeur capable d'en remontrer aux plus habiles. Que M. Bardoux envoie là des hommes en état de recueillir des informations pratiques et de l'éclairer à leur retour. Mais qu'il se modère, qu'il laisse l'inspiration aux artistes et à Prudence ses enchantemens; un ministre n'a pas besoin d'avoir une idée par jour. Des chaires d'esthétique et d'histoire au Conservatoire! Mais soignez donc vos classes de solfège qui en ont grand besoin; cela vaudra mieux.

HENRI BLAZE DE BURY.

LA
TRANSMISSION DE LA PAROLE

LE PHONOGRAPHE
LE MICROPHONE, L'AÉROPHONE

Les travaux scientifiques du Nouveau Monde présentent ce caractère spécial de toujours viser un but pratique et immédiat. Semblable au touriste traditionnel des Alpes, l'homme de science aux États-Unis marche droit vers le sommet qu'il s'est promis d'atteindre. Les détails de la route ne l'intéressent pas; il gravit la pente et ne regarde ni à droite ni à gauche. S'il arrive, il a fait une véritable conquête; s'il ne réussit pas, comme il n'a rien vu en chemin, ses efforts ne profitent à personne. Cette tendance, qui se retrouve, quoiqu'à un moindre degré, en Angleterre, est en opposition directe avec celle des physiciens de notre vieux continent. Ceux-ci, la plupart du temps, ne fixent pas à leurs entreprises un terme bien déterminé, et la route la plus large, le chemin le plus court n'est pas toujours ce qui les séduit le plus. Ils préfèrent les sentiers les moins tracés, et ceux dont les détours sans fin leur dérobent le but à tout instant et les mettent continuellement aux prises avec des difficultés nouvelles. Ils sont d'avance convaincus que tout travail suivi mène à coup sûr à un résultat. Ce résultat sera positif ou négatif, peu leur importe. Ils se sont imposé la tâche de collectionner des vérités, et les vérités, de quelque ordre qu'elles soient, profiteront toujours à la science. Si quelqu'un coordonne toutes ces abstractions et parvient à en tirer une application

vraiment pratique, on ne l'appellera pas un savant, ce sera un inventeur. Les savans, si l'on donne à ce mot le sens qu'on lui prête en France, n'ont pas l'idée, ni même le désir, de faire une découverte qui puisse être d'une utilité générale et immédiate. Si par hasard ils se permettaient cette dérogatiòn à leur ordre d'idées habituel, l'examen minutieux du premier phénomène qu'ils viendraient à rencontrer les attirerait en dehors de la route, et les absorberait souvent assez pour leur faire perdre de vue leur premier objectif. Rien ne leur échappe. Ils notent, commentent, publient les moindres circonstances et s'attachent à surprendre les lois les plus cachées et les plus modestes de la nature. Ce sont là des retards, soit. Mais ici aucun effort n'est stérile. Ceux qui voudront s'engager dans la même voie trouveront le chemin préparé, et pourront partir plus vite d'une limite moins reculée.

La cause déterminante de ces tendances opposées, chez les hommes de science des diverses nations, réside en partie dans la tradition, et beaucoup aussi dans les préjugés qui s'attachent à l'exploitation commerciale d'une découverte quelconque. Chez nous, si l'inventeur témoigne le plus profond respect pour le savant, celui-ci en retour ne professe pas, dans le fond de son cœur, une estime bien sincère à l'égard de l'inventeur. Depuis qu'il était disciple, le savant, même le moins rétribué, a toujours manifesté le dégoût le plus absolu pour ce qui touche à l'argent. Il lui semble honteux de chercher un bénéfice pécuniaire, un salaire, dans l'exploitation industrielle d'un principe qu'il a eu le bonheur de mettre au jour. Il livre généreusement ses idées à la foule, et se contente des récompenses toutes platoniques qu'il en peut retirer. De l'autre côté de la Manche, les manières de voir ne sont plus les mêmes, on trouve encore des savans, mais on rencontre aussi des savans inventeurs. Là, personne ne songe à reprocher à un homme d'accroître ses revenus par ses connaissances théoriques. Chaque Anglais est marchand, et ne peut mépriser celui qui exerce un commerce, quelle que soit la nature de ce commerce. La science n'est plus une noblesse, comme en France, comme en Allemagne; c'est un état, un métier comme un autre.

Mais, ainsi que l'idée de noblesse implique d'une façon nécessaire celle d'une distinction entre concitoyens, les aspirations de l'homme de science tendent à marquer une séparation regrettable entre deux grandes classes de travailleurs. Si le savant mésestime le commerçant, celui-ci, soit par dépit, soit par une réaction instinctive, ne se sentira pas à son aise devant celui-là. Leurs rapports seront toujours empreints d'une certaine gêne qui, si elle n'empêche pas la science de profiter sincèrement d'une donnée industrielle, pourra

faire que tel chef d'usine soit naturellement porté à affecter au moins peu de déférence pour les conceptions théoriques du savant. Le rôle de l'inventeur se trouve être justement de servir de trait d'union entre la science et l'industrie. Par son penchant à rechercher le côté pratique de toutes choses, l'inventeur saisit promptement ce qu'un principe en apparence abstrait peut recéler de ressources précieuses. Aussitôt il se met à l'œuvre, aiguillonné par l'ambition bien légitime de produire au jour une création de son esprit, et aussi par l'espoir d'arriver à une découverte dont l'exploitation puisse lui amener la fortune. En résumé, le savant prépare le terrain et pose les premiers fondemens, l'inventeur conçoit l'édifice, et l'industriel l'exécute.

En Angleterre, où ces distinctions dans les classes laborieuses sont moins tranchées qu'en France, on trouve souvent alliées dans le même esprit les qualités objectives d'un administrateur et les vues subjectives de l'homme de science. Mais ces facultés ne se confondent pas; les unes et les autres ont leurs heures. On peut voir, à Londres, quelques riches commerçans se livrer, dans les loisirs que leur laisse leur *office*, à des recherches de science pure. Nous pourrions citer des noms. Il n'est pas rare d'en rencontrer qui s'occupent d'astronomie avec passion, et qui possèdent de magnifiques instrumens d'observation.

Aux États-Unis, tout devient franchement un commerce. Si sur le continent nous avons trouvé des savans et en Angleterre des savans-inventeurs, dans le Nouveau Monde il n'y a guère que des inventeurs. Les traditions d'un peuple si jeune ne peuvent avoir de racines bien profondes, aussi ce qu'on pourrait appeler chez nous un noble préjugé n'a pas cours au-delà de l'Océan. L'idée de s'enrichir est dans tous les esprits. Il serait malaisé d'ailleurs de modifier cette tendance, qui est la conséquence naturelle de la faiblesse de l'instruction supérieure. La science n'a pas cherché à s'ériger en aristocratie; elle s'est épuisée dans la création d'un enseignement professionnel disproportionné. La méthode américaine est l'inverse de la nôtre. En France, en Allemagne, les écoles élémentaires sont des dépendances des grands centres d'enseignemens, elles s'échauffent aux rayons de ces derniers. Aux États-Unis, au contraire, c'est l'école qui doit arriver assez haut pour mériter le titre d'université. L'idée semble peu logique; c'est demander à une source d'arroser un sol placé au-dessus d'elle. Il en résulte une absence complète de haute culture intellectuelle. On sait bien où il faut s'adresser pour apprendre à gagner sa vie et à la rendre plus confortable; mais où enseigne-t-on à apprendre? Nulle part. Les esprits les plus distingués sont fatalement conduits, et c'est un

effet naturel de l'enseignement national, à considérer la vérité comme un moyen et non pas comme un but. Sauf un certain nombre de physiologistes dont les travaux présentent le caractère des recherches de science pure, on ne rencontre que des inventeurs ou des ingénieurs. Existe-t-il une loi de physique ou de mécanique dont la découverte soit due à un Américain? C'est que, dans ce pays, les résultats spéculatifs, quelque intéressans qu'ils puissent être, ne touchent personne. On veut des machines capables de gagner du temps et par conséquent de l'argent; mais l'on ne regarde pas aux moyens. L'invention est-elle exploitable, on organise une compagnie, on construit une usine et on vend. Si les acheteurs affluent, l'inventeur est un grand homme; dans le cas contraire, il n'en est plus question.

I.

Thomas Edison est peut-être l'exemple le plus frappant de notre époque d'un physicien prodigieusement fécond qui n'ait jamais tenté de recherches abstraites. Doté d'un riche laboratoire d'études par la *Western Union Telegraph company*, la compagnie télégraphique la plus puissante des États-Unis, il est libre d'entreprendre, sous ces généreux auspices, les expériences les plus coûteuses. Sa subvention est pour ainsi dire illimitée; il dispose donc de moyens matériels inconnus dans nos premières universités européennes. Et c'est à son seul mérite qu'il doit cette situation exceptionnelle.

Agé de trente et un ans à peine, Edison a déjà produit plus que ce qu'on eût été en droit d'attendre d'une réunion d'inventeurs de premier ordre. Sa découverte la plus récente, le phonographe, aurait largement suffi à illustrer son nom, si ses autres créations ne s'étaient déjà chargé de ce soin. Ce qui frappera certainement ceux qui nous suivront dans la présente étude, c'est que tout ce qui sort du laboratoire de Menlo-Park est en quelque sorte accompli. Comme Pallas sortit tout armée du cerveau de Jupiter, les appareils sortent tout conçus de la tête d'Edison. Graham Bell, qui n'est Américain que d'adoption, nous a fait assister à l'enfantement progressif de son téléphone, dans une communication adressée à la *Telegraph Engineers society* de Londres. Des tâtonnemens d'Edison, nous ne savons rien. Il n'a pas le loisir de s'attarder à faire le récit de ses labeurs. Le temps qu'il y consacrerait serait du temps perdu. Et pouvons-nous affirmer avec certitude qu'il ait passé par de bien longues recherches? Pour avoir parcouru tant de chemin déjà, à un âge si peu avancé, on doit posséder une jambe solide et ne pas faire souvent de faux pas. On concevrait avec peine comment il aurait

pu imaginer le *quadruplex telegraph*, l'*électro-motographe*, *le relais à résistance variable*, la *plume électrique*, le *téléphone à graphite*, le *thermoscope*, le *phonographe* et plusieurs appareils télégraphiques imprimeurs, s'il avait dû s'arrêter longtemps à chacune de ces conceptions.

Les productions d'Edison présentent un caractère de simplicité et d'intuition prodigieux. Toutes ses données pourraient être comprises par le premier venu. Il est inventeur d'instinct; il a en lui le don d'imaginer au moment voulu la disposition convenable et souvent définitive. Par-dessus tout, il a la foi. Combien est grand le nombre de savans qui n'auraient même pas tenté l'expérience du phonographe ou du téléphone, convaincus d'avance que le résultat en serait négatif! Edison et Bell ont eu le rare mérite d'avoir confiance, et l'expérience leur a donné raison de la manière la plus éclatante.

Nous avions annoncé, il y a déjà plus de six mois (1), qu'un appareil capable d'enregistrer les sons de la voix humaine était sur le point de faire son apparition. Cette prophétie, alors presque téméraire, s'est réalisée aujourd'hui. Plusieurs esprits distingués s'occupaient à la fois de trouver une solution de ce séduisant problème. C'est à l'Amérique que revient la gloire d'avoir présenté le premier phonographe, le seul encore pour le moment. Il est difficile de concevoir un appareil plus simple que celui d'Edison.

Personne n'ignore qu'une conversation peut s'entendre au travers d'un mur suffisamment mince. C'est que ce mur vibre sous l'influence de la voix par l'intermédiaire de l'air. Ces vibrations se communiquent dans la pièce voisine jusqu'aux oreilles des personnes qui s'y trouvent, et permettent à celles-ci d'écouter la conversation tenue de l'autre côté de la paroi. Le rythme plus ou moins compliqué des ébranlemens du mur est donc tout ce qui suffit pour provoquer sur le système auditif l'impression d'une phrase prononcée. Que ces ébranlemens soient produits par la voix directe, comme cela est le cas le plus ordinaire, ou qu'ils proviennent d'organes purement mécaniques, le résultat final sera toujours le même : on entendra le même discours. Plus mince est la cloison, plus élastique est sa matière, et plus courte est la distance qui la sépare de la personne qui parle, plus aussi sera grande l'amplitude de ses déplacemens. On se trouve ainsi amené, pour obtenir des déplacemens maxima, à se servir d'une petite membrane de métal de très faible épaisseur. Il faudra prendre, sur une surface mobile, l'empreinte des vibrations développées par la voix, et cette empreinte ser-

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

vira ensuite à en effectuer la reproduction artificielle. Voilà la méthode; il reste à trouver la disposition pratique. L'idée simple d'Edison a été d'employer la surface d'une substance malléable, l'étain, à conserver la trace des va-et-vient d'un style solidaire de la membrane vibrante. Tant que la membrane est au repos, la pointe trace un sillon léger et uniforme sur la feuille d'étain. Aussitôt qu'on vient à parler, la plaque entre en vibration, et le lit du sillon se ride par suite des pénétrations variables du style dans l'étain. Veut-on faire répéter à l'appareil la phrase ainsi gravée? Il suffira de replacer les choses comme au début de l'expérience d'inscription. On donnera à la surface malléable le même mouvement, de manière à obliger le style à parcourir de nouveau le même sillon. Mais cette fois il rencontrera sur sa route, et dans le même ordre, toutes les aspérités qu'il y a d'abord produites. Il devra donc se soulever devant chaque saillie et retomber dans chaque cavité, ce qui revient à dire qu'il sera animé d'oscillations identiques à celles que la voix lui avait fait subir. La membrane solidaire du style sera, en fin de compte, amenée à vibrer comme si quelqu'un parlait contre sa surface inférieure. Nous savons que cette condition suffit et que l'oreille percevra les phrases correspondantes au tracé.

Pour la commodité des expériences, la feuille d'étain enveloppe la surface d'un cylindre dont l'axe est fileté et tourne entre deux supports fixes lui servant d'écrous. La membrane présente son style contre un point du cylindre, et lorsque celui-ci est mis en rotation soit à la main par une manivelle, soit par un rouage d'horlogerie, le sillon décrit sur la surface d'étain prend la forme d'une hélice à spires resserrées. Cette disposition permet d'enregistrer d'une manière continue un grand nombre de mots sur une feuille d'une étendue relativement faible.

A vrai dire, la manipulation du phonographe exige une certaine pratique, et, les premières fois qu'on cherche à faire parler l'instrument, il est nécessaire de s'armer d'une forte dose de persévérance pour n'aboutir souvent qu'à de bien minces résultats. Les voix graves, un peu vibrantes, sont les plus favorables à une inscription facile, et si l'on prononce quelques paroles, très près de l'embouchure et sur le ton d'un commandement militaire, la réussite de l'expérience est presque assurée. Les syllabes dont le tracé se fait le plus profondément et dont la répétition est par conséquent la plus nette sont celles qui contiennent des R roulés. Parmi les voyelles, toutes ne s'inscrivent pas également bien. L'A et l'O donnent les meilleurs effets, puis ensuite l'OU et l'É. Mais l'U et surtout l'I semblent en quelque sorte s'évanouir dans ce transvasement du son. Il importe pourtant de dire que ces observations ne peuvent

être données comme des règles absolues; il arrive souvent en effet que la répétition plus ou moins satisfaisante d'une voyelle dépend de la syllabe dont elle fait partie, et de la nature de la consonne qui la précède ou la suit. L'S est, parmi les consonnes, certainement celle qui réussit le moins à se graver sur la feuille d'étain; mais, quoique absente, l'esprit la reconstitue presque toujours, d'après le sens de la phrase, si bien qu'il est quelquefois difficile de se rendre compte de sa disparition. Mais M. P. Giffard a indiqué une expérience très simple pour mettre ce fait en évidence. On récite devant l'appareil le fameux vers d'Andromaque :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes?

Puis on répète ce même vers une seconde fois, en ayant soin de ne prononcer aucun S. Lorsque le phonographe traduit à haute voix ces deux inscriptions différentes, il est impossible de les distinguer l'une de l'autre. Puisqu'on est certain que dans le second cas les S n'existent pas, on doit en conclure que dans le premier leur tracé ne s'est effectué que d'une manière tout à fait insensible.

C'est une impression vraiment saisissante que celle que l'on ressent la première fois que l'on entend parler le phonographe. Cette voix grêle, ce timbre légèrement métallique, ce ton nasillard, ce chant contourné de la phrase produit par un mouvement irrégulier du cylindre, — tout cela prête une vie étrange à ces organes mécaniques. Il semble qu'un esprit moqueur s'amuse à répéter en caricature tout ce qu'on vient de dire.

Dans la relation d'une visite à Menlo-Park, publiée par un journal de New-York, nous trouvons une liste au moins originale de toutes les applications possibles du phonographe. — C'est Edison qui parle : « Mon appareil, dit-il, peut être employé à apprendre la lecture aux enfans, et en général à enseigner sans le secours d'aucun maître une langue parlée quelconque. J'ai déjà cédé à une compagnie le privilège de ce genre d'application. Les phonographes que l'on destine ainsi à suppléer les instituteurs ont reçu préalablement sur une feuille métallique les tracés correspondant à toutes les voyelles, toutes les diphtongues et toutes les consonnes. Lorsque l'écolier veut entendre comment se prononce une lettre de l'alphabet, la lettre A par exemple, il presse un bouton sur lequel l'image de cette lettre est figurée, et l'appareil prononce aussitôt le son A. Si Stanley, ajoute Edison, avait pu emporter un phonographe dans ses bagages, il nous aurait présenté à son retour la collection des divers dialectes de l'Afrique centrale. Chaque fois qu'il se serait trouvé en présence d'une peuplade nouvelle, il lui eût été facile de faire parler un ou plusieurs individus contre la membrane, et de conserver

ainsi chacune de leurs syllabes pour toujours. » — Il est incontestable que même à l'aide du phonographe actuel, qui ne présente pas la perfection à laquelle il atteindra certainement, bien des questions de linguistique encore obscures seraient éclaircies, si ce merveilleux appareil eût existé depuis plusieurs siècles. Nous saurions par exemple de quelle manière les Romains prononçaient leur langue, si *dominus* se disait *dominous*. On voit que la phonographie mérite de prendre une place importante dans les études qui touchent à l'ethnographie, à l'histoire. C'est un précieux complément de la photographie. L'une parle aux yeux, l'autre à l'oreille, et avec les mêmes garanties de fidélité scrupuleuse.

Mais voici d'autres applications qui peuvent nous paraître, à nous qui ne sommes pas Américains, quelque peu prématurées. Écoutons l'inventeur : « Un maître dans l'art de la diction lira un roman de Dickens devant l'embouchure de mon phonographe, et donnera à chaque phrase, à chaque mot sa juste intonation. Au besoin, pour l'inscription d'un dialogue, un homme sera employé à donner les répliques d'un homme, une femme donnera celles d'une femme, et un enfant celles d'un enfant. Le volume entier pourra n'occuper qu'une surface d'étain de dix pouces carrés. Un procédé galvanoplastique, facile à concevoir, servira à reproduire des milliers d'exemplaires de ladite feuille, et cela avec l'exactitude la plus absolue. Chacun de ces tirages deviendra un véritable lecteur automatique. Il se fonde actuellement à New-York une société pour l'exploitation de ce nouveau genre de librairie. » — Il est curieux de se représenter une famille rassemblée le soir autour d'un phonographe-lecteur. Une servante tourne la manivelle qui met en mouvement le cylindre, et père, mère, enfans, écoutent d'un air recueilli. Aux endroits palpitans tous sont suspendus (j'allais dire : aux lèvres) à l'embouchure de l'instrument. C'est vraiment à ôter toute envie d'apprendre à lire. Lorsqu'on songe que l'Amérique est un pays où s'importent par centaines des pianos mécaniques, ce tableau peut après tout devenir sous peu une réalité. Mais les pianos mécaniques eux-mêmes sont battus en brèche par le phonographe : « Mon instrument, dit toujours Edison, répétera les romances de la Patti et de Kellog. On pourra donc se donner le plaisir d'entendre l'opéra sans sortir de chez soi. » Ce n'est pas aux spectateurs seuls qu'Edison propose l'usage de son phonographe; les compositeurs eux-mêmes ne pourront s'en passer. Trop souvent le temps seul de noter un motif musical qui leur traverse l'esprit suffit à le leur faire sortir de la mémoire. Mais, s'ils ont sous la main un phonographe, ils ne courent plus le même danger, puisqu'ils pourront facilement dire ce motif à l'appareil, et le fixer ainsi d'une manière durable.

On sait que la hauteur d'une note dépend seulement du nombre plus ou moins considérable de ses vibrations par seconde. Il est facile de mettre à profit cette loi physique pour obtenir du phonographe la transposition d'une phrase musicale dans un ton quelconque. Il suffira en effet de donner au cylindre un mouvement de rotation rapide pour faire passer un grand nombre d'aspérités devant le style dans un temps donné. Au contraire une rotation lente n'ébranlera la membrane qu'à des intervalles de temps relativement espacés. Dans le premier cas, les notes fournies par l'instrument seront hautes, et dans le second cas elles seront plutôt graves. Ces considérations servent à expliquer une expérience élégante et facile à réaliser : que l'on fasse chanter une romance dans l'appareil par une voix de basse ou de baryton; puis, lorsque c'est au tour du phonographe à répéter la romance, que l'on donne une grande vitesse de rotation au cylindre : la voix de basse se sera transformée en voix de soprano. Inversement, une voix de femme peut devenir une voix d'homme par l'expérience contraire, si l'on donne à la feuille d'étain un déplacement plus rapide pendant l'inscription que pendant la répétition. Nous voyons par là qu'un phonographe sur lequel l'accompagnement d'un chant serait gravé pourrait servir à accompagner un chanteur dans le ton qui s'adapterait le mieux à sa voix. Mais ce n'est pas tout. « Le phonographe, dit encore Edison, est capable de fournir de l'inspiration à un compositeur fatigué. Sans se donner aucune peine, sans chercher à se mettre en frais d'imagination, celui-ci chantera des airs connus devant l'embouchure de l'appareil. Puis il fera tourner le cylindre au rebours de l'ordinaire. A coup sûr, il entendra du nouveau. L'envers de certaines broderies présente quelquefois des motifs d'ornementation auxquels l'endroit n'aurait pas fait songer; si quelqu'un regarde l'envers de toute la musique déjà connue, il se trouvera peut-être là des sujets de développement, peut-être même des sujets tout développés. » C'est l'invention de la musique à deux fins ! Bien d'autres applications moins fantaisistes que les précédentes pourraient s'imaginer facilement; mais il faudrait peut-être attendre les nouveaux perfectionnemens que l'ingénieux inventeur ne peut manquer d'ajouter à sa découverte pour s'abandonner à des rêves aussi séduisans. Tel qu'il est, le phonographe pourrait incontestablement servir à faire prononcer quelques phrases aux jouets d'enfant, à faire dire l'heure aux pendules qui jusqu'ici n'ont pu que la sonner; mais il faut se borner là jusqu'à nouvel ordre.

A la première nouvelle de l'apparition du phonographe, bien des esprits avaient songé à le substituer aux sténographes des assemblées. Malheureusement la nécessité où l'on se trouve d'appliquer

les lèvres contre la membrane pour obtenir le gaufrage de la surface d'étain rend cette application impossible dans l'état présent des choses. Mais nous verrons par la suite qu'il ne faut pas trop se presser d'abandonner cette ingénieuse idée. Grâce à la combinaison du phonographe et de deux appareils que nous décrirons plus loin, le phonosténographe est dans l'ordre des probabilités. Et de combien d'applications intéressantes celle-ci pourrait-elle devenir la source ! Un interrogatoire criminel ainsi phonographié, si ce néologisme nous est permis, mettrait le prévenu dans l'impuissance de se dédire, puisque c'est le son même de sa voix qu'on lui ferait entendre. Les dernières volontés d'un malade impotent acquerraient une autorité bien supérieure à celle que l'acte le plus paraphé est capable de leur donner.

II.

Il n'est pas rare de voir l'idée la plus originale et en apparence la plus inattendue éclore presque en même temps chez un grand nombre de personnes. Il semble parfois qu'on se soit donné le mot pour aboutir à une même création, que cette création soit d'ordre littéraire ou d'ordre scientifique. Il est fort probable que, par l'association naturelle des idées, on se trouve conduit accidentellement à suivre des directions convergentes. Sans qu'on s'en doute et le plus innocemment du monde, on peut ainsi se rencontrer sur le même terrain. Il n'est pas facile de remonter le cours des pensées. Celui qui regarde en arrière est dans l'impossibilité de se reconnaître dans le dédale inextricable qui s'offre à ses regards. A notre époque, les communications fréquentes et rapides mettent sans cesse les mêmes mémoires, les mêmes publications sous les yeux des personnes intéressées à les compulser. Il n'est pas d'idée spontanée; une idée succède toujours à une autre. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure si deux hommes, séparés par une distance considérable, sont frappés à la fois du même détail, à leur insu bien souvent. Nous ne pourrions expliquer autrement que, depuis une année à peine, un certain nombre de physiciens aient dirigé séparément leurs efforts sur le problème de l'inscription de la parole, alors qu'il n'y a pas deux ans personne n'y songeait.

Le même fait s'est produit au sujet du téléphone articulant. Graham Bell, Elisha Gray, C. Varley, Edison, se sont tous occupés, et par des moyens très différens, de transmettre électriquement la voix à distance. Bell, qui dans ce *steeple-chase* avait été le premier arrivant, ne s'était aucunement servi de piles. Il restait donc une nouvelle direction à explorer; Th. Edison s'y engagea aussitôt, armé de toutes les ressources de sa puissante imagination. Au mois de jan-

vier, nous disions ici même : « Si le problème de la téléphonie était résolu avec des courans de pile, l'intensité de la voix pourrait être bien supérieure à celle que permettent d'obtenir les courans induits. En effet une pile est un réservoir de travail électrique aussi énergique qu'on le désire, et il suffit d'ouvrir une porte d'accès à cette force pour la mettre en jeu. Dans le téléphone de Bell, la personne qui parle est l'analogue d'un manœuvre qui ferait, par ses propres forces, avancer un véhicule; dans un téléphone qui fonctionnerait à l'aide de la pile, cette personne serait l'analogue du mécanicien qui, sur une locomotive, n'a qu'à faire l'effort nécessaire à l'ouverture d'une valve pour permettre à la vapeur toujours prête d'actionner le piston. »

Nous aurons plusieurs fois, dans le cours de cette étude, l'occasion d'invoquer le même principe général. C'est sur lui que repose justement le téléphone que nous allons décrire. Edison avait reconnu à plusieurs variétés de carbone la propriété suivante : lorsqu'on les soumet aux changemens de pression les plus légers, la résistance qu'elles opposent au passage du courant électrique subit des modifications très notables. Cela s'explique aisément. Les substances en question, c'est-à-dire le charbon de cornue, le graphite ou plombagine, ne conduisent que médiocrement l'électricité. Un métal bon conducteur, placé contre un morceau de graphite, ne sera en contact avec lui que par quelques points, ou pour mieux dire par quelques surfaces très petites. Mais on conçoit qu'à mesure que le métal et le graphite sont pressés l'un sur l'autre avec plus de force, le contact est rendu plus intime. Les surfaces par lesquelles il s'opère seront agrandies, absolument comme une balle élastique posée sur une table peut toucher celle-ci par un point ou par une surface de quelque étendue, suivant la pression à laquelle elle est soumise. Il s'ensuit que le courant qui ne trouve de passage qu'au travers des surfaces de contact éprouve plus de facilité à s'écouler lorsque ces surfaces sont élargies, et plus de peine à les traverser lorsqu'elles sont rétrécies. C'est ce qu'on exprime en disant que l'intensité du courant varie dans le même sens que la pression exercée sur le carbone, ou que la résistance du circuit varie dans le sens contraire. Cette propriété, on le voit par les raisons que nous venons de développer, n'est pas particulière au graphite ou au charbon de cornue; c'est une propriété générale, applicable à tous les corps. Mais on ne pourrait cependant pas la mettre toujours en évidence. Pour nous faire comprendre, supposons un cas limite, celui où les deux substances en contact seraient *parfaitement* conductrices de l'électricité. Il est clair que le courant, qui n'aurait alors aucune résistance à vaincre pour franchir la surface de contact la plus faible,

ne serait pas plus favorisé par l'extension de cette même surface; son intensité est la plus grande possible, on ne peut donc l'accroître, de quelque façon qu'on s'y prenne. Mais les conditions sont tout autres si nous nous adressons à des corps mauvais conducteurs. Ce sont eux qui fourniront à compressions égales les plus grandes variations dans la résistance du contact, ou dans l'intensité du courant, ce qui revient au même.

Edison a fait de cette découverte les plus ingénieuses applications, dont la première a été son téléphone articulant. Un disque de plombagine et une membrane téléphonique ordinaire sont appliqués l'un contre l'autre et traversés par le courant d'une pile. Les paroles prononcées devant la membrane la feront entrer en vibration, et elle comprimera le graphite d'une manière correspondante. Si le circuit de la pile se ferme par la bobine d'un téléphone Bell, situé à une distance quelconque, la plaque de fer doux de ce dernier sera amenée à vibrer par suite de l'influence des variations de l'intensité du courant sur son barreau aimanté. Les sons émis dans le transmetteur d'Edison seront donc reproduits au loin par le récepteur de Bell.

Afin de se dégager des brevets de Graham Bell, Edison avait d'abord combiné un récepteur téléphonique d'une grande originalité, reposant sur le principe de son électro-motographe : lorsqu'une tige métallique frotte par sa pointe émoussée sur la surface d'une bande de papier mobile maintenue humide, la force d'entraînement de la tige, due au mouvement, change de valeur si le plus faible courant électrique vient à passer du métal au papier. Le crayon frotteur, appuyé sur un ressort antagoniste, résistait au mouvement que lui communiquait la bande humide et s'arrêtait dans une position normale d'équilibre; mais les courans variables envoyés par le transmetteur à graphite venant à diminuer la force d'entraînement du papier d'une quantité correspondante à leurs variations mêmes, le crayon sollicité par le ressort n'était plus soumis aux mêmes forces : il se déplaçait, sans cesse à la recherche d'une nouvelle position d'équilibre. En définitive, le style métallique vibrait comme l'appareil d'envoi. Il était relié, par le moyen d'un fil, au centre d'une membrane de parchemin, et c'était celle-ci qui se chargeait d'ébranler l'air qui l'entourait, de façon à faire entendre les phrases prononcées à la première station.

Pourquoi ce dispositif de réception n'a-t-il pas prévalu? Nous l'ignorons. Toujours est-il que c'est d'un téléphone Bell que l'on se sert pour recevoir les sons d'un transmetteur à graphite. Peut-être la difficulté de réglage, de manipulation, l'incommodité de maintenir une bande mobile dans un état convenable d'humidité, ont-elles

empêché cet appareil d'entrer dans la pratique, et ne compensaient-elles pas suffisamment les avantages qu'on en pouvait retirer d'autre part? — Mais, si nous avons quelque peu insisté sur l'électro-motographe, c'est pour avoir l'occasion de montrer un exemple du peu de curiosité de son inventeur, quant aux moyens. Cette singulière propriété du courant de modifier un coefficient de frottement, Edison ne l'explique pas. Il n'a pas même cherché à l'expliquer. C'est un fait, il l'a reconnu, il l'applique. Voilà l'homme!

Edison pensait, à l'aide de son transmetteur, pouvoir obtenir une plus grande intensité de la voix dans les récepteurs. Son espérance était fondée sur ce qu'il employait une énergie extérieure, celle de la pile. La voix, au lieu d'être la seule force motrice du système, servait seulement à régler l'échappement du courant électrique. Il pouvait donc croire que, puisqu'il était maître de se servir d'une pile aussi forte qu'il le voudrait, il était en mesure d'obtenir des effets d'une intensité correspondante. De fait, l'expérience lui a presque donné tort. Un réglage minutieux peut bien à la vérité amener un très bon fonctionnement de l'appareil pendant de courts instans, mais jamais d'une manière durable. — Ce qui pourra consoler Edison de son échec en téléphonie, c'est de n'avoir pas été le seul à n'obtenir que des résultats négatifs, quant à l'amplification de la voix transmise. On peut dire que depuis l'apparition du téléphone de Bell, il n'est peut-être pas un physicien qui n'ait au moins songé à le perfectionner comme récepteur. Tout le monde a échoué pour ce qui touche à l'articulation. Le téléphone Bell est encore aujourd'hui ce qu'il était à ses débuts, c'est-à-dire le meilleur des porte-voix électriques.

Mais le principe qui avait servi à Edison à réaliser son téléphone a été une source précieuse de productions nouvelles du plus grand intérêt et tout à fait en dehors de la téléphonie proprement dite. Si contre la membrane du transmetteur à graphite nous appliquons l'extrémité d'un crayon de substance quelconque dont l'autre extrémité vient buter contre un obstacle fixe, le moindre allongement du crayon va presser la membrane contre le graphite et par là augmenter l'intensité du courant dans le circuit. Nous aurons réalisé ainsi le plus délicat des thermoscopes. Un galvanomètre de précision témoignera par les déplacemens de son aiguille des plus faibles dilatations de la substance à étudier. La chaleur de la main, approchée seulement à quelque distance de la tige, causera une déviation très notable de l'aiguille.

Nous pouvons remplacer la tige par une substance capable de changer de forme ou de longueur sous l'influence de l'humidité. Une corde à boyau, un fragment de gélatine remplira ces condi-

tions. Le galvanomètre nous montrera alors si la corde ou la gélatine absorbe ou dégage de la vapeur d'eau, c'est-à-dire si l'atmosphère ambiante est saturée ou non d'humidité. Nous aurons construit l'hygromètre d'Edison.

Rien n'empêche de disposer les choses de façon à faire agir la pression atmosphérique sur l'une des faces de la membrane, en ayant soin de soustraire l'autre face à son action; nous serons en possession du plus sensible des baromètres.

Toutefois ces appareils, il importe d'en faire la remarque, ne sont capables d'accuser que de petites variations de température, d'humidité, de pression. Leur échelle est extrêmement limitée; mais entre ces limites restreintes, leur sensibilité est pour ainsi dire indéfinie. Chacun d'eux est le complément du thermomètre, de l'hygromètre, du baromètre ordinaire. Ces derniers donneront les variations grossières, et l'appareil à graphite correspondant indiquera les nuances de ces variations.

Les volumes occupés par le même poids d'un sel à l'état de cristaux et liquide, à l'état de fusion, ne sont généralement pas les mêmes. On pourra suivre ces changemens de volume au galvanomètre, si l'on emprisonne le sel dans un vase clos dont une paroi sera constituée par la membrane des appareils précédens.

Les variations de température, de pression, de volume pendant la cristallisation, peuvent, dans certains cas, être brusques et procéder par soubresauts. L'adjonction d'un téléphone Bell au circuit permettra alors à l'oreille de les apprécier. C'est ainsi qu'Edison a pu dire qu'il est possible d'entendre un corps s'échauffer ou se comprimer, et même un sel cristalliser. Entendra-t-on l'herbe pousser, ce qui jusqu'ici semblait réservé aux héros des contes de nourrices? Dans l'ordre d'idées où Edison se place, il est certain qu'on ne peut dire non.

Il me reste, pour épuiser les applications du genre de celles qui précèdent, à dire quelques mots d'un appareil qui a, depuis peu, passablement occupé le monde savant. Je veux parler du microphone de Hughes. Le microphone est proche parent du téléphone à graphite. Une discussion des plus vives est d'ailleurs engagée entre les deux physiciens. Edison accuse de plagiat et d'abus de confiance l'inventeur du microphone. Celui-ci s'en défend comme de juste et se plaint de la mauvaise foi de son adversaire. Nous n'apportons aucune idée préconçue dans ce regrettable conflit, mais nous nous croyons en droit de dire que, dans son essence, l'appareil de M. Hughes diffère bien peu de ceux que nous venons de passer en revue. — Au lieu d'une membrane métallique pressant sur un disque de plombagine, M. Hughes dispose un crayon de charbon de cornue à

la façon d'un axe vertical mal ajusté dans ses supports extrêmes. C'est une sorte de château branlant. Les supports, de la même substance que le crayon, sont encastrés dans une planchette de sapin toute disposée à vibrer sous l'influence de la moindre agitation de l'air qui l'entoure. Il suffira donc de parler devant celle-ci pour causer des variations dans le contact du crayon mobile et de ses supports. Plaçons le système dans le circuit d'une pile, en même temps qu'un téléphone de Bell, et ce dernier nous fera entendre les discours tenus devant la planchette. Ici, ce n'est plus une pression variable exercée sur le graphite, mais un contact variable qui s'opère entre deux fragmens de carbone. Sont-ce bien là deux principes différens qui se trouvent en jeu? Un contact ne peut-il être facilement regardé comme une compression légère? Nous le pensons, et M. Hughes, qui n'a pas voulu breveter sa disposition, n'est probablement pas loin de partager notre avis.

Le microphone renforce-t-il la voix? Réalise-t-il la solution tant cherchée depuis plusieurs mois? Nous ne devons pas hésiter à répondre négativement. — Mais renforce-t-il les bruits? Permet-il, comme on l'a dit, de compter les pas des insectes les plus légers et d'entendre le tic-tac d'une montre comme des coups de marteau frappés sur une enclume? — Cela dépend du sens que l'on attache au mot renforcement. — Si une explosion de mine ébranle une masse d'air assez grande pour briser des vitres à une lieue à la ronde, une personne placée près des fenêtres endommagées sera, sans aucun doute, bien plus assourdie par la chute des morceaux de verre que par l'explosion elle-même; mais pourra-t-on prétendre que l'accident local du bris des vitres a renforcé le bruit de l'explosion? Non certainement. Sans la détonation, les carreaux seraient restés intacts, soit; mais tout ce que l'on pourra dire c'est que le premier bruit a été la cause du second, rien de plus. C'est ce qui a lieu dans le microphone. Chacun des tic-tac d'une montre ou chaque pas d'une mouche placée contre la planche de sapin produit une perturbation désordonnée dans le contact des pièces de carbone. L'intensité du courant subit par là de profonds et subits changemens qui se traduisent dans le téléphone récepteur par des bruits relativement considérables.

Toutes les actions qui tendent à modifier soit le contact, soit la pression réciproque de deux médiocres conducteurs de l'électricité ne peuvent évidemment s'utiliser que dans le cas où les déplacemens qui les produisent sont excessivement petits. A la seule condition de se borner à de tels déplacemens, les effets seront proportionnels aux causes. Il est donc essentiel de ne pas parler avec violence auprès d'un microphone si l'on veut que celui-ci transmette

un discours d'une manière intelligible. Toute exclamation trop forte, toute consonne lancée brusquement détruit la continuité des variations du courant et ne fait parvenir dans le récepteur qu'un son dépourvu de tout caractère. Afin d'éviter les accidens de cette nature, il convient de se placer à une certaine distance de l'appareil. La couche d'air ainsi interposée entre la planche vibrante et la personne qui parle amortira la vivacité des syllabes trop sèches et rendra possible leur transmission régulière. Cet inconvénient n'existe qu'en apparence, et constitue même, si nous pouvons nous exprimer ainsi, le principal mérite de la disposition signalée par M. Hughes. Le téléphone Bell, le transmetteur d'Edison, doivent en effet être portés près des lèvres, si l'on veut s'en servir pour l'expédition d'une dépêche orale. Comme nous l'avons dit, on peut être séparé du microphone par une distance de plusieurs mètres. Sans se déranger, on s'adressera à la planche de sapin comme on se tourne vers un interlocuteur ordinaire. Jusqu'à présent, le microphone réalise donc le premier appareil capable de recueillir et de transmettre une véritable conversation tenue entre un nombre quelconque de personnes, sans nécessiter la moindre intervention technique de leur part. Il importe cependant d'ajouter que, pour atteindre ce résultat, il est indispensable d'isoler soigneusement l'appareil de toute trépidation extérieure. Une porte brusquement ouverte, une voiture passant sous les fenêtres de la chambre où l'on expérimente, causent un violent désordre dans l'économie des contacts du carbone, et ne font produire au récepteur que les bruits les plus incohérens. Une pendule placée sur la même table que le microphone rendrait difficile la transmission de la parole. Mais ces troubles se font bien moins sentir si l'on a soin de faire reposer l'instrument sur un tapis de feutre, ou, mieux, sur un coussin de plumes. Ce tapis, ce coussin feront fonction d'écrans. Ils empêcheront les vibrations qui viennent du dehors d'exercer leur influence sur la planchette autrement que par l'entremise de l'air, et cette condition suffit pour obtenir un fonctionnement très passable de l'appareil du professeur Hughes.

Si le téléphone Bell avait assez de puissance pour graver sur une feuille d'étain les discours qui lui viennent du microphone, nous pourrions dès maintenant nous occuper de construire de vrais sténographes automatiques. Malheureusement ce n'est pas le cas; et pour arriver à donner la force nécessaire à la membrane réceptrice, c'est encore à une nouvelle conception d'Edison que nous devons avoir recours.

III.

L'idée logique de n'exiger de la voix que le rôle secondaire de dispensateur de force au lieu de la prendre comme unique source d'énergie avait déjà été mise à contribution par le physicien de New-Jersey. C'est la même idée qui domine l'appareil dont il nous reste à nous occuper. Je ne crois pas que jusqu'ici l'*aérophone* ait jamais été produit en public; aussi son existence, si merveilleuses sont les applications qu'on en pourrait espérer, ne peut-elle rencontrer quelque crédit que grâce au nom de son auteur. L'aérophone doit permettre, lorsqu'il aura reçu ses derniers perfectionnemens, d'amplifier tellement les sons qui lui seront confiés qu'il deviendra possible de les entendre à plusieurs kilomètres de distance, et cela directement, sans autre secours que celui de l'oreille. Les compatriotes de l'inventeur, qui saisissent si promptement le côté exploitable, la valeur commerciale d'une donnée scientifique, nous font entrevoir déjà un paysage des plus fantastiques où les sons du nouvel appareil se croisent dans tous les sens : les locomotives ont abandonné le sifflet à vapeur, le mécanicien parle simplement devant l'aérophone, et chacune de ses syllabes est lancée à toute volée dans les airs avec assez de force pour être distinguée à plus d'une lieue à la ronde. — Les phares sont pourvus d'instrumens semblables. Les navires en vue de la côte pourront recevoir, plus facilement que par des jeux de lumières, toutes les indications géographiques et météorologiques qui les intéressent à un si haut degré. — Un discours peut être prononcé devant l'assemblée la plus nombreuse. — Un officier peut commander sans estafettes, et avec l'unique secours de sa voix, jusqu'à des millions d'hommes, et gagner ainsi un temps précieux dans l'exécution des mouvemens stratégiques.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter les exagérations d'un pareil tableau; mais nous voulons établir que, du moins en principe, l'accomplissement à venir de ces prodiges ne constitue pas une impossibilité absolue. Pour notre part, nous n'oserions certes affirmer que de telles espérances soient faites pour demeurer éternellement dans le domaine de la fantaisie.

Lorsqu'un tuyau d'orgue fait entendre une note, c'est qu'il fournit par seconde un nombre déterminé d'expulsions d'air. Si la masse d'air chaque fois mise en mouvement est considérable, le milieu qui l'environne est ébranlé avec plus de force, et devient capable de propager ses ondes à une plus grande distance. C'est ainsi que les gaz de la poudre qui prennent naissance dans l'âme d'un canon causent un bruit des plus violens qu'on connaisse. Leur

masse est incomparablement supérieure à celle de l'air contenu dans un soufflet d'orgue; s'ils occupent moins de volume, au début de leur action sur le projectile, c'est qu'ils se trouvent à ce moment soumis à une pression énorme. Nous sommes donc amenés à concevoir que l'intensité d'un son dépende de la quantité de l'air déplacé, ou, ce qui revient au même, de sa pression.

Supposons que la valve qui règle l'échappement de l'air, qui détermine le nombre de ses expulsions par seconde, soit animée de mouvemens complexes semblables à ceux qu'exécute une membrane de téléphone sous l'influence de la voix, ce ne sera pas une note que fera entendre l'appareil, mais bien des paroles. Il nous est facile de soumettre un gaz à une pression aussi forte que nous le voulons. Nous sommes donc maîtres d'accroître pour ainsi dire sans limites l'intensité de nos discours.

C'est de l'étude de cet étonnant problème que s'occupe aujourd'hui Thomas Edison. Si nous en croyons des personnes qui le touchent de près, ses premiers essais ont été des plus satisfaisans, et nous savons que les progrès vont vite dans le laboratoire de Menlo-Park.

Le phonographe, le microphone et l'aérophone constituent une sorte de trinité. La combinaison de ces trois merveilles peut donner lieu aux applications les plus inattendues. En particulier, l'aérophone réussira peut-être à renforcer les sons issus du microphone; la membrane d'un récepteur Bell pourra puiser en lui assez de force pour graver ses déplacemens sur un phonographe. Ainsi se trouverait résolu le séduisant problème de la sténographie mécanique à distance.

Si nous voulions épuiser la série de toutes les idées originales qui ont été enfantées dans le cerveau d'Edison, nous sortirions des limites que nous nous sommes fixées. Un volume suffirait à peine. Sans compter de nombreux spécimens de télégraphes imprimeurs, il nous resterait à parler de la plume électrique au moyen de laquelle le scribe le plus inexpérimenté peut écrire une lettre qui lui servira de cliché pour en effectuer de nombreuses reproductions; nous devrions aussi décrire le *quadruplex system* qui permet à deux dépêches de traverser le même fil télégraphique pendant que deux autres dépêches le parcourent dans le sens opposé.

Lorsqu'on y réfléchit, il semble que c'est bien aux États-Unis qu'on devait s'attendre à rencontrer le type le plus accompli de l'inventeur. Là en effet la pensée ne s'égare pas dans le monde des rêves. On cherche le positif. L'imagination la plus fantaisiste ne se permettrait pas de s'élancer en dehors du terrain des possibilités. Si une grande intelligence et surtout un esprit profondément juste se

doublent du caractère pratique que chacun s'accorde à reconnaître aux *Yankees*, comment le problème le plus impénétrable pourrait-il tenir sa solution cachée, — si tant est qu'il soit soluble? — Le propre de l'inventeur est en effet de voir juste, afin de ne pas gaspiller un temps précieux à la recherche de solutions impossibles; de voir simple, afin de ne pas s'égarer dans la multiplicité et dans la complication des méthodes, et de voir vite, afin de ne pas se fatiguer l'esprit trop longtemps à des détails d'expérience et ne pas perdre ainsi la vue d'ensemble si nécessaire à l'accomplissement d'une œuvre quelconque.

Supposons pour un instant que ce soit à un savant français que fût arrivé le bonheur de réaliser le phonographe. Eût-il agi, par la suite, comme l'a fait Edison? Eût-il si promptement résolu le problème, et surtout, une fois résolu, l'eût-il abandonné si vite pour un autre? La chose n'est pas probable. La première feuille d'étain détachée du cylindre, et portant les impressions si frappantes du style vibrant, serait devenue pour notre compatriote la source des études les plus intéressantes et les plus faites pour séduire un esprit curieux. Le gaufrage du papier malléable présente au regard des formes générales dont le microscope même le plus puissant est incapable de préciser toutes les nuances. Mais plus la question offrira de difficultés, plus grands seront les efforts à déployer, plus aussi sera grand le désir de percer ce mystère. Il s'agira de découvrir le secret des inscriptions et de savoir ce qui distingue une voyelle d'une autre, en quoi consiste une consonne... Mais qu'est-ce que pourrait être le résultat d'une pareille recherche? quelle application immédiate pourrait-on en retirer? A coup sûr il n'y aurait pas là matière à brevet; mais alors quelle est la récompense des peines? quel est le prix de tant de patience? — Aussi Edison ne s'est-il pas risqué dans une semblable impasse! Il a beau appeler le phonographe son enfant préféré; après l'avoir mis au monde, il l'abandonne à son sort et le laisse se tirer d'affaire lui-même. Que d'autres réussissent à l'amener à la dernière perfection, ils ne pourront jamais s'approprier la découverte fondamentale, puisqu'elle est brevetée sous toutes ses formes. On le voit, cet enfant possède un état civil en règle. Au moment voulu, son père pourra toujours le réclamer, du moins tant que durera la garantie de ses patentes. Après, le fils préféré se trouvera émancipé; mais Edison, qui en aura alors enfanté un autre, selon toute probabilité, reportera toutes ses préférences sur le dernier né.

Ce que nous venons de dire du phonographe, nous pourrions le redire de l'électro-motographe. Le mystérieux principe qui préside à son fonctionnement a certes de quoi intriguer tout physicien.

Peut-être même son explication présenterait-elle moins de difficultés à rechercher que les caractères qui spécifient chacun des tracés phonographiques. Il est possible en effet qu'elle puisse se rattacher sans trop de peine aux phénomènes électro-capillaires. Mais qu'importe tout cela à Edison?

Heureux hommes que ceux qui peuvent arriver aux termes de leurs désirs, aux réalisations d'espérances longtemps caressées! Cette joie n'est pas réservée au philosophe, au véritable savant! Celui-ci n'a jamais terminé son œuvre parce que son œuvre est infinie. De même qu'un chef d'état n'est jamais en droit de dire : « J'ai donné une impulsion définitive aux rouages de mon gouvernement. Désormais tout marchera éternellement dans la bonne voie sans rencontrer d'obstacle; aucune direction n'est plus nécessaire, » de même un savant ne pourra jamais dire : « La science ne contient plus rien d'obscur. J'ai maintenant tout expliqué, ma tâche est accomplie. » Mais l'inventeur, lorsqu'il a réalisé chacune de ses conceptions, a chaque fois terminé son œuvre. Semblable en cela aux artistes, le nombre de ses productions ne dépendra que de sa volonté, de son imagination et de la promptitude de ses procédés. Il pourra de la sorte, dans le cours de son existence, donner à ses contemporains d'éclatans sujets d'admiration. C'est pourquoi, inventeurs, artistes, arrivent tant de fois à la renommée de leur vivant. Ils entendent leur nom prononcé par toutes les bouches... Le philosophe ne connaît pas cette jouissance; il ne songe même pas à la rechercher. Pour lui la gloire est trop souvent posthume. C'est quand il n'est plus qu'on sait reconnaître le prix de ses travaux. C'est que la vérité, dont il recherche sans relâche toutes les pistes, s'ingénie à prendre les formes les plus variées pour lui échapper. Chaque fois qu'il déchire le voile qui semble la dérober à ses regards, il n'aperçoit qu'un horizon couvert de vapeurs épaisses et dont les dernières limites sont toujours dissimulées. Ce que vise l'inventeur est tangible, est matériel; ce que vise le philosophe est dans l'esprit. L'inventeur possède un but; le savant poursuit un idéal.

ANTOINE BREGUET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet 1878.

Maintenant que la guerre d'Orient est finie et que la paix générale est assurée, maintenant que M. de Bismarck, après avoir présidé son congrès à Berlin, a pu aller prendre ses eaux à Kissingen, et que lord Beaconsfield, après avoir eu ses succès de surprise, a savouré les ovations en rentrant à Londres, maintenant enfin que tout est réglé, que l'Europe compte un traité de plus et que l'empire turc a quelques provinces de moins, une phase nouvelle commence. Cette œuvre du congrès de Berlin, que tous les cabinets s'empressent de ratifier, elle date à peine d'hier, de quelques semaines; il s'agit aujourd'hui de savoir comment elle sera exécutée, ce qu'elle va devenir, quelles conséquences elle aura pour l'Orient, quelle influence elle est destinée à exercer sur la politique et les relations des diverses puissances dans l'Occident.

C'est la paix reconquise et maintenue pour l'instant, oui sans doute, c'est du moins la fin d'un conflit qui a été sur le point de prendre une dangereuse extension. C'est à un certain point de vue, si on le veut bien, une victoire de l'esprit de transaction; mais, si c'est d'un côté le dénoûment de la sanglante crise dont l'impatience de la Russie a donné le signal depuis dix-huit mois, cet ordre nouveau que le congrès de Berlin a eu la prétention de consacrer et d'organiser reste assurément la plus redoutable des énigmes. Cette paix ébauchée par le traité de San-Stefano, rectifiée et amendée par le traité du 13 juillet, complétée ou éclairée par les conventions particulières qui l'accompagnent, cette paix ouvre pour l'Europe de singulières perspectives; elle aura probablement d'étranges épreuves à subir. Nous n'en sommes encore qu'à la transition, aux premières mesures d'exécution ou, si l'on veut, à la prise de possession des gages qu'on s'est assurés de toutes parts. L'Autriche va entrer en Bosnie avec une armée nombreuse, elle a déjà lancé son manifeste caractérisant l'occupation dont elle se charge. L'Angleterre n'a

pas tant tardé à prendre son poste de Chypre, et elle se met en devoir d'exercer son protectorat sur les provinces asiatiques de la Turquie. La Russie va sans doute rappeler son armée des bords du Bosphore, et elle n'a plus qu'à s'établir dans ses conquêtes, à Kars et à Batoum comme dans la portion danubienne de la Bessarabie qu'elle a si âprement revendiquée. Les Serbes, les Monténégrins, ont leurs lots, les Grecs réclament à grands cris ce qu'on leur a promis. Des commissions internationales vont être chargées de suivre toutes ces affaires des délimitations nouvelles, des réformes à réaliser, de l'organisation des provinces remaniées ou séparées de l'empire. Bientôt l'œuvre apparaîtra tout entière. Qu'en sera-t-il définitivement de ces combinaisons, telles qu'elles se dessinent dans les protocoles du congrès ou dans les récens débats du parlement anglais? C'est désormais le problème qui pèse sur l'Europe placée au seuil de cet ordre nouveau qu'elle n'a point appelé, en face de cette situation de l'Orient qui est elle-même l'abrogation ou la transformation complète d'un droit public dont les traités de 1856 étaient restés jusqu'ici la dernière expression à demi respectée.

De l'œuvre d'il y a vingt-cinq ans, il ne reste plus qu'une date rappelée pour la forme dans les conventions de Berlin. C'est tout ce qui survit, le reste est effacé et va disparaître de plus en plus dans la voie nouvelle où l'on vient d'entrer. Il faut bien appeler les choses par leur nom. Quand on dit que ce qui s'est fait à Berlin est un premier partage de l'Orient, un premier partage risquant de conduire à d'autres partages, rouvrant fatalement une arène où toutes les politiques, tous les intérêts se retrouveront face à face un jour ou l'autre, quand on parle ainsi, on ne dit manifestement qu'une triste vérité. Lord Beaconsfield ne veut pas qu'on se serve de ce mot mal sonnant de partage; il désavoue le mot et l'idée elle-même. Dès son arrivée à Londres, dans le premier discours qu'il a prononcé devant la chambre des lords pour rendre compte de sa mission à Berlin, il a mis toute son éloquence et son imagination à dégager l'Angleterre, le cabinet dont il est le chef de toute complicité dans une œuvre de dépossession. « Le gouvernement de sa majesté, s'est-il écrié, a toujours été contraire au principe du partage de l'empire ottoman... On nous a élevé sur une haute montagne d'où l'on nous a montré tous les royaumes de la terre, et puis l'on nous a dit : Tous ces royaumes sont à vous si vous voulez le partage! Nous n'avons pas été de cet avis... » Si lord Beaconsfield a voulu dire que les conditions de Berlin, œuvre de diplomatie et de transaction, sont moins excessives que les conditions de San-Stefano tracées par l'épée victorieuse de la Russie, que l'Angleterre a utilement, efficacement employé son influence pour rendre à la Porte, avec quelques territoires, la possibilité d'une certaine indépendance, d'une certaine cohésion, si lord Beaconsfield a voulu dire cela, rien n'est certes plus vrai. Malheu-

reusement toutes les illusions, tous les euphémismes sont inutiles dans les affaires sérieuses du monde, et la réalité des choses reste ce qu'elle est.

On peut déguiser jusqu'à un certain point, on ne peut pas effacer complètement le caractère d'une réunion diplomatique où un empire est appelé à consentir à tout ce qu'on voudra lui imposer, où ses plénipotentiaires, au moindre murmure, à la moindre réserve, sont rudoyés par M. de Bismarck, et d'où au bout du compte la Sublime-Porte sort démembrée, surtout atteinte dans son autorité. L'empire ottoman, il est vrai, n'est plus traversé et pour ainsi dire disloqué par cette Bulgarie que la Russie avait imaginée, qui devait aller du Danube à la mer Égée. Le sultan n'est plus réduit au fameux couloir de communication entre les provinces qui lui étaient laissées. La Bulgarie nouvelle du congrès de Berlin, déjà assez étendue de l'est à l'ouest entre Varna et Widdin, s'arrête au nord des Balkans. Sur un point encore, toutefois, elle franchit les montagnes, elle dépasse Sofia, et lord Beaconsfield a besoin de tout son optimisme pour démontrer que la Bulgarie en allant au-delà de Sofia laisse toute sa force à la ligne de défense des Balkans, dernier rempart des Turcs. Le premier ministre d'Angleterre a vraiment besoin de toute son imagination pour prouver que les territoires enlevés à la Porte et transmis à la Serbie, au Montenegro, à la Bulgarie, à la Roumanie, sont sans importance, que la ligne des Balkans, même ébréchée, suffira aux défenseurs de Plevna, que Batoum, où la Russie va entrer, est un port sans valeur, et que tout cela ne ressemble en rien à un partage. C'est le sort de la guerre, dira lestement lord Beaconsfield; tous les états ont perdu des provinces, des territoires précieux, et ils n'ont pas péri, ils ne se sont pas considérés comme partagés! Assurément il y a dans le monde des états, des nations qui ont subi les rigueurs de la fortune et qui, avec le ressort intime de leur puissance, avec les moyens de se relever, gardent leur foi dans l'avenir. L'Autriche, l'Angleterre aussi bien que la France ont perdu des provinces et n'ont pas péri pour une défaite. La Prusse, avant de devenir l'Allemagne, a eu de cruels momens où elle a paru près de disparaître, et elle a vécu assez pour retrouver des réparations dépassant ses espérances. L'empire ottoman, que le chef du cabinet anglais lui-même ne met sûrement pas au rang des puissances faites pour les glorieuses revanches, l'empire ottoman ne perd pas seulement des provinces; dans ce qui lui reste, il garde à peine une ombre d'indépendance, une apparence de souveraineté. Il est assailli, enveloppé de protectorats, de surveillances, de tutelles menaçantes, d'occupations qui peuvent se changer en annexions, et si, selon le mot de lord Beaconsfield, le sultan continue à « être une partie du système politique de l'Europe, » c'est à la condition d'être le souverain le plus subordonné,

le plus livré aux prépotences rivales, aux influences contraires, le plus impuissant à se défendre par lui-même.

Allons au nœud de ces complications. A la lumière du traité de Berlin et des actes qui le complètent, qui en déterminent ou en limitent la portée, l'empire ottoman n'est plus rien évidemment, il ne s'agit plus de lui. Il n'y a que deux choses également significatives, également graves. D'un côté, la Turquie d'Europe, affaiblie d'autorité comme de territoire, est placée désormais entre l'Autriche, établie en Bosnie, maîtresse de fortes positions militaires, et la Russie, ayant ses postes avancés dans la Bulgarie nouvelle, campée sur les Balkans. D'un autre côté, la Turquie d'Asie, démantelée, elle aussi, par la perte de Kars, de Batoum, est placée à peu près exclusivement, par la convention du 4 juin, sous la protection de l'Angleterre, qui seule peut arrêter les progrès de la puissance russe. Sous des formes diverses, la lutte est partout, et c'est là justement ce que l'œuvre délibérée à Berlin a de périlleux et d'inquiétant; c'est pour cela qu'elle ressemble si peu à une paix sérieuse, rassurante et durable. Elle pacifie pour l'instant, elle détourne un conflit qui a paru imminent, et elle prépare, elle organise en quelque sorte d'inévitables antagonismes. Elle ne satisfait sérieusement personne, et elle engage tout le monde dans une série de complications indéfinies.

A vrai dire, avec un peu de réflexion et de prévoyance la Russie pourrait être la première à reconnaître qu'elle paie un peu cher les avantages qu'elle a conquis dans sa dernière campagne. Si elle consentait à se recueillir un instant, si elle s'élevait au-dessus des mouvemens vulgaires d'une ambition comblée par le succès, elle s'apercevrait peut-être que, tout bien pesé, elle aurait mieux fait de se montrer moins impatiente, de ne pas en appeler si légèrement aux armes. Si elle avait prudemment reculé devant la crise qu'elle a fini par déchaîner, elle n'avait rien à perdre; elle gagnait tout au contraire à temporiser dans des conditions européennes qui ne pouvaient que favoriser sa politique. Déjà en 1871 elle avait obtenu une première satisfaction au sujet de sa position dans la mer Noire, et il était dès lors manifeste que, par le cours forcé des choses, elle pouvait, elle devait reprendre bientôt son ancienne situation, son influence en Orient, sans offrir aux politiques rivales un prétexte trop plausible d'entrer en action. Elle a voulu aller plus vite et plus loin ; elle a tenu à effacer d'un seul coup cette date de 1856, qui n'avait rien de bien irritant, qui lui rappelait cependant une défaite. Elle a cru devoir cette revanche à son orgueil militaire, elle a réussi, elle s'est donné le plaisir de porter son drapeau sous les murs de Constantinople et d'imposer au sultan un traité dicté par la force victorieuse. Elle a montré sa puissance militaire, soit; mais en même temps elle a ouvert en Europe la plus redoutable crise. La Russie a réveillé toutes les préoc-

cupations et les inquiétudes, elle a mis contre elle tous ceux qui avaient le juste souci de la sécurité universelle, et aujourd'hui, après avoir été obligée d'abandonner un traité dans lequel elle avait voulu résumer ses victoires, elle est arrivée à ce double résultat : elle voit les Autrichiens en Bosnie, les Anglais à Chypre, dans la mer de Marmara et en Asie. Elle s'est créé à elle-même des obstacles ou des embarras avec lesquels elle devra compter; elle a pu entendre cette parole par laquelle on a caractérisé fièrement la convention anglo-turque du 4 juin et qui allait à son adresse: Tu n'iras pas plus loin! Lord Beaconsfield lui-même revenant de Berlin n'a pas craint de répéter l'autre jour en plein parlement ce catégorique et retentissant défi de l'Angleterre : « Jusque-là et pas plus loin! »

Ce qui n'est point assurément un succès pour la Russie et ce qui peut, selon les circonstances, devenir un péril pour elle n'est pas d'ailleurs sans des inconvéniens de plus d'un genre pour les puissances mêmes qui se trouvent conduites par le sentiment de leur sécurité et de leurs intérêts à prendre un parti. L'Autriche, munie d'un mandat régulier du congrès, entre décidément en Bosnie pour occuper et « administrer » le pays. Elle désirait sans doute depuis longtemps cette occupation, qui flattait les idées de la cour et l'orgueil militaire à Vienne. Elle a mis toute sa diplomatie à préparer une entreprise où elle finit par s'engager avec l'appui et le consentement des autres puissances. C'était son rêve d'aller dans ces provinces avec une sorte de titre européen, c'était aussi son intérêt de ne pas laisser aux propagandes slaves le temps de pousser ces populations vers la Serbie ou le Montenegro, c'est-à-dire vers la Russie; mais l'Autriche va se trouver, pour longtemps peut-être, dans une situation délicate; elle s'engage par sa résolution dans un défilé d'où elle ne pourra sortir que difficilement. Sur ce terrain de l'Orient, elle a un rôle forcé, le seul que les Hongrois, quant à eux, admettent aujourd'hui. Elle ne peut plus prolonger la fiction de l'alliance des trois empereurs; elle est obligée d'être dans ces provinces comme un adversaire de l'influence russe, au risque de réveiller à Saint-Pétersbourg des ombrages et des animosités qui éclatent déjà. Si elle a l'air de faire le jeu de la politique de Saint-Pétersbourg, elle trahit ses intérêts, elle se neutralise elle-même, elle travaille pour une autre prépondérance; si elle tient tête à la Russie, elle a besoin de n'être pas menacée en Allemagne, d'avoir des alliances dans l'Occident. C'est ce qui fait de l'intervention autrichienne en Bosnie et en Herzégovine une opération des plus critiques, des plus périlleuses sous l'apparence d'un acte de nécessité et de sûreté.

Quant à l'Angleterre, elle a montré et elle montre encore une sorte d'entrain dans sa politique d'action, dans son système de résistance à la Russie. Elle serait peut-être restée assez froide pour le traité de

Berlin tout seul; elle s'est sentie remuée par le coup de baguette magique de lord Beaconsfield, par l'éclat imprévu de la convention du 4 juin. Elle est pour le moment sous le charme, elle est flattée de la prise de possession de Chypre, du protectorat anglais étendu sur les provinces asiatiques de la Turquie, de tous ces actes de virilité nationale jetés comme un défi à la puissance russe. Il ne faut pas se le dissimuler cependant, ces hardiesses qui peuvent séduire l'orgueil d'un peuple engagent l'Angleterre dans une voie singulière, et lord Derby, qui a décidément plus de sagacité dans la critique que de netteté dans l'action, lord Derby montrait l'autre jour ce qu'il peut y avoir de redoutable, même de chimérique dans ces engagemens démesurés, dans ces protections indéfinies. Il a mis autant de finesse que de vigueur à dégager les conséquences, les responsabilités du rôle que la convention du 4 juin pourrait imposer à l'Angleterre. « Si vous protégez la Turquie contre une agression extérieure, disait-il, et si vous ne faites rien en ce qui concerne l'administration intérieure, sauf de donner des avis, vous vous rendez responsables du maintien d'un gouvernement qui probablement restera fort mauvais; si, d'un autre côté, vous entreprenez la réforme de l'administration intérieure, vous ne pouvez pas le faire efficacement avec des pouvoirs divisés et sans autorité reconnue. Vous vous trouvez, par conséquent, si je puis employer cette expression, sur un plan incliné par lequel vous glisserez vers une annexion virtuelle... » Mais alors, en supposant même qu'aucune opposition ne s'élève parmi les gouvernemens de l'Europe, l'Angleterre, bien loin de trouver une force dans cette annexion, n'y trouvera-t-elle pas, au contraire, la plus grande des faiblesses? Lord Derby montre le péril, l'entraînement possible. Tout cela n'est point sans gravité, et c'est encore la suite de la crise violente où le cabinet de Saint-Pétersbourg a jeté l'Europe, de sorte que l'œuvre de diplomatie qui vient couronner cette campagne, qui est obligée de tenir compte des faits accomplis, crée bien moins un ordre durable qu'une trêve confuse et précaire. Au lieu de résoudre ou de simplifier le problème, elle le complique en prolongeant l'incohérence. Elle laisse aujourd'hui tout simplement la Russie en possession d'une partie de ce qu'elle a conquis, mais placée en face d'hostilités à peine déguisées, l'Autriche campée en Bosnie, l'Angleterre engagée dans un protectorat mal défini, l'empire ottoman démembré et impuissant, l'Europe satisfaite de la paix du moment, mais sans illusions. C'est l'œuvre du congrès de Berlin!

On a beaucoup trop fait si l'on voulait maintenir encore l'autorité des principes supérieurs du droit public, on n'a pas assez fait pour une politique de partage. Il est arrivé ce qui devait naturellement arriver: les déceptions, les mécontentemens se sont produits un peu partout, excepté peut-être en France où l'instinct public n'avait rien demandé,

rien espéré, et où il ne serait même pas disposé à se payer de vaines compensations aux dépens d'un empire en liquidation. L'Italie, quant à elle, n'a pas su déguiser ses mécomptes, ou, pour mieux dire, il y a au-delà des Alpes un parti qui a laissé naïvement percer son dépit, qui n'a pas su pardonner à M. le comte Corti de revenir de la distribution de Berlin les mains vides. Qu'aurait donc pu rapporter le comte Corti pour faire plaisir aux révolutionnaires italiens, aux partisans de l'*Italia irredenta?* Il paraît qu'à propos des affaires d'Orient il aurait dû revendiquer solennellement dans le congrès le Trentin et Trieste. Il ne l'a pas fait, il est revenu de Berlin sans avoir obtenu sur ce point la moindre satisfaction, sans avoir même essayé d'évoquer la question, et aussitôt une sorte d'agitation a éclaté plus ou moins spontanément à Rome, à Naples, à Bologne, à Milan, dans les principales villes italiennes. On est allé manifester autour de l'ambassade autrichienne à Rome. Les *meetings* se sont multipliés, les discours se sont succédé. Le vieux Garibaldi lui-même, du fond de son île de Caprera, a envoyé des télégrammes pour engager les patriotes de Trieste à « gagner la montagne » et à prendre le mousquet. Tout cela n'est pas sans doute bien sérieux et n'a rien d'inquiétant; c'est cependant assez curieux, et le ministère, quoique représentant la gauche au pouvoir, a dû naturellement se hâter de prendre des mesures pour contenir cette légère agitation dans des limites strictement légales. C'était son devoir de prendre dès le premier moment une attitude correcte; c'était aussi un acte de prévoyance, ne fût-ce que pour décourager une émotion factice et pour s'épargner à lui-même d'avoir à calmer officiellement les susceptibilités qui auraient pu se produire à Vienne. Que les Italiens aient été un peu déçus par les résultats du congrès de Berlin, qu'ils ne voient pas sans quelque dépit l'Autriche étendre sa domination sur l'Adriatique, s'acheminer vers la mer Égée, tandis que l'Angleterre va dans l'île de Chypre, à l'extrémité orientale de la Méditerranée, on le comprend un peu; mais là où ils se font une singulière illusion qui pourrait les exposer à un certain ridicule, c'est lorsqu'ils ont l'air de se figurer qu'il n'y a qu'à manifester contre l'Autrichien, à demander à l'Autriche Trente et Trieste. Les naïfs orateurs qui dans les assemblées populaires parlent d'armer la nation pour les provinces *irredente* oublient que le temps des vraies revendications nationales est passé, que la ville de Trieste, fût-elle perdue par l'Autriche, n'irait pas à l'Italie; elle aurait ailleurs, à Berlin même, un héritier, un maître qui se hâterait de la réclamer comme ayant appartenu à la confédération germanique, comme la porte ouverte à l'Allemagne sur l'Adriatique, sur les mers du midi.

La campagne de l'*Italia irredenta*, si elle n'est déjà finie, est bien près d'expirer, désavouée par le bon sens national. Elle a pourtant duré

assez pour produire d'édifiantes révélations, pour mettre à nu ce que pensent certains hommes, certains partis italiens. M. Crispi, qui avait disparu depuis quelque temps de la scène, vient, à ce qu'il paraît, de faire sa rentrée en dictant à un journal, dont il est le propriétaire et l'inspirateur, une série de confidences sur le voyage assez bruyant que l'ancien président de la chambre a fait l'an dernier en Allemagne. M. Crispi, à ce qu'il assure, avait décidément une mission. Il allait traiter les plus hauts intérêts avec M. de Bismarck, qu'il a vu à Berlin et à Gastein; il allait parler du rôle de l'Italie, de l'Orient, de l'occupation éventuelle de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, de beaucoup d'autres choses encore sans doute, de la France peut-être. Il avait à nouer les plus vastes combinaisons avec le grand allié allemand, le tout-puissant chancelier, qui n'y allait pas de main légère, qui conseillait fort à M. Crispi et à ses amis d'être hardis, de ne pas craindre de relever la question italienne, de dire ce qu'ils voudraient sur les bords de l'Adriatique ou ailleurs.

Le récit est complet, et de ces petites indiscrétions que reste-t-il? D'abord une chose qui n'était pas absolument un mystère : c'est qu'en 1870 M. de Bismarck s'était « mis en communication directe avec les hommes les plus autorisés de la gauche italienne, » qu'il leur avait conseillé de prendre Rome et Nice, que « la gauche, par l'intermédiaire de ses chefs, s'était engagée à empêcher l'alliance avec la France, » et que le plan n'avait manqué, au moins pour Nice, que par la résistance du roi, par la répugnance des modérés qui étaient au pouvoir. Eh bien! on ne l'ignorait pas, M. Crispi ne révèle rien; la France sait dans quels rangs elle a trouvé des sympathies, des amitiés attristées en Italie au moment du malheur, elle sait aussi quels sont les hommes, les partis italiens qui ont toujours mis dans leur politique l'alliance cordiale, sérieuse des deux pays. L'aveu des sentimens de la gauche peut être naïf, il ne relève pas ceux qui le font, ceux qui, après tout, n'auraient été dans leur propre pays que les auxiliaires d'un ministre étranger dans des circonstances difficiles; mais ce n'est pas uniquement, à ce qu'il semble, pour échanger des souvenirs sur 1870 avec M. de Bismarck ou pour réchauffer ses sentimens envers la France que M. Crispi serait allé à Berlin l'an dernier. Il allait résoudre la question des « compensations » pour l'Italie. M. Crispi, encouragé par M. de Bismarck, allait vite : d'un seul coup l'Italie était reconnue la « protectrice naturelle de la Grèce; » elle assumait « le patronage de la Roumanie; » elle pouvait prendre l'Albanie si elle voulait, M. de Bismarck l'y poussait, et, comme M. Crispi ne mordait pas à l'Albanie, le chancelier, qui a la main large quand il s'agit d'offrir le bien d'autrui, pressait l'Italie de choisir ce qu'elle voulait sur l'Adriatique, de demander sans hésiter, — « lors même que ce ne serait pas l'Albanie. » Il y aurait eu dès ce

moment « deux conventions d'une très grande importance entre l'Italie et l'Allemagne. » On aurait été déjà d'accord sur les points principaux, il n'y avait à régler que des détails accessoires. De tout cela qu'est-il resté ? Il ne reste rien, ni la protection de la Grèce, ni le patronage de la Roumanie, ni l'Albanie, ni « ce qui ne serait pas l'Albanie, » et c'est pourquoi M. Crispi a choisi le moment où le comte Corti revenait de Berlin sans rien rapporter pour laisser éclater ces indiscrétions frivoles sous les pas d'un ministère embarrassé de ses propres connivences dans toutes les agitations.

Non, assurément, le comte Corti n'a rien rapporté et ne pouvait rien rapporter de Berlin. Il n'est rien resté des prétendues combinaisons de M. Crispi, parce qu'il n'y a jamais rien eu. La gauche italienne, qui est une si vieille et si bonne alliée pour M. de Bismarck, n'a qu'à tenter l'expérience, elle n'a qu'à demander Trieste au chancelier; elle sait bien elle-même quelle réponse elle recevrait, ce que vaudrait l'alliance allemande. Elle ne peut pas ignorer que le jour où la question s'élèverait, ce n'est pas avec l'Autriche qu'on aurait à se débattre, c'est l'Allemagne tout entière qu'on rencontrerait sur son chemin. Ce n'est donc qu'une agitation puérile ou dangereuse qu'on vient de soulever ou d'encourager en laissant croire à toute sorte de compensations possibles. Les hommes sérieux au-delà des Alpes ne méconnaissent pas sans doute l'importance qu'il y a pour l'Italie dans tout ce qui se passe sur l'Adriatique, sur la Méditerranée, en Orient, dans tous ces bouleversemens de territoires et de dominations. Ils suivent d'un œil attentif et vigilant des événemens faits pour affecter toutes les situations, et eux aussi, plus que tous les autres, ils ont le juste sentiment de l'influence légitime, utile que l'Italie pourrait exercer dans certaines circonstances, dans certaines conditions où l'Europe pourrait se trouver placée; mais en même temps ils savent qu'il n'y a pas à montrer du dépit parce qu'on n'a rien reçu dans un congrès, que leur pays n'a aucun intérêt à se créer des questions inopportunes, à poursuivre de prétendues compensations qui ne seraient que des excentricités ou des chimères, à favoriser des agitations factices qui ressembleraient à des défis pour d'autres puissances. Les hommes réfléchis et patriotiquement prévoyans au-delà des Alpes sont surtout pénétrés de la nécessité pressante qu'il y a pour l'Italie à coordonner sa politique au début d'un nouveau règne, à équilibrer ses finances, à fortifier son crédit, à multiplier les travaux utiles. Il y a peu de jours encore, dans une discussion parlementaire des plus sérieuses à propos du budget et de la réduction de l'impôt sur la mouture, un des hommes les plus éminens, les plus expérimentés de l'Italie, M. Sella prononçait un discours plein de force, d'éloquence, de raison vigoureuse et de verve persuasive. Il cherchait à prémunir contre tous les entraînemens un

parlement assez novice, mal défendu par son inexpérience, peut-être aussi assez faiblement dirigé par un ministère sans initiative; il s'efforçait de démontrer le danger de ce système qui consiste toujours à dépenser sans compter, à prodiguer les ressources publiques et à supprimer ou à diminuer des impôts parce qu'ils sont gênans ou impopulaires. On va ainsi à d'inévitables désastres. M. Sella ne parlait pas en chef de parti disputant le pouvoir au ministère de M. Cairoli, il a commencé par désavouer toute intention d'hostilité; il parlait en homme d'état exercé, en patriote avertissant le pays, le parlement, les partis abusés.

L'Italie n'a pas de politique plus simple, plus efficace que de suivre ces conseils, de s'occuper de ses affaires au lieu de se jeter dans des diversions décevantes où elle ne trouverait ni ses alliances naturelles, ni les complicités sur lesquelles elle compte peut-être trop, ni les sympathies que le monde libéral ne lui a pas ménagées dans les crises de sa tranformation nationale.

Que d'autres poursuivent d'apparentes compensations ou se hâtent de saisir des gages au milieu de ces événemens qui se déroulent sous nos yeux, pour lesquels le congrès de Berlin n'est qu'une étape, on ne peut pas trop s'en étonner. C'est tout simple; l'Angleterre et l'Autriche sont plus engagées que l'Italie ou que la France. Elles prennent position, elles acceptent la responsabilité d'une politique plus active qui avec ses avantages a certainement ses périls. L'essentiel est que dans leurs actes les puissances qui se croient obligées d'aller en avant, de faire plus que nous, ne nous atteignent pas, et après les déclarations aussi cordiales qu'empressées de lord Beaconsfield, de lord Salisbury, on ne peut mettre en doute que l'Angleterre n'ait eu la constante préoccupation de ménager les intérêts, même les susceptibilités de la France. Est-on allé plus loin vis-à-vis de notre gouvernement? La France aurait-elle reçu l'offre de ce qu'on appelle aujourd'hui une compensation? L'aurait-on par hasard transportée, elle aussi, selon le mot de lord Beaconsfield, sur quelque haute montagne d'où on lui aurait montré les royaumes de ce monde? Pour parler plus simplement, aurait-il été récemment question de Tunis? Si l'offre a été faite sous une forme quelconque, plus ou moins précise, plus ou moins intime, elle a dû certainement être déclinée par M. Waddington à Berlin, comme à Paris par le gouvernement tout entier. Si enviable que puisse être Tunis, le crédit et l'influence de notre pays ne sont point à ce prix, et notre diplomatie n'a pas eu sans doute un grand effort à faire pour résister à la tentation. De toutes les puissances européennes, la France, sans offenser personne, est peut-être celle qui est allée à Berlin avec la plus complète indépendance d'esprit, avec ce que nous appellerons une sérieuse préméditation de désintéressement. Elle savait d'avance qu'elle était hors

de cause, qu'elle n'avait rien à demander, et qu'elle ne pouvait rien accepter dans l'ordre des combinaisons qui pouvaient se présenter au congrès. Son rôle était de demeurer une médiatrice impartiale, de se retrancher le plus possible sur le terrain du droit public, en s'efforçant de sauver ce qui pouvait être sauvé des garanties européennes, en s'employant aussi de son mieux à introduire les principes libéraux dans l'organisation nouvelle de l'Orient. Ce rôle, elle avait à le remplir simplement, de façon à bien faire comprendre que c'était un acte réfléchi de volonté nationale, non une marque de faiblesse. L'acceptation d'une part quelconque, d'un lot dans les arrangemens orientaux eût dénaturé cette attitude. En demeurant ce qu'elle a voulu être, la France a évité de se séparer des autres puissances ou de s'engager. Elle reste libre, laissant aux événemens le soin de dégager les conséquences de combinaisons qu'elle se contente d'observer. Si elle n'est pas allée au-delà, c'est que pour le moment elle ne le devait pas et elle ne le pouvait pas.

Qui le croirait cependant? Cette réserve, qui était pour notre diplomatie une convenance autant qu'une nécessité, est devenue aussitôt pour l'esprit de parti un texte d'accusations, dirigées contre la France d'aujourd'hui, contre la république. Si notre diplomatie n'a pas tout dirigé, si elle n'a pas parlé plus haut, c'est la faute de la république! M. Sella, qui l'autre jour à Rome parlait du patriotisme des partis français suspendant leurs querelles et s'inclinant tous également devant certains intérêts nationaux, M. Sella nous faisait honneur de ce qui est arrivé souvent dans les dernières années; il ne savait pas qu'il y a aujourd'hui des partis qui ne respectent rien, qui mettent leur patriotisme à tout décrier et qui croient servir leur cause en montrant le pays abaissé et humilié devant l'étranger. Et d'où viennent surtout ces étranges accusations? C'est l'empire qui retrouve la voix pour faire le procès de tout le monde; mais en vérité, si la France est tenue aujourd'hui de mesurer son action, de garder une attitude non pas humiliée, mais prudemment réservée, si elle subit encore les conséquences d'incomparables désastres, si elle a tout à refaire, et sa position diplomatique et sa puissance militaire, quel est donc le coupable? Il n'y en a qu'un, puisque seul il a eu tous les pouvoirs et il a disposé du pays pendant dix-huit ans; c'est l'empire qui a tout fait, tout préparé, tout compromis, jusqu'au jour où a éclaté la catastrophe qui demeure pour la France la révélation sinistre de ce qu'il y avait dans les promesses impériales!

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

La Comtesse de Rochefort et ses amis, par Louis de Loménie. Paris, 1878, 1 vol. in-8°, Calmann Lévy.

Au moment où M. de Loménie dépouillait nos archives pour faire un travail complet sur les Mirabeau, il rencontra des lettres de Mme de Rochefort, des pensées, des comédies de salon écrites par son frère, M. de Forcalquier, et, séduit par toute cette série de documens, il composa un livre dont les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur.

Bien qu'elle n'ait pas joué un rôle important dans la société du XVIIIe siècle, Mme de Rochefort eut cependant un talent singulier : celui de savoir plaire et réunir autour d'elle nombre de gens importans. Vivant au Luxembourg et n'ayant pas de maison à elle, comme on l'entendait alors, elle n'en donnait pas moins des soupers dont le président Hénault disait « qu'il n'y avait de différence entre sa cuisine et la Brinvilliers que l'intention. » Tout cela n'empêchait pas de se rendre chez Mme de Rochefort, où l'on trouvait le marquis de Mirabeau, Walpole, le président Hénault et M. de Nivernais, qui fut son second mari.

M. de Loménie nous promène lentement au milieu de toute cette société, cite portraits sur portraits, toutes les lettres inédites qu'il a trouvées, et termine par deux des comédies de M. de Forcalquier; ce volume n'en a pas moins un grand charme, car il fait bien revivre tout ce monde occupé de préséances de cour et abandonnant les affaires du pays. Que l'on nous permette cependant de dire que M. de Loménie est un peu comme les gens dont il parle, il passe avec facilité d'un sujet à un autre, ouvre une parenthèse et se met à développer une idée qui lui est venue. Nous ne citerons, pour prouver cette tendance de son esprit, que le long parallèle qu'il a introduit dans son livre sur l'adultère au théâtre à propos de *la Mère coupable*. Nos dramaturges d'aujourd'hui sont mis longuement en cause; M. de Forcalquier, que nous sachions, n'a pas eu une influence quelconque sur notre théâtre qui nécessitât une aussi longue digression. Walpole d'ailleurs a porté un jugement définitif sur le frère de Mme de Rochefort en le plaçant au sommet de la médiocrité, et si l'on écoutait Mme Geoffrin parlant de M. de Nivernais, on placerait ce dernier « en seconde ligne dans toutes les régions où s'est exercée son activité. » Ainsi, sauf Mme de Rochefort, les personnages dont parle M. de Loménie sont secondaires; ce qui les rend intéressans, c'est le temps où ils ont vécu : n'est-il pas bon et curieux de savoir ce qu'ont pensé les spectateurs des grandes crises historiques?

M. de Loménie était un chercheur de curiosités littéraires; il eut la bonne fortune de rencontrer les papiers de Beaumarchais, et, si la mort ne fût venue l'interrompre, il nous eût donné une étude des plus complètes sur les Mirabeau.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

un
Ro-
ère,
om-

du
elui
ns.
en-
ent
t la
dre
le,

so-
ou-
ce
out
du
nie
'un
dée
son
ul-
'au-
ous
né-
ge-
met
Ni-
les
ort,
les
et
ises

t la
la
des

oz.